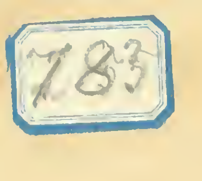

3 1761 07955853 2


783

LES

BOUCANIERS.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LES

BOUCANIERS

PAR

Paul du Plessis.



TOME I.

BRUXELLES.

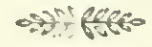
MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852


LIBRARY
1974
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION.



L'existence des boucaniers, ces enfants perdus de toutes les civilisations, qui, mis au ban de la société, et réunis par un intérêt commun, bravèrent impunément, pendant une grande partie des XVII[e] et XVIII[e] siècles, les efforts de l'Europe souvent coalisée contre eux, présente certes la plus étrange et la plus merveilleuse histoire qu'il soit possible d'imaginer. Mon enfance á été, pour ainsi dire, bercée aux récits de leurs fantastiques exploits, et, quelques années plus tard, à peine au sortir des bancs du collége, le hasard me jeta dans les parages les

plus célèbres de la flibusterie : la première terre où je descendis après mon départ d'Europe fut l'île de la Tortue.

Mes souvenirs d'enfance, ranimés par le splendide spectale, si nouveau pour moi, de la magnifique nature tropicale, me revinrent avec tant de force, et revêtus par l'imagination et l'enthousiasme de si vives couleurs, que je me crus sérieusement, pendant plusieurs heures, transporté en plein XVIIIe siècle, au plus beau temps de la flibusterie.

Je vis glisser dans les forêts sombres, et recouverts de grossiers vêtements de cuir, des hommes à la figure énergique et fière, aux membres souples, maigres et nerveux, hôtes des bois que les Espagnols n'osaient guère attaquer que par surprise, ou la nuit pendant leur sommeil, car ils ne pouvaient supporter leur regard, sachant par expérience que dès qu'un boucanier aperçoit son ennemi, celui-ci n'a plus une minute à vivre.

J'entendis les échos sonores et multiples des mornes répéter à l'infini les aboiements des meutes de chiens altérés de sang comme des tigres, les détonations des carabines, les mugissements des taureaux traqués, les cris de triomphe des chasseurs !

Bientôt à ces bruits se mêlèrent les clameurs de la bataille! Les boucaniers surpris par une *cinquantaine* espagnole, acculés dans un ravin, ainsi que le lion dans son antre, sortaient vainqueurs de cette embuscade, et foulaient sous le dur talon de leurs épaisses et lourdes chaussures les cadavres des lanciers.

Ah! que ne puis-je donner une forme à ce songe que je fis tout éveillé! fixer sur le papier les scènes tumultueuses, terribles, tendres et passionnées qui passèrent, fantasmagorie saisissante, devant mes yeux éblouis et fascinés! Mais à quoi bon ces regrets? Est-il donc donné à chacun de faire un chef-d'œuvre?

Je me promis, en quittant Saint-Domingue pour aller parcourir des horizons plus lointains encore, que si jamais je revoyais la France, mon premier soin serait d'écrire l'histoire des boucaniers ; et je commençai dès ce moment à recueillir soigneusement sur ma route les matériaux confus et épars qui pouvaient m'être de quelque utilité dans l'accomplissement de ce projet.

Cinq ans plus tard, j'étais seulement de retour à Paris depuis un mois, je me rendais à la Bibliothèque royale, pensant toujours à mes boucaniers, et presque ému à l'idée que j'allais

enfin connaître la mystérieuse odyssée des fondateurs de Saint-Domingue.

Hélas! combien mon espoir fut déçu! Un employé de la bibliothèque à qui je m'adressai, écrivit silencieusement, après m'avoir écouté fort complaisamment, une ligne sur un petit carré de papier et me dit d'attendre. Un quart d'heure plus tard il me tendait un volume que je saisissais avec empressement; c'était un Manuel du Verrier.

Il y avait évidemment quiproquo; je réclamai. L'employé, toujours aussi complaisant, écrivit une nouvelle ligne sur un nouveau carré de papier; j'attendis encore un quart d'heure et l'on me remit un nouveau volume : cette fois, c'était un Cours préparatoire au baccalauréat. Une troisième tentative ne me réussit pas mieux que les deux premières; j'obtins l'*Histoire de Charles XII.*

N'osant plus déranger une quatrième fois cet employé si complaisant, je m'en allais de fort mauvaise humeur, lorsque ma bonne étoile me fit trouver face à face avec G. de N***, le plus modeste et le plus érudit bibliophile de notre époque. Je m'empressai de lui raconter mon déboire.

— Vous êtes dans votre tort, me répondit-

il, et vous n'avez pas le droit de vous plaindre. Il faut, pour obtenir un livre à la Bibliothèque, de même que pour une place dans le gouvernement, spécifier catégoriquement ce que l'on demande. Les employés et les ministres sont bien trop occupés à accorder pour songer à offrir. Quel livre désirez-vous?

— Je l'ignore. Je voudrais un ouvrage qui traitât des boucaniers des Antilles.

— Il y en a plusieurs : l'Anglais Basil Ringrose, le Hollandais Joseph Esquemeling et les Français Raveneau de Lussan et Olivier Oexmelin, tous anciens boucaniers, ont laissé des mémoires authentiques.

— Écrivez-moi ces noms, je vous prie. Et quel est, d'après vous, le meilleur, c'est-à-dire le plus exact de tous ces ouvrages?

— C'est, sans contredit, celui d'Oexmelin, publié en 1775 à Trévoux, par la Compagnie. Tous les auteurs qui ont traité depuis le même sujet l'ont pillé sans vergogne, y compris J. V. d'Archenholtz, le dernier de tous, dont l'histoire des flibustiers a été traduite, et a paru en France en 1804. Croyez-moi, demandez Oexmelin.

Je ne me fis pas répéter cette invitation; je m'empressai d'écrire, à mon tour, sur un de

ces petits carrés de papier, dont l'employé de la bibliothèque usait avec tant de complaisance et si peu de succès, le titre que G. de N*** me dicta. Dix minutes plus tard, l'on me remettait les quatre volumes de « l'Histoire des aventuriers, flibustiers, qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers, etc., etc.; le tout enrichi de cartes géographiques et de figures en taille-douce. »

J'avoue que la vue des cartes géographiques et des figures en taille-douce, naïfs essais de l'art, me causèrent une joie véritable.

Un boucanier. portant sur la tête un sombrero empanaché, sur ses épaules un manteau flottant, à sa ceinture un arsenal de pistolets, la hache au poing et les pieds garantis par le cothurne antique, m'eût mis en méfiance; mais les héros représentés par le crayon inexpérimenté et fidèle d'Oexmelin avaient une physionomie si vulgaire, leurs costumes étaient s prosaïques, si dépourvus de ces accessoires dramatiques inhérents aux personnages de roman, que je ne pus mettre en doute un seul instant la véracité de l'ouvrage. Je commençai, sans plus tarder, la lecture du premier volume.

La plume d'Oexmelin ressemble à son pin-

ceau ; elle n'a pas de style ; cette nouvelle découverte m'enchanta, car elle me promettait, à défaut d'ornements littéraires, dont je me souciais fort peu, des révélations et des faits que je désirais si ardemment et depuis si longtemps connaître.

Hélas! et trois fois hélas! je n'eus pas plutôt parcouru une soixantaine de pages que je repoussai avec accablement, loin de moi, l'Histoire des aventuriers : ce n'était pas chose lisible! Pas de dates. une extrême confusion, des répétitions sans nombre, une désespérante monotonie, tels étaient les principaux défauts qui se retrouvaient à chaque page.

— Mon cher ami, me dit le bibliophile G. de N***, à qui je m'empressai de raconter, le soir même de ma visite à la Bibliothèque, mon désappointement du matin, si Oexmelin ne vous satisfait pas, je vous conseille de renoncer à vos recherches, vous ne trouverez pas mieux. Tous les encyclopédistes qui ont écrit sur les boucaniers se sont contentés, y compris Voltaire lui-même, de faire des extraits d'Oexmelin. Quant aux romanciers, et ils sont nombreux, qui, depuis Picquenard jusqu'à Vander Velde, ont chanté les exploits des flibustiers de Saint-Domingue, ils ne pourraient que vous induire

en erreur ; la plupart d'entre eux, ignorant même les faits les plus saillants de l'histoire des boucaniers, ont donné un libre cours à leur imagination, et inventé des épisodes complétement dénués de couleur locale et qui ne ressemblent à rien.

— Vous me désespérez sans me décourager! Je ne sais, mais un pressentiment me dit que je finirai par trouver l'ouvrage que je cherche.

— Et moi j'admire votre obstination sans pouvoir la comprendre! Quel intérêt attachez-vous donc à ces flibustiers?

— Un intérêt de curiosité presque personnelle. J'ai trouvé dans les papiers de mon aïeul, le marquis de Caduseh, le dernier gouverneur, à proprement parler, de Saint-Domingue, et dans ceux de mon grand-oncle, l'amiral de Bruix, des documents que je tiens à compléter.

— En d'autres termes, vous avez commencé la lecture d'un ouvrage qui a vivement captivé votre attention, ouvrage interrompu, ainsi que cela arrive toujours, aux passages les plus saisissants, et dont vous tenez absolument à connaître le dénoûment.

— C'est cela même.

— Eh bien! en ce cas, il ne vous reste plus qu'une ressource pour sortir d'embarras. Allez

voir madame veuve Cardinal ! Si vous ne trouvez pas chez elle ce que vous souhaitez, vous pourrez dire alors adieu à tout espoir.

Le conseil de M. de N*** était bon : je n'hésitai pas à le suivre.

Il n'y a pas un seul membre du Paris savant ou littéraire qui ne connaisse madame veuve Cardinal et son affreux petit cabinet de lecture de la rue des Canettes-Saint-Sulpice. Madame veuve Cardinal a fait, que Dieu lui pardonne, les trois quarts des feuilletonistes de nos jours ; catalogue vivant et inépuisable de tous les produits de la presse, elle fournit à ceux qui cherchent *des idées*, et cela en tenant compte avec un tact exquis et infaillible des dispositions, de l'esprit et du tempérament du chercheur, de vieux romans complétement inconnus et bons à être remis à neuf. Son affreux petit cabinet de lecture, si humble d'apparence à l'entre-sol, a envahi peu à peu la maison entière, et est devenu, ni plus ni moins, la première bibliothèque de Paris. On voit que la race des feuilletonistes est abondamment pourvue et qu'elle menace de se perpétuer longtemps encore !

Madame veuve Cardinal, aux premières paroles que je lui adressai, secoua la tête d'une façon chagrine.

— Je n'ai pas l'ouvrage que vous cherchez, me répondit-elle, et je doute même très-fort qu'il existe. N'importe, je vais prendre note de votre désir, que je vous promets de ne pas perdre de vue.

Après cette dernière et infructueuse démarche, il ne me restait plus qu'à abandonner mon projet; ce fut ce que je fis.

Deux ans étaient écoulés depuis lors, et je ne songeais plus à mes boucaniers, lorsque je reçus, au moment où je m'y attendais le moins, un mot de madame Cardinal, par lequel elle me priait de passer à son cabinet de lecture.

— Vous voyez, monsieur, que je ne vous ai pas oublié, me dit-elle d'un air triomphant et joyeux dès qu'elle m'aperçut ; j'ai enfin trouvé votre affaire !

Madame Cardinal retira alors de dessous son comptoir six volumes in-12, ficelés en un paquet et tout couverts de poussière.

— Parcourez rapidement au hasard ces mémoires, reprit-elle, et voyez s'ils peuvent vous convenir. Quant à moi, je les ai lus en entier et je suis persuadée qu'il est extrêmement facile, en leur donnant un coup de plume et en les retapant, de les remettre à neuf. Quelques jours vous suffiront pour brosser le style et l'accom-

moder au goût du jour. Ce nettoyage vous prendra à peine une semaine; vous signerez ensuite et deviendrez l'auteur d'un roman qui vous fera, vous savez que je m'y connais, beaucoup d'honneur.

Madame veuve Cardinal eût pu continuer longtemps à parler, je lui demande pardon de cet aveu, en pure perte. Je venais, en ouvrant un des volumes, d'apercevoir, répété cinq à six fois dans la même page, le nom de Louis Morvan, et ce nom m'avait causé une telle joie que j'oubliai, plongé avidement dans ma lecture, et madame veuve Cardinal, et l'endroit où je me trouvais, et les pratiques qui encombraient l'étroit et obscur cabinet littéraire.

Ce Louis de Morvan dont il était question dans la plupart des lettres que mon aïeul et mon grand-oncle le marquis de Cadusch et l'amiral Bruix, les deux beaux-frères, s'écrivaient, était justement ce même personnage qui, en excitant vivement ma curiosité, m'avait donné l'idée d'écrire l'histoire des boucaniers.

La trouvaille de madame veuve Cardinal me semblait par ce motif si merveilleuse et si extraordinaire que je ne pouvais me résoudre à y croire.

La nuit me surprit appuyé debout contre une

étagère et lisant toujours. Il y avait quatre heures que j'étais dans cette même position, et j'avais dévoré trois volumes lorsque la maîtresse de la maison m'avertit qu'il était temps pour moi d'aller dîner.

Je serrai énergiquement sous mon bras les bienheureux volumes, et je demandai à madame veuve Cardinal quel prix elle voulait me les vendre, tout en lui faisant loyalement observer que cet ouvrage, publié en Hollande, n'ayant été tiré, ainsi que le déclarait l'auteur dans sa préface, qu'au nombre restreint de cent exemplaires, devait se payer plus cher que la plupart des romans contemporains de son époque.

Les livres de madame veuve Cardinal sont ses enfants. Sa réponse à ma proposition déplacée fut ce qu'elle devait être, pleine d'indignation et de fierté.

Toutefois, après les excuses que je lui présentai, l'excellente femme, qui est la bienveillance en personne, oublia sa juste colère et, accompagnant sa réponse d'un fin sourire :

— Ne craignez rien, monsieur, me dit-elle, quand bien même, et par miracle, on me demanderait l'ouvrage que vous emportez en ce moment, je vous promets de ne le prêter avant trois ans d'ici à personne au monde.

Madame veuve Cardinal qui est, je le répète, la mère de ses livres, est également le confesseur des gens de lettres ! Que de monstrueux et impudents plagiats, connus d'elle seule, passent, grâce à sa discrétion, pour des œuvres nouvelles !

Quant à moi, ma conscience mesquine et timorée me fait un devoir de déclarer hautement au lecteur que s'il éprouve, comme je l'espère, quelque intérêt à la lecture des *Boucaniers,* il ne doit m'en savoir aucun gré ; mon seul mérite aura été de rajeunir, ou, pour me servir de l'expression de madame veuve Cardinal, de retaper, sans y rien ajouter, un ouvrage complétement inconnu, qui m'a séduit par un cachet de vérité impossible à imiter, rendu plus authentique et plus saisissant encore pour moi par la confirmation que j'y ai trouvée dans mes papiers de famille.

Peut-être donnerai-je plus tard le titre sous lequel a paru primitivement ce véridique et curieux ouvrage.

I

En l'année 1695, existait séparée de la mer par une vingtaine de toises et à un quart de lieue environ du village de Penmarck, une petite maison rustique d'assez triste apparence. Bâtie grossièrement en terre, entremêlée de chaux et de quartiers de roches brisées, cette habitation solitaire était cependant de nature à attirer l'attention du voyageur.

D'abord, une girouette. surmontée d'une couronne de comte, se dressait orgueilleusement à l'une des extrémités de son toit ; ensuite une écurie, dont la construction récente ne man-

quait certes ni de solidité ni d'élégance, et n'eût pas été déplacée dans le voisinage d'un château, contrastait d'une étrange façon avec la bicoque à laquelle elle était annexée. Avant de pénétrer dans cette maison ou plutôt dans cette masure, quelques mots d'explication nous sont indispensables pour donner au lecteur une idée exacte du théâtre où va se passer la première scène de notre récit.

Au reste, la côte de Penmarck, province de Bretagne et évêché de Quimper, mérite bien l'honneur d'une courte description.

Penmarck, en l'année 1694, et depuis cette époque, l'état des choses y est resté à peu près le même, n'était guère visité, par suite de la déplorable réputation de ses habitants, que par de rares voyageurs.

D'un caractère farouche et sanguinaire, âpres au gain, inaccessibles à la pitié, toujours disposés à commettre un assassinat et à exécuter un vol, les Penmarckais, bien différents en cela des autres Bretons, n'accordaient l'hospitalité à l'étranger, que sa mauvaise étoile conduisait parmi eux, qu'avec une arrière-pensée de meurtre et de trahison.

Les moyens d'existence que possédaient au XVIIe siècle ces misérables, étaient extrêmement

restreints : ils vivaient de la pêche et de la contrebande : encore leur mauvaise foi connue et leur indomptable violence annulaient à peu près pour eux cette dernière ressource; on craignait de se mettre en relations d'affaires avec de tels bandits.

Leur principale ou pour mieux dire leur unique ressource, revenu de sang bien digne de leurs mœurs, était le droit d'*épave* ou de *bris* qui existait sur toute la côte de Saint-Pol-de-Léon.

Les débris que la tempête poussait sur cette terre inhospitalière leur appartenaient de droit. Or comme par extension de ce privilége les riverains considéraient comme débris les navires entiers qui se jetaient à la côte; que ces parages hérissés d'écueils et où soufflent perpétuellement des vents violents et contraires, sont extrêmement dangereux et fertiles en naufrages, les habitants de Penmarck ne laissaient pas de recueillir d'assez gros bénéfices de leur infâme industrie.

Je ne m'appesantirai pas, détails qui se trouvent partout, sur les ruses infernales qu'ils employaient pour venir en aide à la fureur des tempêtes. Chacun sait qu'ils ne manquaient jamais, à l'approche de l'orage, de faire prome-

ner, la nuit, le long de la côte, plusieurs vaches avec un falot allumé fixé après leurs cornes et leurs pattes de devant attachées pour les faire boiter, combinaison qui simule de loin, à s'y méprendre, la marche d'un navire. Les infortunés marins, trompés par cette vue, croyaient avoir la mer devant eux et venaient s'échouer à la côte.

Je ne parlerai pas davantage, car il est des détails hideux et devant lesquels une plume doit s'arrêter, de la cruauté inqualifiable qu'ils déployaient vis-à-vis des naufragés. Jamais ils ne faisaient grâce au malheur, et ils rejetaient toujours cadavres à la mer les corps que le flot leur avait apportés vivants.

L'aspect que présente la côte de Penmarck est parfaitement d'accord avec le caractère de ses habitants. L'imagination ne pourrait guère, sans sortir du possible, rêver un paysage plus sauvage et plus sombre.

Partout des rochers, une plage aride, des lames écumantes ; du côté de la terre, des landes mornes et désolées.

A présent, pénétrons dans la petite maison rustique dont j'ai parlé en commençant ce chapitre.

Le rez-de-chaussée se composait de deux

pièces : une cuisine et une buanderie ; le premier étage, d'une chambre à coucher et d'un salon.

Peut-être le mot *salon* est-il impropre pour désigner une des deux pièces qui formaient le premier et unique étage de la masure solitaire de la plage de Penmarck : aussi ne l'employons-nous que faute d'une autre expression.

Dans cette pièce assez misérablement meublée, un jeune homme, la tête renversée en arrière et dans une pose qui annonçait la préoccupation, se tenait assis dans un grand fauteuil placé devant une table en chêne, couverte de cartes géographiques jetées pêle-mêle les unes sur les autres.

Ce jeune homme, âgé de vingt-deux à vingt-cinq ans, n'était pas doué d'une de ces figures efféminées, pâles et délicates, si fort appréciées dans les salons ; tout au contraire, son visage, hâlé par le grand air, un peu osseux et de coupe plutôt carrée qu'ovale, respirait une rare énergie ; une épaisse chevelure noire retombait sur son front plus large qu'élevé ; ses yeux noirs aussi et expressifs au possible, devaient savoir, et cela se devinait de suite, soutenir le regard d'un ennemi et contempler un danger. Toutefois, en les considérant avec attention, un

observateur y eût surpris une nuance fort prononcée, sinon de fausseté, au moins de ruse, ou, pour être plus exact encore, de finesse.

A coup sûr, il y avait dans les veines de ce jeune homme du sang breton et normand. Sa lèvre supérieure était recouverte par une fine moustache retroussée, plutôt épaisse que mince, revêtue d'un vif vermillon, qui faisait ressortir encore davantage l'admirable blancheur d'une double rangée de dents merveilleusement petites et serrées. Quant à sa taille (il pouvait avoir cinq pieds trois pouces), si elle ne possédait pas la svelte élégance si appréciée à la cour, elle dénotait en revanche une force et une organisation physique peu ordinaires : toutefois, malgré des épaules carrées, légèrement voûtées, malgré la maigreur nerveuse de ses membres, et sa tête qui s'inclinait parfois pensive, au lieu de se redresser, suivant la mode, le nez au vent, l'ensemble de ce jeune homme ne manquait certes ni de distinction ni de grâce : il devait plaire singulièrement aux femmes mariées. Ce jeune homme, le lecteur voit que nous lui présentons tout simplement et sans la moindre mise en scène le héros de notre histoire, se nommait le chevalier Louis de Morvan.

C'était au commencement du mois de juin,

vers les cinq heures de l'après-midi ; il avait fait toute la journée une chaleur extrême, et une atmosphère lourde et chargée d'électricité annonçait l'orage.

Bientôt un violent coup de tonnerre, répercuté par les échos de la plage, retentit semblable à une décharge d'artillerie, et rebondit de rochers en rochers.

Louis de Morvan, comme s'il eût voulu chasser une idée fixe qui l'importunait, passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et se levant vivement de dessus son fauteuil , se dirigea vers une fenêtre qui donnait sur la mer.

A peine venait-il de s'accouder sur la grossière barre de bois qui servait d'appui ou de balustrade, qu'un bruit bizarre et étrange, dominant le murmure des vagues qui venaient mourir sur les galets de la grève, traversa les airs : on eût dit le rugissement étouffé et lointain d'un lion en fureur. Le jeune homme pâlit légèrement, et mordant jusqu'au sang sa lèvre supérieure, se mit à se promener de long en large et d'un pas saccadé à travers son salon.

Chaque fois qu'il passait devant une paire de riches pistolets accrochés à hauteur d'homme à la muraille, il s'arrêtait et les contemplait un

instant avant de reprendre sa promenade; il était facile de deviner à ses sourcils contractés que son esprit était tourné vers des pensées de violence.

Paraissant enfin prendre un parti, il ouvrit la porte du salon qui donnait sur un escalier de bois étroit et vermoulu, et d'une voix dont les notes claires et sonores dénotaient de sa part une propension naturelle au commandement, il cria deux fois le nom d'Alain.

Presque aussitôt les marches disjointes de l'escalier tremblèrent sous la pression de deux lourds sabots, et Alain, le domestique de Louis de Morvan, se présenta. Alain, à peu près du même âge que son maître, était dans toute l'acception du mot un véritable bas Breton. Petit, trapu, ramassé, nerveux et d'une déplorable négligence dans sa toilette, on eût dit de lui un Celte sortant de sa tanière après un sommeil de deux mille ans. Toutefois en entrant dans le salon, il souleva légèrement son chapeau de dessus sa tête, et parut attendre, comme un domestique de bonne maison, que de Morvan lui adressât le premier la parole.

— La barque est-elle prête à prendre la mer? lui demanda enfin ce dernier.

— Si vous l'ordonnez, elle le sera avant une

heure, répondit Alain en se grattant l'oreille d'un air embarrassé, mais j'aime à croire que vous ne vous en servirez pas aujourd'hui...

— Et pourquoi ne m'en servirai-je pas, M. Alain?

Le mot de monsieur parut offenser vivement le bas Breton, qui répondit avec une brusque franchise :

— Parce qu'il faudrait avoir perdu le sens commun pour s'embarquer quand le Moine pousse des soupirs qui s'entendent à six lieues à la ronde!... Ce serait tenter la bonté de Dieu et de la Vierge! Tenez! écoutez!...

Alain n'avait pas achevé sa phrase, lorsque ce bruit bizarre, étrange dont j'ai déjà parlé, et qui ressemblait, ai-je dit, au mugissement étouffé et lointain d'un lion en fureur, s'éleva avec plus de force encore que la première fois.

Le maître et le domestique se regardèrent un moment en silence.

— Qu'avez-vous à répondre à cela? reprit enfin ce dernier.

— J'ai à répondre que si je retarde encore d'une heure mon départ, demain matin au point du jour la côte de Penmarck sera couverte de débris et de cadavres...

Un joyeux sourire, remarqué par le che-

valier de Morvan, passa sur la figure d'Alain.

— Sais-tu bien, lui dit-il, que si je ne te savais pas un bon et honnête garçon, ce sourire te vaudrait une rude correction de ma part? Quoi! misérable, tu n'as pas honte de t'associer ainsi à la fureur de la mer, et, plus impitoyable que la tempête, d'accueillir par l'assassinat et le vol les malheureux naufragés qu'elle t'envoie!... Mais tu es donc un monstre. Voyons, parle, tâche de m'expliquer ta hideuse façon de voir... Quel prétexte trouves-tu pour motiver ta cruauté?...

Alain accueillit cette violente apostrophe avec un calme parfait.

— Vous ne me battrez pas, mon maître, répondit-il d'une voix tranquille, parce que vous êtes trop glorieux pour abuser de ce que le bon Dieu vous a fait plus fort que moi; vous auriez honte de votre triomphe!... Quant à ma façon de voir les choses, il est inutile que je converse là-dessus avec vous, puisque entendre la vérité vous met aujourd'hui en fureur.

Le flegme du paysan bas Breton désarma le gentilhomme qui reprit en adoucissant sa voix :

— Tu peux parler sans crainte, Alain, je te promets, moi, de t'écouter sans colère!

— Eh bien! puisque c'est par votre ordre,

ça me va, s'écria le domestique en se frottant les mains ; il y a joliment longtemps, allez, que j'ai envie de vous dire votre fait ! D'abord, et avant tout, vous saurez qu'il n'y a pas un gars de Penmarck qui ne vous déteste de tout son cœur ! on vous exècre...

— Moi ? dit Morvan avec une certaine émotion, et qu'ai-je donc fait pour mériter cette haine ?

— Vous n'avez jamais su respecter les usages du pays... vous vous êtes toujours opposé au partage du *bien de Dieu !*

On appelle ainsi, tout le long de la côte de Saint-Pol-de-Léon, les épaves ou débris de navires naufragés.

— Mais cet usage est atroce, Alain !

— Pour ça, non, il ne l'est pas, reprit le bas Breton, puisque c'est Dieu qui le veut !... Ensuite les gars du village, pour en revenir à ce qui vous regarde, prétendent que vous avez pris à l'école des gentilshommes de Nantes, où vous avez été élevé, des façons françaises... Vous qui, à l'âge de quatorze ans, étiez le plus adroit joueur de bâton, à dix lieues à la ronde, de Penmarck, et qui abattiez à tout coup, en tirant avec le fusil, à balle rase, un canard à cent pas, vous ne vous amusez plus guère au-

jourd'hui qu'avec vos pistolets!... Or, les pistolets sont des joujoux en usage à la cour de France, et dont un Breton qui se respecte ne doit pas se servir!... Et puis... Mais non, vous vous fâcherez...

— Je t'ai ordonné de ne rien me cacher... Va toujours.

— Et puis on prétend que vous ne craignez pas le jour de vendredi et que vous vous moquez des loups-garous et des âmes en peine qui errent la nuit dans les landes et dans les marais...

— Il est vrai que je ne crois pas aux loups-garous, répondit fort sérieusement Morvan ; mais je suis trop bon chrétien pour penser de même des vendredis... Tu dois avoir remarqué, Alain, que jamais, quand le temps était à l'orage, je ne me suis embarqué un vendredi ou un 13...

— Ça, c'est vrai! c'est une justice à vous rendre ; mais pour les loups-garous...

— Que veux-tu, Alain, je te répète que je n'y crois pas, ce n'est pas ma faute.

— Je sais bien. Enfin, c'est tout de même un manquement de religion! Après tout, je suis tenté de croire que les gars de Penmarck vous pardonneraient encore de vous être *francisé*

sous bien des rapports, si vous respectiez le *bien de Dieu* et si vous ne portiez pas secours, comme vous le faites, aux navires en détresse.

— J'en suis bien fâché pour les gars de Penmarck, répondit le chevalier de Morvan, mais il faudra bien qu'ils s'habituent à mes manières. Jamais je ne consentirai à devenir, par une lâche inaction, le complice tacite de leurs assassinats. S'ils trouvent à redire à ma conduite, qu'ils viennent me faire leurs observations et je les recevrai comme ils méritent de l'être !

— Il n'y a pas de danger qu'ils osent jamais vous parler en face. Ils savent trop bien que quand vous dites à un homme : « Tu as péché, tu vas être puni, » cet homme-là doit s'estimer heureux s'il sort de vos mains avec une seule côte de cassée... Seulement, vous verrez qu'un de ces jours ils vous feront une traîtrise... Méfiez-vous !

— Je me méfie déjà, Alain. Depuis longtemps j'ai remarqué les regards farouches que jettent sur moi les gars de Penmarck, lorsque nous prenons, toi et moi, la mer à l'approche de l'orage. Désormais nous ne nous embarquerons plus qu'armés... Tu prendras une hache, moi j'emporterai mes pistolets.

— Alors vous ne renoncez pas à tenter la for-

tune de la mer, maître? dit Alain d'un air mécontent.

— Moins que jamais! Je vais aller à présent parcourir la plage pour voir si je n'aperçois pas quelque voile à l'horizon... Que la barque soit prête à mon retour.

— Quel malheur! mon maître, s'écria Alain d'un ton désespéré, que vous, qui avez tant d'instruction et d'esprit, vous ne puissiez comprendre combien le *bien de Dieu* est une chose sacrée!...

— Refuserais-tu de me suivre?... C'est bon, j'embarquerai seul.

— Ah! mon maître, s'écria Alain d'une voix émue, quelle faute ai-je donc commise pour que vous me parliez ainsi? Ne suis-je pas un honnête gars qui sert avec fidélité celui qui le paye avec exactitude? Voyez-vous! depuis que vous avez vécu avec les Français, entendre la vérité vous fâche... Je suis prêt à vous accompagner; tout seulement, si les gars de Penmarck tentent, ce qui ne m'étonnerait pas, de s'opposer à notre embarquement, et que vous aperceviez Legallec parmi eux, tapez sur lui de préférence à tout autre... c'est ce gredin-là qui ameute le village contre vous!...

— Et tu n'as jamais songé à lui imposer silence?

— Je vous demande bien pardon, M. le chevalier; je me suis déjà battu à propos de cela six fois avec lui; mais comme nous sommes malheureusement tous les deux de même adresse et de même force, je n'ai pas pu encore le tuer! Après ça, quand je prétends que nous sommes de la même force, je ne me vante pas assez! Au total, dans nos six rencontres, je n'ai eu que trois dents cassées, tandis que Legallec en a perdu quatre; j'ai donc bon espoir d'en venir à bout.

— Allons, voilà assez de paroles inutiles, dit le chevalier de Morvan en interrompant son domestique. Occupe-toi de l'embarcation, pendant que je vais aller examiner, du haut des roches de la plage, s'il ne se trouve aucun navire en vue. L'orage éclatera avant une heure.

Alain, malgré ce congé formel, resta immobile.

— Eh bien! ne m'as-tu pas entendu? lui demanda son maître.

— Si fait, répondit-il; mais avant de songer à l'embarcation, j'ai un autre devoir à remplir, et je vous prierai de m'accorder un moment.

— Quel est ce devoir, Alain?

— Je voudrais aller faire brûler un cierge à

l'église de Penmarck pour la réussite de notre expédition de ce soir !

— Tu me jures que tu me dis là la vérité ?

— Oui, mon maître, je vous le jure !

— En ce cas, je t'accorde une demi-heure ; voici en outre un demi-écu qui t'aidera à accomplir ton pieux projet. Dépêche-toi !

Le bas Breton saisit avidement la petite pièce d'argent que lui tendait le jeune homme, et s'élançant en deux bonds au bas de l'escalier vermoulu, il se mit à courir, ses sabots à la main et avec une grande vitesse, dans la direction du village de Penmarck.

Quoique la distance qui séparait ce village de la masure habitée par le chevalier de Morvan fût, je l'ai déjà dit, d'un quart de lieue, Alain ne mit pas plus de dix minutes à la franchir.

Aussitôt arrivé, il entra dans l'église, et s'adressant au sacristain, il le pria de lui allumer un cierge simple ; ce cierge, mince comme une ficelle et à peine haut de trois pouces, coûtait six liards. Le sacristain s'empressa de se rendre à ce désir, et Alain se mettant à genoux se signa dévotement et dit à demi-voix :

— Faites, mon bon Dieu, et vous aussi, ma bonne Notre-Dame d'Auray, que si nous nous

embarquons ce soir, mon maître et moi, il ne nous arrive pas malheur !

A peine le bas Breton achevait-il de prononcer cette phrase, que le cierge simple, déjà consumé, s'éteignit. Alain se releva alors et commanda au sacristain d'allumer deux cierges doubles, à trois sous pièce ; puis s'agenouillant de nouveau :

— Faites, mon bon Dieu, et vous aussi, ma bonne Notre-Dame d'Auray, dit-il, qu'un événement imprévu empêche mon maître, M. le chevalier Louis de Morvan, de s'embarquer ce soir, comme il en a l'intention.

Alain regarda les cierges doubles, et voyant qu'ils brillaient toujours d'un vif éclat, il reprit :

— Faites, mon bon Dieu, et vous aussi, ma bonne Notre-Dame-d'Auray, que la tempête jette cette nuit plusieurs navires à la côte, et que je casse les reins à Legallec la première fois que je me battrai avec lui !

Enfin, lorsque, deux minutes plus tard, les cierges s'éteignirent, Alain se releva d'un air joyeux, paya le sacristain, et s'élança hors de l'église avec la même impétuosité qu'il y était entré.

Au détour d'une haie, et à peu près à mi-chemin du village à la maison de son maître, le bas Breton dut s'arrêter court pour ne pas se jeter

entre les jambes d'un cheval qui débouchait dans une direction opposée à celle qu'il suivait; toutefois, la force de son élan le fit heurter la croupe de l'animal, qui, surpris par ce choc imprévu, bondit brusquement de côté et manqua de renverser l'homme qui le montait.

Une double exclamation de colère partit en même temps de la bouche du cavalier et de celle d'Alain. Tous les deux croyaient avoir à se plaindre l'un de l'autre.

— Bête brute, dit le premier en ramenant à lui la bride de sa monture et en jetant un coup d'œil de travers au bas Breton.

— Maladroit! grommela Alain en frottant son épaule froissée.

— Je crois, Dieu me pardonne, que tu te fâches, maraud! s'écria le cavalier en plongeant sa main droite dans une des fontes qui contenaient ses pistolets.

Alain, comme tous les bas Bretons, était doué d'un courage raisonné et logique, si je puis me servir de cette expression : avant de se lancer dans l'action, il tenait à avoir devant lui une chance raisonnable de succès. Cette chance lui manquait-elle, il se faisait insignifiant et petit, et attendait patiemment l'heure de la revanche, sûr, quand elle sonnerait, de retrouver dans

son cœur sa rancune aussi fraîche et aussi vivace qu'au moment où elle y était entrée.

En voyant donc le cavalier sortir à moitié de ses fontes la crosse brillante d'un pistolet, Alain comprit que son *benbas* (bâton ferré) ne pourrait lui être d'une grande utilité : il éteignit aussitôt le feu de son regard, prit un air idiot, presque hébété, et se mit à contempler son adversaire avec des yeux démesurément ouverts et dénués de toute expression. Celui-ci sourit.

— Allons, mon gars, lui dit-il en changeant de ton, je vois que tu es un bas Breton pur sang. Oh ! il est inutile que tu fasses semblant de ne pas me comprendre. Je connais ces finesses-là. Causons plutôt de bonne amitié. J'ai plusieurs questions à t'adresser.

Alain, quoique déconcerté intérieurement par ces paroles, n'en voulut pas moins continuer à jouer son rôle : il renforça son air d'idiotisme, écarquilla davantage les yeux et feignit de n'avoir pas compris un mot de ce que lui avait dit l'étranger.

A cette pantomime, le cavalier éclata de rire, et retirant d'une des poches de son pourpoint de drap brun un écu, il se pencha sur sa selle et le présenta à Alain, qui, après une légère indécision, le prit avec une extrême vivacité.

— Allons, je vois que l'intelligence commence à te revenir, s'écria le cavalier.

— Qu'est-ce que vous voulez encore? demanda Alain d'un ton brusque et en se disposant à reprendre son élan.

— Ton « encore » me plaît infiniment, mon garçon : je ne veux pas grand'chose : que tu me répondes seulement, je te le répète, à quelques questions insignifiantes.

— Et c'est pour cela que vous me donnez un écu ! Enfin, si c'est votre idée ! parlez, je vous écoute.

— Tu es du village de Penmarck et connais, sans nul doute, M. le chevalier Louis de Morvan, n'est-ce pas?

Alain, en entendant prononcer par l'inconnu le nom de son maître, éprouva un vif étonnement ; toutefois, il n'en laissa rien paraître.

— Oui, je connais M. le chevalier de Morvan, comme tout le monde le connaît, répondit-il après une courte hésitation.

— Très-bien ; et quelle espèce d'homme est-ce ?

— C'est un homme comme tout le monde !

— Avec de semblables réponses, tu ne cours guère le risque de te compromettre.

— Dame ! que voulez-vous! je réponds comme

vous m'interrogez! Je suis un ignorant, moi, qui ne comprends les choses que quand on lui met le doigt dessus! Mais je suis pressé, je vous quitte.

— Tu as tort, dit tranquillement l'inconnu, j'allais te donner encore un écu...

— Eh bien, donnez! j'ai tout de même le temps de le prendre!

— Non, réflexion faite, je garde cet argent pour le premier gars que je rencontrerai sur mon chemin et qui me fournira sur le chevalier de Morvan des renseignements plus précis que ceux que tu possèdes.

Alain hésita un moment, puis prenant enfin son parti :

— Personne n'est aussi à même que moi de le connaître. le chevalier de Morvan, s'écria-t-il, je suis son serviteur. Seulement, dépêchez-vous, mes minutes sont comptées.

— Ah! tu es le serviteur de Morvan et tu ne me le disais pas, drôle!

— Dame, vous ne me l'aviez pas demandé.

— Au fait, c'est juste! Quel est le caractère de ton maître.

— Mon maître est un bon chrétien!

Le cavalier fronça les sourcils et reprit d'une voix dure et brève :

— Explique-toi plus clairement. Qu'entends-tu par ces paroles?

J'appelle les choses par leur nom. Je prétends que M. le chevalier est un bon chrétien, parce qu'il est bon et généreux avec les pauvres, doux comme un agneau avec les enfants, et terrible comme un loup enragé avec les méchants.

Cette réponse parut causer un sensible plaisir à l'inconnu, qui se mit à sourire.

— Ainsi, le chevalier, continua-t-il, est un gars solide, qui ne boude pas à l'occasion?

— Si vous êtes venu à Penmarck avec l'intention de lui chercher une querelle, vous pouvez me bailler deux écus pour le conseil que je vous donne de vous sauver au plus vite, et je vous promets que jamais de votre vie vous n'aurez mieux dépensé votre argent.

— Il tape donc bien dur, le chevalier?

— S'il tape dur, bonne mère de Dieu! Il n'y a point son pareil à dix lieues à la ronde. Nous sommes, moi et Legallec, les deux plus solides gars de Penmarck; eh bien, un jour que j'ai voulu lutter avec M. le chevalier, pour lui obéir, il m'a serré d'une telle force, que tous mes os en ont craqué et que, si ce n'était le respect que je lui devais et l'éducation que j'ai reçue, je me serais mis à crier comme un chat qu'on échaude.

— Dis-moi, a-t-il plusieurs maîtresses, le chevalier?

A cette question, Alain rougit, et, regardant le cavalier avec des yeux étincelants :

— Si vous croyez pouvoir, pour un écu, insulter devant moi mon maître, vous vous trompez, lui dit-il. Je n'ai que mon penbas à opposer à vos pistolets; mais, foi de Dieu, n'y revenez plus, ou je commence la bataille!

Il fallait que l'indignation du bas Breton fût bien grande, pour lui faire oublier ainsi toute prudence. Au reste, le cavalier, loin de se fâcher de ses menaces, parut ravi de ce qu'il venait d'apprendre.

—Tiens, mon garçon, lui dit-il, voici l'écu que je t'ai promis. Tu peux poursuivre ta route, je ne te retiens plus... Ah! à propos, quelle est la meilleure auberge de Penmarck?

— Il n'y a pas d'auberge à Penmarck.

— Et ton maître, où demeure-t-il?

— Dans cette maison solitaire que vous apercevez d'ici tout contre la plage.

— Merci et à revoir. Puisqu'il n'y a pas d'auberge, je me logerai dans la première cabane que je rencontrerai.

— Si vous voulez croire le conseil d'un honnête gars, vous ne vous logerez nulle part, et

vous ne passerez pas la nuit à Penmarck! Un homme qui sème sur sa route les écus comme vous faites n'aurait jamais dû venir ici!

— Oh! je connais de réputation les mœurs hospitalières des Penmarckais, répondit l'inconnu, à qui les paroles d'Alain ne parurent causer aucune émotion. Je me tiendrai sur mes gardes.

Un violent coup de tonnerre interrompit la conversation des deux hommes, qui se séparèrent, l'inconnu pour aller sans doute chercher un abri, Alain pour rejoindre son maître.

Comme le serviteur bas breton avait une confiance illimitée dans l'efficacité des cierges brûlés. il ne fut nullement surpris, en arrivant à la plage, de rencontrer son maître, qui lui apprit que, n'ayant aperçu aucun navire en vue, ils ne devaient pas s'embarquer. Alain, tout joyeux en songeant que si son premier souhait avait été si vite exaucé, il ne pouvait manquer d'en être de même pour le second, et que par conséquent la nuit ne se passerait pas sans amener de nombreux débris sur la plage, s'empressa de hâter le pas pour atteindre la maison de son maître avant le commencement de la tempête. De larges gouttes de pluie, qui tombaient lour-

dement à intervalles inégaux, annonçaient qu'elle ne devait pas tarder.

En effet, à peine le chevalier de Morvan et son domestique eurent-ils franchi le seuil de la porte de leur demeure, que l'orage éclata avec une violence inouïe : il était alors six heures. Louis de Morvan, placé debout derrière les vitres de la fenêtre de son salon qui donnait sur la mer, contemplait d'un œil triste et mélancolique le spectacle, sublime et horrible à la fois, de l'Océan en fureur : les pensées du jeune homme étaient tristes.

—Cette mer, disait-il à voix basse et se parlant à lui-même, est l'image de mon cœur ; elle est soulevée par le vent de l'orage comme mon cœur par le souffle des passions ! Rêves insensés, projets audacieux, désirs de mon âge, ambitions sans limites, qui m'avez tour à tour enivré et brisé, n'avez-vous pas aussi abouti pour mon âme à un naufrage ? Combien n'ai-je pas déjà espéré et souffert ! Mais l'Océan, lui, quand il est déchaîné, laisse au moins des marques de sa colère ; tandis que moi, écrasé par l'humilité de ma position, par mon isolement, je n'ai pas même le pouvoir de peser sur la destinée du dernier des hommes : je suis à la société ce qu'est le grain de sable à la création, un atome sans

consistance! Quel être humain s'occupe de ma vie? Qui pleurerait ma mort? Personne! Pourtant, je suis capable d'aimer et de haïr avec passion! Je sens en moi cette force opiniâtre et indomptable qui fait sortir les inconnus de la foule et les conduit au pouvoir! Oui, mais il me faudrait un point d'appui, un encouragement, un conseil!... Et qui s'intéresse à moi? Je le répète : Personne!...

Le chevalier de Morvan murmurait ces dernières paroles, quand un coup violent frappé à la porte de la maison le fit tressaillir. Superstitieux comme la plupart des Bretons, il crut que la Providence répondait à son désir, en lui envoyant cet ami après lequel il soupirait.

Ce ne fut donc pas sans un certain battement de cœur qu'il vit apparaître Alain.

— Notre maître, dit le domestique, c'est un étranger qui demande que vous lui accordiez l'hospitalité à lui et à son cheval.

— Place le cheval à l'écurie et dis à cet étranger que je suis tout à ses ordres... Mais, non, arrête... il est plus convenable que j'aille le recevoir en personne...

— Il est inutile que vous vous dérangiez, le voici qui monte de lui-même.

En effet, le domestique n'avait pas achevé de

prononcer ces mots quand le cavalier fit son apparition dans le salon. C'était le même inconnu que nous avons déjà vu interroger Alain sur le compte de Morvan, et lui donner deux écus.

Le cavalier, en entrant, jeta un rapide coup d'œil autour de lui, puis saluant légèrement le chevalier, et lui montrant ses vêtements ruisselants d'eau :

— J'ai pensé, monsieur, lui dit-il, que le piteux état dans lequel je me trouve me servirait d'introduction auprès de vous, et me voilà.

Cette brusque façon de se présenter surprit assez le chevalier ; toutefois il ne laissa rien paraître de son étonnement, et se contenta de répondre avec une froide politesse :

— Vous n'avez nullement besoin d'introducteur, monsieur ; je regarde comme un devoir et comme un honneur d'ouvrir ma porte à tous ceux qui veulent bien me demander l'hospitalité.

— Un devoir, soit ; mais un honneur, c'est autre chose, dit le cavalier en secouant sans façon devant lui son large chapeau de feutre imbibé de pluie. Vous vous exposez à recevoir parfois fort mauvaise compagnie. Après tout, et en y réfléchissant, cette plage de Penmarck est tellement peu fréquentée par les voyageurs, que

votre générosité doit avoir de rares occasions de s'exercer. Quel horrible temps! Vous permettez que je m'asseye?... On dirait le chaos!... Tiens! d'où vient donc ce bruit lugubre qui domine la fureur des vagues et du vent?...

— Du *Saut-du-Moine,* répondit de Morvan avec une teinte de mauvaise humeur; car le sans-façon et les manières vulgaires de son hôte commençaient à l'impatienter.

— Qu'est-ce cela, le Saut-du-Moine?

— Un puits naturel situé entre deux rochers à l'entrée du village de Penmarck, et que la mer remplit à la marée montante. La tradition prétend qu'un moine tomba dans ce puits en poursuivant une jeune fille, et que depuis lors, à l'approche de la tempête, il se plaint et gémit. La vérité est que de vastes excavations souterraines existaient à cet endroit, et que cette espèce de rugissement est produit par la mer qui s'y engouffre et cherche ensuite une issue pour sortir.

— Je m'étonne que vous, Breton, donniez une explication naturelle et logique à un phénomène, reprit le cavalier en riant d'un gros rire; car il faut avouer que vous êtes, vous autres Armoricains, bien singulièrement et bien ridiculement crédules!...

Le chevalier de Morvan eut besoin, en entendant ces paroles, de se rappeler, pour ne pas les relever comme elles le méritaient, les obligations que lui imposait son rôle d'hôte : toutefois il ne put s'empêcher de regarder avec plus d'attention qu'il n'en avait apporté jusqu'alors dans cet examen, l'homme qui reconnaissait si mal son hospitalité.

Agé d'environ cinquante ans, cet individu, vêtu comme l'étaient au XVIIe siècle les fermiers aisés et les gros marchands, ne présentait rien de saillant dans sa personne ; il avait seulement le teint extrêmement basané ; son regard insignifiant dénotait une intelligence très-ordinaire ; sa tête fort grosse et de forme un peu carrée s'appuyait sur un cou de taureau ; sa taille épaisse, du moins elle semblait telle sous le large pourpoint qui la cachait, ne dépassait guère cinq pieds ; il ne portait pas de barbe. Quant à l'expression de physionomie de l'inconnu, elle était plutôt douce et joviale qu'impertinente ou grossière, ainsi que sa conversation a pu le faire supposer.

— C'est un brave homme mal élevé, se dit Morvan, j'aurais mauvaise grâce à me formaliser de son manque de tact.

Le cavalier, sans se douter de l'examen dont

il était l'objet, avait abandonné son fauteuil et s'amusait à parcourir le salon, en s'arrêtant devant chaque meuble et chaque objet.

— Parbleu ! cher hôte, s'écria-t-il en tombant pour ainsi dire en arrêt devant un long fusil accroché par deux clous à la muraille, voilà une arme bizarre et comme je n'en ai jamais encore vu ! A quoi diable çà peut-il servir? A tirer les canards sans doute. Vous permettez, n'est-ce pas? ajouta-t-il en s'emparant, sans terminer sa phrase, du fusil, qu'il se mit à considérer attentivement et en connaisseur.

— Cette arme a été fabriquée par Gélin de Nantes, répondit complaisamment de Morvan, qui avait pris son parti sur les façons de l'inconnu ; elle est d'une très-grande portée et ne s'emploie pas en Europe.

— Comment ! elle ne s'emploie pas en Europe ! et où donc alors?

— A deux mille lieues d'ici, dans les îles.

— Ah ! oui, je connais ; un beau pays où les récoltes poussent d'elles-mêmes en pleine terre, et sans que l'on ait à s'en occuper.

— Vous avez été aux îles ? demanda de Morvan avec un étonnement profond.

— Moi ! Quelle plaisanterie ! Je suis marchand de chevaux, et je ne connais, dans l'uni-

vers entier, que la Normandie et la Bretagne ! Seulement j'ai un de mes cousins qui est resté dix années dans ces pays de là-bas. et qui m'a raconté les choses qui s'y passent. Il paraît qu'il y fait bon vivre, et que l'on y gagne gros, quand on a le poignet solide, le coup d'œil prompt. et pas trop peur du diable.

— Ah ! vous avez un cousin qui est resté dix années dans les îles ! répéta lentement de Morvan, comme si son esprit eût été distrait par de graves pensées ; et dites-moi, continua-t-il en fixant l'inconnu. votre cousin a-t-il réussi ?

— S'il a réussi, jour de Dieu ! ah ! je crois bien ! Quand il est parti, il avait pour toute fortune un écu en poche et des chausses qui ne valaient pas trente sous ! A l'heure qu'il est, il possède plus de cent mille écus et ne va plus qu'en carrosse.

— Il a eu de la chance, dit machinalement de Morvan, en accompagnant ces paroles d'un soupir.

— Certes qu'il en a eu ! Mais il paraît que tout le monde en a là-bas ! Tenez, si j'étais jeune, moi, je n'hésiterais pas à m'embarquer, comme a fait, il y a dix ans, mon cousin, dussé-je payer mon passage à bord d'un navire au prix du travail de mes mains ! Parbleu ! con-

tinua le marchand de chevaux après un court silence, pourquoi donc, vous qui êtes dans la force de l'âge, ne tenteriez-vous pas l'aventure? Je ne vous connais pas, c'est vrai, mais il est facile de deviner, à la simple inspection de votre masure, que la fortune ne vous a pas comblé de ses dons... vous m'avez même l'air d'être assez misérable!... Mon Dieu, ne rougissez donc pas ainsi, et ne vous mettez pas en colère!... Mon intention n'est certes pas de vous être désagréable ou de vous humilier!... Je suis un garçon tout rond, moi, qui dit tout haut ce qu'il pense! Or, la vie que vous menez jure avec l'activité de votre âge! Que diable! quand on a vingt-cinq ans, on ne se confine pas, comme un hibou, dans une vieille masure solitaire! J'aimerais mieux, moi, à votre place, me faire ermite... Au moins, on saurait à quoi s'en tenir sur votre compte, et l'on trouverait un mot pour désigner votre profession.

— Je suis gentilhomme, monsieur, dit de Morvan avec hauteur et croyant couper court par cette réponse aux observations et aux conseils du maquignon.

Mais son espoir fut déçu, car ce dernier s'écria en éclatant de rire :

— Parbleu, le contraire m'eût bien étonné!

Est-ce que tout le monde, en Bretagne, n'est pas gentilhomme? Elle est jolie au reste votre baronerie!... quatre murs lézardés et un toit qui menace ruine! Si votre castel en impose à vos vassaux, il faut que ces braves gens...

— Je vous prie, monsieur, de cesser cette conversation, dit de Morvan avec une froideur impérieuse et en se levant, le visage pâle et les lèvres décolorées par suite de l'effort qu'il faisait pour paraître calme et ne pas laisser éclater la colère qui grondait en lui : j'ai assez largement fait la part de l'hospitalité que je vous accorde et de votre manque complet d'éducation, pour avoir à présent le droit de vous imposer le silence. Vous voudrez bien, pendant le temps que vous resterez encore ici, ne plus m'adresser la parole qu'autant que je jugerai à propos de vous interroger. Comment vous nommez-vous, monsieur?

— Mathurin, répondit le maquignon sans paraître le moins du monde ému de la violente apostrophe du jeune homme.

— Eh bien! M. Mathurin, veuillez descendre à la cuisine où vous trouverez mon domestique qui vous donnera ce dont vous pouvez avoir besoin; je désire rester seul.

Le maquignon Mathurin, obéissant à ce congé si crûment formulé, se dirigea docilement vers l'escalier sans que rien décelât dans sa contenance et son maintien la honte ou la colère.

Cette résignation fit regretter à de Morvan sa dureté; il se dit qu'il n'aurait pas dû s'emporter contre un homme dont tout le tort était dans son ignorance du savoir-vivre, et il se promit de racheter, par ses prévenances, la façon brutale avec laquelle il avait agi.

Aussi, lorsqu'une heure plus tard, son domestique Alain vint l'avertir que le souper était servi, de Morvan, en entrant dans la cuisine, qui servait aussi de salle à manger, s'en fut droit à Mathurin et lui tendit la main en disant :

— Je recommande, mon cher monsieur, à votre indulgence, le mauvais repas qui vous attend. N'oubliez point, je vous prie, que vous m'avez pris à l'improviste.

Le maquignon serra avec bonhomie la main du gentilhomme et s'assit sans mot dire; quant à Alain, il se plaça, suivant l'usage breton, au haut bout de la table.

La première partie du souper se passa dans un grand silence; ce fut en vain que de Morvan essaya, à deux ou trois reprises différentes,

d'engager la conversation ; Mathurin accueillit chaque fois les paroles du jeune homme par un signe de tête approbatif, accompagné d'un bon sourire, mais il ne prononça pas un mot.

D'assez mauvaise humeur de voir que ses avances n'avaient abouti à rien, de Morvan se pressait, afin de quitter la table, d'achever la tranche de viande froide placée dans son assiette, lorsque Alain, fort occupé de son côté à vider une énorme écuelle pleine de bouillie de sarrasin, s'interrompit au beau milieu de son exercice gastronomique, et regardant son maître d'un air effaré :

— Avez-vous entendu, M. le chevalier? lui demanda-t-il.

— Ce dernier coup de tonnerre? Certes! pourquoi cette question?

— Pour rien, dit Alain en replongeant à moitié sa tête dans son écuelle.

— Ce coup de tonnerre annonce-t-il donc, d'après toi, la fin ou le redoublement de l'orage?

— Moi, M. le chevalier! il ne m'annonce rien du tout! répondit Alain en ingurgitant une énorme cuillerée de bouillie. J'ai parlé pour parler.

Une minute s'était à peine écoulée, que le chevalier, repoussant loin de lui son assiette, parut écouter à son tour avec une extrême attention le bruit de l'orage.

— Mais ce n'est point le tonnerre ! s'écria-t-il en abandonnant vivement sa place et en se dirigeant vers la porte, c'est le canon !...

— Pardi, je le savais bien, moi ! murmura Alain, ce sont mes cierges qui réussissent... Merci, notre brave Notre-Dame-d'Auray, je vous revaudrai ça...

— Alain, dit de Morvan, qui, l'oreille appliquée contre la porte, venait de saisir au passage une seconde détonation, vite, vite les avirons, mon gars ! C'est un navire en détresse qui nous appelle !... Partons !...

— Partir, répéta le bas Breton avec accablement ; mais autant vaudrait se jeter la tête baissée dans le puits du Moine, que de se mettre en mer par le temps qu'il fait...

— Tu as peur, Alain ; en ce cas, reste.

— Foi de Dieu, oui, j'ai peur !

— Peur d'abord de te noyer, poursuivit de Morvan ; peur ensuite de rencontrer Legallec, qui voudra peut-être s'opposer à notre embarquement.

— Moi, peur de Legallec ! s'écria Alain, ah !

pour ça, non! Ne lui ai-je donc pas déjà cassé quatre dents?

Le souvenir de la prière qu'il avait faite dans la journée en offrant ses cierges à Notre-Dame-d'Auray se présenta alors à la mémoire du bas Breton; il s'imagina aussitôt que ce navire en détresse était un moyen ingénieux dont se servait sa sainte favorite pour lui fournir une occasion de rompre les reins à Legallec, et, plein d'enthousiasme, il se précipita sur de lourds avirons placés dans un des coins de la cuisine, les chargea sur ses épaules, et s'adressant à son maître :

— Je suis prêt, M. le chevalier, lui dit-il, partons!

— Laisse-moi aller prendre d'abord mes pistolets et mon manteau, dit de Morvan, qui gravit rapidement l'escalier du salon et revint presque aussitôt : à présent, en route!

Le maquignon Mathurin, qui n'avait pas bougé de place, se leva alors, et, saluant profondément son hôte :

— M. le chevalier, lui dit-il d'une voix grave, vous m'aviez ordonné de ne plus vous adresser la parole qu'autant que vous jugeriez à propos de m'interroger, et je vous ai obéi. Me permettrez-vous à présent, vu la gravité des circonstances, d'enfreindre votre défense pour solli-

citer l'honneur de vous accompagner dans votre expédition ? Je ne suis pas un marin, c'est vrai ; mais enfin tout le monde sait à peu près se servir d'une rame, et je crois que, par la tempête qui règne, deux bras de plus, dans une frêle embarcation, ne sont pas à dédaigner.

Cette demande, à laquelle il était si loin de s'attendre, causa au jeune homme une émotion profonde, qu'il n'essaya pas de dissimuler.

— J'accepte, monsieur, lui répondit-il simplement, vous êtes un noble cœur, que j'ai gauchement méconnu ; daignez, je vous en conjure, oublier le passé et me pardonner ma sotte vivacité.

— Bah ! il s'agit bien du passé ! chaque minute que nous gaspillons peut valoir la vie d'un homme ! En avant ! dit le maquignon.

II

Lorsque les trois hommes sortirent pour porter secours au navire en détresse, la côte de Penmarck présentait un spectacle lugubre et étrange. La classique vache au falot, qui servait à tromper les marins en mer, se promenait en boitant, accompagnée d'une foule hideuse de femmes, les cheveux épars, les vêtements en désordre, et qu'une âpre cupidité rendait insensibles aux atteintes de la tempête. Des hommes armés de coutelas et de longues gaffes au fer meurtrier erraient, semblables à de noirs fantômes, le long des rochers.

Çà et là, on apercevait un Penmarckais agenouillé sur la plage et priant Dieu de lui envoyer de nombreuses victimes : on eût dit une population entière de cannibales ou de bourreaux.

Quoique la nuit fût sombre, la marche du chevalier de Morvan et celle de ses deux compagnons, trahie par la lueur des éclairs, ne tarda pas à être connue des habitants de Penmarck. Peu à peu ceux-ci se réunirent, en les suivant, et lorsque les trois hommes arrivèrent à l'endroit où était placée leur embarcation, ils se trouvèrent entourés par la foule.

De Morvan, c'était le parti le plus sage qu'il avait à prendre, feignit de ne pas remarquer cette manœuvre, et se mit tranquillement, aidé par Alain, à retirer son embarcation de derrière le rocher où elle était à l'abri. Quoiqu'il déployât dans cette tâche toutes ses forces et toute sa vigueur, il ne cessait de guetter du coin de l'œil la foule qui se rapprochait de plus en plus de lui ; enfin, voyant que plusieurs habitants de Penmarck touchaient presque déjà ses vêtements, il sauta dans l'embarcation, et prenant ses pistolets qu'il arma :

— Mes gars, dit-il aux Penmarckais, je crains que quelques-uns d'entre vous ne soient sur le

point de commettre un péché et de tomber en faute. Croyez-moi, il vaut mieux pour vous que vous vous occupiez de vos affaires que des miennes!... Vous me connaissez assez pour savoir que quand je dis une chose je la fais; eh bien! je jure foi de Morvan que je tuerai comme un chien le premier de vous qui osera faire un pas en avant!...

Ces paroles, prononcées avec un calme plein d'énergie, firent reculer les bas Bretons, mais n'empêchèrent pas leurs murmures.

— M. le chevalier de Morvan, dit une voix sortant de la foule, vous devriez, vous qui êtes de la noblesse, tenir compte davantage des droits du petit peuple; sans cela, on ne respectera pas vos priviléges! Le bien de Dieu est notre propriété, n'y touchez pas!

— M. le chevalier, murmura Alain à l'oreille de son maître, c'est Legallec. Tenez-vous sur vos gardes, ce gars-là foisonne de traîtrises!

De Morvan allait répondre, mais trois nouveaux coups de canon qui se succédèrent avec rapidité, appel désespéré du navire en détresse, lui firent préférer l'action à la parole, et il acheva de mettre son embarcation à flot.

Alain, comprenant à l'attitude des Penmarckais qu'une collision était imminente, regarda

autour de lui pour savoir, dans le cas malheureusement trop probable de la réalisation de sa prévision, où il pourrait se joindre avec Legallec. Il aperçut son ennemi placé au beau milieu de la foule. Cette découverte le décida à suivre l'exemple de son maître ; il se jeta vivement à la mer et courut, ayant de l'eau jusqu'au genou, rejoindre le bateau distant d'une trentaine de pieds environ de la plage.

Cette fuite encouragea l'arrogance des Penmarckais ; aussi, au moment où le maquignon Mathurin allait rejoindre ses deux compagnons, se vit-il entouré par une foule menaçante et furieuse.

Mathurin, jusqu'alors plutôt spectateur qu'acteur dans le petit drame que nous venons d'esquisser, n'avait rien perdu de son air bonhomme et paisible. Il semblait ne pas se douter, soit défaut d'intelligence, soit courage réel, des intentions hostiles des riverains à son égard.

— Celui-là au moins ne s'embarquera pas ! s'écria Legallec en le saisissant par son pourpoint. Gare à lui si nous sommes privés du bien de Dieu !

— Mon ami, dit doucement le maquignon en s'adressant à l'ennemi d'Alain, si vous avez le droit de me retenir, il est inutile que vous me

déchiriez mes vêtements; expliquez-moi ce droit, et je resterai sans me faire prier; si vous agissez de votre autorité privée, alors c'est tout différent, prenez garde, je me fâcherai.

— Mathurin, venez donc! cria en ce moment de Morvan qui ignorait la position critique de son hôte.

— Cher ami, dit le maquignon en se retournant vers Legallec, vous l'entendez, on m'appelle. Vite, je n'ai pas de temps à perdre, expliquez moi de quel droit vous me retenez, ou bien laissez-moi partir.

— Du droit du plus fort! répondit Legallec en levant son penbas.

— Alors, il est naturel que j'use du même droit pour m'en aller, s'écria le paisible Mathurin qui, sautant avec une impétuosité de tigre sur le bâton ferré du Breton, le lui arracha des mains et se précipita sur la foule.

Les Bretons manient avec une rare adresse le penbas; toutefois la façon merveilleuse avec laquelle Mathurin fit voltiger le sien dépassait de beaucoup, en fait d'habileté, tout ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce jour.

En moins de temps qu'il ne nous en faut pour l'écrire, c'est à-dire en quelques secondes, trois Penmarckais gisaient à moitié tués aux pieds du

maquignon ; inutile d'ajouter que la foule menaçante et hurlante, qui naguère l'entourait, s'était dissipée comme par enchantement.

— Je regrette de m'être mis en colère, dit Mathurin aux fuyards, car la douceur est le fond de mon caractère. La faute en est à vous, je vous avais avertis !

Le maquignon, toujours armé du penbas de Legallec, entra à son tour dans la mer et ne tarda pas à rejoindre, mais sans se presser, l'embarcation où de Morvan et Alain étaient déjà installés.

— Désirez-vous que je me mette au gouvernail ? demanda-t-il au chevalier.

— Savez-vous donc conduire une barque?

— Ma foi, pas trop ; ce n'est pas mon métier.

— Alors, prenez un aviron et nagez de conserve avec Alain. Je resterai, moi, à la barre.

Mathurin, sans raconter au jeune homme et le danger qu'il venait de courir, et la façon aussi intrépide qu'heureuse dont il s'en était tiré, s'assit sur le banc parallèle à celui qu'occupait déjà Alain, et laissant tomber sa rame dans l'eau, se contenta de dire :

— Je suis prêt.

Décidément, Mathurin rachetait par de sé-

rieuses qualités son manque d'éducation ; il savait, selon l'occasion, se taire ou agir.

L'embarquement des trois compagnons de fortune n'avait pas, à l'opposition près des Penmarckais, rencontré jusqu'alors de sérieuses difficultés. Le danger ne commença guère pour eux, mais il fut alors terrible, qu'une fois que leur bateau eut franchi l'espèce de crique, garantie par d'énormes rochers de la fureur de la tempête, qui les séparait de la mer.

Jamais l'Océan n'avait présenté un plus horrible spectacle. Un pilote eût reculé devant une pareille tempête et failli à son devoir. Le vent venant du large et portant sur la terre, rendait la tâche des trois hommes presque impossible : repoussés sans cesse, ils n'avançaient guère, en vingt coups de rames, plus de la longueur de leur bateau.

— Prenez garde, M. le chevalier, dit vivement Alain, je viens d'apercevoir, à la lueur d'un éclair, là sur ce rocher dont cent pas nous séparent à peine, un homme armé d'un mousquet.

— Bah ! la nuit est trop sombre et la lueur des éclairs trop fugitive, pour que la balle de ce mousquet, en supposant toutefois que ce ne soit pas une gaffe, puisse m'atteindre, répondit de Morvan avec insouciance.

— Ohé ! là-bas du canot, cria en ce moment. du haut de son rocher, l'homme armé que le domestique Alain venait de signaler ; ohé ! là-bas du canot ! Bon voyage. N'oubliez pas, s'il vous arrive malheur, que c'est aujourd'hui vendredi.

Ces paroles produisirent une telle impression sur le chevalier de Morvan et sur son domestique que le premier lâcha la barre, le second son aviron, et que l'embarcation, prise de travers par une énorme vague, manqua de chavirer et s'emplit à moitié d'eau.

— Si c'est comme cela que vous manœuvrez, dit Mathurin de sa voix la plus tranquille, il est inutile que vous songiez à porter secours à autrui ; je suis plutôt d'avis que nous retournions à terre.

— C'est pourtant vrai ! c'est aujourd'hui vendredi, répéta Alain accablé par cette horrible découverte.

— Imbécile! reprit Mathurin, t'arrive-t-il donc cinquante-deux malheurs par an? Non! Eh bien, alors, pourquoi calomnier les vendredis.

— Ah ! mais, s'écria presque aussitôt Alain avec joie, que je suis donc bête ! J'oubliais que je porte attachée à mon cou une médaille de

Notre-Dame d'Auray. Cette médaille est plus puissante que le vendredi, on n'a jamais vu arriver rien de fâcheux à ceux qui la possèdent sur eux.

Alain, ranimé par cette pensée, et le chevalier de Morvan par la présence de Mathurin, devant qui il ne devait pas faiblir, reprirent l'un la barre, l'autre son aviron, et l'embarcation commença à danser sur la crête des vagues.

Guidés seulement par les coups de canon que tirait à intervalles inégaux le navire qu'ils voulaient sauver, les aventuriers se dirigeaient à peu près au hasard. La nuit était si sombre, la mer si agitée qu'il n'était guère possible de distinguer à plus d'une demi-encablure de distance. Le chevalier de Morvan, assis à la barre, déployait une prodigieuse habileté unie à un extrême sang-froid ; son serviteur Alain et le maquignon Mathurin le secondaient dignement : ce dernier surtout, quoiqu'il eût déclaré ne pas connaître grand'chose à la marine, se servait de son aviron avec une précision et une adresse inconcevables.

Vingt fois, ils furent sur le point d'être submergés, et vingt fois leurs efforts réunis, énergiques et intelligents les sauvèrent d'une catastrophe qui semblait inévitable.

Le hasard parut enfin vouloir les récompenser de leur héroïque constance : vers les trois heures du matin, il y avait six heures qu'ils luttaient ainsi contre la violence de la tempête, le vent fléchit et la mer se calma un peu; de Morvan profita de cette espèce de trêve pour consulter ses compagnons, car depuis la veille, il ne leur avait pas adressé une fois la parole.

— Je regrette, mes amis, leur dit-il (rien ne nivelle entre les hommes les distinctions et les distances, comme un danger imminent), je regrette mes chers amis que vous ne puissiez me remplacer à la barre, vous devez être exténués de fatigue!... Reposez-vous un moment sur vos avirons, pendant que je vais essayer de m'orienter.....

— Je ne connais rien aux exercices maritimes et je fais probablement une détestable besogne, lui répondit Mathurin; mais quant à être fatigué, je ne le suis pas. Toutefois, je boirai volontiers une gorgée d'eau-de-vie.

— Rien de plus facile, dit de Morvan en dépliant son manteau dans lequel il avait mis ses pistolets pour les garantir de l'atteinte de la mer, j'en ai justement emporté une bouteille avec moi. Prenez.

— Votre cognac est un peu léger ; n'importe,

il fait tout de même plaisir! s'écria le maquignon, qui passa bientôt après à Alain la bouteille à moitié vidée. Eh bien, M. le chevalier, vous êtes-vous orienté? Quant à moi, si j'osais émettre un avis, malgré mon ignorance, je dirais que nous n'avons guère avancé de plus d'une demi-lieue dans la direction ouest de Penmarck, et que nous nous trouvons tout au plus à cinq cents pas de la côte.

— Votre appréciation est parfaitement exacte!

— Ah bah! reprit le maquignon en riant d'un gros rire, il paraît que je possède, sans m'en douter, des dispositions pour la navigation. Cette découverte me donne de l'amour-propre et m'enhardit à vous adresser une question, M. le chevalier. Quel a donc été, je vous prie, votre projet en vous embarquant?

— Mais d'aller au secours, vous le savez tout aussi bien que moi, des malheureux qui implorent notre pitié et comptent sur notre courage.

— Certes, je sais cela : aussi n'est-ce point ce que je vous demande. Je voudrais apprendre de quelle façon vous espérez vous rendre utile à ces pauvres diables?

— D'une façon bien simple : en leur servant de pilote et en les empêchant de tomber dans

les piéges, et par conséquent dans les mains des Penmarckais !

— Vous savez donc piloter les navires ?

—J'ai déjà accompli deux voyages en Islande, et la côte de Penmarck m'est parfaitement connue. Je ne demande qu'une grâce à Dieu, celle de mettre les pieds sur le pont du navire en détresse, avant qu'il n'ait touché. S'il n'a pas subi d'avaries tout à fait majeures et qu'il soit sensible encore au gouvernail, je m'engage sur ma tête à la conduire sans accident en lieu sûr.

Le chevalier de Morvan parlait encore quand une violente détonation fit frémir l'embarcation de l'avant à l'arrière. C'était le navire inconnu qui, à peine éloigné d'une encablure de ses sauveurs, tirait son dernier coup de canon.

Le gentilhomme donna une violente impulsion au gouvernail ; Mathurin et Alain se remirent à nager avec ardeur, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'ils se trouvaient en présence d'un gros trois-mâts.

— Malédiction ! s'écria de Morvan, ce navire est perdu sans ressource ! il est enclavé sur la roche de la Tête-du-Diable !

Le trois-mâts naufragé présentait un bien terrible spectacle : incliné sur son côté de tribord et menacé à chaque instant d'être englouti , il

retentissait des cris de désespoir et de désolation poussés par son équipage.

— Je crois, dit Mathurin en s'adressant à de Morvan, que le seul parti qui nous reste à prendre est celui de la retraite. La position de ce navire est désespérée, aucun effort humain ne pourrait le sauver. Ne vaudrait-il pas mieux profiter du calme relatif et momentané de la mer pour regagner la terre? Qui sait si, dans une heure d'ici, il nous sera encore donné d'opérer notre retour!

— Oui, mon maître, allons-nous-en, ajouta Alain, qui désirait assister à la curée du bien de Dieu.

— Silence! s'écria le jeune homme, je vous demande de l'obéissance et non des conseils! Sauver ce navire est, je le sais aussi bien que vous, une chose impossible; mais peut-être parviendrons-nous à arracher quelques victimes à la mort!

— Notre embarcation, maître, vous ne l'ignorez pas, cesse de gouverner quand elle est montée par plus de sept personnes; hasarda timidement Alain.

— Eh bien! nous ne sommes que trois : comptez-vous donc pour rien la vie de quatre hommes?

— C'est pas grand'chose, dit tranquillement Mathurin ; cependant pour ne pas revenir honteusement et les mains nettes de notre expédition, rapportons quelques naufragés... Ça nous fournira une contenance.

Un coup de barre adroitement donné fit tourner l'embarcation et la plaça bord à bord avec le côté incliné du navire.

Les gens de l'équipage du trois-mâts, en voyant arriver ce secours inattendu, se portèrent en foule vers la barque dans l'intention d'y chercher un refuge.

— Éloignons-nous ! s'écria Mathurin. Ces drôles sont capables, en nous envahissant, de nous faire chavirer.

Le conseil était bon ; de Morvan s'empressa de le suivre.

Alors se passa une de ces scènes terribles et sublimes tout à la fois et qui sont communes pourtant dans la vie des gens de mer.

Un homme petit, maigre, d'un teint jaune et bilieux, d'une apparence chétive, et qui ne devait être doué d'aucune force physique, se précipita la hache à la main au beau milieu des matelots et leur ordonna d'une voix impérieuse de se disperser.

— Misérables, leur disait-il avec énergie, de-

puis quand donc des marins fuient-ils en abandonnant derrière eux, comme des lâches, des femmes et des passagers qui ont bien voulu se fier à leur honneur? Vous n'aurez le droit de songer à votre salut qu'après avoir assuré celui du comte et de sa fille! Par la barbe de Charles-Quint, je fendrai la tête au premier de vous qui tentera de passer dans le canot! Allons, mademoiselle, continua le petit homme en se retournant du côté du pont, il n'y a pas de temps à perdre, venez.

A la façon d'agir de cet homme, de Morvan et Alain reconnurent en lui le capitaine du navire naufragé; quant aux paroles qu'il venait de prononcer, ils ne purent en saisir le sens, car il s'était exprimé en espagnol.

Si le gentilhomme breton et son serviteur, absorbés par l'attention qu'ils portaient à ce qui se passait sur le pont du trois-mâts, eussent songé alors à regarder leur compagnon Mathurin, leur étonnement eût été profond à la vue du changement qui s'était opéré en lui : les yeux brillants et le regard sombre, les sourcils contractés, les narines gonflées, le cou tendu et la lèvre supérieure relevée par une expression indéfinissable de haine sauvage, le maquignon n'était plus reconnaissable.

Les matelots du navire naufragé, à la voix de leur chef, avaient abandonné sans murmurer leur dessein, lorsque de Morvan, qui s'était rapproché du trois-mâts, vit apparaître de nouveau le capitaine, non plus seul cette fois, mais accompagné d'une jeune fille.

Le gentilhomme breton comprit aussitôt ce que l'on demandait de lui, et profitant d'une vague qui souleva le canot à la hauteur du navire, il saisit un hauban et sauta sur le pont.

Le capitaine lui adressait vivement en espagnol quelques paroles qu'il ne pouvait comprendre, lorsqu'un homme vêtu de noir, à la barbe grisonnante et à l'air fier et hautain, s'approcha de lui et lui dit d'une voix calme, en s'exprimant en français :

— Le capitaine vous prie. monsieur. de sauver d'abord ma fille, puis de nous envoyer du secours dès que vous aurez atteint la terre.

Les secondes valaient des heures : de Morvan sentit que s'il entrait dans des explications il pourrait compromettre inutilement son retour ; aussi se hâta-t-il de répondre à l'homme vêtu de noir :

— Aidez-moi donc, monsieur, à sauver votre fille.

Passant alors son bras gauche autour de la

taille de la jeune femme, et de sa main droite se soutenant aux haubans il attendit qu'une nouvelle lame amenât le canot à la hauteur du pont du navire.

— Mon père, s'écria la pauvre et généreuse enfant en essayant de se débattre sous l'étreinte de Morvan, je ne veux me sauver qu'avec vous ! Si vous restez, je reste.

— Je te suis, Nativa, ne crains rien ! lui répondit-il ; mais au nom de ta mère, n'oppose pas de résistance aux efforts de ce généreux étranger.

Le père de la jeune fille parlait encore quand de Morvan, saisissant un moment favorable qui se présentait, s'élança dans la barque avec son précieux fardeau.

L'équipage du navire naufragé oublia un moment son affreuse position, pour ne s'occuper que de la hardiesse de Morvan et du danger que courait la jeune fille. Un double cri d'effroi d'abord, puis de joie ensuite, poussé spontanément par trente bouches, retentit lorsque de Morvan atteignit l'embarcation et y déposa sans accident celle que l'homme vêtu de noir avait appelée Nativa.

— Mon père, dit la jeune fille en tendant ses bras vers lui, venez, venez, je vous en conjure.

L'homme à l'air fier et aux cheveux grisonnants imita la manœuvre suivie par de Morvan; il se cramponna, se tenant en dehors du navire, à un hauban, puis s'élança, lorsqu'il se vit à portée du canot.

Le maquignon Mathurin, soit maladresse, soit un funeste hasard, poussa alors violemment la barque au large, en appuyant son aviron contre le flanc du navire, et le malheureux tomba à la mer. Un cri retentit, et Nativa s'affaissa évanouie au fond du canot.

Les quelques secondes qui suivirent cet affreux accident furent solennelles. De Morvan qui, au premier moment, avait paru hésiter sur le parti qu'il devait suivre, se dépouilla de son manteau, et avant que son serviteur Alain ni le maquignon pussent songer à le retenir, il franchit d'un bond le bord de la barque et se jeta à l'eau.

— Mille tonnerres de tonnerres, s'écria Mathurin en sortant pour la première fois du sang-froid qu'il avait jusqu'alors montré, ce n'est pas là de la générosité, c'est de la démence.

Déjà le maquignon, se reprochant le malheur, involontaire sans doute, dont il était cause, se dépouillait à la hâte de ses vêtements, probablement dans l'intention de commettre une folie

semblable à celle qu'il venait de condamner, lorsqu'il vit le chevalier, tenant de sa main gauche l'étranger par les cheveux, se saisir avec la droite d'un cordage qui pendait en dehors du navire.

— Allons, du courage, mon enfant ! lui cria-t-il en lui tendant son aviron, que le chevalier, grâce à une rare présence d'esprit, put saisir ; du courage, vous voilà sauvé !

En effet, une minute plus tard, de Morvan et l'inconnu, qui lui devait la vie, se trouvaient dans le canot ; seulement l'étranger avait perdu connaissance.

Cette scène dramatique avait à peine duré cinq minutes.

— Allons, reprit le maquignon, à présent nageons ferme, et tâchons de gagner le rivage avant que la tempête ne recommence.

Tous ces événements s'étaient passés, je le répète, si rapidement que de Morvan n'avait pas même remarqué le visage de Nativa ; aussi, lorsque plus tranquille d'esprit, il regarda la jeune fille qui gisait inanimée à ses pieds, laissa-t-il échapper une exclamation d'admiration et d'étonnement.

A cette exclamation, le maquignon Mathurin haussa les épaules d'un air de mépris et de

colère, et appuya sur son aviron avec une telle force qu'il le fit plier aux deux tiers de sa longueur.

III

Nativa, à l'époque où commence cette histoire, avait dix-sept ans. Née sous le soleil brûlant du tropique, et par conséquent d'une extrême précocité. elle était déjà, quoique à peine au sortir de l'enfance, dans toute la splendeur et le développement de sa beauté.

Jamais de Morvan, dans les rêves les plus insensés de sa solitude, n'avait entrevu, même flottante et indécise, une image qui se rapprochât de l'adorable perfection de Nativa. Aussi, à peine son regard eut-il glissé sur les lignes admirables que présentait le corps de la jeune

fille, qu'il se sentit comme étourdi par une révélation merveilleuse : il devina des horizons nouveaux, comprit que sa rude et brumeuse Bretagne n'était qu'un point insignifiant perdu dans l'immensité de l'univers, et un poignant regret le saisit au cœur en songeant aux belles années qu'il avait si sottement égrenées au milieu des rochers déserts de la côte de Penmarck.

La femme créole a été presque toujours grotesquement travestie dans les récits des romanciers d'Europe : nous demanderons donc la permission au lecteur de la lui présenter telle qu'elle existe, avec ses perfections et ses défauts.

La créole n'est point, ainsi que des romanciers crédules ou qui avaient intérêt à l'être, l'ont souvent écrit, sur la foi de voyageurs qui n'avaient jamais voyagé, une messaline avide de honte, une maîtresse exigeante qui stimule l'amour faiblissant d'un amant avec la pointe d'un poignard ; une coquette impitoyable qui triomphe et se raille des souffrances de ses victimes et se fait un piédestal de leur désespoir ; loin de là ! La créole véritable est souverainement bonne et compatissante : crédule et naïve comme une enfant, elle déroute les psychologistes les plus profonds par une simplicité et

une candeur de caractère qu'ils ne comprennent pas et qu'ils croient par conséquent devoir expliquer d'une façon dramatique. D'une fidélité ordinairement remarquable et qui tranche avec le gracieux laisser-aller de ses manières, la créole fait de son amour sa religion : à l'abnégation de l'esclave, elle joint le dévouement intelligent de la femme ; elle sait aimer un sot sans s'apercevoir qu'elle lui est supérieure, et une seule illusion suffit pour la conduire doucement, à travers la vieillesse, jusqu'à la tombe.

A présent, — et ainsi s'explique pour moi l'erreur des voyageurs qui ont voyagé — supposez une créole indignement trompée au début de la vie : elle cesse d'être une femme, elle devient une tigresse en fureur ! Une fois violemment jetée hors de sa nature douce et nonchalante, elle ne distingue plus le bien du mal ; il lui faut, dût son désir causer la perte de l'univers, accomplir sa vengeance ; alors elle marche à son but, droit devant elle, foulant tout à ses pieds, famille, religion, reconnaissance, vertu ; il faut qu'elle arrive ; mais, je le répète, cette femme présente une exception, et il serait souverainement injuste de la confondre avec la véritable créole. Revenons à Nativa.

Les tresses à moitié défaites de ses cheveux

noirs, d'une finesse, d'un lustre et d'une profusion rares, inondaient, en l'encadrant admirablement, son visage, d'une coupe ovale parfaite; rien d'intelligent, de doux et d'énergique à la fois comme le regard de ses grands yeux d'un bleu sombre et velouté; son nez, d'une forme droite irréprochable, n'avait rien de ces arêtes délicates, mais un peu dures et tranchées, qui défigurent, sans que l'on puisse s'en rendre compte, les plus jolis visages, en y empreignant un caractère de résolution ou de dureté en désaccord avec la timidité et la faiblesse féminines, ces deux grâces irrésistibles qui séduisent les yeux par le cœur.

Quant à sa bouche, c'était celle d'une enfant; seulement ses lèvres nuancées du plus vif incarnat, plutôt épaisses que minces, et dessinées avec une rare perfection, annonçaient une séve et une puissance que ne possède pas l'adolescence.

Au moment où de Morvan remarqua pour la première fois Nativa, la jeune fille n'était pas telle que nous venons de la dépeindre : la violente émotion qu'elle avait éprouvée en voyant son père tomber à la mer avait jeté la pâleur et l'immobilité de la mort sur son adorable visage.

Toutefois sa beauté, au lieu de disparaître,

n'avait fait que se métamorphoser ; de triomphante, elle était devenue touchante.

La première pensée du gentilhomme breton fut d'abandonner la barre et de secourir la jeune fille ; peut-être, sans une vague furieuse qui vint, avertissement salutaire, le rappeler à la réalité, eût-il commis cette imprudence, qui, dans leur position critique, se serait fatalement changée en catastrophe.

— Mille tonnerres ! s'écria le maquignon Mathurin, à qui l'intention de Morvan n'avait sans doute pas échappé; mille tonnerres ! prenez donc garde, M. le chevalier, il est un temps pour tout !

A cette apostrophe, sinon grossière, au moins de mauvais goût, de Morvan rougit malgré lui et garda le silence.

Presque au même instant, Nativa reprit connaissance.

— Mon père, mon bon père, dit-elle en s'asseyant au fond de l'embarcation et en plaçant sur ses genoux la tête de l'homme à l'air fier et aux cheveux grisonnants, c'est moi, votre fille, Nativa, qui vous appelle... Pourquoi ne me répondez-vous pas?... Monsieur, continua la pauvre enfant en s'adressant en français à de Morvan, car elle s'était exprimée en espagnol en

parlant à son père; monsieur, je vous en conjure, venez à mon secours! Oh! vos soins seront généreusement récompensés; mon père est riche, très-riche, et il ne regarde pas à l'or!...

A ces paroles de Nativa, de Morvan se sentit rougir de nouveau et éprouva un mouvement de rage folle et sans objet.

— Faites-vous donc noyer pour vous entendre jeter de pareils compliments à la tête! dit tranquillement Mathurin. Ah! maudite race espagnole, continua-t-il en baissant la voix et comme se parlant à lui-même, race sans grandeur et sans entrailles, qui ne croit qu'à la puissance de l'or, et ne comprend ni l'abnégation, ni le dévouement, quand donc disparaîtras-tu à jamais de la terre!

— Mademoiselle, répondit de Morvan en faisant un effort sur lui-même pour ne rien laisser paraître de son émotion, vous vous méprenez étrangement sur le caractère et sur la position de ceux qui ont en ce moment l'honneur de jouer leur vie pour essayer de sauver la vôtre. Je suis, moi, un gentilhomme, et les deux personnes qui m'accompagnent m'ont suivi par pur dévouement!...

— Je vous demande pardon, monsieur, lui

dit la jeune fille en rougissant à son tour, j'ai cru deviner à vos vêtements...

— Je conçois votre erreur, reprit de Morvan en l'interrompant ; en effet, je ne diffère probablement en rien ni par le langage, ni par les manières, ni surtout, comme vous venez de le faire observer, par les vêtements du vagabond sans aveu qui traîne de ferme en ferme sa honteuse oisiveté!... Mon apparence est celle d'un homme qui doit accepter avidement, en remerciant le ciel de cette bonne aubaine, l'aumône que lui jette la pitié ou le caprice du riche!... Vous n'avez, vous le voyez, mademoiselle, aucune excuse à m'adresser!...

Nativa comprit au ton d'amertume avec lequel le jeune homme fit cette réponse, combien elle avait dû le blesser ; elle allait réitérer avec plus de force ces excuses, quand une vague énorme vint heurter l'embarcation, qu'elle manqua de renverser. Entraînée par ce choc de dessus les genoux de sa fille. où elle reposait. la tête du père de Nativa alla frapper avec violence contre la paroi de l'embarcation. Cette terrible secousse tira l'inconnu de son évanouissement.

Il balbutia d'abord quelques mots incohérents et sans suite; puis, bientôt il reconnut sa fille, lui sourit doucement, et se replaça de lui-

même dans la position première qu'il occupait, tout en murmurant :

— Je suis brisé, je n'en puis plus!

Une fois rassurée sur le sort de son père, la jeune Espagnole leva ses grands beaux yeux bleus sur de Morvan, et lui dit d'une voix caressante :

— Pensez-vous, monsieur, que le succès doive couronner votre dévoument? Avons-nous encore quelques chances de salut?

— Nous sommes aidés par la marée, et si le vent continue toujours à souffler du large, avant une demi-heure, nous aurons atteint la plage.

— Que de reconnaissance ne vous dois-je pas, monsieur! dit Nativa rêveuse.

— Aucune, mademoiselle, répondit froidement le jeune homme. Ce n'est pas parce que c'était *vous* qui étiez en danger que je suis venu à votre secours, car je ne vous connaissais pas; j'ai tout bonnement obéi à la voix de l'humanité et de ma conscience. Ce que j'ai fait pour vous, je l'eusse fait pour tout le monde.

— Mais mon père, monsieur, mon pauvre père qui, sans votre héroïque courage, ne serait plus!

— Je me serais également jeté à la mer pour sauver un matelot, mademoiselle.

Les réponses froides et sèches de de Morvan produisirent un effet bien différent sur deux des personnes que contenait l'embarcation : une teinte de tristesse, semblable à un de ces nuages légers qui à peine formés disparaissent l'été dans l'azur du ciel, passa sur le visage de la jeune fille : elle resta toute pensive, tandis qu'un sourire joyeux et approbateur épanouissait les lèvres du maquignon Mathurin.

Le gentilhomme breton ne s'était pas trompé dans ses calculs. A peine vingt minutes s'étaient-elles écoulées depuis la demande de Nativa, que l'embarcation ne se trouvait plus éloignée qu'à cent pas de la grève. Encore quelques secondes et les pieds des naufragés allaient enfin fouler le sol, quand de Morvan imprima un brusque mouvement à la barre et changea la direction suivie par le bateau.

— Avez-vous donc envie de recommencer une nouvelle promenade en mer? lui demanda le maquignon Mathurin avec ce sang-froid un peu moqueur qui semblait lui être habituel.

— Non, répondit le jeune homme, mais je ne tiens nullement à être massacré. Regardez donc un peu la réception qui nous est préparée sur la plage.

— Tiens, s'écria Mathurin en levant les

yeux, mais ils sont pleins de persévérance ces braves Penmarckais ! C'est fort joli à eux d'avoir ainsi attendu notre retour sans se décourager pendant une dizaine d'heures! Ces gars-là, s'ils n'étaient pas dénués d'esprit, pourraient prétendre à tout ! Tonnerre. Quelle profusion de gaffes, de haches et de crocs en notre honneur ! De quoi dépecer dix baleines !

— Nous sommes perdus ! dit alors Nativa qui pâlit légèrement, mais resta impassible et fière dans sa contenance.

— Oh ! ne craignez rien , mademoiselle , s'écria de Morvan ; grâce à Dieu, j'ai eu la précaution de m'armer ; je dispose de la vie de deux de ces misérables, et j'userai de mon pouvoir. Cet exemple suffira pour faire rentrer ces sauvages dans le devoir.

Le jeune homme retira alors de dedans son manteau ses pistolets qu'il y avait placés pour les garantir de l'eau de mer, et les arma après en avoir vérifié les amorces.

Au même instant, un homme couché sur un rocher isolé qui n'était guère séparé de l'embarcation par plus de quinze pas, se leva vivement et dirigea vers de Morvan le canon d'un mousquet.

— Legallec ! s'écria Alain en s'élançant de

dessus son banc pour aller couvrir son maître de son corps.

Mais avant que le serviteur eût eu le temps d'accomplir son généreux projet, le coup partit.

— Touché? demanda laconiquement Mathurin.

Le chevalier, avant de répondre, ajusta Legallec avec un de ses pistolets et fit feu : l'assassin chancela et tomba les bras pendants, la tête la première, dans la mer.

— Oui, à l'épaule ! répondit-il seulement alors au maquignon : ce n'est rien ! Il ne s'agit pas de moi pour le moment, mais bien de la conduite que nous devons tenir.

— Si nous étions seuls, je vous proposerais de continuer notre route, dit le maquignon, sans s'occuper davantage de l'incident qui venait d'avoir lieu; mais la présence de cette jeune fille et celle de son père à moitié noyé entraveraient nos mouvements et nuiraient à l'énergie de notre débarquement. Ne vaudrait-il pas mieux longer la côte et nous arrêter à la première cabane que nous apercevrons?

— Il y a à deux lieues d'ici le château des seigneurs Leguilloux de Pennenrose, dit Alain en se mêlant à la conversation.

— Eh bien, voilà notre affaire! Qu'en pensez-vous, chevalier?

De Morvan regarda involontairement, comme malgré lui, la charmante créole; puis, poussant un soupir :

— Soit, répondit-il, rendons-nous au château de Leguilloux de Pennenrose, si toutefois vos forces vous permettent encore de nager, ajouta-t-il en interrogeant Mathurin et Alain d'un signe de tête, car vous devez être exténués de fatigue.

— Je n'en pouvais plus tout à l'heure, mon maître, dit Alain, mais la culbute de Legallec m'a causé un tel plaisir, que je me sens à présent fort comme un bœuf et léger comme un oiseau.

— Quant à moi, ajouta le maquignon, ça m'amuse tellement d'apprendre la marine, que si ce n'était pas la crainte que votre blessure ne soit plus grave que vous ne vous l'imaginez, je voudrais rester jusqu'au soir en mer.

Le chevalier prit alors de la main gauche la barre, car sa droite était cachée dans son pourpoint, et fit tourner l'embarcation dans la direction du château de Leguilloux de Pennenrose.

Pendant la première demi-heure qui suivit cette retraite ou cette fuite, pas une parole ne

fut prononcée : chacun semblait absorbé dans ses pensées.

Plusieurs fois les yeux de de Morvan se portèrent sur la jeune fille ; chaque fois son regard rencontra celui de Nativa attaché sur lui avec une expression sérieuse et réfléchie qui lui fit baisser la tête. Le jeune gentilhomme breton, si intrépide en face du danger, se sentait timide, confus et tremblant devant la belle Espagnole ; il se croyait ridicule, et il eût donné dix années de sa vie pour posséder alors, ne fût-ce que pendant une heure, l'assurance d'un courtisan de Versailles ou même l'impudente fatuité d'un de ces gentillâtres à bonnes fortunes qui lui avaient paru jadis si sots à Nantes, et qu'il admirait en ce moment à l'égal de héros.

Ce fut Alain qui le premier rompit le silence.

— M. le chevalier, dit-il, je crois avoir aperçu tout à l'heure, en retournant la tête pour voir si les gars ne nous suivaient pas le long de la plage, une colonne de fumée dans la direction de votre maison...

Le bas Breton attendit en vain pendant un instant que son maître lui répondît, puis il reprit brutalement et en criant à tue-tête :

— M. le chevalier, les gars s'amusent à brûler votre maison !

— Eh bien, tant mieux ! répondit de Morvan d'un ton distrait.

— Comment ! tant mieux ! Vous ne m'avez donc pas compris? Je vous dis que l'on incendie votre maison !

— J'ai parfaitement entendu, et je répète tant mieux !

— Plaît-il ? reprit Alain en regardant son maître avec un étonnement mêlé d'effroi, car il crut qu'il avait perdu la raison. Mais M. le chevalier, votre maison était une belle pièce ; elle valait au moins six cents livres ! Eh bien ! où donc logerons-nous maintenant ?

— Cette bicoque ne mérite pas un regret, dit de Morvan en affectant de répondre à son domestique et en regardant à la dérobée Nativa ; elle était indigne de servir de demeure à un gentilhomme, et je ne conçois pas, vraiment, comment j'ai pu y rester si longtemps !

— Elle garantissait tout de même le gentilhomme de la pluie et du froid, murmura Alain. Et puis six cents livres qui s'en vont en fumée... C'est à pleurer toutes les larmes de son corps !

— Quant à la faire rebâtir, poursuivit de Morvan, je n'y songe pas. Si cet incendie a réellement eu lieu, je le regarderai comme un avertissement venant d'en haut, de quitter le

pays, et je m'y conformerai sans murmurer ; je n'ai déjà que trop croupi dans une inaction honteuse!... Un gentilhomme n'est pas un serf attaché à la glèbe ; son sang appartient à son roi et à l'honneur de sa race... J'irai combattre sur mer les Anglais.

— Mon Dieu! monsieur, murmura alors Nativa d'une voix émue et en semblant hésiter à chaque mot qu'elle prononçait, mon Dieu! monsieur, si votre maison a été incendiée, nous sommes, sans aucun doute, mon père et moi, la seule cause de cette catastrophe... Si au lieu de nous sauver vous aviez préféré jouir de nos dépouilles...

— C'est à dire si j'eusse été un assassin et un voleur! Eh bien! après, mademoiselle? demanda de Morvan avec une froideur et une fierté qui contrastaient d'une façon saisissante avec la timidité qu'il avait montrée jusqu'alors. Continuez, je vous prie... Vous vous taisez! Pourquoi cet embarras et cette honte? C'est pourtant si facile de dire à un homme : « Vous êtes un gueux, un pauvre hère ; je veux vous récompenser avec quelques poignées d'écus de votre dévouement à notre personne et des pertes qui en sont résultées pour vous. Tenez, l'ami, prenez ; grand bien vous fasse, et n'oubliez point

surtout de remercier Dieu de votre bonheur! Nous voilà pour le moins quittes; nous ne nous connaissons plus! » Il est, je vous le répète, si facile de parler ainsi à un pauvre diable, que je ne conçois vraiment pas pourquoi vous hésitez à me tenir ce langage!

De Morvan s'était animé à l'idée de son honneur outragé; aussi, lorsque en terminant cette réponse, il rejeta en arrière, par un geste réellement superbe et un peu sauvage, ses cheveux noirs que le vent avait ramenés sur ses yeux, Nativa ne put s'empêcher de le regarder avec cette fixité naïvement hardie qui distingue les femmes espagnoles, et d'admirer sa mâle beauté.

— Oui, voilà, en effet, ce qui s'appelle parler. mille tonnerres! s'écria Mathurin d'un air radieux. C'est seulement malheureux que ces paroles tombent sur une femme! Adressées à un hidalgo, elles eussent fait sortir deux épées du fourreau, et l'Espagne, j'en suis persuadé, M. le chevalier, eût compté, ce qui m'aurait fort réjoui, un combattant de moins.

Cette réflexion assez bizarre, et tout à fait inexplicable dans la bouche du maquignon, rappela de Morvan à lui; il éprouva un vif regret de s'être laissé ainsi emporter par la colère, vis-à-vis d'une jeune fille, et, paraissant fort

occupé du gouvernail et de la manœuvre de la barque, il détourna la tête et garda le silence.

Une heure plus tard, l'embarcation s'arrêtait, en touchant la plage, devant le château de Leguilloux de Pennenrose, et le débarquement des naufragés s'opérait sans accident.

— Je suis heureux, mademoiselle, dit de Morvan en s'adressant à Nativa, que le hasard ne m'ait pas permis de vous offrir l'hospitalité, sous mon misérable toit, où vous vous seriez heurtée aux privations et à la misère, tandis qu'au contraire au château de Leguilloux de Pennenrose, vous trouverez un abri somptueux pour vous recevoir, des domestiques bien dressés pour vous servir, et de jeunes seigneurs riches et galants, prêts à se sacrifier à vos moindres désirs et à exécuter aveuglément vos ordres.

— Monsieur, répondit Nativa, ce que je ne trouverai assurément nulle part, c'est une noblesse de sentiments et un courage comme le vôtre! Mais quoi, ajouta-t-elle avec précipitation et en voyant de Morvan se diriger, après l'avoir saluée humblement, vers l'embarcation, ne nous accompagnez-vous donc pas?

— Non, mademoiselle, répondit-il d'une voix sourde et en pâlissant, je n'ai pas l'honneur de

connaître personnellement les seigneurs de Pennenrose... je désire leur rester étranger... et...

— Jésus Maria! qu'avez-vous? s'écria Nativa avec élan et en s'élançant par un mouvement irréfléchi au-devant du jeune homme, comme si elle eût voulu le soutenir.

— Rien... mademoiselle... Je vous remercie... C'est cette balle dans l'épaule... et puis la perte du sang... Ça ne sera rien...

— Vous êtes grièvement blessé! interrompit Nativa. Et depuis plus de deux heures que ce coup de mousquet vous a atteint, vous avez eu le courage de rester impassible à votre poste, sans vous plaindre, sans laisser deviner une seule de vos souffrances. Ah! monsieur, si les gentilshommes français vous ressemblent, la noblesse de votre pays est la première du monde!

De Morvan voulut répondre, mais la douleur et sa faiblesse l'emportèrent sur sa volonté, et si Alain ne se fût précipité vers lui et ne l'eût reçu dans ses bras, il fût tombé par terre. Le domestique le déposa doucement sur le sable de la plage.

— Aie soin de ton maître pendant que je vais aller chercher des secours au château, dit

Mathurin au bas Breton, mais ce dernier comme frappé par une idée subite, poussa une exclamation et retenant par le bras le maquignon :

— Ah çà ! pourriez-vous me dire auparavant qui vous êtes? lui demanda-t il en le regardant en face, car qui m'assure, à moi, que vous ne voulez pas vous sauver, et que je vous reverrai, si je vous laisse partir ! Votre conduite ne me paraît pas franche! rien ne me prouve que vous n'êtes pas un complice de Legallec!... Je sais bien que vous avez fait semblant de partager nos dangers, mais c'était peut-être encore pour mieux cacher votre jeu ; car enfin pourquoi, après m'avoir donné deux écus pour me faire causer sur le compte de M. le chevalier, êtes-vous venu lui demander l'hospitalité? Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon maître?

— Lui faire mes offres de service, pour lui vendre un cheval.

— Laissez-moi donc tranquille ; est-ce que vous vous imaginez que parce que je n'ai pas reçu une éducation entière, je suis un imbécile complet! que je prends pour de l'argent comptant votre profession de maquignon! Vous maquignon! ah! mais, là, c'est trop drôle! Il n'y pas dans tout le port de Brest un marin capable de lutter avec vous pour la nage! Je n'ai jamais

vu encore manier un aviron comme ça!... Et vous vous prétendez maquignon!... Farceur, va! Voyons, qu'êtes-vous?

— Je suis un peu pressé pour le moment, répondit Mathurin, qui, prenant en souriant le bas Breton par la taille, le souleva de terre avec la même facilité que si c'eût été un enfant et l'envoya rouler à cinq pas devant lui sur la plage.

Pendant qu'Alain, plus surpris encore que meurtri de sa chute, se relevait lentement, Mathurin s'éloignait à grands pas.

Il me faudrait un pinceau, au lieu d'une plume, pour pouvoir rendre le regard de haine implacable que le maquignon jeta en passant devant lui sur le père de Nativa, couché sur le sable

— Quelle rencontre inouïe! murmurait-il les poings crispés et en se mordant les lèvres jusqu'au sang. Et c'est Louis qui l'a sauvé! Ah! Sandoval, comte de Monterey, puisque la fatalité t'a mis de nouveau sur ma route, prends garde à toi!

IV

Dans un vaste lit à baldaquin, placé dans une grande chambre à l'ameublement riche et gothique, se tenait couché un jeune homme au visage pâle et aux traits amaigris : c'était de Morvan, qui, transporté au château de Leguilloux de Pennenrose, luttait depuis quinze jours contre la fièvre et le délire.

La blessure du gentilhomme était extrêmement grave : il lui avait fallu une force de volonté réellement extraordinaire pour continuer, après l'avoir reçue, et cela sans laisser paraître

aucun signe de douleur ou de faiblesse, à diriger la marche de l'embarcation.

Seulement une fois son devoir accompli et Nativa mise en sûreté, une violente réaction s'était opérée en lui et il était tombé privé de sentiment, ainsi que nous l'avons déjà dit dans le précédent chapitre. Recueilli, ainsi que le père de Nativa, par les gens des seigneurs de Leguilloux de Pennenrose, de Morvan, depuis quinze jours, n'avait pas encore recouvré la raison : c'était à un de ces phénomènes mystérieux que nous qualifions, dans notre ignorance, de hasard, et qui sont le secret de la Providence, qu'il devait de n'être point mort quand le médecin du château avait opéré l'extraction de la balle profondément enclavée dans son épaule.

Le matin même du jour où recommence ce récit, le praticien, à la grande joie d'Alain, venait de déclarer pour la première fois que l'état de Morvan ne lui inspirait plus d'inquiétude, et qu'il répondait corps pour corps de sa guérison.

Alain, penché sur le lit de son maître, épiait avec une sollicitude qui contrastait avec sa nature un peu sauvage, le sommeil du malade.

— Si le frater s'était trompé, disait-il, bien

sûr que pour le punir de la fausse joie qu'il m'aurait donnée, je lui caresserais le dos avec mon penbas... Oui, mais cela n'améliorerait en rien la position de mon maître !... Quel malheur qu'en tuant Legallec, M. de Morvan m'ait empêché de tirer vengeance de la traîtrise de ce misérable... Ça m'aurait fait tant de plaisir de taper dessus. Ah ! voici M. le chevalier qui parle !... Dites donc, monsieur, c'est moi, Alain, votre serviteur... Il ne me reconnaît pas... Bon, le voilà qui appelle encore cette Nativa! Faut-il être déraisonnable pour s'occuper d'un brin de fille qui ne pèse pas tant seulement cent livres et que l'on briserait comme rien du tout sur son genou !... Ça le fera joliment rire mon maître, quand je lui apprendrai plus tard que, pendant toute sa maladie, il n'a fait que s'occuper de cette petite figure pâle... Il ne voudra jamais me croire... Quelle drôle de chose que le délire ! on dirait comme ça que l'on vous a jeté un sort...

Alain, tout en grommelant ces phrases décousues, avait abandonué sa place auprès du lit du blessé, et s'était mis à parcourir d'un pas inégal la vaste chambre. Tout à coup, il s'arrêta dans sa promenade, et se frappant le front d'un coup de poing qui eût suffi pour étourdir un bœuf :

— Ah ! bête, animal que je suis ! s'écria-t-il; comment n'ai-je pas pensé plus tôt à cela !... Assassin ! canaille ! oui, cent fois oui, c'est ma faute et ma bêtise, si M. le chevalier n'est pas encore rétabli ! J'ai manqué d'idée ; il m'était si facile de brûler des cierges doubles pour sa recouvrance ! Il y a longtemps déjà que ma bonne Notre-Dame d'Auray l'aurait tiré d'affaire !... Ah ! pardonnez-moi, je vous prie, ma bonne Notre-Dame d'Auray, si j'ai oublié, depuis quinze jours, de vous prier, continua le Breton après un court silence ; je ne pensais pas que j'avais besoin de vous ! Oh ! mais soyez sans inquiétude. Je veux, pas plus tard qu'aujourd'hui, m'acquitter envers vous... Je vous dois déjà pas mal, pour nous avoir empêchés de périr, lors de notre dernière course en mer ! Je mettrai tout ça ensemble : ça fera une véritable illumination ! Vous allez être joliment contente, allez !...

Alain, désireux de ne pas perdre une minute dans l'accomplissement de son pieux projet, saisit alors son penbas et son large chapeau de feutre, déposés tous les deux par terre, dans un coin, et se dirigea vers la porte ; mais, au moment de sortir, une nouvelle idée le retint.

— Il est impossible, murmura-t-il, que je

laisse ainsi mon maître tout seul. Qu'est-ce qu'il penserait en revenant à lui, puisque le médecin prétend qu'il va revenir aujourd'hui à lui, s'il ne me trouvait pas à ses côtés !... Que je l'ai vilainement abandonné, et il serait capable de me retenir quinze jours sur mes gages !... Ah ! ma bonne Notre-Dame d'Auray, là, foi d'Alain, vous pouvez compter sur notre marché, comme si c'était chose faite. Guérissez donc de suite, M. le chevalier. Et puis, après tout, et en supposant que je sois capable de vous manquer de parole, à quoi ça vous exposerait-il d'avoir remis M. le chevalier sur ses jambes? A rien du tout ! Vous seriez quitte pour le faire retomber malade ! vous ne risquez rien !

Le bas Breton, persuadé que Notre-Dame d'Auray ne pouvait refuser le marché si raisonnable et si avantageux qu'il lui proposait, se retournait déjà du côté de Morvan, pour voir s'il ne se levait pas, quand la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et que Nativa entra.

La jeune fille, habillée tout de noir, selon la mode espagnole, n'était plus telle que nous l'avons présentée la première fois au lecteur : elle avait repris sa souveraine et impérieuse beauté. Rien de grave et de gracieux en même temps comme sa démarche, de calme et de pro-

fond comme son regard, de doux et d'enchanteur comme le rare et fugitif sourire qui entr'ouvrait parfois ses lèvres roses.

Son teint pâle, mais non de cette pâleur maladive que donne aux femmes du monde la vie sédentaire et dévorante tout à la fois des grandes villes, avait aussi recouvré tout son séduisant éclat. Un poëte de génie et de conscience eût certes, en contemplant cette jeune fille, compris l'insuffisance de l'art et brisé sa plume.

Alain n'était pas poëte, mais seulement bas Breton, aussi ne comprit-il qu'une chose en voyant apparaître Nativa; qu'elle pouvait le remplacer pour veiller le chevalier et lui donner le moyen d'aller se mettre en règle vis-à-vis de Notre-Dame d'Auray.

Il s'avança donc vivement à sa rencontre, et se tirant une mèche de cheveux en guise de salut :

— Mademoiselle, lui dit-il sans préambule, soignez bien M. le chevalier pendant mon absence; s'il désire se lever et qu'il vous demande son pourpoint, vous les trouverez là sur ce fauteuil; la tisane est sur la table!.. N'oubliez point, si mon maître vous interroge sur mon absence, de lui répondre, ce qui est la vérité vraie, que je ne l'ai pas quitté d'une heure pen-

dant tout le temps de sa maladie, et que je suis en course pour lui.

Craignant un refus de Nativa, le bas Breton, après avoir dit ces mots, prit son élan et se précipita en dehors de la chambre.

Le départ du domestique et ce tête-à-tête forcé et imprévu avec de Morvan ne parurent nullement contrarier Nativa : elle s'avança lentement vers le lit du malade, et s'asseyant sur une chaise, elle se mit à considérer avec une rare attention le visage décoloré du blessé.

Chose étrange, pendant tout le temps que dura cet examen, la physionomie de Nativa n'exprima aucun des sentiments que l'on eût dû s'attendre à lui voir éprouver, c'est-à-dire celui de la pitié ou de la reconnaissance.

Au contraire, deux ou trois fois une contraction de sourcils assombrit, sans pouvoir parvenir à le rider, son front d'ivoire, et un éclair passa dans ses yeux.

Une demi-heure s'était écoulée depuis la fuite d'Alain, lorsque de Morvan, après avoir étiré ses bras et balbutié quelques paroles à peu près inintelligibles, ouvrit les yeux : la prédiction du médecin se réalisait.

Le premier objet qui frappa la vue du malade fut Nativa.

— Toujours la même image! toujours elle, murmura-t-il sans montrer aucun étonnement, et en révélant ainsi à la jeune fille combien son apparition avait été familière à son délire.

Cette fois, et ce fut la seule depuis qu'elle se trouvait avec lui, Nativa parut céder à un sentiment de compassion.

— Pauvre jeune homme, dit-elle.

Puis élevant la voix après un court silence :

— Eh bien! M. le chevalier, lui demanda-t-elle, ne vous sentez-vous pas tout à fait bien aujourd'hui?

A cette question, le sang afflua aux joues du blessé, qui tressaillit.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas? poursuivit Nativa; faut-il vous rappeler que je dois la vie à votre dévouement et à votre courage?

De Morvan voulut répondre, mais l'émotion qu'il éprouvait était telle, qu'il dut recueillir un moment ses forces avant de pouvoir balbutier :

— Oh! mademoiselle! je vous en conjure... ne me quittez pas encore...

L'Espagnole parut ne pas remarquer le trouble du pauvre blessé; elle se leva, prépara une potion calmante prescrite par le docteur, et, présentant le breuvage à de Morvan :

— Votre faiblesse est grande encore, monsieur, lui dit-elle, je crains que vous ne vous fatiguiez à causer...

— Vous vous trompez, mademoiselle, s'écria avec vivacité le jeune homme en l'interrompant, jamais je ne me suis senti plus de force qu'en ce moment. Et puis, j'ai tant de choses à vous dire!

— A moi, monsieur? demanda Nativa avec plus de froideur que d'étonnement. Alors, parlez.

— N'est-il donc pas naturel, poursuivit le blessé d'une voix émue et troublée, que je désire apprendre si votre père ne court plus de dangers, si l'équipage du navire naufragé est parvenu à se sauver... si enfin, ajouta-t-il en hésitant, vous avez trouvé, auprès des jeunes seigneurs de Pennenrose, les égards et les hommages qui vous sont dus.

— Mon père, à une grande faiblesse près que lui a laissée la violente secousse qu'il a éprouvée, est complétement rétabli ; notre malheureux équipage, dont les embarcations avaient été brisées lors du naufrage, a été impitoyablement massacré par les habitants de Penmarck. Quant aux seigneurs du château, il me serait difficile d'émettre une opinion sur leur compte, car je les ai à peine entrevus.

Ces dernières paroles semblèrent causer un vif plaisir à de Morvan, qui soupira comme si on eût retiré de dessus sa poitrine un poids qui l'accablait.

Il allait reprendre la parole, lorsque Nativa mit son doigt devant son adorable petite bouche et souriant d'un air mutin :

— Si vous vous obstinez, M. le chevalier, lui dit-elle, à retarder ainsi votre convalescence, je vous avertis que, ne voulant pas partager la responsabilité de votre imprudence, je vais m'éloigner et vous laisser seul.

— Oh! ne partez pas, je vous en conjure, s'écria le jeune homme avec un véritable effroi.

— Alors dormez, lui dit Nativa avec une impérieuse douceur.

De Morvan, obéissant comme un enfant, ferma aussitôt les yeux ; mais il était facile de deviner, à sa respiration irrégulière, que s'il cédait pour la forme, le gentilhomme tenait bon pour le fond et que jamais il n'avait été plus éveillé qu'en ce moment.

Près d'une heure se passa ainsi ; tout à coup de Morvan se souleva brusquement sur son lit, et s'adressant à Nativa :

— Mademoiselle, lui dit-il, je crois entendre

le bruit de pas qui se dirigent vers cette chambre!... Peut-être seriez-vous contrariée que l'on vous rencontrât ici?

— Pourquoi cela, monsieur? lui demanda-t-elle d'un ton hautain, presque dur. Vous imaginez-vous donc que Nativa de Sandoval puisse être compromise par sa pitié?

— Oh! mademoiselle, murmura douloureusement de Morvan en laissant retomber d'un air désespéré sa tête sur son oreiller, vous êtes bien cruelle pour un pauvre esprit fatigué et souffrant.

Le chevalier parlait encore, lorsque Alain entra dans la chambre : le bas Breton, à la vue de son maître revenu tout à fait à lui, ne montra ni joie ni étonnement; il se contenta de dire à Nativa :

— J'espère, mademoiselle, que M. le chevalier n'a pas eu à se plaindre de vous, et que vous l'avez soigné en conscience?

— J'ai fait de mon mieux, répondit-elle en souriant.

— Dame, c'est bien là le moins que vous lui devez; mais à propos, puisque vous n'avez pas quitté M. le chevalier, dites-moi donc un peu quand il a repris connaissance.

— Aussitôt après votre départ...

— Tiens, voilà qui est drôle! s'écria Alain d'un ton de regret; je vois que je me suis trop pressé; j'aurais pu économiser les cierges! Bah! ajouta-t-il après un court moment de réflexion, il serait retombé malade! Et puis, j'avais promis, et la parole d'un honnête homme est une chose sacrée; seulement j'espère bien, ma bonne Notre-Dame d'Auray, que vous me tiendrez compte de ma bonne foi, et que vous ne vous refuserez pas à me faire encore crédit quand l'occasion s'en présentera.

Nativa, que les façons d'Alain semblaient divertir beaucoup, avait été obligée d'imposer silence par un regard à de Morvan, indigné du sans-façon du bas Breton.

— Au revoir, chevalier, lui dit-elle alors; ne grondez point votre domestique, qui me paraît vous être fort attaché, et que je prends sous ma protection. Je reviendrai demain savoir de vos nouvelles. Encore une fois, au revoir!

Le regard reconnaissant par lequel de Morvan répondit à ces paroles valait plus qu'un long discours; cette muette éloquence du cœur ne dut pas échapper à la sagacité de Nativa.

— Comment, elle me prend sous sa protection, cette étrangère! s'écria Alain lorsque la belle Espagnole fut sortie. Ah çà...

— Tais-toi! lui dit de Morvan en l'interrompant avec violence.

— Foi de Dieu, maître, si vous vous mettez ainsi en colère, c'est bon signe; vous devez être complétement guéri.

— Avance ici, Alain, reprit de Morvan, et raconte-moi ce qui s'est passé pendant ma maladie. A propos, depuis combien de temps suis-je au lit?

— Depuis quinze jours, mon maître! c'est pas pour vous vanter, mais il faut que vous soyez joliment bien bâti pour n'être pas mort. C'est étonnant combien vous avez été près de trépasser. Quant à vous donner des nouvelles, cela m'aurait été impossible, il y a deux heures, car je vous ai soigné sans vous quitter d'une minute pendant toute la durée de votre maladie; mais je reviens de Penmarck...

— Et que dit-on à Penmarck?

— J'ignore ce que l'on y dit, mais ce que je sais, c'est que votre maison a été incendiée, et qu'il n'en reste plus une pierre debout.

La confirmation de ce malheur déjà prévu ne parut causer aucune émotion à de Morvan.

— A propos, et le maquignon Mathurin? reprit-il sans exprimer même un simple regret de sa ruine.

— Ah ! voilà encore une drôle de farce ! On n'en a plus entendu parler ! Savez-vous, maître, ce que je crois, moi ?

— Voyons, que crois-tu, Alain ?

— Que cet homme était le diable en personne. Je m'attends chaque jour à voir se changer en feuilles mortes deux écus qu'il m'a donnés... Quand on est un bon chrétien, on ne disparaît pas comme ça.

— Le fait est que sa conduite est étrange ! Et dis-moi, poursuivit de Morvan après avoir hésité, mademoiselle Nativa s'est-elle quelquefois informée de l'état de ma santé ?

— Tout de même donc !

— Mais elle n'est jamais venue me voir, n'est-ce pas ?

— Il ne s'est, au contraire, pas passé de jour sans que la petiote soit restée au moins deux heures dans votre chambre ! Ah ! quelle curieuse que cette pâlotte ! Elle vous regardait avec ses grands yeux sournois pendant des temps que ça m'en donnait de l'impatience ! Mais, sauf le respect que je vous dois, apprenez-moi donc, mon maître, ce que nous allons devenir à présent que l'on a brûlé notre maison ? Ça m'inquiète moi !...

— Ce que nous allons devenir ! s'écria de

Morvan avec une explosion de joie qui fit craindre un instant à Alain que son maître ne fût retombé dans le délire, nous allons voyager, nous battre, devenir riches et puissants, riches à millions, entends-tu, puissants comme des maréchaux de France!

— Ah bah! vrai, dit Alain; alors vous augmenterez mes gages. Mais comment ferons-nous, M. le chevalier, pour devenir si riches et si puissants?

— Je l'ignore; seulement je te jure, foi de Morvan, que si l'on ne me casse pas la tête, j'arriverai.

— Et moi je vous suivrai : ça me va toujours.

Le gentilhomme breton, accablé par l'effort qu'il venait de faire, laissa bientôt retomber sa tête sur son oreiller, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil bienfaisant et réparateur. Les dernières paroles qu'il prononça furent :

— Mon Dieu! combien je l'aime et que je suis heureux!

V

Une semaine s'était à peine écoulée depuis l'entrevue de Nativa et de Morvan, et ce court espace de temps avait suffi à ce dernier pour entrer en pleine convalescence. La charmante Espagnole, fidèle à sa promesse, était venue s'informer chaque jour de la santé de son sauveur. Après chacune de ces visites, une amélioration extraordinaire s'était manifestée, au grand étonnement du médecin, dans la position du malade : le frater, ainsi que l'appelait Alain, ignorait que le bonheur est le plus précieux et le plus puissant remède que possède la nature. Or, de

Morvan était si heureux, que son cœur fléchissait par moments sous le poids de la joie.

L'apparition de Nativa, nous le répétons, avait été pour le jeune homme la révélation d'un monde inconnu : on n'aura donc pas lieu de s'étonner qu'il eût passé, sans aucune espèce de transition, de l'admiration la plus profonde à l'amour le plus insensé.

D'une imagination ardente, rendue plus impressionnable encore par l'austère solitude dans laquelle s'était passée la plus grande partie de sa jeunesse, le gentilhomme avait reporté sur Nativa ces rêves indécis et enivrants, ces aspirations passionnées, ces élans du cœur qui, jusqu'alors sans but, avaient tour à tour exalté et brisé sa sensibilité : sa vie, égarée dans le vide, venait enfin de trouver son point d'appui. De Morvan, et ceci est un trait distinctif et saillant du caractère breton, joignait à cette imagination ardente un rare positivisme d'esprit.

Nous demandons pardon de ce barbarisme indispensable pour bien faire comprendre au lecteur le caractère de notre héros.

Pourtant, depuis qu'il connaissait Nativa il n'avait pas songé une seule fois à se rendre compte du caractère bizarre de l'Espagnole : lui souriait-elle, il avait peur de son bonheur,

tant il lui semblait grand ; le regardait-elle d'une façon hautaine ou moqueuse, il se mettait à désespérer de l'avenir, et des idées confuses de suicide lui passaient à travers le cerveau.

S'il ne l'avait pas aimée avec cette violence d'un premier amour qui touche souvent à la folie, de Morvan aurait été parfois effrayé de l'étrangeté d'esprit de la jeune fille ; tout en elle était contradiction, spontanéité, mystère. Elle tombait par moments dans des rêveries profondes, qui décelaient un passé gros d'événements et de souvenirs ; tout à coup une gaieté folle, que rien ne semblait motiver, remplaçait brusquement sa tristesse. De Morvan, lui, se contentait de jouir d'une joie et de souffrir de douleurs qui lui étaient complétement inconnues.

Un matin que le gentilhomme, après une nuit de délicieuse insomnie, venait, pour mettre un peu de calme dans ses idées, de descendre dans le parc du château, il aperçut, assise sur un banc, Nativa qui, pensive et la tête inclinée sur la poitrine, paraissait absorbée par de graves méditations.

— Ah ! c'est vous, M. de Morvan ! lui dit-elle après qu'il l'eut contemplée tout à son aise en silence, car elle ne s'était pas aperçue d'abord

de son arrivée; je remercie le hasard qui vous envoie : j'ai à vous parler.

Le jeune homme eût bien voulu répondre, mais il se sentit tellement ému, qu'il se contenta de s'incliner profondément. Son cœur battait avec violence. La jeune fille l'invita par un gracieux mouvement de tête à prendre place à ses côtés; puis quand il eut obéi, elle reprit d'une voix parfaitement calme :

— Mon père m'a annoncé hier au soir, monsieur, qu'il se sentait assez fort pour se mettre en route; et il est probable que nous partirons aujourd'hui ou demain pour continuer notre voyage. Jusqu'à présent, M. de Morvan, dans la crainte de jeter un nuage dans notre éphémère intimité, j'ai reculé devant l'expression de ma reconnaissance; je ne veux ni ne puis cependant me séparer de vous à tout jamais, sans vous exprimer ma profonde gratitude : croyez que mon père et moi n'oublierons jamais, M. le chevalier, votre noble dévouement, et que chaque jour votre nom trouvera place dans nos prières.

— Nous séparer! répéta de Morvan d'une voix sourde et après un moment de silence. Mais c'est impossible, mademoiselle!... que voulez-vous donc que je devienne sans vous!...

Le trouble du malheureux jeune homme était si sincère, sa pâleur si grande, sa souffrance si visible, que Nativa ne put se formaliser de ce cri parti du cœur.

— Tenez, mademoiselle, reprit de Morvan avec des sanglots contenus dans la voix, puisque vous croyez me devoir quelque reconnaissance, eh bien, écoutez-moi, je vous en conjure, sans m'interrompre et sans vous fâcher : cette condescendance de votre part me récompensera au centuple du peu que j'ai été assez heureux de faire pour vous !

— Je pars demain, monsieur ; qu'il soit fait aujourd'hui selon votre volonté !

De Morvan, mystère inexplicable du cœur humain, se repentit alors de sa hardiesse ; il eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir retarder une explication qu'il désirait ardemment avoir : toutefois, il s'était trop avancé pour qu'il lui fût possible de reculer sans tomber dans le ridicule ; il continua donc d'une voix presque inintelligible, tant elle tremblait :

— Oh ! ne craignez pas, mademoiselle, que ma hardiesse s'élève jusqu'à des prétentions insensées ! Vous m'avez avoué que vous possédiez des richesses immenses ; je sais que votre nom compte parmi les plus illustres de la grande

noblesse d'Espagne, et je ne suis, moi, qu'un pauvre et obscur gentilhomme sans fortune, sans protection, sans avenir! Vous voyez bien que je ne pourrais songer sans folie à faire rencontrer nos destinées! Ce que je veux vous dire, c'est que je vous aime d'une amitié tellement respectueuse et dévouée, qu'elle touche à l'adoration! que si vous vous refusez à accepter mon dévouement, mon existence sera à tout jamais gâtée; que vous perdrez mon âme! Ce que je demande de vous, mademoiselle, c'est que vous me permettiez de vous suivre de loin, et de me tenir toujours à portée de recevoir vos ordres. Oh! ne craignez point d'avoir jamais à rougir de cette liaison; je ne vous parlerai jamais... jamais votre nom, enfoui au plus profond de mon cœur, n'arrivera jusqu'à mes lèvres... Je serai votre esclave... Vous me commanderez avec un regard!...

De Morvan, trop ému pour pouvoir continuer, s'arrêta alors. De grosses larmes coulaient silencieuses le long de ses joues. Nativa n'avait rien perdu de son calme et de son sang-froid; seulement, elle semblait réfléchir.

— M. le chevalier, lui dit-elle après une légère pause, je crois à votre amitié; mais je repousse l'exaltation qui l'accompagne et que j'at-

tribue avec raison à votre faiblesse momentanée, suite inévitable de la grave maladie que vous achevez de subir. A part l'exagération de votre langage, il est encore une chose que je blâme dans les paroles que vous venez de prononcer, c'est la distance que vous semblez établir entre nous deux par rapport à nos différences de fortune : un gentilhomme. monsieur, et moi aussi je sais que vous appartenez à une excellente maison, est l'égal de tout le monde; car il porte une épée, et nul n'a le droit de mettre obstacle à son courage ou à sa colère, dès qu'il combat pour la gloire de son pays ou pour l'honneur de son nom!... Je vous parle peut-être un langage en désaccord avec les habitudes des femmes de votre pays, poursuivit Nativa après avoir fait une nouvelle pause et en changeant de ton; que voulez-vous. monsieur! il faut me pardonner. Nous autres Espagnoles, nous ne sommes pas habituées à nous entendre adresser de banals hommages; nous prenons au sérieux les paroles sérieuses que nous adressent les gens d'honneur, et nous y répondons, non pas avec notre esprit, mais avec notre loyauté et notre cœur.

La réponse de Nativa était vague, elle combla néanmoins de Morvan de joie. Toutefois, il eut

assez de force de caractère pour ne pas laisser éclater son transport.

L'amour lui donnait déjà la science du savoir-vivre.

Quant à la jeune Espagnole, il eût été facile à un observateur placé en dehors de son influence, de deviner à la fixité vague de son regard, à sa tête inclinée, évidemment sous le poids d'une idée, à son front soucieux, à son petit pied battant distraitement, et sans qu'elle s'en doutât, une cadence à laquelle elle ne songeait pas, qu'elle s'entretenait intérieurement avec une pensée grave qui pesait sur sa volonté.

Tout à coup la charmante enfant, dont le chevalier attribuait l'espèce de recueillement à l'aveu qu'il achevait de lui faire, releva la tête par un geste mutin, et, se retournant vers lui :

— M. de Morvan, lui demanda-t-elle sans aucun préambule, êtes-vous superstitieux?

Cette question surprit assez vivement le jeune homme, qui répondit en souriant :

— Je suis Breton, mademoiselle. C'est assez vous dire que je crois à tous les faits qui dépassent mon intelligence.

— Chevalier, vous avez raison !

— Puis-je vous demander, mademoiselle, re-

prit de Morvan, le motif qui vous a fait m'adresser cette question ?

— Certes. Je réfléchis que ma rencontre prouve que vous êtes né sous une influence heureuse. Oh! pas de fades protestations et de mauvais compliments... Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, chevalier de Morvan, continua la jeune fille avec une espèce de solennité; vous désirez la gloire et la fortune? Eh bien! si vous voulez m'aider dans l'accomplissement d'un noble et vaste projet que je sais, et que la réussite couronne vos efforts, retenez bien ce que je vous dis, il n'y aura pas un homme en France qui ne s'inclinera devant vos richesses et votre gloire.

— Il n'y a pas un homme qui ne s'inclinera devant ma richesse et ma puissance! dites-vous, mademoiselle, répéta le chevalier de Morvan avec un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler. Je ne vous comprends pas; expliquez-vous, je vous prie.

— Je ne puis vous révéler un secret qui n'est pas à moi, qui ne m'appartient pas. Vous avez bien voulu, M. de Morvan, me promettre une obéissance absolue à mes volontés, vous m'obligerez beaucoup en n'insistant pas sur ce sujet. Et puis, qui sait, ajouta Nativa pensive, si ce

projet, le rêve de mes nuits et la pensée de mes jours, recevra même jamais un commencement d'exécution? Nous autres femmes, ne prenons-nous pas presque toujours nos plus folles espérances pour des certitudes? Nous ne tenons jamais compte des obstacles ou des impossibilités; nous nous aveuglons à plaisir. Après tout, ce qu'il m'importe pour le moment de savoir, c'est que le jour où je vous dirai : « En avant ! » vous marcherez sans faiblir, sans retourner la tête, sans hésiter; enfin, comme un vrai gentilhomme qui a engagé sa parole, et qui ne recule pas à sacrifier sa vie à son honneur.

— Trop heureux, mademoiselle, s'écria de Morvan avec feu, si je réussis, au prix de ma misérable et obscure existence, à vous éviter le moindre des chagrins.

— Je vous crois, monsieur!

La belle Espagnole resta pendant quelques instants silencieuse; bientôt, grâce à cette mobilité ou cette vivacité d'impression qui semblait lui être habituelle, et qui la rendait si séduisante, elle remplaça par un air enjoué l'espèce de tristesse solennelle qui assombrissait son visage, et s'adressant de nouveau au jeune homme :

— Savez-vous, chevalier, lui dit-elle, que

depuis quinze jours vous piquez vivement ma curiosité?

— Moi, mademoiselle! et en quoi, je vous prie?

— Mais en tout! Je cherche en vain le mot de l'énigme de votre existence! Comment se fait-il qu'à votre âge vous ayez songé à vous retirer dans cette affreuse solitude de Penmarck! que vous, gentilhomme d'esprit et de courage, vous passiez votre jeunesse en compagnie de paysans grossiers et cruels; qu'à peine entré dans la vie vous soyez déjà mort au monde? Je me suis laissé aller à croire qu'une grande douleur de votre passé pèse sur votre présent et l'assombrit!

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit de Morvan avec mélancolie, personne ne s'est jamais encore assez intéressé à ma vie pour y jeter même une ombre! J'ai toujours été accueilli par une indifférence profonde et laissé dans un complet isolement!

— Mais vos parents? votre famille?

— Ma famille se personnifiait dans mon père, et depuis dix-sept ans je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à mes parents, ils sont tous trop riches et trop puissants pour que je puisse leur tendre la main en signe d'amitié; ils

croiraient sans doute que je leur demande l'aumône.

— Et madame votre mère, chevalier?

— Je ne l'ai jamais connue, mademoiselle ; ma naissance lui a coûté la vie !

— Pardonnez-moi de continuer mes questions, chevalier, reprit Nativa après un léger silence et d'une voix tellement douce et affectueuse que le jeune homme se sentit remué jusqu'au cœur; c'est bien le moins, puisque nous avons fait un pacte d'amitié, que je m'inquiète de vos douleurs et que je sache les blessures de votre âme.

— C'est mon histoire que vous daignez me demander, mademoiselle? Mon Dieu, elle est bien simple et ne mérite nullement d'attirer votre attention. Quelques mots me suffiront. Mon père, M. le comte de Morvan, un des seigneurs les plus justement estimés de notre province, eut le malheur de se trouver mêlé au dernier soulèvement qui a ensanglanté la Bretagne ; sa tête fut mise à prix, ses biens confisqués, et il dut prendre la fuite. Depuis lors, je n'ai plus jamais entendu parler de lui. Un de mes parents, le marquis de Plœuc, voulut bien se charger de moi, et me fit entrer à l'école des gentilshommes; il paraît que je porte malheur

à ceux qui m'aiment, car, peu de temps après, M. de Plœuc mourut.

Mon éducation achevée, je voulus essayer de mettre à profit les connaissances que j'avais acquises, mais hélas! je m'aperçus bientôt que monter passablement à cheval et tirer l'épée d'une façon remarquable, du moins le disait-on, ne constituait point un avoir exploitable ou productif. On m'avait enseigné les arts d'agrément qui accompagnent d'ordinaire la fortune, mais on avait oublié de m'apprendre à gagner ma vie. Comme, d'un autre côté, mon nom, mal noté à la cour, ne me permettait de solliciter aucun emploi, j'allais, en désespoir de cause, m'engager en qualité de simple soldat, lorsque je reçus du fameux banquier et armateur de Brest, le sieur Cointo, une lettre par laquelle il me priait de me rendre auprès de lui.

Jugez de mon étonnement, quand le banquier, après avoir constaté mon identité, me remit un rouleau de cinquante louis en me disant :

« M. le chevalier, cet argent m'a été envoyé, à votre nom, des îles d'Amérique. On me prie de vous compter également chaque mois une pension de cinquante livres. Or, comme la personne qui m'adresse cette recommandation m'est

parfaitement connue et m'offre sous tous les rapports une sécurité complète, vous pouvez être assuré que votre pension vous sera très-exactement payée au domicile que vous voudrez bien m'indiquer. »

Cette offre mystérieuse répugnait à ma délicatesse : je refusai.

— Je vous jure sur mon honneur d'honnête homme et sur le salut de mon âme, me dit alors l'armateur, que vous pouvez accepter sans crainte : cette pension vient d'un de vos parents et n'a rien de blessant pour votre amour-propre.

En vain je priai, je suppliai même le sieur Cointo de me nommer ce parent, il n'y voulut jamais consentir; ce secret ne lui appartenait pas.

Peut-être aurais-je dû persévérer dans mon refus, mais que voulez-vous, mademoiselle! j'étais si abandonné de tout le monde, si malheureux, la loyauté proverbiale de l'armateur Cointo m'inspirait une telle confiance, que je cédai.

Avec mes cinquante louis j'achetai une petite maison solitaire, située à une portée de mousquet du village de Penmarck, et je résolus de supporter dignement mon abandon, sans jamais descendre jusqu'à faire des avances à une société

qui semblait me repousser comme si j'étais indigne d'elle.

Depuis lors, si ce n'est deux voyages que j'ai faits en Islande en qualité de volontaire, et pour accompagner un brave capitaine de la marine marchande, de mes amis, je suis resté plongé dans la désolante solitude où vous m'avez trouvé!...

Nativa, au début de l'histoire de Morvan, et quoiqu'elle eût sollicité elle-même ce récit, n'y avait apporté qu'une faible attention ; mais, à partir du moment où le jeune homme parla du secours si providentiel et si inattendu qui lui était venu des îles d'Amérique, la contenance de la charmante Espagnole changea comme par enchantement : elle pâlit d'une façon visible, ses yeux brillèrent de lueurs étranges, et elle dut, pour ne pas laisser paraître son agitation, comprimer avec ses deux mains les gonflements de sa poitrine. De Morvan, tout entier aux tristes souvenirs de sa jeunesse, ne remarqua pas cette émotion aussi violente que fugitive, car, lorsque Nativa lui adressa un peu après la parole, sa voix était calme et assurée.

— Mon indiscrétion, chevalier, lui dit elle, m'a mise à même, grâce à la franchise avec laquelle vous y avez répondu, d'apprécier toute

la noblesse de votre caractère. Vous avez même oublié d'ajouter, en mentionnant votre solitude, que vous avez su vous venger de l'injustice de la société à votre égard, en exposant et en consacrant votre vie à sauver celle des malheureux naufragés! J'ai appris par les seigneurs de Pennenrose le courage et le dévouement que vous montrez pour secourir les navires en détresse!

— J'ai moins de mérite, en agissant ainsi, que vous voulez bien m'en supposer, mademoiselle ; je suis chrétien, et je considère le suicide comme un crime et un péché mortel, répondit de Morvan d'une voix sourde et à peine intelligible.

— Et à présent, monsieur, reprit l'Espagnole, quelle nouvelle direction comptez-vous donner à votre vie?

— A présent, répondit-il en appuyant sur ce mot, qui établissait un lien entre la jeune fille et lui, à présent, mademoiselle, j'attends des ordres, car je ne m'appartiens plus!...

— Mais si je vous disais : « Chevalier, je veux que vous réussissiez, que vous deveniez puissant et riche! » que feriez-vous?

— Je mettrais à exécution un projet qui, depuis longtemps déjà, torture mon imagination et trouble le calme de mes nuits; je m'embar-

querais, je quitterais la France, et j'irais chercher sous un ciel étranger la part de soleil que me refuse ma patrie.

— Vous iriez sous un ciel étranger! Soit; mais lequel? L'univers est vaste; votre pensée ne s'est-elle jamais fixée d'une façon précise sur la terre de vos rêves?

— Oui, mademoiselle! cette terre est l'île que vous appelez en Espagne Hispaniola, et que nous autres Français nommons Saint-Domingue!

Cette réponse produisit un effet extraordinaire sur Nativa : un tressaillement nerveux, qu'elle ne put dissimuler, agita son corps; ses lèvres se décolorèrent. De Morvan crut un instant qu'elle allait perdre connaissance.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous, mademoiselle? s'écria-t-il hors de lui et en lui saisissant, sans y songer et sans qu'elle s'en aperçût, la main alors moite et humide. Voulez-vous que j'appelle, que j'aille chercher du secours?

— Non, je vous remercie, ce n'est rien... une faiblesse passagère... Je me sens mieux. Ainsi, M. de Morvan, c'est, dites-vous, ajouta vivement Nativa en reprenant la conversation, à Hispaniola que vous voudriez vous rendre?

— Oui, mademoiselle, à Saint-Domingue.

— Singulière chose que la destinée! s'écria

l'Espagnole avec une exaltation qui fit tressaillir de Morvan de surprise, comment serait-il possible de nier la fatalité et de révoquer en doute les desseins de la Providence, lorsque des faits aussi extraordinaires que ceux qui m'arrivent viennent ainsi répondre à mes plus secrètes pensées? Un naufrage m'éloigne de Brest, me jette sur une plage déserte de Bretagne; je me désespère du retard qu'apporte cet événement à l'accomplissement de mes projets, et voilà que, sur cette plage ignorée, je trouve ce que j'aurais peut-être vainement cherché ailleurs. Ah! M. de Morvan, poursuivit la jeune fille dont l'exaltation croissait de plus en plus, oui, je crois à présent que nos deux destinées devaient se rencontrer, que nous sommes appelés à nous revoir.

— Que Dieu vous entende, mademoiselle! répondit le gentilhomme aussi étonné que joyeux. Mais, de grâce, expliquez-moi, je vous en supplie, comment mes paroles ont pu vous causer une aussi violente émotion?

— M. de Morvan, le dévouement obéit, mais n'interroge pas, dit Nativa en affaiblissant, par un charmant sourire, ce que ces paroles pouvaient avoir de dur et de déplaisant en elles-mêmes.

— Vous avez raison, mademoiselle, répondit le Breton avec simplicité.

Un léger silence interrompit alors pendant quelques secondes la conversation des deux jeunes gens ; ce fut Nativa qui le rompit la première :

— M. de Morvan, dit-elle, s'il vous fallait vous mettre demain en route pour accomplir un long voyage, ne seriez-vous pas arrêté par le manque d'argent?

— Je possède quelques économies, répondit le jeune homme en rougissant.

— Oui, des économies bretonnes, c'est-à-dire quelques centaines d'écus!

— Beaucoup moins que cela, mademoiselle.

— Alors permettez-moi...

— Je vous conjure de ne point achever votre phrase, dit de Morvan, qui, malgré son amour, pâlit de honte et de colère. Nous autres gentilshommes bretons, mademoiselle, nous pouvons donner notre corps et risquer notre âme, mais nous ne vendons jamais notre honneur!

— J'aime et je comprends votre réponse, monsieur! elle est castillane! dit Nativa en laissant tomber sur le jeune homme un regard d'une ineffable douceur. Mais à présent que, moi aussi, j'ai reconnu mes torts, revenons à la

difficulté qui se présente. Si vos économies ne sont pas suffisantes pour couvrir les frais de voyage, que ferez-vous?

— Je subirai l'inconvénient de ma pauvreté, j'emprunterai!

— Vous emprunterez!... Mais vous ne connaissez personne!

— Vous tenez donc à me faire vider le calice de la honte jusqu'à la lie, mademoiselle, dit douloureusement de Morvan. Ne craignez rien, pour obéir à vos ordres, je ne reculerai devant aucune humiliation! Je demanderai à l'armateur Cointo qu'il m'avance une année de ma pension, et je suis persuadé qu'il ne se refusera pas à ma prière.

De Morvan s'attendait à ce que la jeune fille le remercierait par quelques bonnes paroles de sa soumission, mais il fut déçu dans son espoir.

Nativa, entièrement préoccupée de l'idée fixe qui la faisait agir, lui répondit froidement :

— Cette démarche me semble en effet infaillible. Eh bien, alors, chevalier, puisque vous êtes résolu à la tenter, il faut que vous partiez demain au plus tard pour Brest; les moments sont précieux.

— En ce cas, je partirai ce soir, mademoiselle.

— En effet, cela vaudrait encore mieux.

La jeune fille s'était levée de dessus son banc, et elle se disposait à s'éloigner ; de Morvan la retint par un regard suppliant.

— Vous aussi, vous partez demain, mademoiselle, lui dit-il d'une voix émue, et vous oubliez de m'apprendre quand j'aurai l'honneur de vous revoir !

— Je pourrais laisser ce soin au hasard, assurée comme je le suis qu'il se chargerait de nous réunir avant peu, lui répondit-elle ; je dois toutefois, afin de ne pas vous induire en erreur, consulter les intentions de mon père. En arrivant à Brest, vous trouverez une lettre de moi.

— Une dernière question, je vous prie, mademoiselle, poursuivit de Morvan afin de retarder le moment de la séparation. Apprenez-moi, je vous en conjure, car en vous tout est pour moi un sujet d'étonnement et de mystère, comment il peut se faire que vous parliez si admirablement la langue française?

— Je suis née, il est vrai, dans les Amériques, mais j'ai été élevée jusqu'à l'âge de douze ans à la cour d'Espagne. C'est à mon excellente et auguste marraine la reine Marie-Louise, qui m'affectionnait particulièrement, me gardait toujours auprès d'elle et daignait, à ses heures

de loisir et de tristesse, s'occuper de mon éducation, que j'ai dû le français.

De Morvan s'inclina, et Nativa s'éloigna alors dans la direction du château.

La charmante Espagnole avait fait à peine une trentaine de pas, quand le gentilhomme breton vit tomber, enlevé sans doute par le vent, un ruban rouge qui ornait sa noire chevelure ; il courut aussitôt pour le ramasser.

Au moment même où il saisissait cette amoureuse relique, Nativa se retourna brusquement, lui sourit ; puis, prenant son élan, elle disparut, ainsi qu'une biche effarée, derrière un massif de verdure.

Cette précieuse trouvaille du ruban, sanctionnée ainsi par ce sourire, parut à de Morvan un cadeau et un aveu ; aussi une joie folle, immense, comme jamais encore il n'en avait ressenti une pareille de sa vie entière, comme il ne soupçonnait même pas qu'il pût en exister, le saisit au cœur.

Combien le loyal et passionné jeune homme n'eût-il pas été déplacé et ridicule à la cour ! Que de choses lui restaient à apprendre !

Une demi-heure plus tard, de Morvan, esclave de sa parole, donnait l'ordre de tout préparer pour son départ à son domestique Alain, qui

ouvrait de grands yeux étonnés, allongeait le cou, plissait son front, et paraissait fort embarrassé.

— Que signifient toutes ces contorsions et toutes ces grimaces? s'écria le gentilhomme, s'apercevant enfin de la pantomime désespérée du bas Breton.

— Ça signifie, mon maître, que je fais des efforts très-grands pour vous comprendre; mais, foi de Dieu ! c'est peine perdue, je n'y réussis pas. Bon! voilà que vous allez encore vous fâcher! C'est étonnant comme vous devenez d'un mauvais caractère! Quoi ! que voulez-vous que je prépare? Vous n'avez plus rien du tout! Dame! c'est pas ma faute à moi si les gars de Penmarck ont brûlé votre maison. Si encore vous ne m'aviez pas tué Legallec, j'aurais pu vous venger dessus; mais à présent qu'il est trépassé, que voulez-vous que je fasse?

— Tu as raison, Alain, répondit de Morvan avec tristesse. J'ai voulu secourir mes semblables, et j'ai été puni de mes bonnes intentions par la perte du peu que je possédais. Je n'ai plus rien.

— Sauf le respect que je vous dois, mon maître, vous avez eu tout de même grandement tort de vouloir priver les gars du bien de Dieu,

et vous n'avez pas volé le malheur qui en est résulté pour vous. Enfin, ce qui est fait est fait. Il n'y a plus à revenir là-dessus. Seulement, vous possédez toujours votre cheval, Bijou, qui a été sauvé par Ledû.

— Mon cheval a été sauvé! s'écria de Morvan avec joie.

— Avec sa selle, sa bride et tout ce qui s'ensuit!

— Voilà une bonne nouvelle Alain! Tu vas porter de suite ces deux écus à Ledû et me ramener mon cheval.

— Mais, mon maître, d'après ce que l'on m'a conté, c'est pas pour vous mais très-bien pour lui que Ledû a sauvé Bijou! Il ne voudra jamais me le rendre.

— Écoute; d'abord, tu offriras, je te le répète, ces deux écus à Ledû; ensuite, s'il fait mine de marchander, tu lui feras poliment observer que sa conduite n'est pas honnête, et tu ajouteras un écu de plus; enfin, s'il refuse tout à fait, tu l'assommeras à coups de penbas et tu ramèneras Bijou. As-tu bien compris?

— Oui, maître; mais vous n'avez pas, je pense, fini.

— Qu'entends-tu par là : que je n'ai pas fini?

— Eh bien, j'entends qu'il vous reste encore

quelque chose à ajouter. Qu'est-ce que je ferai donc des deux écus si Ledû ne veut pas les prendre et que je sois obligé de l'éreinter?

— Tu les garderas pour ta peine!

— Eh bien, foi de Dieu, maître, s'écria Alain radieux, je connais Ledû, il est têtu comme un âne rouge, je puis vous assurer qu'il se fera cogner et que les écus ne sortiront pas de ma poche.

— Cela ne me regarde pas, c'est ton affaire! Arrange-toi comme tu voudras.

— Dans deux heures ce cher Bijou sera ici! s'écria Alain qui, retirant ses sabots, partit aussitôt en courant.

En effet, le temps demandé par le bas Breton pour accomplir son expédition n'était pas encore écoulé que déjà il était de retour; Bijou l'accompagnait.

— Eh bien? lui demanda de Morvan dès qu'il l'aperçut.

— Ledû a préféré les coups de penbas aux écus! répondit Alain, dont le front était couvert de bosses et la figure de meurtrissures. Ça m'a causé un peu de dérangement, mais enfin c'est fait, n'en parlons plus!

VI

De Morvan consacra le reste de sa journée à combiner une stratégie adroite qui lui permît d'apercevoir encore une fois Nativa ; mais le succès ne couronna pas ses efforts : la charmante Espagnole resta invisible.

Pressé par l'heure, car la nuit se faisait et il avait promis, le lecteur doit s'en souvenir, de partir le soir même, le gentilhomme alla prendre congé des seigneurs de Pennenrose et les remercier de l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée ; puis il chercha Alain ; mais Alain était absent sans doute, car il fut impossible de le trouver.

De Morvan remonta alors dans sa chambre, chargea avec un soin extrême ses pistolets, s'enveloppa de son manteau et se glissant le long des murailles, ainsi qu'un séducteur en bonne fortune, il sortit silencieusement du château.

Une fois dehors, le premier soin du jeune homme fut d'observer l'état du ciel : de gros nuages noirs, amoncelés en forme de dôme, couvraient la campagne d'une ombre épaisse : de Morvan sourit d'un air satisfait, et doublant la vitesse de son pas, il disparut bientôt dans la direction du village de Penmarck.

Une heure plus tard, car le chemin qui conduisait au château de Pennenrose à Penmarck était de moitié moindre par terre que par mer, de Morvan atteignait l'emplacement, alors marqué par une couche noire de débris charbonnés, où trois semaines auparavant s'élevait sa maison.

Après s'être orienté pendant quelques secondes et avoir reconnu la position exacte des lieux, le jeune homme tourna vers sa droite et s'avança sans hésiter vers un groupe de rochers situé sur la plage aux dernières limites de la mer.

Il s'arrêta alors, écouta un moment, et n'en-

tendant d'autre bruit que les soupirs des flots mourants sur la grève, il s'agenouilla, chercha à tâtons par terre jusqu'à ce que sa main eût rencontré un de ces larges coquillages qui se trouvent en si grande quantité sur les côtes de la Bretagne, et, se saisissant avec un joyeux empressement du morceau d'écaille, il se mit à creuser le sable.

A peine de Morvan venait-il de commencer ce singulier travail, qu'il s'interrompit; son oreille, placée contre le sol, avait été frappée par un bruit étrange : on eût dit un gémissement étouffé.

Le gentilhomme, le lecteur a déjà dû s'en apercevoir, était certes brave; mais il était Breton et par conséquent superstitieux à l'excès : aussi ce gémissement, qu'il prit pour la plainte d'une âme en peine, produisit un effet extraordinaire sur son imagination et paralysa ses forces.

Toutefois, la première émotion de la surprise passée, et l'être surnaturel ayant cessé de se plaindre, de Morvan eut honte de sa faiblesse et se remit à son travail.

Presque au même instant, un coup retentissant, frappé contre un des rochers voisins et accompagné d'un énergique juron bas breton,

lui apprit qu'il n'avait affaire qu'à un homme, et lui rendit toute sa présence d'esprit.

De Morvan arma aussitôt un de ses pistolets, et, s'élançant dans la direction où se tenait l'inconnu :

— Si tu bouges, tu es mort! s'écria-t-il en abaissant le canon de son arme vers une masse sombre qu'il crut apercevoir blottie contre un rocher.

Le chevalier achevait de proférer cette menace, lorsqu'une violente rafale vint fort à propos déchirer l'épais manteau de vapeurs qui obscurcissait le ciel et rendre l'horizon aux transparentes clartés de la lune.

Un double cri spontané d'étonnement retentit.

— M. le chevalier!

— Mon domestique Alain!

En effet, le maître et le serviteur se trouvaient en présence.

— Que fais-tu ici, à pareille heure? demanda de Morvan après un court silence.

— Vous le voyez, M. le chevalier, répondit Alain avec un certain embarras et en désignant par un geste de tête une pioche qu'il tenait à la main, je travaille.

— Parbleu! voilà qui serait bizarre! s'écria

le gentilhomme en éclatant de rire. Au fait, pourquoi pas? La même pensée peut bien traverser deux cervelles à la fois. Veux-tu que je te dise, Alain, poursuivit le jeune homme, le motif qui t'a conduit ici?

— C'est inutile, M. le chevalier, répondit le serviteur d'un air mécontent; je le sais, moi, et ça me suffit.

— Tu es venu déterrer un trésor!

— Oh! un trésor! répéta Alain tout décontenancé, c'est une manière de parler!

— Voyons, ne rougis point et ne te trouble pas ainsi! Moi aussi j'ai quelque chose à ramasser dans le sable! Nous sommes à deux de jeu.

— Ah bah!... Eh bien, foi de Dieu, maître, je suis content de ce que vous m'apprenez là; j'avais cru jusqu'à ce jour que vous donniez votre surplus aux gars du village, et je suis heureux d'apprendre que je me suis trompé.

— Pourquoi cela, Alain?

— Parce qu'un jeune homme qui n'est pas économiseur n'arrive jamais à rien, quelque mouvement et quelque mal qu'il se donne.

— Et tu tiens, à ce qu'il paraît, à ce que j'arrive?

— Dame! c'est bien naturel, puisque je vous accompagne.

— Le temps passe, et je devrais être parti. Prête-moi ta pioche.

Le domestique s'empressa d'obéir.

Le chevalier, prenant l'instrument de fer et regagnant la place où il s'était arrêté en premier, eut bientôt creusé un trou de deux pieds environ de profondeur.

Se baissant alors, il ramassa un tout petit sac de toile grise, secoua la couche de sable qui le recouvrait et le mit dans la poche de son pourpoint; ce sac contenait vingt-cinq louis, c'est-à-dire toutes les épargnes ou la fortune du gentilhomme.

— A ton tour maintenant, Alain, dit-il à son serviteur en lui rendant la pioche.

Le bas Breton resta immobile comme une statue.

— Ne m'entends-tu pas?

— Je vous demande bien pardon, mon maître, mais je ne puis rien faire, vous me regardez.

— N'aurais-tu pas confiance en moi, drôle?

— Oh! mon bon Dieu du ciel! comment osez-vous dire de pareilles choses! s'écria Alain les larmes aux yeux. Vous savez bien, M. le chevalier, que si je possédais tout l'or de la chrétienté et même celui des Turcs, plus de dix

mille livres, par exemple, je vous le remettrais les yeux fermés et sans vouloir passer d'écritures.

— Eh bien, alors, pourquoi te caches-tu de moi?

— Ah! ça, c'est tout différent; je n'aime pas qu'on connaisse mes affaires.

De Morvan, familiarisé avec les originalités du caractère bas breton, originalités dont il n'était peut-être pas tout à fait exempt lui-même, comprit fort bien la susceptibilité de son domestique, et se rendit, sans insister davantage, à son désir.

Alain, dès qu'il fut seul, se mit immédiatement, non pas à creuser un trou, comme avait fait son maître, mais à démolir une véritable fortification casematée, construite avec autant de solidité que d'art.

Ce ne fut pas non plus un sac de toile qu'il retira, après un travail opiniâtre et acharné qui dura au moins un bon quart d'heure, mais bien un gros et vieux soulier ferré; ce coffre-fort d'une nouvelle espèce renfermait l'énorme somme, ramassée seulement en trois années, de six écus!...

Le maître et le serviteur, nouveaux Bias, regagnè rent alors le château de Pennenrose.

Le cheval Bijou attendait, tout sellé et bridé, l'arrivée de son maître.

De Morvan se mit en selle, puis, après avoir donné, de l'air le plus dégagé du monde, et quoique ce sacrifice lui fût fort pénible, deux écus au valet d'écurie qui lui tint l'étrier, car il ne voulait pas passer devant les gens des seigneurs de Pennenrose pour un pauvre diable que l'on avait recueilli par charité, il piqua des deux et partit au petit galop de chasse.

Alain, écuyer incomplet, mais serviteur zélé et fidèle, le suivait derrière en courant à pied, et selon son habitude, ses sabots à la main. Dès qu'il fut éloigné d'une portée de mousquet du château, le jeune homme arrêta sa monture, et, se tournant vers le sombre édifice, à peine éclairé à des intervalles inégaux par les lumières des appartements, il adressa, avant de poursuivre sa route, un adieu passionné à sa bien-aimée Nativa.

De Penmarck à Brest on compte une vingtaine de lieues. De Morvan mit trois jours et une nuit à franchir cette distance, que des chemins affreux rendaient, sinon impraticable, du moins fort difficile aux voyageurs.

Son cheval Bijou n'en pouvait plus; mais, par une heureuse compensation, son domesti-

que Alain n'était pas plus fatigué que s'il se fût agi pour lui d'une simple promenade. Décidément, le serviteur bas breton semblait né pour ce rôle d'écuyer pédestre que lui imposait la pauvreté de son maître.

L'image de Nativa, est-il besoin de le dire? occupa constamment, pendant ces trois journées de route, la pensée de Morvan. Le jeune homme chercha et parvint à se rappeler les moindres détails de ses entrevues avec la charmante Espagnole; il recomposa, à force d'imagination et d'amour, les entretiens qu'ils avaient eus ensemble; et l'illusion fut parfois telle pour lui, que se figurant être entendu de Nativa, il ajouta de nouvelles protestations de dévouement aux anciennes. Toutefois, comme le chevalier était doué, je me suis déjà permis ce barbarisme, d'un rare positivisme d'esprit, il finit, après avoir fait une large part à la passion, par réfléchir.

Il fut tout effrayé alors de la pauvreté que présentait son bagage amoureux; car, après s'être complaisamment figuré d'abord que la séduisante créole lui avait donné toute son âme, il s'aperçut que la seule faveur, encore cette faveur était-elle indirecte et accidentelle, qu'elle lui eût accordée, était ce ruban enlevé de sa

chevelure par le vent, et qu'il portait depuis lors sur son cœur.

De promesses, d'engagements, d'espérances même loitaines, jamais il n'en avait été question, et de Morvan finit par s'avouer que Nativa, tout en acceptant son dévouement, à lui, avait complétement réservé sa liberté, à elle.

Une fois sur le chemin de la logique, l'esprit du gentilhomme ne s'arrêta plus. Ce fut pourtant en vain qu'il tenta de s'expliquer les contradictions et les bizarreries réellement extraordinaires qu'il avait remarquées à diverses reprises, dans les paroles et dans les actions de la jeune fille : il sentait qu'il y avait là un mystère que sa sagacité ne parvenait pas à expliquer.

Enfin, la dernière question qu'il se posa fut celle de savoir si Nativa était une généreuse nature ou un mauvais cœur, et cette question, il n'osa, quelque amoureux qu'il fût, la résoudre.

Toutefois la conclusion qu'il tira de toutes ces réflexions fut qu'il n'y avait rien au monde d'enchanteur, d'adorable, de parfait comme Nativa, et qu'il devait se trouver trop heureux de lui consacrer son avenir, de devenir son esclave.

Les amoureux raisonnent, on le voit, souvent juste; mais, malheureusement pour eux, ils concluent toujours mal !...

Le premier soin de de Morvan en arrivant à Brest fut d'acheter une épée : la sienne avait été perdue lors de l'incendie de sa maison, et il tenait à se présenter, selon son rang et d'une façon convenable, devant l'homme à qui il venait emprunter de l'argent. Deux heures sonnaient lorsqu'il arriva devant la vaste et opulente maison de l'armateur Cointo : le cœur du jeune homme battait avec force; c'était la première fois qu'il demandait qu'on lui rendît un service; mais le souvenir de Nativa calma bien vite son émotion : il se sentit heureux de songer qu'il allait offrir à sa bien-aimée le sacrifice de son orgueil.

De Morvan, après avoir traversé une véritable foule de marins, de portefaix et de commis qui encombraient la cour de la maison du banquier-armateur, monta un escalier de pierre et parvint dans les bureaux.

— M. Cointo ? demanda-t-il à un employé qui, assis devant une table, était occupé à expédier avec un zèle de commande plusieurs manifestes attendus par les capitaines de la marine marchande.

L'employé regarda du coin de l'œil, d'un air distrait, le gentilhomme, et ne voyant rien en lui, à ce qu'il paraît, digne d'attirer son attention ou de mériter son empressement, il continua son travail sans lui répondre.

A trois reprises différentes, de Morvan, avec une patience et une politesse que ne contribuait pas peu à lui donner le souvenir de Nativa, renouvela sa question sans plus de succès.

Quand je dis sans plus de succès, je me trompe : car, à la troisième fois, le commis grogna entre ses dents comme un vieux dogue qui va se fâcher : cette colère pouvait, à la rigueur, se prendre pour un progrès ; elle prouvait, au moins, que l'employé avait enfin remarqué la présence du jeune homme.

Si, d'un côté, de Morvan était patient, de l'autre il tenait beaucoup aussi à la politesse. La grossièreté de l'employé lui fut donc fort sensible et mit ses nerfs en mouvement. Toutefois, songeant qu'un homme qui vient emprunter de l'argent aurait mauvaise grâce à commencer par se fâcher, il fit un violent effort sur lui-même, et, donnant au timbre de sa voix toute la douceur qu'il croyait pouvoir y mettre sans trop s'avilir, s'adressa une quatrième fois à l'employé.

— Que le diable vous emporte, bavard et imbécile! s'écria ce dernier d'un ton qui était loin d'atténuer la gravité de cette insulte.

Cet outrage était pour de Morvan une chose si inattendue, si considérable, qu'un moment il fut atterré. Cependant il ne resta pas longtemps dans l'inaction.

Saisissant l'employé de son poignet de fer, il le souleva de dessus son fauteuil, et le jetant avec une grande violence contre la muraille :

— Jour de Dieu! s'écria-t-il blême de colère, ce manant a péché, il va mourir!

Cette action s'était passée si rapidement que pas une des nombreuses personnes qui encombraient les bureaux n'avait songé à s'y opposer. Ce fut seulement lorsque de Morvan porta la main à la garde de son épée que l'on songea, en voyant que le jeune gentilhomme avait parlé sérieusement et qu'il était prêt à accomplir sa menace, à s'interposer entre lui et sa victime.

Il est probable qu'en toute autre circonstance le Breton eût tenu peu compte de cette intervention, mais cette fois il se trouvait dans une position si fausse qu'il revint de suite de son emportement et qu'il repoussa de lui-même et sans y être sollicité son épée dans son fourreau.

— Que désire monsieur? lui demanda alors

un homme âgé qui semblait occuper d'assez importantes fonctions dans la maison de commerce de l'armateur.

— Parler à M. Cointo, répondit le gentilhomme; veuillez lui annoncer, s'il vous plaît, le chevalier Louis de Morvan.

— Ce serait avec plaisir, M. le chevalier, que je m'acquitterais de votre commission, répondit l'homme âgé; mais malheureusement notre patron est en voyage pour le moment.

— Quoi! M. Cointo n'est pas à Brest?

— Non, M. le chevalier; il est parti depuis quinze jours pour Dunkerque et il ne sera guère de retour ici avant une semaine. Au reste, continua l'employé supérieur avec une exquise politesse, si M. le chevalier est venu pour une affaire, il lui sera facile de s'entendre avec la personne à qui notre patron a laissé ses pleins pouvoirs.

— Oui, en effet, j'étais venu pour une affaire, balbutia de Morvan tout décontenancé; et quelle est, je vous prie, cette personne qui représente M. Cointo et à laquelle je puis, dites-vous, m'adresser comme à lui-même?

— Sa femme, M. le chevalier.

Cette réponse atterra de Morvan. Il avait dû déjà, avant de se résoudre à s'adresser à l'arma-

teur, vaincre bien des hésitations et des répugnances intimes ; enfin il était sorti vainqueur dans cette lutte avec son amour-propre ; et voilà qu'au moment où il acceptait bravement l'ennui de sa position de solliciteur, survenait un événement qui de cet ennui faisait une honte.

Avec cette rapidité de conception que donne l'approche du danger, il se vit, en présence d'une femme qu'il ne connaissait même pas, le front humilié, l'air interdit, n'osant prononcer une parole, et ne sortant enfin de son silence que pour formuler une demande hasardée d'argent : à cette pensée il se sentit faiblir.

— Eh bien ! monsieur, reprit l'employé, désirez-vous que je vous accompagne chez notre demoiselle ?

On appelait demoiselles à cette époque toutes les femmes qui n'appartenaient pas à la noblesse.

De Morvan fut sur le point de refuser. Deux considérations le retinrent : d'abord il craignit que, s'il s'éloignait après l'esclandre qu'il avait fait en donnant une leçon de politesse au commis insolent, son départ ne ressemblât à une fuite ; ensuite que Nativa ne mît en doute ce grand dévouement dont il avait fait parade au-

près d'elle, et qui s'arrêtait timidement devant un premier obstacle.

Il fallait se décider promptement, car une hésitation plus longue eût eu pour résultat d'aggraver sa position. De Morvan, ainsi que cela arrive souvent aux poltrons, brûla ses vaisseaux, afin de se fermer toute retraite.

— Allons voir mademoiselle Cointo, répondit-il.

L'employé, passant devant le chevalier pour lui indiquer le chemin, traversa plusieurs bureaux, puis, ouvrant enfin, sans frapper, une porte :

— Notre demoiselle, dit-il en s'éloignant aussitôt, voici un jeune gentilhomme qui désire vous parler.

De Morvan, aussi vivement que désagréablement ému, s'inclina devant la chargée de pouvoirs de l'armateur, beaucoup plus bas qu'il n'eût fait en toute autre circonstance.

Mademoiselle Cointo, âgée d'environ cinquante-cinq ans, était une grosse petite femme, à la figure commune et sans expression, aux manières vulgaires.

Occupée, lorsque le chevalier entra, à chiffrer des colonnes d'addition, elle leva sur lui un regard interrogateur, et lui adressant une révérence écourtée :

— Qu'y a-t-il pour votre service, et à qui ai-je l'honneur de parler? lui demanda-t-elle.

— Je suis le chevalier Louis de Morvan de Penmarck, répondit le jeune homme, espérant que Cointo avait parlé de lui à sa femme, et que son nom n'était pas étranger à cette dernière.

— Connais pas, monsieur, répondit laconiquement la banquière. Qu'est-ce que vous voulez?

— J'ai besoin d'argent, mademoiselle, et je désirerais que votre mari m'avançât une année de la pension qu'il est chargé de me payer et qu'il me paye tous les mois, c'est-à-dire six cents livres?

— J'ignore le premier mot de cette affaire. Veuillez repasser dans une quinzaine; Cointo sera alors de retour.

— Je dois entreprendre un long voyage, et il me serait impossible d'attendre jusqu'à cette époque, mademoiselle.

— Êtes-vous donc tellement à court d'argent ou privé d'amis que vous ne puissiez vous passer de ces six cents livres?

— Oui, mademoiselle, je suis justement dans cette position.

— Alors, vous m'obligerez beaucoup, monsieur, en n'insistant plus. Vous comprenez que

l'on ne prête pas comme cela six cents livres à un homme que l'on ne connaît pas, qui part pour un long voyage et qui vous avoue ne posséder ni un sou vaillant, ni un ami.

A cette réponse atroce, faite au reste sans aucune mauvaise intention, de Morvan eut un moment de véritable vertige : il se repentit amèrement de n'avoir point tué le commis, et fut sur le point d'adresser à la femme Cointo une de ces impertinences qui brûlent comme un fer rouge ; toutefois, ce mouvement de folie ne dura que l'espace d'une seconde, et le pauvre gentilhomme, accablé sous le poids de la honte, se dirigea lentement vers la porte.

Au moment même où il allait sortir, cette porte s'ouvrit brusquement, et de Morvan ne put retenir une exclamation d'étonnement et de surprise en se trouvant face à face avec le maquignon Mathurin.

— Mathurin ! s'écria-t-il.

— Lui-même pour vous servir, mon gentilhomme. Ma foi ! je ne m'attendais pas au plaisir de vous revoir à Brest. Il paraît que vous êtes complétement remis de votre blessure.

Le maquignon s'avança alors vers la demoiselle Cointo, qui, se levant aussitôt avec empressement, lui adressa la plus gracieuse révé-

rence accompagnée du plus aimable sourire qu'elle pût trouver.

— Vous connaissez donc monsieur? demanda-t-elle au maquignon d'un air inquiet, et comme si elle se repentait de la façon un peu légère dont elle avait agi envers de Morvan.

— Parfaitement, chère demoiselle, répondit Mathurin. M. le chevalier a même bien voulu m'accorder, dernièrement, le plaisir d'une charmante promenade en mer.

— Alors pourquoi donc, M. le chevalier, poursuivit la banquière en se retournant vers le jeune homme, prétendiez-vous tout à l'heure ne pas avoir d'amis? Si M. Mathurin consent à se porter garant pour vous, je suis toute disposée à vous prêter les six cents livres que vous m'avez demandées et que je vous ai refusées.

Cette dernière humiliation manquait au malheureux jeune homme; elle acheva sa confusion.

Mathurin, l'air moqueur et la lèvre supérieure relevée par un équivoque sourire, le regardait avec une fixité qui fit perler une sueur froide sur son front. De Morvan eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir, en ce moment, tirer l'épée contre un adversaire digne de lui, ou tuer un homme.

— M. le chevalier sait fort bien que les maquignons ne sont pas ordinairement des millionnaires, répondit Mathurin après un silence de quelques secondes, qui parut à de Morvan avoir duré une heure : toutefois, je ne suis pas sans posséder par devers moi de petites économies, et s'il veut me faire l'honneur d'accepter, au taux de l'intérêt légal, une somme de six cents livres, je serai heureux de lui rendre ce léger service.

— Je vous remercie, monsieur, lui répondit sèchement de Morvan, qui, se sentant à bout d'abnégation, reprit toute sa fierté; puisque l'absence de mon banquier Cointo m'empêche de toucher ici l'argent dont je me trouve avoir par hasard besoin, je m'adresserai à un autre homme d'affaires.

— Ah ! mon Dieu ! j'y songe à présent, monsieur, s'écria à son tour la demoiselle Cointo, ne m'avez-vous pas dit que vous vous nommiez de Morvan ?

— Oui, mademoiselle, le chevalier de Morvan!

— Étourdie que je suis ! Voici, en ce cas, une lettre qu'un courrier a apportée ce matin même ici pour vous !

Le jeune homme s'empressa de décacheter le billet que lui remit la banquière, et lut d'un

coup d'œil les deux lignes suivantes: « Dans quinze jours, je serai à Paris. Vous trouverez mon adresse chez le prince d'Harcourt. Accourez vite ; j'ai besoin de vous. Ayez foi dans votre bonne étoile. Venez ! venez ! Nativa. »

— Eh bien, chevalier, dit le maquignon Mathurin en s'adressant de nouveau à Morvan, refusez-vous *encore* mon offre ?

— Toujours, monsieur ! répondit de Morvan gêné et déconcerté malgré lui par la singulière façon dont Mathurin avait appuyé sur le mot *encore*.

Le gentilhomme breton salua alors d'une seule et même inclinaison de tête la femme de l'armateur et le maquignon Mathurin ; puis il s'éloigna à pas lents et en affectant une indifférence, hélas ! bien loin de son cœur.

De Morvan, en arrivant à Brest, avait été se loger par mesure d'économie dans une petite auberge borgne, qui portait pour enseigne : « *Au Chariot d'or.* » Ce fut là qu'il se rendit après la malheureuse issue de son infructueuse démarche.

— Ah ! se disait-il en marchant de toute sa vitesse, car il lui semblait que les passants devaient lire sur son front l'humiliation qu'il achevait de subir. Ah ! se disait-il, je ne me

doutais pas encore de la honte qu'entraîne avec elle la pauvreté et de l'influence que possède l'or ! Ce maquignon est reçu à bras ouverts, tandis que moi, le chevalier de Morvan, l'on m'a traité avec le plus déplorable sans-gêne! Et cela, pourquoi? Parce que cet homme n'avait pas besoin d'argent, et que je venais. moi, pour en emprunter ! Nativa a raison : j'aurais dû depuis longtemps déjà m'occuper de l'avenir et ne pas gaspiller, comme je l'ai fait, mes plus belles années dans une stérile solitude. Oh ! mais je veux à présent, à force de persévérance et d'audace, regagner le temps perdu. Je sens toutes les ambitions et tous les désirs qui dormaient en mon cœur se réveiller avec une violence irrésistible et de bon augure! Oui, oui, je réussirai !

Après avoir jeté ce baume d'espérance sur la plaie saignante de son orgueil si cruellement froissé, de Morvan reporta ses pensées sur Nativa ; il relut dix fois de suite, en le commentant au point de vue de ses désirs, le billet qu'il avait reçu d'elle, et il arriva à cette conclusion, que les deux lignes écrites par la jeune fille constituaient un véritable aveu !

Cette certitude lui fit un grand bien ; aussi lorsqu'il atteignit l'auberge du Chariot d'or, la

disposition de son esprit était-elle loin de ressembler au sentiment de découragement profond qu'il avait ressenti en sortant de chez la femme de l'armateur.

La première personne qu'il aperçut en pénétrant dans l'auberge fut son domestique Alain occupé à étriller son cheval Bijou. La vue de son maître parut causer une véritable joie au bas Breton qui, effrayé par la multiplicité des rues de Brest et retenu par la crainte de se perdre, n'avait pas osé s'aventurer au dehors.

— Mon brave Alain, lui dit de Morvan avec une extrême bonté, car il savait pouvoir compter aveuglément sur le dévouement de son domestique, et la pensée d'être aimé même par un pauvre et ignorant sauvage était en ce moment chose douce à son cœur; mon brave Alain, l'affaire qui m'avait appelé ici est terminée; si tu n'es pas trop fatigué, nous nous remettrons en route demain matin au point du jour.

— Ma foi, je ne demande pas mieux, maître; j'aime mieux les grandes routes que les grandes villes.

— Que diras-tu donc quand nous serons à Paris ?

— Oh ! ça, c'est différent; comme nous n'allons en France que pour gagner de l'argent, je

préférerai alors les grandes villes aux grandes routes. L'argent passe avant tout.

Le jeune homme soupira en entendant son domestique avancer cette maxime, et convint en lui-même qu'Alain ne manquait pas de bon sens et parlait fort bien parfois.

De Morvan, après avoir ordonné au bas Breton de lui faire préparer un modeste dîner, venait de remonter chez lui, quand un coup frappé à la porte de sa chambre lui annonça une visite: le gentilhomme, n'attendant et ne connaissant personne, crut à une erreur; il cria toutefois: Entrez !

Que l'on juge de son étonnement lorsqu'il vit apparaître le maquignon Mathurin !

— Vous ici ! s'écria-t-il stupéfait.

— Dame! pourquoi donc pas? Vous m'avez crié d'entrer et me voilà.

— Parbleu! reprit de Morvan après avoir réfléchi, je ne suis pas fâché, en y songeant, du hasard qui vous amène.

— Bien obligé. Seulement ce n'est pas, comme vous semblez le croire, le hasard qui a conduit mes pas. J'ai une affaire à vous proposer.

— Nous reviendrons tout à l'heure à cette affaire. Avant tout, il m'importe de savoir qui

vous êtes et quel intérêt vous avez à jouer le rôle de maquignon, car je suppose que vous m'accordez assez de perspicacité pour n'être pas dupe de votre travestissement.

— Allons bon! répondit Mathurin en accompagnant ces paroles d'un gros rire, je vois que votre domestique Alain m'a noirci dans votre esprit! Et qui, diable! voulez-vous donc que je sois? Un prince déguisé et voyageant incognito? Hélas! mon cher monsieur, je ne suis que trop bien un pauvre maquignon, et la preuve, c'est que je viens justement pour vous proposer de vous acheter votre cheval.

Le visage de Mathurin respirait une telle bonhomie et sa parole une si grande franchise, que Morvan se sentit ébranlé. Toutefois, ne voulant pas paraître céder de suite, il reprit :

— Le rare courage que vous avez montré en m'accompagnant dans l'expédition que nous avons faite ensemble pour essayer de sauver le navire échoué sur les roches de Penmarck, puis la manière bizarre dont vous vous êtes ensuite éloigné, me paraissent en contradiction avec la position que vous vous donnez.

— Je consens à recevoir une volée de coups de bâton si je comprends vos raisons! répondit Mathurin en éclatant une seconde fois de rire.

Eh bien, ils sont jolis tout de même vos raisonnements ! Et pourquoi donc un maquignon, je vous prie, n'aurait-il pas, comme un autre homme, de la pitié et du courage au cœur? « Dame ! que je me suis dit, puisque ce gentilhomme joue sa vie pour porter secours à de malheureux naufragés, je ne vois pas trop ce qui m'empêcherait de l'imiter et de risquer un peu aussi ma peau ! » et je vous ai suivi. Quant à la façon peu civile dont je vous ai ensuite quitté, cela ne prouve qu'une chose, c'est que si nous ne sommes pas, nous autres maquignons, toujours parfaitement élevés, nous connaissons au moins le prix du temps : j'avais affaire ailleurs, et je suis parti sans m'inquiéter davantage de vous, voilà !

— Mais enfin pourquoi en arrivant à Penmarck avez-vous pris auprès de mon domestique des informations sur mon compte et lui avez-vous donné deux écus ?

— J'ai interrogé votre domestique et je lui ai donné deux écus parce que j'avais une affaire à vous proposer et que je désirais mettre le bas Breton dans mes intérêts. Les gens de ma profession, cela est connu, savent semer pour récolter.

— Et quelle était, je vous prie, cette affaire?

— La même qui me ramène en ce moment près de vous. Seulement, avant d'entrer dans aucune explication, je me permettrai de vous faire observer que si vous espérez abuser de mes confidences, vous vous méprenez étrangement. Je sais, moi aussi, ce que j'ignorais quand je me suis rendu à Penmarck, que vous avez besoin d'argent, et nous sommes à deux de jeu. A présent, continua le maquignon après un court silence, voici la chose en deux mots : un voyageur fort riche a vu votre cheval Bijou et m'a chargé de vous l'acheter à tout prix. Combien en voulez-vous ?

— Mon cheval n'est pas à vendre, répondit sèchement de Morvan en se levant de dessus la chaise boiteuse sur laquelle il était assis ; mais le maquignon ne comprit sans doute pas le congé que lui donnait ainsi le chevalier, car il ne bougea pas de sa place, et reprit tranquillement la parole.

— Tenez, M. le chevalier, dit-il, je veux être franc avec vous ! La personne qui m'a chargé d'obtenir votre cheval ne regardera pas au prix. Il y a là matière pour vous et pour moi à un fort beau bénéfice ; que diable ! les écus ne se trouvent pas sous les pieds des mules ! Il n'y a que les orgueilleux ou les fous qui refusent les bonnes

affaires. Causons peu, mais causons bien. Combien avez-vous payé votre cheval ?

— Quatre cents livres, répondit de Morvan, qui se ravisa en réfléchissant que peut-être bien le hasard lui envoyait une occasion de se rattraper de l'échec-Cointo.

— Quatre cents livres ! répéta Mathurin avec étonnement. Ma foi, M. le chevalier, mon état est de tromper le monde; et c'est bien le moins qu'un maquignon ait le bénéfice de sa réputation, mais vous plaisantez et je ne veux pas abuser de votre innocence. Votre cheval Bijou vaut huit cents livres comme un écu.

— Me le payeriez-vous cette somme? demanda de Morvan en jouant une indifférence qu'il était loin d'éprouver, car cette somme de 800 livres arrivant si à propos l'éblouissait.

— Oui et non ! Si vous voulez, je vous compterai six cents livres en espèces sonnantes et je vous donnerai en retour deux chevaux, non pas bien beaux, mais capables tout de même de supporter la fatigue d'un long voyage.

— J'accepte, répondit de Morvan.

— C'est un marché conclu : j'ai votre parole de gentilhomme ?

— Oui, monsieur, je vous la donne.

— Eh bien ! alors, s'écria le maquignon

joyeux, je puis vous avouer à présent que Bijou ne vaut pas huit cents mais bien au moins douze cents livres. Vous m'en auriez demandé mille, que j'aurais cédé.

— Je suis heureux que vous ayez fait un bon marché, monsieur, répondit de Morvan.

— Parbleu! votre loyauté m'enchante, et il ne sera pas dit que je me laisserai vaincre en générosité: je vous livrerai le cheval de votre domestique tout harnaché. M. le chevalier, voici vos six cents livres, continua Mathurin en étalant sur la table une ceinture de cuir garnie de pièces d'or et en comptant la somme convenue. Me permettez-vous d'emmener Bijou de suite? Oh! ne craignez rien, je suis connu à Brest; demain matin je vous enverrai au point du jour les deux chevaux auxquels vous avez droit.

— Emmenez Bijou, monsieur, répondit de Morvan.

Une fois le maquignon parti, le jeune homme laissa paraître toute la joie que lui causait la conclusion de cette affaire si heureuse et si inattendue. Alain, à qui il fit part de cette bonne aubaine, montra plus de scepticisme que son maître.

— Ce maquignon n'est pas le diable, comme

je le croyais d'abord, dit-il, car les deux écus qu'il m'a donnés ne se sont pas changés en feuilles; mais je veux, avant de me réjouir, voir d'abord les deux chevaux qu'il vous enverra… s'il vous les envoie.

Le soupçonneux bas Breton fut fort étonné le lendemain, et le chevalier partagea cet étonnement, en apercevant dans la cour un cheval réellement magnifique et un vigoureux bidet fort convenablement harnaché, que le maquignon venait d'envoyer.

— Allons, dit le chevalier, qui, après avoir mangé à la hâte un morceau, se mit d'un bond en selle, voilà un heureux début de voyage !

Alain enfourcha fièrement son bidet, et les deux aventuriers (j'emploie ce mot dans le sens honorable) se mirent en route.

Au moment de sortir de la ville, de Morvan fut accosté par un bourgeois, qui lui demanda avec force politesses depuis quand il avait acheté le cheval qu'il montait.

— Depuis ce matin, répondit le chevalier assez inquiet de cette question, qui lui fit suspecter la bonne foi de Mathurin.

— Eh bien! mon gentilhomme, reprit le bourgeois, vous pouvez vous vanter de possé-

der une belle et bonne bête ; j'ai vendu ce cheval hier même au prix de dix-huit cents livres, et je puis vous assurer qu'il vaut encore davantage.

VII

Pendant toute la journée qui suivit leur départ de Brest, le gentilhomme breton et son domestique s'entretinrent de Mathurin. Malgré les hypothèses sans nombre auxquelles ils se livrèrent, ils ne purent jamais parvenir à s'expliquer sa conduite.

Alain ne mettait pas un instant en doute que le maquignon ne fût un sorcier. Le chevalier, moins crédule que son serviteur, repoussait cette suposition, qui, au reste, laissait toujours la question intacte et irrésolue, car en admettant même le pouvoir surnaturel de Mathurin comme

un fait incontestable, restait encore à connaître le motif qui l'avait fait s'immiscer avec tant de persévérance dans les affaires de de Morvan.

Le jeune homme se promit donc, si jamais le hasard le mettait de nouveau en présence du mystérieux personnage, qu'il ne le quitterait plus qu'après avoir obtenu de lui une explication claire et catégorique de sa mystérieuse conduite.

Le début du voyage des deux aventuriers fut triste : partout leurs regards ne rencontraient que chaumières tombant en ruine, villages abandonnés. Depuis bien des années l'on n'avait vu en France la misère sévir avec une telle violence sur le peuple : les capitaux manquaient aux affaires, les bras à la culture de la terre ; la guerre avait épuisé le pays d'hommes et d'argent. Louis XIV faisait payer bien cher à ses sujets son orgueil toujours insatiable et sa gloire passée!...

A chaque instant, de Morvan et son serviteur voyaient passer sur les grandes routes des familles entières chassées de leurs pauvres demeures par l'implacable avidité du fisc : ces malheureux, pâles, en haillons, les pieds ensanglantés, s'en allaient droit devant eux, à la grâce de Dieu, se nourrissant, la plupart du

temps, de racines sauvages, dormant à la belle étoile, et se traînant enfin dans les fossés pour mourir à leur aise.

D'autres infortunés, d'un tempérament plus nerveux, n'acceptaient pas sans lutte l'extrémité à laquelle ils se trouvaient réduits. Aussi de Morvan et Alain entendaient-ils parler vingt fois par jour de meurtres, d'assassinats, de vols à main armée, de scènes de violence.

Le chevalier avait voulu, en passant à Pontivy, acheter une paire de pistolets et une rapière pour armer Alain ; mais le bas Breton, malgré la soumission qu'il montrait ordinairement aux volontés de son maître, s'était révolté à l'idée de cette acquisition.

— Que voulez-vous que je fasse d'une épée et de pistolets? lui avait-il répondu ; je ne suis pas, grâce à Dieu, un Français, moi, et je ne connais rien à l'emploi de tous ces outils. Si vous voulez m'acheter une hache, c'est tout différent, je ne demande pas mieux. Une hache au moins est une arme qui pèse dans la main, abat proprement un homme, et ne se casse pas en rencontrant un bouton de pourpoint.

— Mais, Alain, ta hache me rendrait ridicule : j'aurais l'air d'avoir loué un bûcheron pour faire figure et remplacer mon valet.

— Eh bien, alors, mon penbas me suffit.

Enfin, après bien des débats, car Alain, qui était frère de lait de de Morvan, ne se gênait nullement, quand l'occasion en valait la peine, pour discuter avec lui, il fut convenu que l'on remplacerait la hache demandée et les pistolets refusés par un mousqueton.

Alain ne put toutefois s'empêcher, lorsque de Morvan lui remit l'arme à feu, de lever les épaules d'un air de pitié et de dire :

— Qu'ils sont bêtes, mon bon Dieu, tous ces Français avec leurs inventions ! Est-il possible degâter comme ça des mousquets en les coupant par le milieu.

— Tu ne réfléchis pas, Alain, qu'un mousquet est trop long et trop lourd pour que l'on puisse le porter à cheval et s'en servir en voyage.

— C'est possible, répondit Alain, mais ça n'empêche pas, ajouta-t-il, qu'ils sont joliment bêtes les Français !

Notre intention n'est certes pas de décrire, étape par étape, les alertes, les déboires et les privations que nos deux voyageurs eurent à endurer; nous avons hâte d'atteindre Paris. Toutefois, nous devons forcément mentionner une aventure qui leur arriva dans le village de Nort,

car cette aventure se rattache intimement à la marche et à la suite de notre récit.

Vers le milieu de la journée, de Morvan et Alain firent une singulière rencontre, celle d'un carrosse hermétiquement fermé, attelé de deux chevaux de labour et escorté par deux grands diables de laquais, déguenillés comme des hidalgos espagnols proscrits, et armés de rapières qui n'en finissaient plus. Les laquais, en apercevant nos voyageurs, tirèrent aussitôt l'épée du fourreau et se placèrent au beau milieu de la route, comme pour leur intercepter le passage.

De Morvan comprit au premier coup d'œil, à la façon dont les hidalgos se tenaient en selle, à l'embarras que semblaient leur causer leurs rapières, et au déplorable état de maigreur des rosses qu'ils montaient, que le danger n'était pas bien grand pour lui ; aussi continua-t-il d'avancer tranquillement, son épée dans le fourreau, ses pistolets dans leurs fontes, et sans paraître s'apercevoir des hostilités dont il était menacé.

Il n'était plus guère séparé de ses adversaires que par une distance de dix pas quand l'un d'eux, éperonnant sa rosse, parut vouloir aller à sa rencontre; mais l'animal rétif, indigné probablement des exigences ridicules de son

cavalier, se contenta de lancer deux ou trois ruades sans avancer.

— Si vous faites un pas de plus, monsieur, s'écria alors le cavalier en s'adressant à de Morvan, je vous passe mon épée à travers le corps !

— Je doute que ton épée pique autant que mon fouet, répondit de Morvan, qui, éperonnant sa monture, tomba en deux bonds tout contre son adversaire et lui cingla la figure avec sa cravache.

L'hidalgo, loin de vouloir se venger, poussa un cri de douleur et de détresse, jeta avec précipitation sa rapière, puis joignant ses mains :

— Je me rends, mon gentilhomme, et je vous reconnais pour mon vainqueur. Au nom du ciel ! ne me tuez pas, dit-il d'un ton suppliant.

Quant au second hidalgo, mieux servi par sa rosse, il avait pris la fuite.

Il eût été difficile, en voyant la grotesque figure du cavalier châtié, de conserver son sérieux ; aussi de Morvan ne put-il s'empêcher de partir d'un grand éclat de rire.

— Pourquoi m'as-tu menacé, drôle ? demanda-t-il au cavalier à la grande rapière.

— Hélas ! monseigneur, je n'ai engagé avec vous cette lutte, dans laquelle je savais bien de-

voir succomber tôt ou tard, que par dévouement pour mon maître.

— Comment cela, par dévouement pour ton maître ? Quel est d'abord ton maître et en quoi ai-je donc voulu lui nuire?

— Mon maître, monseigneur, est dans ce carrosse que vous voyez là devant vous. Il a enlevé sa cousine que l'on voulait mettre au couvent et qui l'a appelé à son secours. Quant à Jasmin et moi, qui escortons ces pauvres enfants, nous avons cru que vous nous poursuiviez, et nous avons fait notre devoir.

— Ton maître a fort bien agi en enlevant sa cousine, puisqu'elle l'aime et qu'on la persécutait, répondit de Morvan ; seulement il aurait dû mieux choisir ses défenseurs.

— Dame, monseigneur, dans ces sortes d'expéditions, on ne peut pas se fier à la discrétion de tout le monde : on ne s'adresse qu'aux personnes qui vous sont parfaitement connues : or, voilà dix ans que Jasmin et moi sommes au service de notre maître.

— Et ton maître se nomme?

— Le vicomte de Chamarande.

— Eh bien ! tu diras de ma part au vicomte de Chamarande qu'il a on ne peut plus mal placé sa confiance en Jasmin et en toi ! Quoi !

tu ignores qui je suis, et tu déclines ainsi, à la première sommation, le nom de ton maître!...

— Oh! monseigneur, votre reproche est injuste. Je suis doué d'assez de perspicacité pour juger à la première vue les personnes à qui j'ai affaire. Il est impossible qu'un cavalier d'aussi bonne mine que vous n'ait pas su plaire à de charmantes dames, et ne soit pas, par reconnaissance, un peu amoureux! Or, comme les amoureux sont bons et compatissants, je...

— Allons, trêve de sottes paroles, interrompit de Morvan en rougissant. Cours rassurer le vicomte de Chamarande et sa cousine, et assure-les de ma part que si je puis leur être bon à quelque chose, ils m'obligeront infiniment en disposant de ma personne.

— Vous voyez bien, monseigneur, que je ne me trompais pas en disant que vous étiez la générosité en personne.

— Voilà déjà trop de bavardage! Dépêche-toi d'aller remplir ma commission.

Le valet salua alors profondément le chevalier; puis, après avoir épongé avec son mouchoir quelques gouttelettes de sang, attirées par le fouet de Morvan sur son visage, il éperonna vigoureusement sa rosse, qui, cette fois, daigna prendre presque le trot.

Alain avait écouté avec une grande attention le court dialogue échangé entre son maître et le domestique du vicomte de Chamarande.

Lorsqu'il se vit seul avec de Morvan il se mit à sourire de cette façon semi-niaise, semi-narquoise, habituelle aux paysans bas bretons ; puis baissant la voix :

— Si vous m'en croyez, M. le chevalier, dit-il, vous ne vous mèlerez en rien dans les affaires de ces gens-là !

— Je te remercie, Alain, de vouloir bien prendre la peine de me donner des conseils, répondit le jeune homme en riant.

— Dame! M. le chevalier, je me suis laissé conter que l'on a vu parfois des imbéciles comme moi dire des choses sensées, et des gens de naissance et d'éducation comme vous en faire de déraisonnables.

— Que trouves-tu donc de si répréhensible dans la conduite de ce gentilhomme ?

— D'abord, maître, je n'aime pas les gens qui ravissent les jeunes filles! Ils ne peuvent être que des effrontés ! Ensuite, il me semble fort drôle que ce vicomte, se croyant poursuivi, n'ait pas même jugé à propos de mettre son nez hors la portière : ça ne prouve pas en faveur de son courage. Enfin, quelque bon air que vous

ayez, il n'y a pas lieu de vous traiter de monseigneur, comme l'a fait tout le temps ce grand escogriffe de valet; et moi, je me défie de ceux qui vous flattent.

— Je vois, Alain, que voyager te forme l'esprit. Alors quelle est ton opinion sur ce vicomte de Chamarande?

— Mon opinion, M. le chevalier, c'est qu'il n'enlève pas du tout sa cousine.

— Parbleu! s'écria de Morvan en riant de bon cœur, voilà une réponse fort originale, dont je ne t'aurais jamais soupçonné capable. Et pourquoi donc le vicomte de Chamarande, selon toi, n'enlève-t-il pas sa cousine?

— Mais, quand on ravit une jeunesse, on doit s'attendre à être poursuivi, n'est-ce pas?

— Certes: aussi, as-tu pu voir l'émotion que notre apparition a causée à Jasmin et à son camarade.

— Eh bien, alors, quand on s'attend à être poursuivi, reprit Alain, on n'attelle pas à son coche deux chevaux de labour, lents comme des tortues et incapables de faire plus de trois lieues par jour!... C'est comme qui dirait si on montait la cavalerie légère avec des bœufs!...

De Morvan avait un esprit simple et droit qui lui faisait accepter la vérité de quelque part et

sous quelque forme qu'elle se présentât : aussi la réflexion fort sensée d'Alain le fit-elle réfléchir.

— J'avoue, en effet, répondit-il après un moment de silence, qu'il règne dans tout ceci un certain air de mystère! Je me tiendrai sur mes gardes.

Lorsque, cinq minutes plus tard, le chevalier passa devant le carrosse du vicomte de Chamarande, il ne put s'empêcher d'y jeter un coup d'œil curieux. Les portières en étaient toujours hermétiquement fermées, et de Morvan fut forcé de continuer son chemin sans avoir rien appris.

Le village de Nort, où nos deux aventuriers devaient coucher et où ils arrivèrent vers les trois heures, comptait à cette époque trois mai sons : deux de ces maisons servaient d'auberge, la troisième était une boutique de maréchal ferrant.

Ce fut à l'enseigne de l'*Enchanteur Merlin* qu'ils s'arrêtèrent.

Pendant qu'Alain, après avoir dessellé les chevaux les promenait à petits pas, pour les conduire ensuite à l'abreuvoir, de Morvan, entré dans l'auberge, examinait les localités et jetait en passant un regard triste et interrogateur sur les fourneaux éteints de la cuisine.

L'intérieur du bel établissement de l'*Enchanteur Merlin* comptait trois pièces: la cuisine, placée au milieu; puis une chambre à coucher située de chaque côté.

Comme ces deux chambres étaient aussi mal meublées l'une que l'autre, ou, pour parler plus exactement, qu'elles ne l'étaient pas du tout, de Morvan jeta son manteau au hasard, en signe de possession, dans celle de gauche, puis fut se mettre en quête du dîner.

Après bien des pourparlers et des frais réels d'éloquence, il obtint un demi-poulet et un quart de livre de lard. Rassuré sur son repas, il se dirigea alors, selon son habitude quotidienne, vers l'écurie, pour s'assurer que son cheval ne manquait de rien.

Vers les cinq heures, le chevalier, en compagnie d'Alain, était installé dans sa chambre, devant une table vermoulue qui supportait leur piteux dîner, lorsqu'il vit le mystérieux carrosse s'arrêter devant l'auberge de l'*Enchanteur Merlin*.

Il s'empressa de quitter la table et de courir à la fenêtre. Cette fois, la fugitive ne pouvait plus échapper, pensait-il, à sa curiosité; son attente fut cependant à moitié déçue.

La cousine du vicomte de Chamarande des-

cendit, en effet, de carrosse : seulement un voile noir tellement épais couvrait son visage, que de Morvan ne put même entrevoir ses traits.

Il jugea néanmoins, à la tournure jeune et svelte, à la démarche souple et dégagée de l'inconnue, qu'elle devait être jolie.

Son cousin, le conquérant Chamarande, semblait veiller sur elle avec une attention inquiète, qui décelait encore plus de jalousie peut-être que d'amour. Il la tenait par le bras et la suivait comme son ombre. Ce qui frappa surtout de Morvan dans la personne du vicomte, ce fut l'incroyable profusion de rubans aux couleurs vives et tranchées qui s'étalaient sur ses vêtements. Le chevalier pensa que cette toilette constituait une nouvelle mode, et n'ayant plus rien qui le retînt à la fenêtre, s'en alla reprendre son repas interrompu.

A huit heures du soir Alain, après avoir souhaité une bonne nuit à son maître, formalité à laquelle le bas Breton n'aurait manqué pour rien au monde, se retira dans le grenier où il devait passer la nuit.

Une fois seul, de Morvan retira d'abord son pourpoint, ensuite une ceinture de cuir qu'il avait achetée à Brest pour y mettre son or, puis, ayant fermé à clef la porte de sa chambre,

placé la ceinture sous son oreiller et ses pistolets à portée de sa main sur une chaise, il se jeta tout habillé sur son lit.

Vers les dix heures, le jeune homme dormait profondément, lorsqu'un coup frappé à la porte le réveilla en sursaut.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Au nom du ciel, ouvrez ! répondit, à travers la serrure, une voix faible et étouffée.

De Morvan se jeta aussitôt en bas de son lit, prit un pistolet et se dirigea vers la porte.

Comme cette porte s'ouvrait en dedans de la chambre, le chevalier, après avoir tourné la clef, se recula vivement d'un pas afin de ne pas être renversé si l'on entrait avec violence.

Que l'on juge de l'étonnement du gentilhomme, lorsqu'il vit se glisser à travers le battant entr'ouvert, une femme qui, à moitié nue et les cheveux épars sur la poitrine, tomba aussitôt à genoux, et lui dit d'une voix étranglée par la peur :

— Monsieur, je me fie à votre honneur et à votre courage. Sauvez-moi !... sauvez-moi !...

Le chevalier avait, en se couchant, laissé par mesure de précaution, et selon son habitude, sa chandelle allumée ; toutefois depuis deux heures qu'il dormait, la mèche s'était allongée et car-

bonisée de telle façon qu'elle ne jetait plus alors que de faibles lueurs, insuffisantes pour vaincre complétement les ténèbres de la nuit.

De Morvan allait interroger l'inconnue, quand un bruit de pas, venant de la cuisine et paraissant se diriger du côté de sa chambre, arriva jusqu'à lui.

— Fermez la porte, fermez la porte, monsieur! ou c'en est fait de nous! dit vivement et à voix basse la visiteuse nocturne en montrant un effroi extrême.

— Je ne vois pas trop, madame, ce que vous pouvez craindre puisque je suis là, répondit le jeune homme. Quant à ce qui me concerne, ne prenez, je vous en prie, aucun souci; nous autres, gentilshommes bretons, nous passons pour avoir le crâne fort dur et le poignet assez solide. Malheur au premier qui entrera!

L'inconnue, sans tenir compte des paroles du chevalier de Morvan, se leva d'un bond, et s'élançant vers la porte, fit tourner la clef dans la serrure; puis, pâle comme une morte, elle recula en chancelant sous le poids d'une émotion indicible, et alla tomber moitié couchée moitié assise sur le pied du lit. Le chevalier, debout et immobile devant elle, la contemplait avec une véritable stupéfaction, se demandant

presque, tant cette aventure lui semblait étrange, s'il n'était pas le jouet d'un songe.

— Ah! monsieur, reprit bientôt l'inconnue en rompant la première le silence, je vous dois la vie!...

— Vous me devez tout au plus une explication, lui répondit de Morvan, qui, donnant une violente secousse au flambeau, débarrassa la chandelle qu'il supportait de ses carbonisations et lui rendit toute sa clarté.

— De grâce, monsieur, ménagez ma pudeur et ayez pitié de ma honte, reprit l'inconnue en ramenant sur sa poitrine, par un geste plein d'un gracieux effroi, ses longs cheveux noirs épars.

Ces mots, dits d'une voix touchante, appelèrent l'attention du chevalier sur le visage de la jeune femme: il ne put retenir un cri de surprise et d'admiration en apercevant la plus jolie figure qu'il soit possible d'imaginer. Avant et depuis sa rencontre avec Nativa, jamais des traits aussi charmants n'avaient frappé sa vue.

— Veuillez, je vous en supplie, madame, lui dit-il après un assez long silence et d'une voix mal assurée, m'apprendre quels sont les dangers que vous couriez et à quoi je puis vous être utile. Je suis persuadé de la justice de votre

cause : ayez, je vous en conjure, confiance en mon honneur et en mon épée!

— Oh! je ne crois plus à rien, monsieur! répondit l'inconnue qui se mit à verser d'abondantes larmes, j'ai déjà été si indignement trompée! Non, reprit-elle avec force, je ne crois plus à rien!

— La méfiance ne tient pas contre des faits, madame, dit de Morvan après avoir réfléchi; ordonnez, j'obéirai!...

Ces paroles, prononcées avec un ton qui respirait la franchise et la détermination, parurent calmer un peu les appréhensions et la douleur de la jeune femme, qui bientôt cessa de pleurer et leva enfin sur le chevalier ses grands yeux encore humides et déjà souriants.

Soit que la bonne grâce de Morvan, ou mieux encore sa respectueuse attitude, eût charmé ou rassuré la belle inconnue, toujours est-il qu'après avoir considéré pendant quelques instants à la dérobée le chevalier, elle parut reprendre confiance.

— Vous m'avez demandé tout à l'heure une explication. monsieur, lui dit-elle, rien de plus juste. Il est bien naturel que vous désiriez connaître quelle est la malheureuse que vous protégez.

— Je ne mets, je vous prie de le croire, aucune condition à l'offre de mon dévouement, s'écria de Morvan en l'interrompant; la curiosité n'entre pour rien dans mon désir ; seulement j'ai pensé que si j'étais instruit de vos malheurs passés et de votre position présente, cela pourrait peut-être bien me suggérer une idée utile à vos intérêts.

— Je vous remercie, monsieur, de vos généreuses intentions, mais hélas! mon passé tue mon avenir! je n'aspire plus qu'après l'oubli du monde et l'austère solitude d'un couvent! Toutefois je ne voudrais pas vous laisser une impression trop défavorable de moi, reprit vivement la belle inconnue après un léger silence, et puis, plus que jamais, j'ai besoin de votre courage.

Pendant que l'étrange visiteuse prononçait ces paroles d'une voix douce et pénétrante, de Morvan la contemplait avec une admiration tellement naïve et sincère, que, l'eût-elle remarquée, il lui eût été difficile de s'en formaliser.

— Je me nomme Ismérie, continua-t-elle, et je suis la fille du comte de Blinval, dont le nom illustre ne vous est sans doute pas inconnu?

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit de Morvan.

— Quoi ! vous n'avez jamais entendu parler de mon père ? Mais il n'y pas une personne à la cour qui ne sache la haute position de fortune et la grande noblesse du comte de Blinval.

— Aussi ne suis-je pas de la cour, mademoiselle ; j'arrive du fond de la Bretagne.

— Vous m'étonnez au delà de toute expression ! Vous paraissez être cependant un cavalier accompli !

De Morvan s'inclina en rougissant, et la fille de l'illustre comte de Blinval, après cette remarque un peu légère, continua son récit :

— Fille unique et héritière de biens immenses, j'étais entourée sans cesse de prétendant à ma main. Pas un jour ne se passait sans que mon père ne reçût pour moi une demande en mariage ; mais, enfant capricieuse et adulée, l'idée de me donner un maître m'épouvantait, et je refusai tous les partis.

« Il y a environ deux mois que le vicomte de Chamarande, exilé de la cour pour ses débordements, arriva dans notre province et vint trouver mon père, pour solliciter sa protection et son crédit.

« Le vicomte de Chamarande est d'une fort

bonne famille; mais, en revanche, il possède tous les défauts imaginables : violent, cruel, menteur, joueur, débauché, sans foi ni loi, il est complétement incapable d'une action généreuse; par contre, quand son intérêt ou ses passions sont en jeu, il ne recule devant aucun crime, aucune infamie. Jamais monstre plus hypocrite et plus séduisant n'a déshonoré la race humaine.

« Le vicomte se présenta à nous comme une victime; il joua la candeur, la vertu, répandant quelques aumônes dans la campagne, et ne tarda pas à se faire adorer des naïfs paysans. De tous les côtés, c'était un concert de louanges sur son compte.

« Que vous dirai-je ! Je me laissai prendre à cette hypocrisie, et, reconnaissante au vicomte de ce qu'il ne m'avait jamais adressé de ces sots hommages dont les autres hommes étaient si prodigues envers moi, j'éprouvai bientôt pour lui une véritable amitié de sœur...

« Il y a quatre jours je me promenais à la nuit tombante dans le parc du château de mon père, lorsque au détour d'une allée, je me trouvai face à face avec le vicomte qui, pâle, les habits en désordre, et la respiration oppressée, paraissait en proie à une émotion extrême !

« — Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il en m'apercevant et sans me donner le temps de l'interroger, c'est le ciel qui vous envoie !...

« Le vicomte me prit alors, tant son égarement était grand, par le bras et m'entraîna avec lui. Tout le temps de la route il ne cessait de répéter : Ah ! la malheureuse ! l'infortunée ! arriverons-nous à temps encore pour la sauver !

« J'avais beau l'interroger, il ne me répondait pas ; seulement son exaltation croissait de plus en plus.

« Enfin, après une minute de marche, nous sortîmes du parc par une porte dérobée qui donnait sur la grande route.

« — Mademoiselle, me dit le chevalier avec égarement et en tombant à mes genoux, vous qui êtes un ange de bonté, vous ne laisserez pas mourir ma sœur sans secours ! Ah ! l'infortunée ! l'infortunée ! voilà donc où l'a conduite enfin ce fol amour que j'ai si souvent déploré ! Ah ! misérable séducteur ! dussé-je te poursuivre jusqu'au bout de l'univers, je saurai bien t'atteindre !

« Le chevalier, en parlant ainsi, me poussait vers un carrosse arrêté au milieu du chemin.

« — Elle est là ! elle est là ! Oh ! je n'ose la voir ! ma vue lui ferait mal ! me dit-il en entr'ouvrant

la portière. Montez, je vous en conjure, et assurez-la que mon cœur de frère lui pardonne.

« J'étais tellement émue et si troublée, que je ne fis aucune objection, aucune résistance : j'entrai dans le carrosse !

« Infamie et trahison ! le vicomte, s'élançant alors derrière moi et me montrant un poignard :

« — Si vous criez, si vous prononcez un mot, vous êtes une femme morte, me dit-il.

« Puis, refermant la portière :

« — Fouette cocher ! ajouta-t-il.

« Et le carrosse partit avec la rapidité de l'éclair.

— Il paraît qu'il n'était pas alors attelé avec les chevaux de labour que j'ai vus, interrompit de Morvan.

— Non, monsieur, se hâta de répondre l'infortunée Ismérie en rougissant d'une façon presque imperceptible, le carrosse, lorsque je fus enlevée, était traîné par deux magnifiques coursiers de race...

— Qui sont morts sans doute à la peine...

— Oui, monsieur ! après une course effrénée de douze heures... Je termine mon récit : la crainte, l'horreur, la stupéfaction que j'éprouvai étaient telles que le vicomte n'avait pas

besoin de me recommander le silence : j'étais anéantie! Le misérable profita de mon état pour me bâillonner d'abord, puis pour m'attacher ensuite les mains. Je perdis alors connaissance.

L'infortunée Ismérie s'arrêta : des sanglots étouffaient sa voix.

De Morvan indigné et ému à l'extrême serrait ses poings avec rage : enfin rompant le silence :

— Et lorsque vous revîntes à vous? dit-il.

— Lorsque je revins à moi, répéta Ismérie en baissant la tête avec confusion, le vicomte de Chamarande me déclara qu'il ne m'aimait pas, mais que, ne possédant plus une obole de patrimoine et voulant à tout prix refaire sa fortune, il m'avait compromise afin de rendre un mariage inévitable entre lui et moi.

— Mais, mademoiselle, ce forfait ne doit pas rester sans vengeance! s'écria de Morvan avec toute l'énergie de son honnêteté révoltée. Puisque vous avez bien voulu me confier la défense de vos intérêts, je vais aller trouver ce Chamarande et...

— Gardez-vous bien de cette démarche, elle ne pourrait qu'aggraver ma position! s'écria Ismérie en se jetant au-devant du chevalier qui, son épée sous le bras, se dirigeait déjà vers la porte.

— Quoi ! dit de Morvan avec force, vous consentiriez à retourner auprès de ce monstre !

— Ce sacrifice est nécessaire à mon honneur ! Si, dans votre généreuse colère, vous immoliez cet infâme Chamarande, qui pourrait me justifier ? Personne ! on me prendrait pour sa complice ! Sa vie, vous le voyez, est indispensable à ma justification !

— Alors en quoi puis-je vous servir, mademoiselle ?

— En veillant à ma sûreté ! Vous suivrez de loin ma prison roulante, et, une fois à Nantes, vous avertirez la justice et vous ferez arrêter le vicomte.

— J'obéirai à votre volonté, quoi qu'il m'en coûte, mademoiselle, répondit tristement de Morvan : il est bien pénible pourtant de voir une femme digne de toutes les admirations et de tous les respects, qu'un misérable outrage pour ainsi dire sous vos yeux, et de laisser son épée au fourreau.

— Oh ! croyez que j'apprécie, comme ils méritent de l'être, votre dévouement et votre courage ! s'écria Ismérie avec une émotion profonde et en saisissant, par un geste irréfléchi et plein de reconnaissance, les mains du jeune homme dans les siennes.

Au contact inattendu de cette main souple et délicate comme celle d'une enfant, un nuage passa devant les yeux de Morvan ; les battements de son cœur s'entendaient au milieu du silence de la nuit. Ismérie oubliant sans doute, dans sa joie de trouver un si précieux défenseur, le désordre de sa toilette, se leva et resta pendant quelques secondes placée devant le chevalier dans une pose pleine d'abandon et de grâce.

— Oh ! monsieur ! murmura-t-elle enfin, comment me sera-t-il jamais permis de reconnaître votre admirable générosité !...

De Morvan tressaillit, puis, paraissant faire un violent effort sur lui-même, il retira sa main restée dans celle de la jeune fille, et se reculant brusquement d'un pas :

— C'est au nom de celle que j'aime, lui répondit-il avec un indicible accent de mélancolie passionnée, que je vous ai offert mes services. Qui sait, si, elle aussi, n'aura pas un jour besoin de la loyauté et du courage d'un homme de cœur ?...

A ces mots, la fille du comte de Blinval leva au ciel un regard plein d'admiration, puis se dirigeant vers la porte qu'elle ouvrit, elle sortit en adressant au jeune homme un dernier signe de tête en guise d'adieu.

— Oh ! Nativa ! s'écria alors de Morvan avec une explosion contenue, s'il m'est permis de me servir de cette expression : je ne t'avais encore sauvé que la vie, à présent seulement j'ai le droit de dire que je t'aime !

Trop vivement ému de la scène qui venait de se passer pour pouvoir songer à reprendre son sommeil interrompu, le jeune homme se mit à se promener de long en large dans sa chambre.

L'abominable conduite du vicomte de Chamarande l'indignait, et il lui fallut un effort réel de volonté pour ne pas céder à la tentation qu'il éprouvait d'aller le provoquer sur l'heure.

— Peut-être n'aurais-je pas dû, pensait-il, quitter ma grève de Penmarck ! A peine ai-je perdu de vue mes rochers, que déjà je rencontre sur ma route l'humiliation et la perfidie ! A Brest, la réception de la demoiselle Cointo m'a appris combien la noblesse de naissance et de sentiments est considérée comme peu de chose quand elle n'est pas accompagnée par la fortune ; à présent et ici je viens de voir à quel degré d'infamie l'amour de l'or peut faire descendre un gentilhomme... Qui me dit qu'à chaque pas, à mesure que j'avancerai dans la société, je ne perdrai pas une illusion ! J'acquerrai de l'expérience... je réussirai ! Soit ! Mais

que m'importe si j'arrive tellement vieilli de cœur au but de mes désirs, que je sois mort à tout noble sentiment, mort à l'amour !... Non ! reprit de Morvan avec feu, j'ai tort de craindre ! la pensée de Nativa suffira, je le sens, pour sauver mon âme.

Le jeune gentilhomme continua pendant encore une heure à arpenter sa chambre de long en large, puis peu à peu ses pensées se calmèrent, et, la fatigue de la journée aidant, il sentit le sommeil peser sur ses paupières, et il se jeta sur son lit.

A peine venait-il de s'endormir quand des cris affreux, déchirants, le réveillèrent : de Morvan sauta sur son épée, prit un pistolet et s'élança dehors.

Cette fois, du moins, il savait à quoi s'en tenir : aussi n'éprouva-t-il ni hésitation, ni surprise ; seulement une idée terrible et qui le fit pâlir lui traversa l'esprit : il craignit d'arriver trop tard !

— Me voici ! Du courage, Isméric ! dit-il.

Puis, prenant son élan, il traversa la cuisine et se précipita sur la porte de la chambre occupée par le vicomte de Chamarande et sa victime.

A son grand étonnement, la porte céda sans

effort ; il entra. La chambre était vide de ses hôtes.

De Morvan, un moment indécis, se consultait sur le parti qu'il devait prendre, quand les cris : Au secours! A l'assassin ! retentirent avec plus de force que jamais; cette fois, ils venaient de la campagne.

Le jeune homme rentra dans la cuisine, d'un bond traversa la cour, appela, en passant près de l'écurie et sans ralentir sa course, son domestique Alain, et se mit à courir dans la direction d'où partaient les cris de détresse.

Au même instant, un homme blotti dans un des angles obscurs de la vaste cheminée de la cuisine se glissait sur la pointe des pieds dans l'appartement du chevalier, et, en ressortant aussitôt, se rendait, toujours avec la même précaution et en rasant la muraille de l'auberge, dans l'écurie, qu'Alain réveillé par son maître venait de quitter.

Les alentours du village de Nort sont semés de ronces et de broussailles : aussi quoique la lune alors dans son plein éclairât la campagne, de Morvan fut-il assez longtemps avant de pouvoir parvenir à s'orienter.

Enfin. il aperçut à une centaine de pas devant lui une personne qui fuyait : c'était Ismérie. Il la rejoignit presque aussitôt.

— Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il, c'est M. de Morvan, votre défenseur. Vous n'avez plus rien à craindre!

La jeune fille était, à ce qu'il paraît, en proie à une telle terreur qu'elle ne reconnut pas d'abord le chevalier.

— Grâce, vicomte! lui dit-elle avec égarement, ne me tuez pas... je ne vous trahirai pas... je m'avouerai votre complice... je serai votre esclave!...

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine et sans une grande perte de temps que le chevalier put faire comprendre à la fille du comte de Blinval qu'au lieu d'être tombée entre les mains de son persécuteur, elle se trouvait, au contraire, sous la protection d'un ami.

— Ah! béni soit le ciel! s'écria alors Ismérie avec une reconnaissance passionnée, vous êtes mon bon ange!

Les sanglots étouffaient la voix de la jeune fille.

— Suivez-moi, mademoiselle, lui dit de Morvan, et n'ayez aucune inquiétude. Foi de Dieu! ce vicomte de Chamarande ne vous persécutera plus. Il a péché, c'est un homme mort.

Quand de Morvan disait de quelqu'un : « Il a péché, » c'était de sa part, ainsi que nous l'a

appris Alain au commencement de cette véridique histoire, le signe infaillible d'une profonde et terrible colère.

Dans ces moments-là, le chevalier éprouvait à un tel point le sentiment de sa force, qu'il ne mettait même pas en doute l'accomplissement de ses menaces; et on eût été souverainement injuste en l'accusant de fanfaronnade : il parlait avec une conviction et une sincérité complètes.

Aussi, quand se retournant vers mademoiselle de Blinval il lui eut dit simplement et sans aucune emphase : « Foi de Dieu, le vicomte de Chamarande ne vous persécutera plus! il a péché, c'est un homme mort! » la jeune fille éprouva une vive émotion, accompagnée d'une grande pâleur. En effet, assister à la mort violente d'un homme est toujours pour une femme, eût-elle même à se plaindre horriblement de la conduite de cet homme envers elle, un spectacle triste et affreux : il n'y a donc pas lieu de s'étonner si mademoiselle de Blinval essaya de modérer la fureur du chevalier.

De Morvan, impassible en apparence, l'écouta le temps strictement voulu pour lui prouver son respect, puis l'interrompant alors :

— Mademoiselle, lui dit-il, mon obéissance à vos ordres a manqué de vous coûter la vie. Il

y a de dures nécessités devant lesquelles on ne doit jamais reculer. Vous avez bien voulu déjà me confier vos intérêts, mettez, je vous prie, le comble à vos bontés, en me permettant d'agir à présent à ma guise.

Après cette réponse, de Morvan se dégagea doucement de l'étreinte de la jeune fille, qui l'avait saisi par le bras, et se dirigea d'un pas ferme, égal et résolu, vers l'auberge où il pensait trouver le vicomte de Chamarande.

Une vingtaine de pas avant d'arriver, il rencontra Alain qui. tenant son mousqueton par le bout du canon, comme si c'eût été un penbas, revenait d'explorer de son côté la campagne.

— Ah! M. le chevalier, s'écria le bas Breton avec élan, que je suis donc content de vous revoir! J'ai cru. en vous entendant m'appeler, que vous aviez affaire avec un nouveau Legallec, et je me suis élancé, sans pouvoir vous rejoindre, à votre poursuite. Que se passe-t-il donc?

— C'est un homme qui a péché, Alain, répondit de Morvan.

— Alors son compte est bon. Je vous accompagne.

— Je te le défends! Tu vas. au contraire, rester avec mademoiselle et veiller à sa sûreté.

Alain regarda alors avec plus d'attention la malheureuse victime de la perfidie de Chamarande, puis rougissant jusqu'au blanc des yeux :

— Je pense, sauf le respect que je vous porte, M. le chevalier, répondit-il, que mademoiselle ferait mieux, au lieu de courir les champs la nuit, de s'occuper un peu de sa toilette et de s'attifer d'une manière plus décente. Je ne reste pas avec elle, moi !

De Morvan, en toute autre circonstance, eût sans aucun doute rudoyé Alain, mais les moments étaient précieux ; il n'y avait pas de temps à perdre ; il ne répondit pas.

— Je vous en conjure, monsieur, lui dit vivement mademoiselle de Blinval, laissez-moi seule ici !... N'exigez pas que j'assiste à la scène sanglante qui va se passer !... Et puis, qui sait si le vicomte de Chamarande, outré de voir sa proie lui échapper, ne tournera pas sa rage contre moi !... Il est armé de pistolets, et...

— Vous avez raison, mademoiselle, interrompit de Morvan. Il vaut mieux que vous attendiez à l'abri le châtiment du coupable.

— C'est-à-dire l'issue de ce combat que je déplore et qu'il m'est impossible d'empêcher ; car M. de Chamarande, je dois lui rendre cette

justice, est brave, et il se défendra comme un lion...

— Je le désire de tout mon cœur, sa lâcheté me gênerait. Ainsi, mademoiselle, je vous retrouverai ici?

— Oui, monsieur, oui, mon généreux défenseur; je vais me réfugier dans ce hangar, répondit la fille du comte de Blinval en entrant dans l'écurie, et prier pour que Dieu vous protége!

De Morvan salua profondément la jeune fille; puis se retournant vers Alain :

— A présent, suis-moi! lui dit-il.

— J'aime mieux ça! répondit le bas Breton.

Quelques secondes plus tard, le chevalier pénétrait dans la cuisine de l'auberge, où régnait une profonde obscurité.

— Eh! maître, lui dit Alain à voix basse et en le touchant à l'épaule, m'est avis que puisque celui que vous cherchez a des pistolets, il ne lui sera pas bien difficile de vous envoyer en toute impunité une balle dans la tête. Laissez-moi aller chercher la lumière qui brûle dans votre chambre. Une fois que vous y verrez clair, vous n'aurez plus à craindre de trahison et vous punirez le coquin à coup sûr.

Le conseil du bas Breton était fort sensé : de Morvan l'accepta avec reconnaissance.

— Va chercher la lumière, dit-il à Alain.

Alain s'empressa d'obéir, et revenant bientôt en tenant à la main une chandelle allumée, il passa devant son maître et entra résolûment le premier dans la chambre occupée par le vicomte de Chamarande.

Une double exclamation d'étonnement, poussée simultanément par le bas Breton et par le gentilhomme, retentit.

— Personne! Il est parti!... s'écria de Morvan.

— Tiens! il a eu soin d'emporter ses hardes, dit Alain.

Le maître et le domestique se regardèrent.

— Ah ! jour de Dieu ! reprit vivement Alain, M. le chevalier, avez-vous votre or sur vous?

— Non ; pourquoi cette question?

— C'est que j'ai aperçu, en allant chercher de la lumière, deux louis tombés sur le parquet de votre chambre !... On nous a volés !...

A ce cri parti du fond du cœur de son domestique, de Morvan éprouva comme un éblouissement et il s'élança dans sa chambre. Hélas ! Alain n'avait deviné que trop juste. La ceinture de cuir qui contenait toute la fortune du jeune homme

et qu'il avait déposée sur la chaise avait disparu.

Cette découverte produisit une telle impression sur le malheureux gentilhomme qu'il resta, pendant quelques instants, incapable de prononcer une parole.

— Non, c'est impossible, dit-il enfin, j'aurai mal cherché.

D'une main qui tremblait il souleva d'abord, puis jeta ensuite par terre le mince matelas de son lit. La ceinture ne se trouvait pas sur la planche. Son malheur se confirmait.

Il me faudrait un pinceau pour rendre le désespoir comique et profond, tout à la fois, que reflétait le visage d'Alain ; le pauvre garçon était, littéralement parlant, anéanti.

— Allons, mon gars, du courage, lui dit de Morvan, tout espoir n'est pas encore perdu ; il est presque certain que nous rattraperons ce Chamarande : nous sommes admirablement montés et lui est à pied ; du courage !...

— Ah ! mille démons ! s'écria le bas Breton, la coquine payera au moins pour lui.

— De qui veux-tu parler? de mademoiselle de Blinval?... Alain, la douleur t'égare ! Cette infortunée est encore plus à plaindre que nous...

— A plaindre! une éhontée pareille!... Allons donc, M. le chevalier!... C'est-à-dire... tenez, j'étouffe... C'est une femme, c'est vrai... mais, ma foi, tant pis...

Alain, suffoqué par la colère, s'élança hors de la chambre; de Morvan le suivit.

A peine nos deux infortunés voyageurs venaient-ils de mettre le pied hors de l'auberge, qu'ils virent sortir de l'écurie, d'un côté le vicomte de Chamarande et mademoiselle Ismérie de Blinval, de l'autre Jasmin et son compagnon, qui, montés, les deux premiers sur le magnifique cheval de de Morvan, les deux derniers sur le vigoureux bidet d'Alain, s'enfuyaient à fond de train.

— A revoir, chevalier! cria la perfide Ismérie d'une voix entrecoupée par un rire insolent. Ce Chamarande est un scélérat, mais que voulez-vous? je l'aime!

A cette confirmation si irrécusable et si inattendue de son malheur, qu'aggravait et compliquait encore la perte de son cheval, de Morvan, malgré toute son énergie et sa présence d'esprit, resta immobile, le cou tendu, la bouche entr'ouverte et comme frappé de paralysie. Il n'en fut pas de même d'Alain.

— Moi aussi, je cours bien! s'écria-t-il. Ma

bonne Notre-Dame d'Auray, trois cierges si je rattrape ces voleurs!

Prenant alors son élan, le bas Breton se jeta de toutes ses forces à la poursuite des fuyards.

Une minute ne s'était pas écoulée depuis le départ de son domestique, que de Morvan, resté toujours à la même place, entendit retentir une détonation. Craignant que son fidèle Alain n'eût été victime de son dévouement, il s'élança à son tour de toute sa vitesse dans la direction d'où venait le coup de feu. Heureusement les appréhensions du jeune homme n'étaient pas fondées. Il ne tarda pas à reconnaître Alain qui, la tête basse, l'air humilié et la démarche trainante, s'en revenait de son infructueuse expédition.

— Eh bien? lui demanda de Morvan.

— Eh bien, M. le chevalier, à présent il m'est prouvé que les chevaux courent mieux que les hommes.

— Ce coup de feu que j'ai entendu?

— Oui, parlons-en de ce coup de feu, répondit Alain avec une mauvaise humeur croissante. J'avais bien raison de prétendre, moi, que ces mousquets coupés ne sont bons qu'à parader et qu'ils ne valent rien du tout à l'usage.

— Tu as manqué ton homme?

— C'est-à-dire que je les ai manqués tous les deux, ou du moins si je les ai touchés, faut croire que les balles envoyées par les mousquetons ne sont pas bien dangereuses, car mes deux gredins ont continué leur chemin comme si de rien n'était. J'avais tout de même joliment visé !...

— Allons, cette fois tout espoir est perdu, murmura de Morvan en reprenant le chemin de l'auberge.

— Aussi, pourquoi vous être mêlé des affaires de ces gens ? lui dit Alain ; je vous avais averti.

— C'est, ma foi, vrai ! Que veux-tu ! on ne peut rien contre la destinée !

— Oh ! on ne peut rien contre la destinée, ça ne m'est pas prouvé... Trois cierges brûlés à propos changent bien des choses... Quel malheur qu'il n'y ait pas ici une église ! Ma bonne Notre-Dame d'Auray et moi, nous nous entendons si bien... Ça ne ferait pas un pli. Avant une heure, nous aurions de nouveau nos chevaux et notre or.

— Que faire à présent, Alain ? Que devenir ? Comment continuer, sans un sou en poche, notre voyage ?

A cette question de son maître, un sourire

de contentement et de triomphe éclaira le visage renfrogné du bas Breton.

— Nous ne sommes pas encore aussi malheureux et aussi dénués de ressources que vous vous l'imaginez, M. le chevalier, lui répondit-il d'un air narquois.

— Quelles ressources me connais-tu ?

— Dame, je ne suis pas aussi confiant que vous, moi ! Là où je suis, là est mon argent ! Nous ne nous quittons jamais !... J'ai mes économies !...

— Mais tes économies ne m'appartiennent pas, mon gars ; il me serait pénible d'en disposer, même avec ton agrément.

— Pourquoi cela, mon maître ?

— Parce que, répondit de Morvan en hésitant, nous ne sommes pas, toi et moi, de condition égale.

— C'est juste ! Alors, lorsque vous aurez de l'argent, vous me rembourserez le double de ce que je vous aurai prêté.

— Si c'est ainsi, j'accepte, Alain ; seulement, je crains bien que tes économies ne soient pas assez considérables pour nous permettre d'atteindre Paris.

— Je vous demande bien pardon, maître, répondit Alain, qui s'arrêtant un instant pour

donner plus de solennité à sa révélation, reprit bientôt avec emphase : M. le chevalier, je possède cinq écus de six livres !

Le bas Breton dissimulait le sixième de sa richesse, c'est-à-dire un écu ; mais il pensait qu'il valait mieux garder cet argent en réserve pour un nouveau cas extrême que de le donner à son maître.

La stupéfaction du bas Breton fut grande quand de Morvan lui répondit, en souriant tristement, que ces cinq écus, du moment qu'il devait acheter au moins un cheval, ne pourraient lui être d'aucune utilité.

— Tenez, M. le chevalier, s'écria-t-il, je crois que le parti le plus sage que nous ayons à prendre est de retourner à Penmarck. Vous trouverez facilement crédit pour faire rebâtir notre maison ; vous tâcherez d'oublier vos idées de fortune, de ne plus vous rappeler ce voyage, et nous reprendrons notre ancien train de vie.

On conçoit combien ce projet devait peu sourire à l'amoureux jeune homme. Aussi ne daigna-t-il même pas le discuter et se contenta-t-il de répondre à Alain :

— Tu es libre, mon gars, de ne pas lier ton sort au mien et de reprendre, si bon te semble, le chemin de Penmarck. Quant à moi, dussé-je,

pour atteindre Paris, me traîner à pieds sans chaussure et en demandant l'aumône de mon pain, je poursuivrai ma route et j'arriverai.

— Alors nous arriverons ensemble, M. le chevalier, dit Alain. Vous me croyez donc un bien abominable gredin pour vous figurer que je m'en vais vous abandonner ainsi? Mais il se fait tard et vous avez besoin de repos; rentrez chez vous et tâchez de dormir. Demain matin nous causerons, si vous voulez bien le permettre, sur le parti qu'il nous reste à prendre. On prétend que la nuit porte souvent conseil...

De Morvan, malgré l'excellente recommandation d'Alain, ne put jusqu'au lendemain matin fermer les yeux. Le malheur qui était venu fondre si à l'improviste sur lui entraînait à sa suite de telles conséquences, que le pauvre jeune homme n'osait en calculer la portée. Il ne voyait qu'une chose dans son infortune, c'est qu'à moins d'un hasard réellement merveilleux, et les hasards de cette nature sont rares, il n'arriverait probablement pas à temps à Paris pour y retrouver Nativa. Cette pensée lui torturait le cœur et lui faisait éprouver des élans d'une rage folle, à douter de sa raison. Il eût certes, en ce moment, vendu sans hésiter dix années de sa vie pour une poignée d'or.

La profonde scélératesse de la prétendue fille du chimérique comte de Blinval confondait également son esprit : il ne comprenait pas tant de ruse et de perfidie.

— Hélas ! se disait-il avec découragement, j'ai peut-être trop présumé de mes forces en voulant tenter de me créer une position, de réussir ! Si au début de mon voyage il suffit d'une coquine de basse espèce pour que je sois ridiculement joué, que sera-ce donc lorsque je me trouverai plus tard aux prises avec les vices des grands seigneurs, avec l'astuce des courtisans blanchis sous le harnois de l'intrigue. On ne daignera même pas me prendre au sérieux ! On me montrera au doigt comme une curiosité armoricaine ! Ah ! jour de Dieu ! pour ça non ! On trompe un de Morvan, mais on ne le raille pas... Aux mauvaises plaisanteries j'opposerai la pointe de mon épée... Le rire cesse devant le sang... Oui, mais Nativa est riche, puissamment riche, m'a-t-elle dit. Il me faut donc de l'or, beaucoup d'or, pour devenir son égal. Sans cela, quelque grand seigneur... Oh ! jamais ! ajouta de Morvan en pâlissant, je la tuerai plutôt !...

Lorsque, trois heures plus tard, le soleil éclaira l'horizon, le jeune homme, toujours

livré à ses réflexions, arpentait encore, d'un pas saccadé et nerveux, l'intérieur de sa chambre. Alain se présenta bientôt devant lui.

— Maître, lui dit-il en entrant, je viens prendre vos ordres et vous communiquer une idée qui m'est venue.

— D'ordres, je n'en ai pas à te donner. Voyons ton idée.

— Elle est bien simple. Nos voleurs de cette nuit ont laissé, en se sauvant, quatre chevaux et un carrosse dans l'écurie. Qui nous empêche de prendre pour nous deux de ces chevaux, ceux que montaient Jasmin et son compagnon, et de vendre à l'aubergiste les deux autres et le carrosse. De cette façon, nous rattraperons peut-être une partie de notre argent.

— En effet, répondit de Morvan après un moment de réflexion, je ne vois rien qui s'oppose à cela. Va me chercher l'aubergiste.

— Voilà plus d'une heure que je cours en vain de tous les côtés pour le trouver. C'est drôle tout de même que nous n'ayons pas aperçu cet homme depuis hier soir, et qu'il ne se soit pas montré quand cette éhontée, à peine habillée, criait à tue-tête : A l'assassin! au meurtre! Peut-être était-il d'accord avec nos voleurs.

Alain achevait à peine de prononcer ces mots,

lorsque l'aubergiste apparut à l'entrée de la chambre.

— Salut, mon gentilhomme, dit-il d'une voix sonore et joyeuse en s'adressant à de Morvan ; j'espère que vous avez passé une bonne nuit. Je viens savoir si, avant de vous remettre en route, vous ne désirez pas prendre le coup de l'étrier.

Quoique le chevalier fût devenu, depuis sa déplorable aventure, d'un remarquable scepticisme, il ne put cependant s'empêcher de convenir en lui-même que rien dans la contenance de l'aubergiste ne dénotait la gêne, l'affectation ou l'embarras. Néanmoins, après lui avoir raconté en peu de mots le guet-apens dont il avait été la victime, il lui demanda comment lui, le maître de l'auberge, n'était pas accouru en entendant les cris poussés par la fausse fille du comte de Blinval.

— Tudieu ! répondit en riant l'aubergiste, s'il fallait me déranger chaque fois qu'il se fait du tapage dans ma maison, je ne dormirais pas une nuit sur quatre. Il ne se passe guère de semaine sans que plusieurs vols aient lieu ici. Moi, ça ne me regarde pas ; je ne suis pas la maréchaussée. Le soir, avant de me coucher, je fais payer aux voyageurs leur écot, j'enferme ma

vaisselle à clef, et je me retire dans mon grenier, les laissant libres de se tuer, de se voler et de se quereller à leur aise. L'auberge de *l'Enchanteur Merlin* est avantageusement connue pour la liberté sans bornes dont y jouissent ceux qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

A ces raisons il n'y avait rien à répondre. De Morvan, afin de ne pas perdre en vaines discussions un temps précieux, proposa alors à l'aubergiste de lui vendre le carrosse et les deux chevaux de labour laissés par les voleurs. A cette proposition l'hôte éclata de rire.

— Que diable voulez-vous que je fasse d'un carrosse? répondit-il; je ne suis pas assez riche pour entretenir une livrée! Et puis, en supposant, par impossible, que j'eusse l'idée de monter sur un grand pied ma maison, vous figurez-vous bonnement que je serais assez niais pour payer en beaux écus comptant un carrosse probablement volé, et que l'on pourrait me réclamer d'un jour à l'autre? Nenni!...

Ces paroles furent pour Morvan un trait de lumière. Il comprit qu'en s'emparant des deux rosses laissées par le prétendu vicomte de Chamarande, il s'exposait à se voir impliqué dans une vilaine affaire. S'adressant alors à Alain :

— Mon gars, lui dit-il, le hasard te retire à

Nort le bidet qu'il t'avait donné à Brest, que la volonté de Dieu soit faite. Lorsque nous quittâmes Penmarck tu me suivais à pied, j'espère que tu ne te refuseras pas, à présent que je suis démonté, de m'accompagner encore.

— Vous allez à pied, M. le chevalier! s'écria Alain d'un air indigné; c'est impossible.

— Tellement possible, mon gars, que je commence déjà mon voyage, répondit le gentilhomme, qui, adressant un signe d'adieu à l'aubergiste, s'éloigna aussitôt d'un pas rapide et sans retourner la tête.

A un quart de lieue environ de l'auberge, de Morvan ayant cru entendre partir de derrière un buisson des gémissements et des soupirs, quitta la grande route et se dirigea en toute hâte vers l'endroit d'où semblaient venir ces plaintes: que l'on juge de l'étonnement du chevalier lorsqu'il aperçut, gisant à terre et baigné dans son sang, un homme prêt à rendre le dernier soupir.

— Vive Dieu! s'écria joyeusement Alain, les Français ne sont pas si sots que je le croyais. Leur invention des mousquetons est réellement une fort belle chose.

Le bas Breton venait de reconnaître dans l'homme blessé le compagnon de Jasmin.

VIII

L'apparition de de Morvan ne causa aucune émotion au complice du prétendu vicomte de Chamarande ; le misérable sentait la mort si près de lui qu'il ne craignait plus ni vengeance, ni châtiment.

— Au nom du ciel, dit-il d'une voix entrecoupée déjà par le commencement de l'agonie, au nom du ciel, donnez-moi à boire... Ma gorge est en feu... une soif intolérable me dévore... de l'eau... de l'eau... je vous en conjure !...

De Morvan fit signe à son domestique, car Alain portait attaché à son cou une gourde pleine

d'eau et de vin, de satisfaire le désir du moribond.

Le bas Breton s'agenouilla auprès du blessé, puis soulevant sa tête d'une main, et de l'autre lui montrant la gourde :

— Je ne te donnerai à boire, lui dit-il, qu'autant que tu répondras avec sincérité à mes questions.

— A boire... de l'eau..., répéta le blessé d'une voix étranglée et à peu près inintelligible.

— Réellement, je manque de caractère et je suis trop bon ! Allons, tiens, voici la gourde.

Le misérable s'en saisit avec empressement ; mais à peine eut-il absorbé deux ou trois gorgées du liquide, qu'Alain la lui arracha brusquement, en disant :

— Pour le moment en voilà assez ! A présent tu dois pouvoir parler! Si je suis content de ta franchise je doublerai la dose ! Quel est ce vicomte de Chamarande et la coquine qui l'accompagne ?

— Chamarande, Jasmin et moi, sommes des déserteurs du régiment d'Anjou. Quant à Isméric, c'est... tout ce que vous voudrez... une créature perdue.

— D'où provenaient votre carrosse et vos chevaux ?

— D'un vol... nous les avions pris la veille à

une troupe de comédiens ambulants. Mais à boire, oh! encore un peu d'eau...

— Je t'en donnerai à discrétion, si tu réponds aussi franchement que tu me parais l'avoir fait jusqu'à présent, à une dernière question : quels sont les vrais noms de Chamarande et de Jasmin, quelle route ont-ils suivie, où pourrons nous les retrouver?

— Chamarande se nomme Rigaut, et Jasmin Picou... Quant à la route qu'ils ont suivie, je vous jure que je l'ignore. Nous nous sauvions à l'aventure quand votre balle m'a atteint... A présent j'ai dit tout ce que je savais... de l'eau !... à boire !...

Le déserteur ne méritait certes guère d'inspirer la pitié ; toutefois les douleurs qu'il endurait étaient si atroces que de Morvan eut compassion de lui.

— Donne ta gourde à ce pauvre diable, dit-il à Alain, et laisse-le boire à son aise et sans le fatiguer davantage par tes questions. Il n'a en ce moment aucun intérêt à nous tromper. Il nous a appris tout ce qu'il sait lui-même.

Le bas Breton obéit. Il présenta de nouveau la gourde au moribond, qui s'en empara par un geste brusque et nerveux ; mais à peine y eut-il porté les lèvres, qu'il la laissa tomber ; un trem-

blement convulsif agita violemment son corps, il roidit ses membres, s'agita pendant quelques secondes, et resta enfin immobile : il était mort!

— Éloignons-nous, dit de Morvan d'un air pensif.

— Vous avez l'air tout triste, mon maître.

— Et je le suis en effet. N'est-il donc pas déplorable de voir un homme se faire tuer misérablement par amour de l'or?...

— Dame! c'est une belle chose que l'or! s'écria Alain avec enthousiasme; mon ambition à moi a toujours été de posséder un louis.

Le chevalier et le bas Breton abandonnèrent alors le cadavre du déserteur et se remirent en route; mais à peine avaient-ils fait une centaine de pas qu'Alain s'arrêta tout court, et s'adressant à son maître :

— Soyez assez bon pour m'attendre un moment, M. le chevalier, lui dit-il; j'ai oublié une chose fort importante.

— Que peux-tu donc avoir oublié, Alain?

— De rendre les derniers devoirs au mort, répondit le serviteur, qui, sans attendre l'assentiment de son maître, s'éloigna en courant. Cinq minutes plus tard le bas Breton était de retour : il paraissait radieux.

— Voici, M. le chevalier, ce qu'il y avait

dans les poches du défunt, dit-il en ouvrant la main et en montrant une dizaine de pistoles en or, c'est bien le moins que l'on reprenne son bien là où on le trouve.

— Tu vois, Alain, qu'il ne faut jamais douter de la bonté de la Providence, répondit de Morvan, qui prit bravement son parti sur cette restitution un peu illégale, mais que sa position ne lui permettait pas de repousser.

— Sans compter, ajouta Alain, que je n'ai rien promis cette fois à ma bonne Notre-Dame d'Auray! C'est encore trois cierges d'économisés.

Vers la fin de la journée, nos deux piétons, après une dure et longue étape, apercevaient déjà les premières maisons d'Ancenis où ils devaient coucher, lorsque au bruit du galop d'un cheval accourant derrière eux, ils retournèrent la tête, puis, presque en même temps, ils poussèrent une exclamation de surprise. Le maquignon Mathurin, monté sur un superbe genet d'Espagne, se trouvait à quelques pas d'eux.

Soit préoccupation d'esprit, soit indifférence, Mathurin parut ne pas remarquer ses anciennes connaissances de Penmarck : il continuait son chemin : quand de Morvan, élevant la voix :

— M. Mathurin, lui cria-t-il, veuillez, je

vous prie, vous arrêter un moment ; j'ai besoin d'échanger quelques paroles avec vous.

Le maquignon ramena à lui la bride de son cheval, qui plia sur ses jambes de derrière et resta immobile.

— Que me voulez-vous, mon ami? demanda-t-il à de Morvan. Quoi ! c'est vous, M. le chevalier, reprit-il presque aussitôt, vous, à pied et dans ce piteux équipage? Ma foi, je serais bien passé cent fois auprès de vous, à vos côtés, sans vous reconnaître. Qu'est donc devenu l'excellent cheval que je vous ai livré à Brest, par suite d'une si déplorable erreur?...

— Ce cheval m'a été volé la nuit dernière ; mais de quelle déplorable erreur voulez-vous donc parler ?

— D'une erreur qui a été commise par mon valet d'écurie et m'a été bien sensible! Le maladroit n'a-t-il pas confondu deux chevaux que je venais de vendre avec ceux que j'étais convenu de vous fournir en échange de Bijou !...

— Alors le cheval qui m'a été volé cette nuit...?

— Ne vous était nullement destiné. A peine averti de cette méprise, je courus de suite à votre hôtel ; mais vous étiez déjà parti depuis plus de quatre heures, et il me fut impossible de vous rattraper. J'en suis pour mes mille livres...

Après tout, je pense, mon gentilhomme. que vous êtes trop juste et trop loyal pour ne pas m'indemniser de cette perte : erreur n'est pas compte.

La réponse du maquignon fit écrouler, comme tombe un château de cartes sous le souffle d'un enfant, l'échafaudage de suppositions élevé par de Morvan et par Alain sur la mystérieuse conduite de Mathurin.

En effet, une maladresse de valet expliquait parfaitement la prétendue générosité du maquignon ; la réclamation de ce dernier achevait enfin d'éclairer tout à fait la position des choses.

— Monsieur, lui répondit de Morvan avec embarras, je ne vous cacherai pas que j'ai été étonné en voyant la beauté du cheval que vous m'aviez envoyé, mais je puis vous donner ma parole que je n'en connaissais pas le prix !... Quant à vous indemniser de la perte involontaire que je vous ai causée, cela m'est, pour le moment, de toute impossibilité. J'ai été, je vous le répète, complétement dévalisé la nuit dernière par des escrocs ; il me reste à peine le strict nécessaire pour continuer ma route... Je pense que vous ne mettez pas en doute ma sincérité. Au reste, mon piteux équipage, pour me servir de vos expressions, vaut à lui seul mieux

qu'un long discours! Tout ce que je puis pour vous, c'est de vous promettre, si la fortune me favorise, de vous tenir compte plus tard du préjudice que vous avez souffert.

— Cela me suffit, mon gentilhomme ; car enfin, légalement parlant, vous ne me devez rien. Et puis, tenez, je ne sais comment cela se fait, mais j'ai confiance, moi, dans votre avenir. La première fois que je vous ai vu, je me suis dit : Voilà un jeune homme qui réussira !

— Que Dieu vous entende, monsieur !

— Il faut avouer, cependant, que jusqu'à présent mes prévisions n'ont pas l'air de vouloir se réaliser. Vous ne progressez guère ; de propriétaire, — elle n'était pas belle, au reste, votre maison, — de propriétaire que je vous ai connu, vous voilà devenu une espèce de vagabond, sans feu ni lieu... Je crains que ce triste début ne vous ait un peu découragé...

De Morvan avait déjà été à même d'apprécier le manque complet d'éducation du maquignon : aussi ces paroles qui, venant de tout autre, l'eussent profondément blessé, n'éveillèrent en lui, dites par Mathurin, ni sa susceptibilité, ni sa colère ; il continua même la conversation.

— Il est vrai, lui répondit-il, qu'en me voyant si impitoyablement dévalisé j'ai ressenti

d'abord du découragement, mais cela a peu duré ; à présent, je suis tout à fait résigné à ma mauvaise fortune !

— Cette philosophie est d'un bon augure ; elle prouve que vous avez le cœur fortement trempé ! Tenez, mon gentilhomme, voulez-vous conclure un nouveau marché avec moi? Je ne sais, mais quelque chose me dit que je dois tirer un profit de vous...

— Voyons ce marché, Mathurin?

— Avant tout, car je ne voudrais pas passer pour un malhonnête homme à vos yeux, reprit le maquignon après un léger silence, établissons bien nos positions respectives : moi, je n'ai nullement besoin de vous ; vous, il n'est guère possible que vous vous passiez de moi ; l'avantage reste donc de mon côté ! Si vous consentez à me souscrire une reconnaissance de cinq cents pistoles d'or, je vous remets à l'instant le dixième de cette somme, soit environ quarante louis?

De Morvan réfléchit un moment avant de répondre :

— Eh bien ! reprit Mathurin, que décidez-vous? Remarquez encore, je vous prie, qu'il ne s'agit pas ici d'usure. L'usurier est un voleur prudent, qui n'avance ses fonds que contre de bonnes garanties et une certitude complète de

remboursement; moi, je suis un spéculateur hardi, qui risque mon argent sur un avenir tout à fait problématique. Au reste, j'ai remarqué que ces affaires aventurées m'ont toujours mieux réussi que mes combinaisons les plus sages. Enfin, voyez, examinez, mais décidez-vous au plus vite. Mes moments sont comptés. et je n'ai pas de temps à perdre.

— Monsieur, répondit de Morvan, je vous remercie de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi; mais je n'en profiterai pas. Emprunter de l'argent quand on ne sait pas de quelle façon on parviendra jamais à le rendre m'a toujours paru une action blâmable, presque déshonorante. Je suis assez résigné pour savoir porter fièrement ma misère, et trop bon gentilhomme pour vouloir exposer mon honneur. Je refuse!

— Vous avez bien réfléchi? Votre refus est tout à fait irrévocable?

— Tout à fait irrévocable, monsieur?

— Alors adieu, chevalier, et bonne chance.

— Adieu, M. Mathurin.

Le maquignon salua alors de Morvan, puis, éperonnant son cheval, il partit au petit galop; mais à peine eut-il fait une centaine de pas qu'il s'arrêta, et, se retournant vers le jeune homme:

— Il est encore temps, lui cria t-il, voulez-vous?

De Morvan se contenta de répondre par un signe négatif de tête. Le maquignon disparut bientôt dans le nuage de poussière soulevé par le galop rapide de son cheval.

Alain qui, par respect pour son maître, n'avait pas pris part à la conversation que nous venons de rapporter, lui adressa, après le départ du maquignon, de très-vives remontrances sur son refus.

— Vous êtes dans votre tort, M. le chevalier, lui dit-il. Jamais vous ne réussirez si vous faites le fier avec tout le monde! Jour de Dieu ! de l'argent, ça s'accepte toujours.

— Alors, Alain tu vendrais pour de l'or ton âme ?

— Au fait, vous avez peut-être eu raison cette fois, mon maître, répondit Alain après avoir réfléchi. Un de Morvan ne peut pas être l'obligé d'un maquignon.

Les deux compagnons de route trouvèrent, en arrivant à Ancenis, une bonne aubaine à laquelle ils ne s'attendaient certes pas, c'est-à-dire des négociants-voyageurs qui, se rendant à Paris et craignant les dangers de la route, leur offrirent, s'ils voulaient se joindre à eux, de leur

louer deux chevaux à raison de cent livres : de Morvan s'empressa d'accepter.

Quinze jours plus tard, le chevalier et son domestique, heureusement arrivés au terme de leur voyage, descendaient, vers les sept heures du soir, à l'entrée de la rue de l'Arbre-Sec, à l'hôtel du Cheval blanc.

Alain avait été effrayé par la grandeur de la ville de Brest, mais la vue de Paris ne parut lui causer qu'une médiocre impression. Le bas Breton, fidèle à son orgueil patriotique, ne voulait pas laisser paraître l'étonnement profond, ou plutôt encore, la stupéfaction véritable que le spectacle, si nouveau pour lui, de la grande ville lui faisait éprouver. C'eût été reconnaître jusqu'à un certain point la suprématie de la France.

Quant à de Morvan, à peine eut-il mis pied à terre sur la Bretagne, que son premier soin fut de s'informer où se trouvait situé l'hôtel d'Harcourt.

Dès que le gentilhomme eut obtenu le renseignement qu'il désirait, il se fit conduire de suite par un garçon de l'hôtel à la chambre qui lui était assignée : il avait hâte, afin de pouvoir sortir sans perdre de temps, de réparer le désordre de sa toilette sérieusement compromise par les fatigues de la route.

Alors seulement il s'aperçut d'une chose à laquelle, dans son impatience de revoir Nativa, il n'avait pas encore songé et qui méritait bien cependant d'appeler toute son attention, c'est-à-dire que ses vêtements usés et déchirés lui donnaient plutôt l'air d'un vagabond que d'un fils de bonne maison.

Impossible de se présenter recouvert de pareilles guenilles devant la fille du comte de Monterey : un habillement complet lui était indispensable.

Cette découverte donna naturellement à de Morvan l'idée de visiter sa bourse : elle contenait dix-sept livres.

— Qu'importe ! dit-il, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, si Nativa m'aime elle sera toute au plaisir de me savoir près d'elle et elle ne songera pas à examiner si je suis accoutré à la dernière mode du jour !

De Morvan, malgré sa prétendue indifférence à l'égard de ses vêtements, se sentait de fort mauvaise humeur et très-embarrassé : tel homme supporte galamment un coup d'épée qui tressaille et bondit de colère et de douleur sous la piqûre prolongée d'une pointe d'aiguille.

Le chevalier se mit, en essayant de se cacher à lui-même cette petite faiblesse, à se promener

d'un air indifférent devant une glace encadrée dans un des trumeaux de la chambre : cette nouvelle inspection de sa personne lui arracha un « jour de Dieu ! » retentissant, accompagné d'un violent coup de talon de botte sur le parquet ; il se trouvait affreux !

— Parbleu ! s'écria-t-il après un moment de réflexion, je suis sauvé ! Comment diable cette idée ne m'est-elle pas venue plus tôt ?...

De Morvan se saisit de ses pistolets, déposés sur son lit, les examina avec attention et comme s'il les voyait pour la première fois, puis les plaçant enfin sous son bras et jetant son manteau sur ses épaules, il sortit de sa chambre et descendit l'escalier en courant.

Une fois dans la rue, le chevalier modéra sa vivacité, régla son pas sur l'allure des badauds, et se mit en marche le nez au vent et de l'air ennuyé d'un homme qui est depuis longtemps familiarisé avec la vue des merveilles de Paris.

Pendant près de dix minutes, de Morvan conserva la même allure ; ce ne fut que vers le milieu de la rue Saint-Honoré, un peu après avoir dépassé le Palais-Royal, qu'il s'arrêta devant la boutique d'un arquebusier : après une hésitation de très-courte durée, il gravit deux

marches placées devant la porte de la boutique et entra.

— Monsieur, dit-il en s'adressant au maître de la maison occupé en ce moment à redresser une épée. j'arrive de voyage et je désirerais me défaire d'une excellente paire de pistolets dont je n'ai plus besoin. Cette affaire peut-elle vous convenir ?

— Je n'achète pas les armes d'occasion, lui répondit l'arquebusier sans se déranger de son ouvrage. Si vous avez besoin d'argent, allez trouver un fripier.

Ce sans-façon fit monter le rouge au visage du jeune homme ; mais, décidé à tout supporter pour revoir Nativa, il ne se découragea pas ; et il reprit d'une voix qu'il essaya de rendre indifférente, mais qui néanmoins tremblait de colère :

— Seriez-vous, en ce cas, assez bon, monsieur, pour m'indiquer la demeure d'un fripier? Comme mes pistolets sont de Gelin de Nantes et valent un assez haut prix, je désirerais...

— Ah ! vos pistolets sont de Gelin! interrompit l'arquebusier en levant alors les yeux sur de Morvan, c'est tout différent. Veuillez, je vous prie, me les montrer.

Le jeune gentilhomme s'empressa de se conformer au désir du marchand.

— Réellement, continua ce dernier après avoir retourné les pistolets en tout sens et fait jouer leurs ressorts, cela n'est pas trop mauvais. Ce Gelin mérite, jusqu'à un certain point, sa réputation. Il est malheureux, toutefois, que ces armes ne soient pas à la mode. Il me serait impossible de m'en défaire. Quel prix en demandez-vous?

— Ces pistolets m'ont coûté trois cents livres, répondit de Morvan.

— Trois cents livres! répéta l'arquebusier d'un air où le doute se mêlait à l'ironie et en toisant le jeune homme des pieds à la tête, il paraît, mon gentilhomme, que vous ne tenez guère à l'argent.

— Ces pistolets m'ont été vendus au prix que les payent les boucaniers de l'île de la Tortue, dit de Morvan qui eut besoin, pour conserver son sang-froid, d'invoquer avec plus de ferveur que jamais le souvenir et l'image de Nativa.

— Parbleu, cela ne m'étonne pas, les flibustiers sont connus pour jeter l'or par les fenêtres, mais vous...

— Moi, monsieur, répondit le chevalier en se mordant les lèvres jusqu'au sang, je suis un peu pressé et j'attends de vous un oui ou un non.

— Mon Dieu, je veux bien entrer en marché.

Non pas, je vous le répète, que cet achat m'offre la moindre chance de bénéfice, mais seulement pour conserver ces armes comme objet de curiosité.

— Et vous m'offrez de ces pistolets ? demanda de Morvan qui avait hâte d'en finir.

— Attendez d'abord que je m'assure s'ils sont en bon état.

Au moment où le marchand prononçait ces paroles, deux jeunes gens vêtus avec une somptueuse élégance entrèrent dans la boutique et demandèrent à voir des épées ; l'arquebusier déposa les pistolets sur son établi, et sans même songer à présenter des excuses à de Morvan, il ne s'occupa plus que des nouveaux venus.

— Absolument comme chez la demoiselle Cointo ! se dit le chevalier avec rage. Ces courtisans sont bien mis ; moi, je porte des haillons ; donc ils sont mes supérieurs, et je dois leur céder le pas ! Jour de Dieu ! quoique j'aie bien besoin de vêtements, je donnerais volontiers pour rien mes pistolets afin que l'un de ces jeunes fats eût la bonne idée de me regarder de travers !...

De Morvan, sans bien se rendre compte de son action, se campa alors carrément devant les deux jeunes gens, et les fixa d'un regard hau-

tain, qu'ils ne purent soutenir, car tous les deux baissèrent la tête.

Le chevalier comprit, phénomène d'instinct aussi certain que mystérieux et inexplicable, que si ces jeunes gens eussent voulu relever son défi, il les aurait infailliblement broyés sous sa colère; cette pensée de sa supériorité sur eux lui fit du bien et calma, comme par enchantement, son irritation.

— C'est beaucoup, sans doute, d'être mis avec élégance et d'avoir de l'or dans sa bourse, se dit-il; mais il y a encore quelque chose de préférable à cela : c'est un cœur brave et loyal, inaccessible à la crainte, et qui dispose d'un bras habile à manier l'épée! Allons, j'ai tort de me désespérer!

Depuis que de Morvan les avait regardés avec cette puissance d'indignation unie au courage, qui avait si fortement pesé sur eux, les jeunes élégants, quoiqu'ils affectassent d'élever la voix et de prendre des poses dramatiques, paraissaient fort gênés dans leur contenance : ils achetèrent, sans marchander et à peu près au hasard, deux épées, donnèrent l'adresse de leurs hôtels et sortirent presque aussitôt.

L'arquebusier, après avoir encaissé l'argent de sa vente, écrit plusieurs lignes sur un gros

registre et replacé les marchandises dérangées, daigna se souvenir qu'il y avait quelqu'un qui attendait après lui.

Il reprit les pistolets de de Morvan, les éleva à la hauteur de son œil, les toucha ensuite avec une lime, examina avec une sorte de loupe la gravure du nom de Gelin, puis, s'adressant enfin au chevalier :

— Voulez-vous, c'est là mon premier et mon dernier mot, quatre-vingts livres? lui demanda-t-il.

— Mais ces armes, je vous le répète, m'en ont coûté trois cents...

— Je ne discute pas. A mon tour, je vous dis, oui ou non. C'est à prendre ou à laisser.

— Donnez, répondit de Morvan, craignant, s'il ne se soumettait pas de bonne grâce à ce sacrifice, de ne plus retrouver assez de courage pour se présenter dans un autre magasin.

— A présent, mon jeune gentilhomme lui dit l'arquebusier quand il lui eut remis l'argent, vous n'avez qu'à remonter la rue à votre droite : à quatre portes au-dessus de moi demeure un fripier qui vend des habits, ma foi, fort présentables et presque à la mode du jour!

Quinze jours auparavant, cette plaisanterie hasardée de l'arquebusier lui aurait certes attiré

une rude correction de la part du jeune homme : cette fois de Morvan se contenta de lui répondre tranquillement :

— Merci, monsieur, de votre renseignement; je vais en profiter.

Décidément le chevalier se façonnait à la vie : il entrait dans la voie du progrès.

La friponnerie des revendeurs d'habits est une chose trop connue pour que je songe à retracer la scène qui se passa entre le fripier et le Breton. Je me contenterai d'apprendre au lecteur que ce dernier s'équipa fort convenablement des pieds à la tête, comme le lui avait prédit l'arquebusier, pour la somme de cent livres.

Le fripier consentit, de Morvan ayant vidé devant lui le contenu de sa bourse, qui se montait seulement à quatre-vingt-dix-sept livres, à lui faire grâce de la différence des trois livres contre ses vieux habits. L'honnête homme ne gagnait cependant guère plus de cinquante pour cent à ce marché.

La stupéfaction d'Alain, lorsqu'il vit entrer une demi-heure après son maître, qu'il ne reconnut pas d'abord, ne peut se comparer qu'à son ravissement.

— Ah ! mon doux Jésus et ma bonne Notre-

Dame d'Auray! s'écria-t-il en joignant les mains en signe d'admiration, que vous êtes donc beau! Il n'y a qu'un Breton capable d'avoir une si brave mine avec des habits français. Dieu de Dieu! quel galant vous faites!

Ces compliments de son serviteur—ils étaient les premiers que le chevalier de Morvan recevait de sa vie—causèrent un vif plaisir au jeune homme, car ils lui firent reporter ses pensées vers Nativa.

— Dites donc, mon maître, reprit Alain, il paraît que nos affaires sont en bon train! Allons, je vois que l'on parle à Penmarck trop mal de Paris... Si dès votre première course, et en moins d'une heure, vous avez déjà gagné des habits aussi riches, dans quinze jours vous posséderez sans doute un carrosse, et vous pourrez vous procurer le plaisir de m'augmenter mes gages de deux écus par an.

Les espérances manifestées par Alain ne réussirent pas aussi bien auprès de de Morvan que ses compliments; elles rappelèrent au chevalier l'extrémité à laquelle il était réduit et les obstacles qui lui restaient à vaincre : il ne put retenir un soupir.

La tristesse de son maître sembla vivement étonner le bas Breton, qui, après avoir réfléchi

pendant assez longtemps, se rapprocha de lui et balbutia d'un air embarrassé :

— Je voudrais bien, M. le chevalier, que vous me permettiez, pour un moment, de vous manquer de respect ?

— Comment dis-tu? s'écria de Morvan, qui crut avoir mal compris.

— Je dis que je voudrais bien que vous me permettiez, pour un moment, de vous manquer de respect?

— Es-tu fou? Qu'entends-tu par là?

— J'entends, M. le chevalier, que je souhaiterais vous glisser, comme d'ami à ami, un conseil dans le tuyau de l'oreille.

— C'est là ton manque de respect? Soit! J'y consens; parle!

Alain se rapprocha encore davantage de son maître, baissa les yeux, rougit extraordinairement, hésita, puis prenant enfin son parti :

— M. le chevalier, lui dit-il vivement et tout d'une haleine, méfiez-vous des femmes, ne les regardez jamais, et quand elles vous parleront, ne leur répondez pas. La meilleure d'entre elles, voyez-vous, ne vaut pas un rouge liard!

— Imbécile! s'écria de Morvan avec un dépit concentré, car il pensait justement en ce moment à Nativa.

Alain, déconcerté, s'éloigna tristement et l'oreille basse, tout en marmottant entre ses dents :

— Ah ! ma bonne Notre-Dame d'Auray, faites que mon maître ne devienne pas un Français.

De Morvan, à son arrivée, avait été reçu par l'hôte du Cheval Blanc avec une méfiance pleine de froideur : son costume de voyage était, en effet, une assez mauvaise recommandation pour un aubergiste; toutefois, lorsque ce dernier le vit revenir, après une courte absence, si brillamment vêtu, il pensa qu'il s'était trompé sur la position sociale du jeune homme, et il s'empressa de lui envoyer un domestique pour s'informer s'il ne désirait point souper.

Le gentilhomme, quelle que fût sa délicatesse, ne pouvait ni avouer, ce qui l'aurait honteusement perdu, qu'il ne possédait pas un sou vaillant, ni se passer de manger.

Il commanda donc au garçon un modeste repas. Enhardi par la déférence que lui montrait le valet, et sentant instinctivement, — de Morvan était certes fort éloigné, comme nous l'avons mentionné au commencement de cette histoire, de manquer de pénétration : la pratique seule de la vie lui manquait, — le chevalier sentant instinctivement, dis-je, que son nouveau costume

lui donnait, vis-à-vis de bien des gens, une certaine autorité, demanda au valet s'il n'y avait pas quelque coureur qui pût se charger de lui porter une lettre à l'hôtel d'Harcourt!

Comme les princes et les ducs d'Harcourt jouissaient d'une grande réputation de noblesse et de fortune, le valet répondit en s'inclinant humblement, que si le chevalier voulait bien prendre la peine de lui remettre cette lettre, il se faisait fort de la faire parvenir à sa destination avant une heure.

De Morvan se fit apporter du papier, une plume, et écrivit les mots suivants : « J'arrive à l'instant à Paris. Si demain vous avez besoin de ma vie, demain soir je n'existerai plus. » Puis il signa et remit le billet au valet. Ce dernier, fidèle à sa promesse, revint à peine l'heure expirée : il apportait une réponse.

On devine sans peine l'émotion qu'éprouva de Morvan en décachetant la lettre qu'on venait de lui remettre : elle contenait ces simples mots : « Merci, demain je ne puis vous voir, après-demain rendez-vous à trois heures chez le traiteur Renard et demandez l'étrangère, j'y serai. »

Le chevalier transporté de joie mit la main à la poche pour donner un louis à l'intelligent messager, mais la réflexion l'arrêta.

— Mon garçon, lui dit-il avec un certain embarras, car cette espèce de mensonge mesquin répugnait à sa fierté, j'aurai encore probablement besoin de toi : nous réglerons tous nos comptes ensemble et tu seras satisfait.

Le valet s'inclina une seconde fois plus profondément encore qu'il n'avait fait la première et s'éloigna à reculons comme devant une Majesté.

Le jeune homme, à la pensée qu'il allait bientôt revoir Nativa, avait peine à retenir ses transports : son bonheur l'étouffait; un moment même il fut tenté de faire part à Alain de son rendez-vous... Tout à coup, cependant, son front se rembrunit, et il pâlit : en relisant le billet de Nativa, il venait de s'apercevoir qu'elle ne lui donnait aucunement l'adresse du traiteur Renard.

— Bah! se dit-il après un moment de réflexion, il faut que cet homme soit connu de tout Paris, sans cela Nativa n'aurait pas commis une pareille omission.

La nuit était venue, l'étape de la journée avait été longue, de Morvan se coucha.

Cependant quelque grande que fût sa fatigue, il ne put ni fermer les yeux ni goûter un moment de repos : l'adresse du traiteur Renard,

si malheureusement oubliée dans la lettre de Nativa, le tracassait d'une étrange façon. Il faisait déjà depuis longtemps grand jour lorsque de Morvan parvint à s'endormir.

A dix heures du main, il se réveilla, et s'habillant à la hâte, il s'empressa de descendre pour aller aux informations, lorsque en mettant le pied sur l'escalier, il rencontra l'un des marchands de Nantes avec lequel il avait fait route.

— Mon cher monsieur, lui dit-il sans même songer à lui souhaiter le bonjour, vous qui êtes déjà venu plusieurs fois à Paris, ne pourriez-vous m'indiquer l'endroit où se trouve un traiteur du nom de Renard ?

— Parbleu ! ce que vous demandez là n'est pas difficile ; tout le monde connaît Renard.

— Ah ! tout le monde connaît Renard ! répéta le jeune homme avec une joie d'enfant ; et où demeure-t-il donc ce Renard, que tout le monde, excepté moi, connaît, je vous prie?

— Dans le jardin des Tuileries !... Eh ! eh ! M. le chevalier, ajouta le marchand en riant, je parierais volontiers vingt louis contre un écu que vous avez un rendez-vous?... Recevez mes sincères compliments, car les femmes qui fréquentent l'établissement de Renard appartiennent toutes, soit à la haute noblesse, soit au

théâtre. Une grisette ou une bourgeoise n'oserait jamais se rendre là. Recevez donc, je le répète, mes sincères compliments : seulement puisque vous ne connaissez pas Renard, permettez-moi de vous donner en passant un avis, celui de bien garnir vos poches d'espèces ! Chez Renard, la moindre dépense atteint de suite un chiffre fabuleux ; tout s'y vend au poids de l'or. Je vous raconterais bien, si je n'étais pressé par le temps, de singulières anecdotes sur cet établissement; mais l'on m'attend à Versailles, et je suis déjà en retard. Bien du plaisir, mon gentilhomme !

Le marchand salua alors le jeune homme et s'en fut, le laissant partagé entre le sentiment de la joie et celui de la tristesse. Si de Morvan savait en effet à présent où demeurait Renard, il venait aussi d'apprendre qu'il lui fallait beaucoup d'or pour s'y rendre, et son avoir se résumait en un effrayant zéro !

La position du pauvre chevalier était loin, on le voit, de s'améliorer.

Aussi, quand il rentra dans sa chambre se jeta-t-il sur son lit d'un air tout à fait découragé.

IX

Alain, qu'aucune pensée d'ambition ni d'amour ne tourmentait avait passé, plongé dans un profond sommeil, la première nuit de son arrivée à Paris; comme il était levé avec le jour, il ressentit vers les dix heures — phénomène fort explicable, puisque le pauvre garçon était à jeun depuis la veille — de violents tiraillements d'estomac.

Aussi en voyant son maître se jeter sur son lit d'un air désespéré et sans parler de déjeuner, ne put-il retenir un gros soupir de découragement.

— Qu'as-tu, mon gars ? lui demanda le chevalier, avec cette sympathie que donne la souffrance aux natures d'élite pour le chagrin d'autrui.

— J'ai faim, maître ! répondit le bas Breton. Est-ce que l'on ne mange pas à Paris ?

— Que tu es donc heureux de songer à de pareilles choses ! s'écria de Morvan. Eh bien ! va dire à un des valets de l'hôtel d'apporter à déjeuner.

— Dame, maître, mais je ne connais rien aux usages de la capitale. Je pense, toutefois, que les Parisiens doivent connaître la bouillie de sarrasin !... Désirez-vous que je vous en apporte une écuellée ?

— Merci, mon gars ; je n'ai pas faim. Je ne déjeunerai pas.

— Vous ne déjeunerez pas ! répéta le bas Breton en regardant d'un air stupéfait le jeune homme. Vous êtes donc malade ?

— Je l'ignore !... je ne sais pas...

— Comment, vous ne savez pas ?... Tenez, M. le chevalier, reprit Alain avec accablement, vous avez un cœur courageux et qui ne craint pas d'entendre la vérité ; voulez-vous me bailler la permission de vous narrer une idée qui vient de me venir sur votre compte ? Eh bien, j'ai

peur que vous n'ayez hier, afin de vous procurer vos beaux vêtements, fait un marché avec le diable, ou que le diable ou une femme ne vous ait jeté un sort !...

Ces dernières paroles firent rougir le jeune homme, qui murmura :

— Ah ! si je croyais au diable, je l'appellerais sans plus tarder à mon aide, et je lui vendrais volontiers pour vingt écus une année entière de mon existence !

— Ah ! ma bonne Notre-Dame d'Auray ! s'écria Alain en faisant vivement le signe de la croix, ne prêtez pas attention aux impiétés de M. le chevalier !... il est malade... il est fou... il déraisonne. Ce n'est pas lui qui parle.

— Oui, Alain, je suis fou ! dit de Morvan qui se leva alors et se mit à parcourir la chambre d'un pas saccadé et nerveux. Que Dieu me pardonne les abominables paroles que mes lèvres viennent de prononcer, et que mon cœur ne sanctionnait pas... J'étais fou en effet, je le répète !... mais vois-tu, mon gars, se sentir jeune, fort, courageux, intelligent, et se voir forcé, faute d'une poignée d'écus, de renoncer à un bonheur sans nom, à un bonheur pour lequel on jouerait si joyeusement sa tête, n'y a-t-il pas dans cette pensée de quoi troubler

l'esprit le plus sain et le plus ferme, de quoi faire douter la loi la plus fervente !...

De Morvan, en s'exprimant ainsi, ne savait même pas qu'il s'adressait à Alain ; son cœur trop plein laissait échapper un cri de douleur, voilà tout. Quant au bas Breton, il ne comprit qu'une chose dans la réponse de son maître : que le jeune homme avait besoin de vingt écus, et que c'était l'impossibilité de se procurer cette somme qui le rendait si malheureux et l'avait fait blasphémer.

Alain, fait qui peut paraître incroyable et que nous expliquons par le dévouement et l'attachement sans bornes qu'il portait au chevalier, Alain se mit aussitôt à se creuser l'esprit pour savoir de quelle façon il devait s'y prendre afin de se procurer ces vingt écus si ardemment désirés par son maître et si indispensables à son bonheur!

La solution de ce problème était difficile ; aussi le bas Breton, avant de l'aborder, jugea-t-il prudent d'aller d'abord chercher son déjeuner.

— Ah! M. le chevalier, s'écria-t-il en rentrant peu après et en riant de toutes ses forces, figurez-vous que les Parisiens, qui se croient tant d'esprit et qui veulent se faire passer

pour si malins, ne connaissent même pas la bouillie de sarrasin. Tout le monde en mange, cependant, à Penmarck, et Penmarck n'est pourtant pas une grande ville.

Bientôt un valet de l'hôtel apporta sur un plateau un déjeuner fort convenable.

— Eh bien ! mon maître, reprit Alain en dévorant d'un regard sensuel et curieux les mets placés devant lui, mets qu'il voyait pour la première fois ; eh bien ! mon maître, votre appétit dort-il toujours ? Ces ragoûts sentent vraiment une assez bonne odeur. Après tout, ce n'est pas un si grand mérite que de savoir cuisiner ; faut bien aussi que les Français aient quelque chose pour eux... Ils cuisinent bien... Voilà !

Le désappointement d'Alain fut grand lorsqu'il vit le chevalier se jeter de nouveau sur son lit, et refuser par un signe de tête de partager le repas du matin.

Quelque peiné que fût le bas Breton de la tristesse de son maître, il n'en fit pas moins un brillant et consciencieux accueil au déjeuner fourni par l'hôtel : en moins de dix minutes, les plats, dépouillés de leur contenu, présentaient une surface d'une éclatante blancheur.

— Tout cela n'était pas trop mauvais, dit-il

enfin en passant en guise de serviette le revers de sa main sur sa bouche, seulement les morceaux semblaient taillés pour des enfants! à peine de quoi en goûter! N'importe, quoique toutes ces drôleries ne valent pas une bonne écuelle de bouillie, je me sens beaucoup mieux maintenant qu'il y a un quart d'heure.

De Morvan, absorbé par ses réflexions, ne répondit pas : le serviteur suivit bientôt l'exemple que lui donnait son maître; il appuya son coude sur la table, sa tête carrée sur sa large main, et parut tomber dans une méditation profonde.

— Ah! foi de Dieu, M. le chevalier, s'écria-t-il tout à coup en bondissant sur sa chaise comme mû par un ressort invisible, je crois que j'ai, moi, une idée, et que vous aurez, vous, vos écus!

— Quel est ton projet, Alain? demanda de Morvan avec indifférence, car il craignait avec raison que le brave Penmarckais, peu au courant de la vie et des ressources de Paris, ne fût le jouet d'une illusion et ne rêvât une impossibilité.

— Je désire, reprit Alain, ne pas répondre à votre question. J'ai remarqué que chanter victoire avant le combat vous vaut toujours une râclée complète. Pouvez-vous seulement m'ac-

corder une journée de congé et vous passer de mes services jusqu'à ce soir?

— Tu vas au-devant de mes intentions; je comptais t'envoyer voir les curiosités de Paris. Seulement, prends bien garde de te perdre, et ne va pas oublier le nom de la rue et de l'hôtel.

— Rue de l'Arbre-Sec, hôtel du *Cheval blanc!* Je sais! Quant aux curiosités de Paris, maître, ajouta Alain en levant ses épaules d'un air de mépris, ce n'est guère la peine d'en parler! Qu'espérer d'un peuple qui ne connaît même pas l'usage de la bouillie de sarrasin. Ainsi, je puis m'en aller? C'est convenu!

— Oui, mon gars, tu peux t'en aller, de suite même si cela te plaît.

— Cela ne me plaît pas, mais c'est nécessaire, maître. Je vous salue bien.

Alain renfonça alors jusque sur ses yeux son chapeau à larges bords, donna deux ou trois coups de poing à sa veste, tira à plusieurs reprises ses longs cheveux : sa toilette se trouvant ainsi terminée, il descendit l'escalier de l'hôtel d'un air assuré, et son penbas à la main, il entra sans hésiter dans la rue.

Le bas Breton, en se vantant de rester indifférent aux curiosités de Paris, s'était beaucoup trop avancé; à peine eut-il mis le pied dans la

rue, qu'il fut pris par une espèce de vertige, et éprouva un étonnement tel qu'il dut s'appuyer contre une maison pour ne pas chanceler ; jamais le brave garçon n'avait rêvé rien qui approchât du spectacle qui frappait alors ses yeux. Les brillants carrosses à six chevaux, les voitures de place délabrées et couvertes de boue, les innombrables piétons qui sillonnaient et encombraient la rue lui firent croire tout d'abord que c'était un jour de *pardon* ou de fête.

Son admiration fut extrême à la vue de la richesse et du luxe des costumes des passants ; partout de la soie, des rubans, des cotilles, des manteaux, des épées, des plumes, de grosses montres apparentes, des cannes aux pommeaux brillants. A plusieurs reprises Alain se campa, la bouche béante et n'osant en croire ses sens, devant des hommes qui, s'arrêtant au beau milieu de la rue, se regardaient complaisamment dans un petit miroir portatif, et peignaient avec un aplomb imperturbable qui leur perruque, qui leurs fines moustaches.

Cette façon de faire sa toilette sur la voie publique imposait extraordinairement au Penmarckais. Il se figurait que ces gens, pour oser se permettre de pareilles audaces, devaient être de grands seigneurs : la plupart étaient des

clercs d'avoué, des professeurs de danse, des courtauds de boutique sans place, des laquais de bonne maison en goguette.

Le grand nombre d'abbés coquets portant l'habit court, le petit collet et la perruque blonde, qui ne différaient que fort peu, par le costume, des courtisans, et qui se rencontraient à chaque pas, émerveillait également Alain. Il les trouvait tous charmants.

Enfin, après une demi-heure de stupéfaction et d'éblouissement, le bas Breton ayant recouvré peu à peu son sang-froid, songea à l'accomplissement du projet qu'il méditait pour se procurer les vingt écus dont de Morvan avait besoin. Il s'adressa à un mendiant, et lui demanda de vouloir bien lui indiquer l'église la plus proche.

— Avancez encore de cent pas et vous trouverez celle des Jacobins, lui répondit le mendiant ; tenez, là où vous voyez tous ces carrosses arrêtés; c'est justement l'heure de la *belle messe*.

Alain, ne voulant pas avoir l'air d'ignorer les usages de Paris, se contenta de remercier le mendiant sans entrer dans aucune explication ; toutefois il était fort intrigué.

— Qu'entend cet homme, se demandait-il, par ces mots : « C'est l'heure de la belle messe? »

Il y a donc ici des messes laides et des messes belles. Au fait, pourquoi pas? les Français sont des impies : ils reconnaissent probablement plusieurs dieux!

Le bas Breton, grâce à son piteux costume, pénétra dans l'église des Jacobins sans avoir à subir les supplications nasillardes et monotones d'une foule de prétendus estropiés qui se tenaient à la porte pour solliciter la pitié des fidèles.

Alain était pieux et modeste à l'extrême, ainsi que le lecteur a dû s'en apercevoir. Que l'on juge donc de la stupéfaction prodigieuse, de l'indignation inouïe qu'il éprouva en apercevant l'église remplie par un essaim de femmes plus extraordinairement encore décolletées qu'elles n'étaient luxueusement vêtues : ce qui n'est pas peu dire ! Ces femmes, entourées par une foule de jeunes courtisans, riaient, causaient et ne semblaient pas plus se préoccuper de la sainteté de l'endroit où elles se trouvaient, que de l'imposant et sublime mystère qui s'accomplissait devant elles ! L'église des Jacobins présentait en 1695 une succursale de l'OEil-de-bœuf.

Il fallait qu'Alain eût un intérêt considérable à rester, et qu'il fût soutenu par une idée fixe bien puissante, car il ne prit pas la fuite : au contraire, il se mit à parcourir l'église, tout en

regardant autour de lui avec une attention extrême. Bientôt il laissa échapper une exclamation de joie : il venait enfin d'apercevoir ce qu'il cherchait avec tant de persévérance, c'est-à-dire un triangle en fer, garni de nombreuses pointes soutenant de petits cierges allumés : derrière ce triangle, se tenait assise sur une chaise la femme chargée de répondre aux commandes des fidèles.

Alain regarda du coin de l'œil cette femme, et comme elle lui parut être douée d'un âge plus que respectable, d'une remarquable laideur, et qu'elle était vêtue avec beaucoup de décence, il se décida à s'adresser à elle.

— Madame, lui dit-il, vous plairait-il de m'allumer trois cierges en l'honneur de Notre-Dame d'Auray?

— Pour vous faire bien voir de votre maîtresse, mon garçon? Vous avez raison. C'est là un infaillible moyen de réussite.

— Je n'ai pas et ne veux point avoir de ce que vous dites, madame, répondit Alain horriblement scandalisé. Vous êtes la marchande de cierges, n'est-ce pas? Eh bien, alors allumez-moi trois cierges, prenez votre argent et ne causez pas avec moi; mes intentions ne regardent personne.

La vieille femme eut d'abord envie de se fâcher, mais son intérêt l'emporta sur sa colère, et elle obéit.

— C'est trente-six sous que vous me devez, dit-elle au bas Breton.

— Comment, trente-six sous! s'écria Alain épouvanté.

— Certes! trois cierges à douze sous pièce font bien trente-six sous!

— Ah! les cierges valent donc ici douze sous pièce? demanda Alain regardant la marchande dans le blanc des yeux, pour tâcher de voir si elle ne lui en imposait pas.

— Tout le monde sait cela! Interrogez le premier venu...

— Votre parole me suffit, répondit Alain qui avisant agenouillée près de lui une vieille domestique, lui frappa doucement sur l'épaule et lui demanda tout en essayant de la saluer gracieusement : Est-il vrai, madame, que les cierges coûtent à Paris douze sous ?

— Que le diable vous emporte, de venir me déranger au beau milieu de mes prières pour m'adresser une aussi sotte question! s'écria la vieille domestique. Certes, les cierges valent douze sous, imbécile!

Alain retira alors de sa poche, tout en sou-

pirant, son dernier écu, si soigneusement conservé jusqu'à ce jour, et le donna à la marchande; mais bientôt le visage du bas Breton changea comme par enchantement : l'expression de la joie y remplaça celle de la tristesse.

— Que je suis donc bête ! se dit-il ; il est certain que des cierges de douze sous doivent posséder bien plus de vertu que ceux qui n'en coûtent que trois ! M. le chevalier ne peut manquer à présent d'avoir les vingt écus.

Après cette réflexion consolante, Alain s'agenouilla et fit sa prière :

— Ma bonne Notre-Dame d'Auray, murmura-t-il avec ferveur, vous voyez que je ne regarde pas à dépenser de l'argent pour vous être agréable. Je vous sais trop brave pour vouloir mettre inutilement en frais un pauvre malheureux comme moi ! ça ne serait ni gentil ni délicat de votre part. Faites-moi donc trouver les vingt écus dont mon maître, M. le chevalier, a besoin ; ça m'obligera beaucoup, et je vous serai bien reconnaissant ! Que quelqu'un ose nier devant moi votre puissance, et je vous jure que je lui casserai la tête ! Ainsi soit-il.

Alain attendit, selon son habitude, avant de se relever, que les trois cierges fussent tout à fait consumés, puis, demandant alors à la

marchande la monnaie de son écu, monnaie qu'il vérifia et serra soigneusement dans sa poche; il sortit, la tête haute et le pied léger, de l'église des Jacobins.

Une fois dans la rue, le premier soin du bas Breton fut de regarder s'il n'apercevait pas une bourse tombée par terre. Quant à mettre un seul instant en doute la réalisation de son souhait, l'idée ne lui en vint même pas. Il était intimement persuadé que Notre-Dame d'Auray se chargerait de lui fournir avant la fin du jour les vingt écus demandés.

Plein de cette confiance, Alain se mit à marcher devant lui au hasard; il prit la première rue qui se présenta, arriva sur les quais, et peu après se trouva à l'entrée du Pont-Neuf.

Le hasard, on le voit, donnait une mauvaise direction aux pas du bas Breton; le Pont-Neuf, si consciencieusement exploité alors par les plus adroits filous de Paris, était certes de tous les endroits celui où il avait le moins de chance de rencontrer ces vingt écus.

En revanche, ce lieu célèbre par ses charlatans, ses désœuvrés, ses chercheurs d'aventures, ses vagabonds, ses mendiants, ses soldats et ses laquais en goguette, offrait à l'inexpérience du

sauvage Penmarckais de graves écueils, de véritables dangers.

Distrait par ses pensées et ahuri par les gens affairés ou turbulents qui le coudoyaient à chaque pas, Alain ne remarqua pas tout d'abord le tableau animé et bizarre que présentait le Pont-Neuf. Ce fut seulement après s'être témérairement engagé dans la foule qu'il chercha, ne pouvant plus avancer qu'avec peine, à se rendre compte de ce qui se passait autour de lui.

— Tiens, quel est donc ce grand seigneur qui, monté sur son carrosse, se dispose à parler au peuple? se dit-il. Écoutons un peu. Dieu de Dieu! est-il couvert de broderies d'or et de belles plumes! Ce doit être un prince du sang. L'on fait silence; il va commencer.

Le personnage gratifié par Alain du titre de prince du sang était un arracheur de dents fort connu à cette époque et nommé Galimard.

Il commença par parler de ses voyages en Arabie et en Chine, des succès extraordinaires qu'il avait obtenus auprès de diverses cours étrangères, notamment dans celle du grand sultan; puis il termina en annonçant que son bon cœur lui faisant préférer le bien-être de l'humanité entière à sa propre fortune, il consentait à arracher vingt dents à cinq sous pièce.

— Brave seigneur! se dit Alain, en voilà un au moins qui n'est pas fier et qui aime le petit peuple.

Le bas Breton, captivé par la nouveauté de ce spectacle, assista, le cou tendu et la bouche béante, aux quatre premières extractions : le charlatan, pour mieux faire ressortir son adresse, opérait les yeux recouverts par un épais bandeau, ce qui épouvantait et charmait tout à la fois le crédule et innocent Penmarckais.

Cependant un remords de conscience le prit bientôt :

— Allons-nous-en, se dit-il, j'ai peur qu'il n'y ait de la magie là-dessous.

Quelques pas plus loin, Alain s'arrêtait devant l'étalage d'un célèbre mécanicien qui confectionnait avec une adresse inimitable, c'était lui qui le disait, des yeux en verre et des jambes de bois.

Comme à cette époque, la guerre, et même une guerre acharnée, sévissait depuis plusieurs années en France, l'étalage du mécanicien était fort entouré.

Alain, en écoutant l'admirable discours du poseur de jambes, regretta presque un moment de n'être point mutilé ; toutefois son bon sens ne tarda pas à prendre le dessus sur son étonnement, et il s'éloigna en murmurant :

— Ce Français-là a beau dire, il ne me prouvera jamais que les jambes faites par le bon Dieu ne valent pas ses morceaux de bois taillés ! Tout cela c'est des menteries bonnes à attraper des niais !... Allons ailleurs !

Ailleurs, c'est-à-dire à dix pas plus loin ce que le bas Breton entendit était chose bien autrement extraordinaire que les discours de l'arracheur de dents et du mécanicien.

Un homme monté sur un tréteau bordé de musiciens, annonçait qu'il avait trouvé, après vingt années de recherches, certaines plantes rares douées de l'incroyable vertu de changer, en cinq minutes de temps, la figure d'un homme : il suffisait de se frotter le visage avec la liqueur merveilleuse extraite de ces plantes pour, d'affreusement laid que l'on était, devenir, sinon admirablement beau, du moins fort présentable. L'homme à l'eau de Beauté assurait que, grâce à son précieux secret, il avait déjà fait faire plus de dix mille mariages.

— Menteur ! se dit Alain.

Et il se disposait à s'éloigner lorsque le charlatan ajouta :

— Je conçois, messieurs, que vous accueilliez par la plus complète incrédulité l'annonce de ma découverte sans pareille : il y a de ces choses

que l'on ne peut croire qu'à condition de les voir. Eh bien! je vais vous fournir un exemple irrécusable de la vérité du fait que j'avance. Je vais opérer devant vous! Que l'homme le plus laid de la compagnie se présente, et là sous vos yeux, en moins de cinq minutes, je vous le répète, je vais le changer en bien, de façon à le rendre méconnaissable... Voyons! J'attends! Quel est parmi vous le malheureux affligé du plus disgracieux, du plus ridicule, du plus sot, du plus affreux visage?... Qu'il vienne sans crainte! Je suis là.

Comme cela devait être, personne ne se présenta. Seulement Alain, dont la curiosité était alors vivement excitée, resta pour voir si l'expérience aurait lieu. Le charlatan paraissait si sûr de lui, il était si facile de le démentir, que le bas Breton doutait.

— Eh bien! quoi, personne ne dit mot, reprit l'homme à l'eau de Beauté après une légère pause. Je comprends ce silence, il signifie que chacun de vous se croit un Adonis... Erreur! messieurs, erreur! J'aperçois, au contraire, parmi vous beaucoup de déplaisants visages.

Chacun regarda son voisin, et le charlatan, après une nouvelle pause, reprit :

— Puisque personne n'ose, par amour-propre,

se dévouer au bonheur de ses semblables, c'est moi qui vais choisir le plus laid de la compagnie.

La musique, deux aveugles et un seigneur castillan revêtu d'un costume du règne de Charles-Quint, commencèrent leurs fanfares, tandis que le charlatan, la main droite recourbée à la hauteur de son front en guise d'abat-jour et les yeux à moitié fermés, examinait les badauds qui l'entouraient.

Alain, dont l'esprit méfiant voyait un piége dans toutes ces lenteurs, se préparait sérieusement cette fois à s'en aller, quand un jeune seigneur, parfaitement habillé, et portant au lieu d'épée un cimeterre, le toucha légèrement du bout des doigts à l'épaule et s'inclina profondément devant lui avec une grâce parfaite, tout en lui disant :

— Mon maître m'envoie vers vous, monsieur, pour vous prier de lui accorder l'honneur d'un moment d'entretien. Veuillez être assez bon pour me suivre.

— Vous faites confusion sans doute, monsieur, répondit Alain tout décontenancé. Je ne connais personne à Paris, et ce ne peut être moi que votre maître envoie querir.

— Je vous assure, monsieur, que je ne me trompe pas...

— Mais quel est-il alors, et que me veut-il votre maître?

— Mon maître est le plus grand savant de l'univers; il désire, je crois, vous remettre une bourse pleine d'écus qu'il a vu prendre par un filou dans votre poche et qu'il s'est fait restituer par ce misérable! Regardez si, en effet, l'on ne vous a pas volé!...

Ces paroles causèrent d'abord un extrême étonnement au bas Breton, puis, peu après, une joie folle.

— Je comprends tout, pensa-t-il, c'est ma bonne Notre-Dame d'Auray qui m'envoie mes écus!

S'adressant alors d'un ton délibéré au messager :

— Marchez, lui dit-il, je vous suis.

Le jeune seigneur aux beaux habits et au brillant cimeterre ne se fit pas répéter cet ordre : il tourna avec empressement derrière la baraque occupée par le vendeur d'eau de Beauté, et, montrant à Alain l'échelle qui servait à gagner les tréteaux :

— Veuillez prendre la peine de monter, lui dit-il.

— Plaît-il ? s'écria Alain, croyant avoir mal entendu.

— Je dis : veuillez prendre la peine de monter ! répéta l'homme au cimeterre.

— Quoi ! votre maître est ce plaisant qui prétend...?

— Lui-même, monsieur, répondit le messager en poussant doucement Alain vers l'échelle.

Mais le bas Breton, écartant ses jambes et fronçant le sourcil, resta immobile et regarda le compère du charlatan d'une telle façon que celui-ci, au lieu d'insister, lui dit froidement :

— Ainsi, monsieur, mon maître peut disposer en toute sûreté de conscience, dans l'intérêt des pauvres, des vingt écus que contient votre bourse?

Ces mots de « vingt écus, » qui répondaient d'une façon si précise et si extraordinaire au désir et à la pensée du bas Breton, dissipèrent en partie les soupçons vagues qu'il éprouvait.

— Mais du tout! répondit-il vivement. J'ai besoin de cet argent, moi.

— Alors, venez le prendre, répondit le messager avec un commencement d'impatience.

Alain gravit deux échelons, et, se retournant vers son conducteur :

— Je vous avertis que nous autres Bretons nous tapons dru sur ceux qui essayent de se moquer de nous, lui dit-il.

Puis il continua de monter.

La foule salua l'apparition d'Alain sur l'estrade par des cris de joie et des rires moqueurs, mais comme le bas Breton vit une bourse dans les mains du charlatan, il ne fit guère attention à cette hilarité, et il se dirigea vivement vers l'homme à l'eau de Beauté qui semblait par sa contenance et par son regard l'inviter à venir.

Hélas! à peine Alain fut-il à la portée du charlatan que le perfide, s'adressant à la foule, s'écria d'une voix retentissante :

— Voici, messieurs, l'homme le plus laid de la société qui accourt de lui-même pour essayer la vertu de mon eau de Beauté! Le monstre n'aura pas à se repentir de sa confiance en mes lumières! Quand il sortira de mes mains, toutes les femmes en raffoleront et voudront l'avoir pour amant. Remarquez bien son abominable masque; dans cinq minutes, la métamorphose sera si complète que vous ne le reconnaîtrez plus!... Allez, la musique!...

Le charlatan, aidé de ses trois valets, parmi lesquels se trouvait le seigneur au cimeterre, prit alors Alain par la tête, et lui tira si rudement l'oreille, que le malheureux Penmarckais poussa un cri de douleur et fit une affreuse grimace.

La foule n'entendit pas le cri qui fut couvert par le bruit des fanfares des aveugles et du prétendu Castillan, mais elle vit la grimace et elle y répondit par un éclat de rire homérique.

Quant à l'infortuné Alain, écrasé par la surprise et par l'indignation, il resta pendant un moment sans respirer, sans faire un mouvement : il se croyait tombé au pouvoir du diable ; il avait perdu la tête.

Le charlatan mit à profit son immobilité pour procéder à sa toilette ; il démêla d'abord ses longs cheveux et les releva sur son front. Puis ensuite, avec du carmin et du blanc d'Espagne, il lui badigeonna de telle façon la figure qu'en moins de temps qu'il ne nous en faut ici pour le dire, le visage hâlé du bas Breton présenta une teinte rose fort agréable à la vue.

— Voici qui est fait ! s'écria alors le charlatan, en affectant de reboucher un flacon vide dont il ne s'était pas servi. Que pensez-vous, messieurs, de cette métamorphose ? Ne tient-elle pas du miracle ? Et remarquez que je n'ai pas reculé devant la difficulté ; loin de là, j'ai choisi un sujet d'une laideur achevée.

Cette fois, comme le bas Breton, peigné et colorié, n'était pas, vu à distance, plus mal qu'un autre, la foule, au lieu de rire, applaudit.

— Allons, à un autre, maintenant! reprit le charlatan en repoussant Alain.

Cette secousse tira l'infortuné Penmarckais de sa léthargie ; un rouge, plus vif que le carmin dont on l'avait induit, couvrit son visage.

— Foi de Dieu, hurla-t-il en levant son penbas. je ne croyais pas qu'un Français aurait jamais osé se moquer ainsi de moi!... Ah! vous aimez à rire, tas d'imbéciles! Eh bien, riez!

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que le bâton ferré d'Alain, décrivant un moulinet d'une rapidité irrésistible et prodigieuse, s'abattit en sifflant sur les épaules des valets, sur la tête du charlatan et sur les fioles d'eau de Beauté.

Au premier coup qui l'atteignit, le charlatan tomba baigné dans son sang ; les valets ne tardèrent pas à éprouver le même sort que leur maître : ce fut alors une confusion et un désastre sans nom : le public, se figurant assister à une scène convenue à l'avance entre les baladins, riait à se tenir les côtes.

— Voilà qui est fait, dit Alain en redescendant la fatale échelle qui, quelques minutes auparavant, avait servi à le conduire au pilori ; si jamais je retourne à Penmarck, je raconterai au pays comment j'ai rossé des Parisiens qui

s'étaient moqués de moi ; ça fera plaisir aux pays.

Alain s'éloignait à grands pas, quand un bourgeois courant après lui, l'arrêta par la manche de sa veste.

— Eh ! l'ami, lui dit-il, deux mots, s'il vous plaît. Si vous voulez m'apprendre le tour que vous venez de jouer, je vous donnerai un écu. Je ferai peur à ma femme en faisant semblant de bâtonner mes deux apprentis et de tout casser dans la boutique... Ça sera joliment drôle.

— Je ne vous comprends pas, dit Alain, se tenant sur ses gardes, car il se figurait avoir affaire à un nouveau mystificateur.

— Je vous demande, reprit le bourgeois, que vous m'expliquiez la malice de vos coups de bâton, qui ont l'air d'assommer le monde et de mettre tout en poussière.

— La malice n'est pas grande. Ayez un bâton dur et solide et tapez fort...

— Quoi ! s'écria le bourgeois, c'est donc pour tout de bon que vous avez frappé ?

— Vous en doutez ? En ce cas allez voir de près l'embellisseur.

— Je ne reviens pas de mon étonnement. Et puis-je vous demander, mon ami, le motif qui

vous a fait si rudement malmener le charlatan et ses aides?

— Ne m'avez-vous donc pas vu embellir? répondit Alain qui, au souvenir de son affront si public, sentit la colère lui revenir au cœur.

— Oui, j'ai assisté à votre métamorphose, dit le bourgeois : je trouve même que vous y avez beaucoup gagné! Vous êtes bien mieux maintenant...

— Monsieur, s'écria Alain, comme je n'ai pas, moi, autant d'esprit que les Français, je réponds à leurs plaisanteries avec mon penbas! Je vous conseille donc, car au fond je ne suis pas méchant et je ne désire pas la mort du prochain, de cesser de vous moquer de moi et de me laisser tranquille.

— Je vous assure, mon ami, que vous vous méprenez grossièrement sur mes intentions, s'écria le bourgeois, que l'étrangeté d'Alain, chose tout à fait nouvelle pour lui, divertissait beaucoup; et la preuve, c'est que, si vous voulez dîner avec moi aujourd'hui, vous me ferez plaisir!

Cette proposition, — l'homme n'est pas parfait et a toujours son côté faible et vulnérable, — cette proposition, dis-je, résonna agréablement aux oreilles du bas Breton.

— Je veux bien dîner avec vous, répondit-il, mais je vous avertis que je ne payerai pas ma part.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Je suis sorti ce matin pour opérer des recouvrements douteux, et en avertissant ma femme qu'elle n'eût pas à m'attendre. Or, comme je suis rentré dans des créances que je considérais comme perdues, c'est bien le moins que je prenne un peu de bon temps! Et puis ma femme ne saura rien de ma dépense. Allons dîner.

De toute la réponse du bourgeois, Alain ne comprit que les deux derniers mots.

— Allons dîner, répéta-t-il.

Les deux nouvelles connaissances traversèrent le pont et arrivèrent bientôt à l'entrée de la place Dauphine. Cet endroit, connu par ses marchands de filets et de chiens de chasse, l'était encore davantage par un célèbre établissement de traiteur rôtisseur qui, sous l'enseigne du *Bacchus galant,* attirait chaque jour, en 1695, une nombreuse clientèle de militaires, d'aventuriers et de bourgeois.

Ce fut donc au *Bacchus galant* que les deux nouveaux amis entrèrent.

— Mon garçon, dit l'amphitryon en s'adressant au bas Breton, je suis marchand drapier, et je me nomme Buhot; et vous?

— Moi, je suis le serviteur de M. le chevalier de Morvan, et l'on m'appelle Alain!

— Tiens, un drôle de nom! Dînons.

Buhot et Alain s'installèrent alors à une table placée dans la salle commune, et commencèrent leur repas!

Le bourgeois se permettait rarement des extra. Aussi, désirant rattraper le temps perdu et célébrer son affranchissement d'un jour, car il avait, grâce à des rentrées imprévues, le moyen de cacher son escapade à sa femme, se prit-il à attaquer avec une brillante hardiesse les bouteilles de vin servies devant lui.

Une heure ne s'était pas encore écoulée que la tête de l'excellent Buhot commença à s'échauffer d'une si remarquable façon, qu'il se mit à adresser la parole aux convives assis aux tables voisines. Une conversation générale s'engagea.

Buhot avait un bon cœur, mais il était avant tout enfant de Paris, partant bavard et moqueur. Il ne résista donc pas longtemps à l'envie de tourner en ridicule et de produire devant la compagnie, comme il disait, son convive Alain.

Il raconta d'abord la bastonnade du Pont-Neuf, puis ensuite comme quoi son ami, étant

né en Bretagne, se figurait n'être pas Français. Sa narration obtint un grand succès.

— Eh! l'ami, s'écria un bas officier désireux d'obtenir aussi un triomphe oratoire et de produire son effet; eh! l'ami, la Bretagne n'appartient donc pas au roi de France?

— Certes, non! dit Alain à qui cette question était adressée, que la Bretagne ne lui appartient pas; et la preuve c'est qu'il n'est pas notre duc!... s'il se mêle de nos affaires, c'est par tricherie, pas autre chose!

Cette réponse d'Alain décida de son sort pour toute la soirée; elle le mit en évidence et le fit adopter, d'un commun et tacite accord, pour le plastron de la société.

Alain ne connaissait pas grand'chose aux finesses de la langue française; le parler parisien, espèce d'argot qui change selon les époques, mais ne meurt jamais, lui était surtout on ne peut plus étranger : toutefois, il ne tarda pas à se douter, aux bravos frénétiques soulevés par ses réponses et à certaines questions trop saugrenues qui lui furent adressées, du triste rôle qu'il jouait dans la salle commune du cabaret du *Bacchus galant*.

Buhot finit par lui ouvrir les yeux à force de lui répéter : « Ah! mon garçon, que tu m'a-

muses! je ne donnerais pas ma soirée pour vingt écus!... »

Pourtant, chose étrange, quoique le bas Breton fût d'un caractère très-susceptible, cette découverte n'amena sur son front qu'un nuage passager et qui disparut presque aussitôt; il parut même, soit qu'il eût pris son parti, soit que le vin du *Bacchus galant* l'eût mis en gaieté, il parut même, dis-je, se prêter avec une sorte de plaisir à la plaisanterie et faire à la gaieté commune le sacrifice de son amour-propre et de sa nationalité.

Buhot enthousiasmé se levait à chaque instant de table et l'embrassait en lui disant :

— Mon ami, jamais Bobèche ne m'a amusé comme toi! Toutes les fois que j'aurai de l'argent de disponible nous dînerons ensemble! Tiens, voici mon adresse; quand ma femme ne sera pas au comptoir, tu entreras dans ma boutique, et nous conviendrons d'un rendez-vous.

— Êtes-vous sûr qu'avec ce chiffon de papier je pourrai vous retrouver? répondait Alain.

— Que tu es donc naïvement bête!... Certes... puisque c'est mon adresse.

— C'est bon, disait le bas Breton, et il cachait soigneusement, tantôt dans la poche de sa veste, tantôt dans sa ceinture, le pa-

pier barbouillé que lui remettait le drapier.

A huit heures sonnant, Alain avait quarante adresses. Quant à Buhot, il déclamait les vêpres, et parlait sérieusement d'envoyer chercher sa femme pour lui chanter publiquement pouilles sur sa ladrerie et sur ses prétentions à l'autorité et au commandement dans le ménage.

Tout le monde sait jusqu'à quel point inouï, les grands seigneurs et les riches traitants du XVIIe siècle étaient possédés de la passion du jeu. L'exemple venant d'en haut n'avait pas tardé à porter de tristes fruits. Bourgeois, rentiers, artisans, abbés, militaires tentaient avec fureur les chances du hasard; pas une maison où l'on ne trouvât des cartes et des dés en quantité suffisante pour défrayer toute une académie. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le drapier Buhot, voulant mettre le comble aux plaisirs de sa journée, proposât une partie de passe-dix.

D'un autre côté, comme le brave homme était dans un état voisin de l'ivresse, qu'il paraissait de condition aisée, il faisait sonner avec ostentation les pistoles et les écus renfermés dans ses poches : on ne sera pas surpris non plus que dix personnes se levèrent avec empressement en l'entendant manifester son désir, et s'offrirent à faire la partie. Alain, les yeux à moitié fermés,

le corps appuyé contre le mur et les mains entrelacées sur son estomac, semblait plongé dans un demi-sommeil plein de charme et de béatitude : aussi ne prêtait-il aucune attention à ce qui se passait à ses côtés.

Toutefois, dès que le jeu fonctionna, et que les écus commencèrent à frétiller sur la table, le bas Breton redressa son corps, se frotta les yeux, et parut prendre un vif intérêt à la partie.

Buhot, cela devait être, commença par avoir la veine; mais bientôt la chance tourna, et il reperdit en cinq minutes le gain qu'il avait mis un quart d'heure à réaliser.

— Dites donc, cher ami, murmura Alain à son oreille, m'est avis que nous ferions bien de nous en aller.

— M'en aller au milieu d'une partie, jamais! s'écria Buhot; me prends-tu donc pour un croquant ou un homme qui ne sait pas vivre?

— C'est que je remarque une chose, moi, reprit Alain toujours à voix basse, une chose qui n'est pas en votre faveur, ami Buhot, et qui me donne mauvaise idée de ce qui va arriver,

— Quelle chose remarques-tu, cher bâtonniste de mon cœur?

— Je remarque que pendant que vous parlez,

chantez, riez et jurez comme quatre, les autres joueurs ne soufflent mot, prêtent la plus grande attention aux cartes, et sourient de temps en temps d'un petit air satisfait et moqueur. Ami Buhot, je consens à être pendu, si l'on ne vous plume pas en ce moment comme un véritable dindon!

— Saprebleu! veux-tu te taire et me laisser tranquille, stupide animal! s'écria le bourgeois rendu furieux par un coup aussi inattendu qu'imprévu qui lui faisait perdre deux pistoles. Corbeau de mauvais augure! tes croassements me portent malheur!... Encore une fois, tais-toi, ou je vais te rosser d'importance!

— Je me tais, répondit tranquillement Alain que la menace du drapier ne parut ni indigner ni formaliser.

L'événement ne tarda pas à donner raison au bas Breton; Buhot perdit bientôt tout l'argent qu'il avait devant lui, et dut recourir à la réserve contenue dans ses poches.

— Prenez garde, lui dit de nouveau Alain.

Buhot, pour toute réponse, lui allongea un furieux coup de poing en pleine poitrine : le drapier était mauvais joueur. Quant au bas Breton, il reçut le coup de poing comme il avait déjà accueilli la menace, sans sourciller, sans

manifester la moindre irritation, la plus légère impatience.

Cinq minutes plus tard Buhot, n'ayant plus devant lui un écu, était obligé de mettre de nouveau la main à la poche.

— Combien vous reste-t-il encore d'argent? lui demanda alors Alain en lui saisissant le bras avec une telle violence que le drapier s'écria en pâlissant :

— Prends donc garde, animal! tu me brises les os!

— Combien vous reste-t-il d'argent? répéta Alain.

— Vingt écus!... Mais laisse faire, tu vas voir!...

— Je ne veux plus que vous jouiez! entendez-vous? reprit le bas Breton avec un ton d'autorité qui exaspéra le drapier.

— Ah! tu ne veux pas... Tiens, mais voilà qui est plaisant!...

— Si vous ne m'obéissez pas, continua Alain, je vous jure que je vais aller chercher votre femme!...

Cette menace produisit un effet extraordinaire sur le malheureux Buhot.

— Ah! tu n'es donc pas mon ami! dit-il les larmes aux yeux.

— Et je lui raconterai que vous vous êtes moqué d'elle devant tout le monde ; que vous avez même été au moment de l'envoyer chercher pour lui chanter pouilles en public !...

— Tais-toi, vipère que j'ai réchauffée dans mon sein... parle plus bas... Anastasie pourrait t'entendre et je serais un homme perdu... elle ne me laisserait plus sortir seul...

— Si vous voulez que je me taise, levez-vous et partons...

— Et tu ne crains pas, misérable témoin de mes excès, que je ne te tue une fois que nous serons seuls dans la rue ? dit Buhot avec une fureur comique et concentrée.

— Vous me tuerez si ça vous amuse ; l'essentiel pour le quart d'heure, c'est que vous me suiviez...

— Je te suis, bourreau, mais tu vas voir...

— C'est bon... je verrai. Partons.

Buhot se leva en chancelant, et suivit, victime non résignée, l'impitoyable Alain.

Lorsque le drapier et le bas Breton sortirent de la taverne du *Bacchus galant*, la nuit était sombre : une pluie fine et serrée, qui tombait sans interruption, augmentait encore la densité des ténèbres.

Cette pluie et l'air vif du soir succédant sans

transition à l'atmosphère étouffante de la salle du cabaret, augmentèrent horriblement l'ivresse de Buhot : il dut s'appuyer sur Alain pour ne pas tomber.

Le bas Breton était d'une pâleur livide : les yeux hagards, le tremblement convulsif de ses mains, l'agitation effrayante de son cœur qui battait à se rompre, tout dénotait qu'une lutte violente se passait en lui.

— Je ne veux pas que M. le chevalier blasphème et perde son âme, murmura-t-il au bout d'un instant et d'une voix étouffée, il me faut l'argent de ce Français. Et puis, n'est-ce pas ma bonne Notre-Dame-d'Auray qui me l'envoie?

Alain, soutenant toujours le drapier de plus en plus ivre, fit encore quelques pas; mais bientôt il s'arrête, et saisissant Buhot à la gorge :

— Donne-moi tes vingt écus! lui dit-il d'une voix qui tremblait.

— Hein ! plait-il? s'écria avec épouvante Buhot à qui cette attaque imprévue rendit en partie la raison.

— Vite ton argent ou je t'assomme ! N'as-tu pas dit cent fois, depuis que nous sommes ensemble, que tu ne donnerais pas ta journée pour vingt écus? Je prends tes écus et je te laisse le

plaisir de ta journée : nous sommes quittes.

Alain, tout en prononçant ces paroles, glissait sa main gauche dans la poche du drapier et prenait sa bourse.

— Ah ! misérable! assassin ! voleur !... Mais voici le guet qui arrive... je vais appeler... tu seras pendu !...

Buhot disait vrai : on entendait dans le lointain le pas cadencé d'une patrouille.

— Si tu pousses un cri, je te tue ! reprit Alain en fermant sa main qui entourait le cou du malheureux drapier.

— Grâce ! je me tairai... tu m'étrangles ! murmura celui-ci d'une voix inintelligible.

La patrouille approchait; il n'y avait pas une minute à perdre.

Alain prit promptement son parti : il passa la bourse volée dans sa ceinture, et, laissant là le malheureux drapier à moitié mort de frayeur, il s'élança devant lui, au hasard, de toute la vitesse de ses jambes!

Pendant plus d'une demi-heure le bas Breton poursuivit sa course effrénée. Enfin, exténué de fatigue, la respiration oppressée, les yeux aveuglés par le sang qui lui montait à la tête, il se laissa tomber par terre. Sans s'en douter, il avait passé sur un pont et traversé la Seine.

— Autant rester ici qu'ailleurs, dit-il, j'attendrai le jour.

Il était alors près de minuit; jusqu'à quatre heures du matin, que le soleil apparut radieux à l'horizon, Alain, couché sur l'herbe, pleura comme un enfant : il avait honte de sa conduite.

— Pourtant, se disait-il, je ne pouvais pas laisser damner mon maître!... Et puis ce Buhot qui, sans me connaître, m'invite à dîner; me répète cent fois qu'il ne donnerait pas sa journée pour vingt écus, et prend soin de me fournir son adresse. c'était certainement ma bonne Notre-Dame d'Auray qui me l'envoyait pour me tirer de peine! Du moins je l'ai compris comme cela!... Oui, mais si je m'étais trompé! Après tout on lui rendra ses écus à ce Buhot!... Et puis, sans moi, ne les aurait-il pas perdus au jeu?

Au point du jour, Alain se releva et se mit en marche. Il se trouvait près du bastion qui joignait la porte *de la Conférence*, c'est-à-dire à quelques pas des Tuileries.

N'osant demander son chemin, Alain se mit à marcher devant lui à l'aventure, jusqu'à ce que, voyant une église, il y entra.

Il s'agenouilla alors dans un coin obscur, der-

rière un pilier, et se signant dévotement :

— Ah ! ma bonne Notre-Dame d'Auray, murmura-t il, vous savez ce qui s'est passé cette nuit. ne vous gênez pas pour me punir si je suis coupable !... Là, foi d'Alain, reprit-il avec ferveur et après une légère pause, si je n'ai pas cru que c'était vous qui m'adressiez ce Buhot, eh bien ! faites-moi mourir à l'instant !...

Le bas Breton, après avoir émis ce terrible vœu, s'arrêta tout interdit. Voyant qu'il ne tombait pas foudroyé, il se releva tout joyeux et en murmurant :

— Je savais bien, moi, que j'obéissais aux ordres de ma bonne dame ! Que j'ai donc eu tort de me désoler toute la nuit !

Alain, au sortir de l'église, ne sentant plus aucun crime peser sur sa conscience, avait recouvré toute sa tranquillité d'esprit et tout son sang-froid. Aussi n'hésita-t-il pas à demander son chemin.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel, il trouva de Morvan en proie à une irritation extrême.

— M. le chevalier, lui dit-il, ne blasphémez plus et sortez de peine. Voici les vingt écus dont vous avez besoin... Je vous supplierai seulement, ajouta Alain comprenant à l'étonnement du jeune homme qu'il était menacé de questions

nombreuses et embarrassantes, je vous supplierai seulement de ne pas m'interroger. Je n'ai rien fait de mal pour me procurer cet argent : je l'ai emprunté ; vous le rendrez !

De Morvan, malgré la prière d'Alain, essaya de tirer de lui le récit de ses aventures ; mais le bas Breton s'enferma dans un silence obstiné et absolu.

— Bah ! se dit Alain en voyant le chevalier sortir tout joyeux vers les deux heures pour se rendre au rendez-vous que lui avait donné Nativa chez le traiteur Renard, j'ai été, faut en convenir, joliment bête de me faire tant de mal cette nuit. Après tout, ce Buhot n'est qu'un Français !

FIN DU TOME PREMIER.

LES

BOUCANIERS.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LES
BOUCANIERS

PAR

Paul du Plessis.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMP., LIBRAIRES-ÉDITEURS

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

I

Tandis que de Morvan, ivre d'amour et de joie, court à son rendez-vous, nous demanderons la permission au lecteur de faire rétrograder notre récit de vingt-quatre heures. La veille, c'est-à-dire le jour même où Alain éprouvait sur le Pont-Neuf de si étranges aventures, un carrosse fort bien tenu, quoiqu'il ne portât aucune armoirie et fût conduit par un cocher sans livrée, s'arrêtait à la tombée de la nuit devant une petite maison de la rue Béthisy, située non loin de l'ancien hôtel de l'amiral de Coligny.

Un homme petit et trapu descendit, ou plutôt, sauta de l'intérieur du carrosse, et s'en fut frapper à la porte de la maison gothique.

Cet homme, qui paraissait âgé d'environ cinquante ans, était habillé à la dernière mode : il portait un chapeau orné d'un plumet avec des audaces, un justaucorps galonné, les manches larges et sur le poignet, la veste courte, le nœud d'épée et la dragonne, la cravate à la Steinkerque, les bas roulés et la culotte à l'espagnole.

Le chevalier de Morvan aurait certes passé cent fois à côté de l'inconnu sans songer à Mathurin, et pourtant cet homme n'était autre que notre ancien ami le maquignon en personne.

A peine Mathurin venait-il de laisser retomber le marteau, qu'un laquais, revêtu d'une livrée magnifique, se présenta.

— Annonce à M. le comte le baron Legoff, lui dit Mathurin.

— M. le baron devrait d'abord me demander si M. le comte est visible? répondit le valet avec un politesse affectée, qui frisait l'impertinence.

Mathurin fronça imperceptiblement les sourcils, prit, sans mot dire, le valet par sa cravate, et l'envoya rouler à trois pas plus loin.

Le domestique ne s'attendait certes pas à un tel acte de vigueur : aussi s'empressa-t-il, dès qu'il se fût relevé, de se sauver au plus vite.

Une minute ne s'était pas écoulée qu'il était de retour.

— M. le baron veut-il bien prendre la peine de me suivre? dit-il à Mathurin en s'inclinant profondément devant lui; M. le comte l'attend.

Le maquignon, qui tout en bousculant si énergiquement le valet n'avait rien perdu de l'air bonhomme et tranquille que nous lui connaissons déjà, fit un signe de tête affirmatif et se mit à marcher derrière son guide.

Le valet monta un premier étage, et ouvrant à deux battants une grande porte tapissée de velours :

— M. le baron Legoff! s'écria-t-il.

Puis il s'éloigna.

La pièce dans laquelle Mathurin — ou le baron Legoff — entra était meublée avec une somptuosité sans pareille; toutefois, grâce au désordre qui y régnait, son luxe manquait de dignité.

Dans cette pièce, et assis devant une grande table couverte de papiers jetés pêle-mêle, se tenait un homme à la toilette luxueuse mais débraillée : la physionomie de cet homme, qui

pouvait avoir une soixantaine d'années, présentait un mélange de finesse, d'insouciance, de bonhomie, de hauteur et d'impudence aussi frappant que remarquable.

En voyant entrer le baron Legoff, il se souleva de son grand fauteuil, salua légèrement notre ancienne connaissance et commença aussitôt la conversation.

— Mon domestique m'a raconté, M. le baron, dit-il, la façon un peu brusque avec laquelle vous avez opéré votre entrée. Aurais-je l'honneur d'être devant un de mes créanciers?

— Nullement, M. le comte, répondit Mathurin; à moins toutefois que mes hommes d'affaires, ce qui après tout pourrait bien être, n'aient acheté quelques-unes de vos créances. J'étais pressé; votre domestique a paru désirer me faire jouir du charme de sa conversation, et je suis passé outre : voilà tout.

— Je suis ravi que vous soyez pressé, monsieur, car moi-même l'on m'attend.

— Mille pardons de vous interrompre, mais j'ai à causer assez longuement avec vous, et je doute que vous puissiez sortir ce soir. Vous feriez bien de faire dételer.

— Ah! parbleu, s'écria l'interlocuteur de Mathurin en éclatant de rire, voilà qui me sem-

ble du dernier plaisant. Il paraît, M. le baron Legoff, et permettez-moi de vous faire observer, en passant, qu'aujourd'hui est la première fois que j'entends prononcer votre nom, il paraît, M. le baron Legoff, que vous avez pour habitude de disposer, sans les consulter, de la volonté des gens.

— Le fait est, M. le comte, qu'en affaires, et j'en ai beaucoup, je suis d'une incroyable ténacité. Après tout, si je consultais les convenances de chacun, je n'en finirais jamais.

L'hôte de la petite maison de la rue Béthisy, pendant que Mathurin prononçait ces paroles, le regardait avec une vive attention; il tenait à s'assurer qu'il n'avait pas un fou devant lui.

— M. Legoff, lui dit-il tout à coup en se levant, savez-vous bien devant qui vous vous trouvez en ce moment?

— Parfaitement, M. le comte; devant un homme que beaucoup de gens ne savent pas apprécier à sa juste valeur, qui fait tremble madame de Maintenon, se moque de la colère de notre grand roi, est lieutenant général, grand cordon, gouverneur de province, et se nomme d'Aubigné.

— Eh bien! alors, monsieur, s'écria le comte

d'Aubigné, vous qui savez tant de choses, vous ne devez pas ignorer...

— Ah! permettez que je vous interrompe, cher comte, dit tranquillement Mathurin. voilà que vous allez tomber dans la menace : ce qui est d'abord une chose de mauvais goût, et ce qui vous vaudrait ensuite l'humiliation de m'adresser des excuses! Croyez-moi, causons plutôt de bonne amitié. Dites-moi, cher comte, ne pensez-vous pas que le sol de l'Autriche est propre à toutes les cultures?

A cette question, qui ne se rattachait en rien à la conversation. à cette question que rien ne semblait motiver et que Mathurin accentua d'une façon toute particulière, le comte d'Aubigné pâlit, malgré sa rare impudence, et se troubla visiblement.

— En effet. baron, répondit-il après un léger silence, Dieu bénit et protége les efforts du cultivateur qui s'adonne avec conscience à la culture de son champ!

— L'orange. M. le comte, est le plus délicieux de tous les fruits.

— Et la grenade, M. le baron, la plus belle de toutes les fleurs..., ajouta d'Aubigné, dont la pâleur, loin de disparaître, ne faisait qu'accroître.

— Vous êtes vraiment, cher comte, l'homme

le plus instruit que je connaisse ! Je ne puis vous exprimer le plaisir que je compte prendre à votre conversation ! Ne seriez-vous pas assez bon pour faire à présent dételer?

— Qu'il en soit ainsi que vous désirez, répondit d'Aubigné qui, sonnant aussitôt, donna l'ordre au valet qui se présenta de faire dételer.

— A présent, dit Mathurin, que rien ne nous presse, permettez-moi, M. le comte, de commencer notre entretien par une question incidente et tout à fait en dehors des intérêts dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

—Voyons cette question, M. le baron, répondit d'Aubigné en affectant une aisance de ton et de manières qui lui était, certes, habituelle, mais qu'il était bien loin d'éprouver en ce moment.

— Elle est peut-être un peu indiscrète ; ne l'attribuez, toutefois, je vous prie, qu'au vif intérêt que m'inspire votre mérite, et soyez persuadé que la curiosité n'y entre pour rien ! Tout le monde sait, M. le comte, la parcimonie aussi honteuse qu'inexplicable avec laquelle Louis XIV en use envers vous.

— Ne m'en parlez pas, cher baron, interrompit d'Aubigné avec un soupir ; on croirait vraiment que mon cher beau-frère ne tient pas à l'honneur de mon alliance... Que diable ! entre

nous soit dit, ma sœur pouvait prétendre à mieux que lui sous le rapport de la naissance... un fils de Mazarin...

— Doit être, lorsque son orgueil n'est pas en jeu, d'une ladrerie honteuse.

— Hélas ! vous ne devinez que trop bien le caractère de mon beau-frère, s'écria d'Aubigné en soupirant ; n'était la pudeur qui m'a retenu, car il serait malséant de faire entrer le public dans ces divisions de famille, il y a longtemps déjà que je lui aurais lavé d'importance la tête à mon beau-frère ! Eh bien ! cher baron, quelle est cette question ?

—Votre franchise m'a mis à l'aise, dit Mathurin ; vous ne trouvez-vous pas en ce moment un peu à court d'argent, cher d'Aubigné?

— Un peu à court ! Vous êtes bien optimiste ! Dites horriblement, douloureusement à court, cher baron, et vous resterez encore en deçà de la vérité.

— C'est que je me trouve, moi, par contre, possesseur de certains fonds dont je ne sais que faire et pour lesquels je cherche un placement.

— Ah ! il s'agit d'un placement, répéta d'Aubigné d'un air désappointé.

— J'ai bien songé un instant, poursuivit le prétendu Legoff, à m'adresser à quelque cro-

quant de financier, mais je vous avouerai que cette espèce-là m'est invinciblement antipathique, et je me suis résolu à traiter cette affaire en gentilhomme et avec un gentilhomme.

— Une excellente idée que vous avez eue là ! s'écria d'Aubigné, dont l'air de découragement disparut aussitôt pour faire place à un engageant et joyeux sourire. Et en quoi, je vous prie, puis-je vous servir en cette occasion ?

— Mais en voulant bien devenir le dépositaire de ces fonds.

— Ah ! très-bien, dit d'Aubigné qui prit un air grave, et ajouta après une légère pause : Quelles sont vos conditions, M. le baron ?

— Je vous répète, cher comte, que je désire traiter cette affaire en gentilhomme et non en croquant. D'abord, entre nous, pas d'écrits !

— J'ai en horreur l'encre et les plumes ! accepté. Mais pardon, vous avez oublié de mentionner jusqu'ici le chiffre de la somme que vous désirez placer.

— Cinq mille louis, M. le comte !

— Heu ! heu ! c'est un assez joli denier, dit d'Aubigné, jouant une indifférence que démentaient l'émotion de sa voix et l'animation de son regard. Poursuivez, je vous prie. Vous en étiez à « pas d'écrits. »

— Sur quel point nous reste-t-il donc encore à nous entendre ?

— Mais d'abord sur l'époque du remboursement ; ensuite sur le taux de l'intérêt.

— Ah ! cher comte, voilà que vous faites de la finance avec moi ; je ne me serais jamais attendu à pareille chose de votre part.

— Comment ! je fais de la finance ?

— Eh certes, ne me parlez-vous pas d'intérêts ? Est-ce que votre métier, à vous gentilhomme, lieutenant général, grand cordon et gouverneur de province, est de faire suer de l'argent ? Fi donc !...

— C'est juste, dit d'Aubigné. C'est à la fréquentation de mon beau-frère que je dois d'avoir de telles façons de m'exprimer. Calmez-vous... Intérêts nuls ; c'est adopté... Reste à fixer l'échéance du remboursement.

— Mettons trente ans, si vous voulez bien le permettre, cher comte.

— Trente ans, répéta d'Aubigné qui prit alors un air solennel, c'est bien long, cher baron ! Vous m'imposez là une terrible responsabilité. Non, décidément, il m'est impossible de vous accorder un pareil délai !

— Mettons alors le remboursement à vingt-cinq ans !

— Soit! accepté à vingt-cinq ans, c'est tout ce que je puis faire pour vous.

Un moment de silence suivit la réponse de d'Aubigné; ce fut le frère de madame de Maintenon qui le premier reprit la conversation.

— Et quand me remettrez-vous ces cinq mille louis, cher baron Legoff? dit-il en regardant avec une fixité pleine d'inquiétude son interlocuteur.

— De suite, si vous voulez bien le permettre, répondit Legoff qui, retirant un portefeuille de son pourpoint, l'ouvrit et présenta au comte un papier plié en quatre.

— Ah! du papier, s'écria d'Aubigné avec un désespoir comique; et que diable voulez-vous que je fasse de cela! Depuis que le trésor est épuisé, les fermiers généraux ont inondé la France d'une telle quantité de promesses et d'hypothèques sur les branches de leurs revenus, que leur papier noirci ne vaut plus même aujourd'hui autant que le papier blanc.

— Un mandat tiré à vue sur le banquier Bernard et accepté par lui, est-il donc aussi sans valeur?

— Ah! il s'agit de cela! s'écria d'Aubigné, qui déplia vivement le papier que Legoff venait de lui remettre, y jeta les yeux, sourit d'un air

joyeux et s'inclina devant Mathurin en lui disant : Cher baron, je ne connais personne au monde qui ait en affaires autant de tact que vous. Réellement, vous me voyez enchanté d'avoir fait votre connaissance. Veuillez, je vous en conjure, disposer de ma personne et de mon crédit. Si vous aviez même encore besoin de moi pour de nouveaux placements... je n'aurais pas la force de vous refuser...

— Je prends note de cet aveu, cher comte, car ce premier placement n'est pour ainsi dire qu'un essai... Il me reste encore tant de fonds disponibles...

D'Aubigné regarda Mathurin avec une admiration profonde.

— Vous êtes donc bien riche? lui dit-il.

— Hélas! je suis criblé de millions. Mais puisque vous avez été assez bon pour me proposer vos services, veuillez, je vous prie, me donner quelques renseignements dont j'ai besoin.

— Ne vous gênez pas, cher baron ! Vous savez que j'ai fait dételer.

— Ce que je désire savoir maintenant n'est pas chose de grande importance. Quels sont les jours et les heures auxquels le roi travaille avec ses ministres?

— Des renseignements sur l'intérieur de mon

beau-frère! rien de plus facile : le travail du roi avec ses secrétaires d'État commence tous les matins après le déjeuner et la messe de neuf heures; ce travail a lieu ordinairement dans le cabinet de ma sœur; le conseil d'État se tient tous les dimanches, les jeudis, les mercredis et les lundis, de quinzaine en quinzaine. Les lundis, et deux fois par mois se réunit le conseil des dépêches pour les affaires intérieures du royaume : Monsieur, frère du roi, le chancelier, les secrétaires d'État titulaires ou en survivance, assistent à ce conseil; c'est le mardi que se rassemble celui des finances : il se compose des princes et des secrétaires, qui y appellent les conseillers des aides. Le vendredi, en souvenir de la mort de Jésus-Christ, mon beau-frère tient conseil de conscience avec son confesseur et monseigneur l'archevêque de Paris; c'est là où se règle la disposition des bénéfices. Enfin tous les soirs...

— Pardon, cher comte, dit Mathurin en interrompant d'Aubigné, mais vous ne me parlez pas du secrétaire de la marine.

— De ce cuistre de Pontchartrain ?

— Va pour cuistre, si l'expression vous convient : c'est justement sur son compte que j'ai le plus besoin de renseignements.

— Pontchartrain travaille tous les soirs, et cela quelquefois jusqu'à onze heures, avec le roi mon beau-frère. Ce Pontchartrain, qui a succédé, comme vous le savez, à Seignelay, est un déplaisant original. Se créant à plaisir des difficultés pour ne pas les vaincre, il semble détester, avoir pour but secret de détruire la marine. Son plus grand plaisir est d'être désagréable à ceux qui peuvent avoir besoin de lui, et il faut lui rendre la justice d'avouer qu'il y réussit admirablement. C'est l'homme d'État le plus dur dans son cabinet qui ait jamais existé. A côté de lui, Louvois, de si désagréable mémoire, était la douceur en personne. Au reste, le physique de Pontchartrain s'allie on ne peut mieux avec l'affabilité de son caractère. Figurez-vous un visage démesurément long, horriblement labouré par la petite vérole, et du milieu duquel sortent deux grosses, épaisses et abominables lèvres qui ressemblent à la gueule d'un monstre. Enfin, dernier trait de beauté, qui complète un si rare assemblage de grâce, Pontchartrain, qui est borgne, possède un œil de verre.

— Et sous le rapport de la capacité, cher comte?

— Sous le rapport de la capacité, Pontchartrain n'est pas tout à fait dénué d'intelligence :

il comprend assez bien. Avez-vous donc affaire à lui?

— Hélas! oui, je compte même sur votre obligeance, mon cher d'Aubigné, pour m'obtenir demain une audience de lui.

— Une audience pour demain! répéta le frère de madame de Maintenon en riant; vous figurez-vous donc que l'on dispose à son gré d'un pareil ours!

— Je ne discute nullement sur le plus ou moins de difficultés que vous rencontrerez dans cette négociation, répondit froidement Mathurin ; ce que je désire, ce que je veux, c'est voir, je vous le répète, demain même, le ministre Pontchartrain.

— Soit, répondit d'Aubigné avec une soumission qui était certes loin de son caractère indépendant et frondeur, demain vous recevrez votre lettre d'audience.

D'Aubigné qui, par son impudence et ses exigences continuelles, pesait fort sur la volonté de sa sœur, madame de Maintenon, était certes, de tous les courtisans, celui qui s'observait le moins dans ses discours ; la hardiesse de ses propos ne respectait même pas la majesté royale. Furieux de n'avoir pas reçu le bâton de maréchal de France, il avait osé — blasphème

inouï à cette époque — se plaindre publiquement dans la galerie de Versailles de ce qu'il appelait l'oubli de ses droits. « Je ne comprends pas que le roi ne m'ait pas nommé, moi, son véritable beau-frère, avait-il dit, tandis qu'il a donné le bâton à Vivonne, qui n'était que son beau-frère en passant. »

D'Aubigné, grâce à l'impunité dont il jouissait, grâce surtout à son cynisme, était sinon extrêmement recherché, du moins fort redouté à la cour. Les ministres eux-mêmes, quoiqu'ils ne professassent pas une grande estime pour son caractère, comptaient avec lui et affectaient, pour ne pas l'irriter, de le prendre parfois au sérieux. La docilité avec laquelle il avait accueilli la parole impérieuse de Mathurin constituait donc un fait réellement extraordinaire, et qui eût produit, s'il eût été connu, une surprise et une émotion très-grandes à Versailles.

— Mon cher comte, reprit Mathurin après un assez long silence, peut-être M. de Pontchartrain ne comprendra-t-il pas la grandeur des plans que j'ai à lui proposer. On n'a pas tous les jours le bonheur de rencontrer un cuistre de génie comme M. Colbert. Je dois donc vous avertir — ainsi prenez vos précautions à

l'avance — que le cas échéant où mes projets rencontreraient un invincible obstacle dans l'inintelligence ou la mesquinerie du secrétaire d'État, il vous faudra me faire arriver jusque auprès de madame la marquise de Maintenon, votre sœur.

— Ah ! vous voulez voir aussi la reine, baron Legoff ! s'écria d'Aubigné avec une impatience qu'il ne put cacher. Ma foi, je ne vous cacherai pas que je déteste prodiguer ma famille. Vous m'obligeriez donc infiniment en cherchant ailleurs quelqu'un qui voulût vous présenter à ma sœur.

— Vous me convenez trop, sous tous les rapports, mon cher comte, pour que je songe à m'adresser à autre qu'à vous... A propos, vous ai-je déjà demandé votre opinion sur la fertilité du sol d'Autriche ?

A ce prétendu à-propos qui ne se rattachait en rien à la conversation, d'Aubigné se troubla ; mais paraissant bientôt prendre son parti :

— Parbleu, M. le baron Legoff, s'écria-t-il, laissons là, je vous prie, le sol d'Autriche et sa fertilité ; la grenade, qui est la plus belle des fleurs, et l'orange, le meilleur des fruits ! Je sais parfaitement que vous êtes des nôtres ! N'imitons pas les enfants qui se brûlent en

voulant jouer avec le feu. Et puis, quel avantage trouvez-vous donc que vous donne sur moi la connaissance de ce secret? Vous figurez-vous me tenir en votre pouvoir?

— Certes, répondit tranquillement Legoff, que je vous tiens en mon pouvoir !

— Ah! parbleu, voilà qui est trop plaisant! Vous plairait-il de vous expliquer plus clairement?

— Mais tout cela est d'une limpidité extrême! Vous conspirez, sinon contre la personne, du moins contre les plus chers intérêts du roi ; je connais vos projets, et d'un mot je puis vous perdre.

— Et quand vous aurez dit ce fameux mot, je me tairai sans doute, moi !... Plein de reconnaissance pour votre noble caractère, j'éviterai de vous compromettre, n'est-ce pas? Tenez, baron Legoff, ajouta d'Aubigné d'un air de pitié railleuse, vous traitez mieux les affaires d'argent que celles de la politique. Croyez-moi, restez dans la spécialité des placements.

Mathurin se mit à rire à son tour :

— Vraiment, dit-il, je n'aurais jamais cru qu'un homme habitué comme vous, M. le comte, aux intrigues de la cour, fût un si pauvre observateur que vous l'êtes! Puisque les nuances

vous échappent, et que vous ne comprenez que les choses bien brutales, bien précises, jouons cartes sur table. Je viens de vous donner une somme énorme, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire, de me confier...

— Permettez, il est convenu que nous jouons cartes sur table; je dois donc dire : donner et non confier !... Contre ces cinq mille louis qui vous arrivent si fort à propos, car vous avez perdu ce matin même huit cents pistoles sur parole, et de ces huit cents pistoles vous ne possédiez pas tout à l'heure le premier écu ; contre ces cinq mille louis, dis-je, que vous ai-je demandé ? Rien ! Ni un service, ni un reçu. Vous voudrez bien convenir cependant avec moi, qu'à moins d'être ou un fou ou un homme au-dessus de l'ordinaire, on ne jette pas de gaieté de cœur cent vingt-cinq mille livres par les fenêtres !

— J'avoue, baron, dit d'Aubigné d'un air où la réflexion avait remplacé le sarcasme, j'avoue, en effet, que votre générosité inexpliquée vous donne un avantage sur moi.

— Eh bien, comme je me sens assez fort pour ne vouloir profiter d'aucun avantage, je vais vous expliquer le mot de ma générosité. Rien de plus simple. J'ai voulu vous prouver que

j'étais immensément riche! Comprenez-vous?

— Ma foi non, je ne comprends pas.

— Quoi! vous ne comprenez pas qu'un homme qui vous donne cent vingt-cinq mille livres pour obtenir une simple audience de madame la marquise de Maintenon, sache et puisse, lorsqu'il s'agit d'un intérêt réellement grave, sacrifier un million!

— De cela, baron, je vous crois capable.

— Et vous vous figurez naïvement que, pouvant disposer d'un million pour acheter le secret d'une conspiration, je serais assez niais pour garder mon million et jouer ma tête! Vraiment, cher comte, vous avez une détestable opinion de moi; vous ne me supposez dans l'esprit ni finesse, ni grandeur.

— Ainsi? dit d'Aubigné qui depuis un instant semblait être sur des charbons ardents.

— Ainsi, cher comte, si l'envie me prenait demain de vous perdre, vous ou tout autre de vos complices, non-seulement je ne partagerais en rien votre disgrâce, mais je serais, au contraire, remercié et récompensé pour le service que j'aurais rendu à Sa Majesté! Il m'est donc permis, n'est-ce pas, cher comte? ajouta Legoff d'un air tranquille et sans que rien décelât en lui l'orgueil du triomphe; il m'est donc per-

mis, n'est-ce pas, de compter sur votre obligeance pour me présenter à madame la marquise si je n'obtiens pas du ministre Pontchartrain ce que je désire?

— Cette question me prouve, baron Legoff, que vous êtes plein de générosité. Croyez que je vous sais gré de demander ce qu'il vous est si facile d'exiger.

D'Aubigné, après avoir prononcé ces paroles garda le silence : il semblait absorbé, contre son habitude, par de graves pensées.

— Savez-vous, cher comte, s'écria tout à coup Mathurin, que le projet que vous ruminez en ce moment ne prouve en faveur ni de votre générosité ni de votre reconnaissance? Que diable! l'ingratitude, je le sais, est un sentiment trop naturel au cœur de l'homme pour que l'on songe à blâmer celui qui l'éprouve ; mais au moins faut-il que cette ingratitude ne dépasse pas certaines bornes et n'atteigne pas jusqu'à la vengeance!

A ces paroles, dites froidement par Mathurin, le frère de la marquise de Maintenon se troubla tout à fait. Toutefois il essaya de faire bonne contenance.

—Vraiment, baron, s'écria-t-il en grimaçant un sourire, je n'y suis plus!...

— Croyez-moi, mon cher d'Aubigné, continua Mathurin avec une bonhomie parfaite, conservez pour les plaisirs du lansquenet les cinq mille louis qui viennent de vous tomber du ciel, et ne vous amusez pas à payer les coupe-jarrets dont les efforts n'aboutiraient à rien de sérieux ! On n'assassine pas un homme cuirassé de millions !...

— Parbleu ! s'écria d'Aubigné qui se leva d'un bond de son fauteuil et se mit à parcourir, comme un fou, le salon, parbleu ! baron Legoff, il faut que vous soyez sorcier ! Que le diable, votre patron, me torde le cou sur l'heure, si jamais j'essaye de lutter avec vous ! J'aime mieux me confier à votre générosité que de braver votre pouvoir. Je m'avoue vaincu. Ordonnez, j'obéirai.

— Merci mille fois, cher comte, de ces bonnes paroles d'amitié et de dévouement, répondit Mathurin qui, se levant à son tour et se dirigeant vers la porte, salua légèrement le frère de la favorite et s'éloigna sans ajouter un mot.

D'Aubigné ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, dans la matinée, Mathurin reçut pour le jour même une lettre d'audience de Pontchartrain.

Lorsque le baron Legoff, — car nous conserverons au maquignon ce nouveau nom jusqu'à plus ample éclaircissement ; — lorsque le baron Legoff entra dans le cabinet du ministre, M. de Pontchartrain, occupé à lire des dépêches, ne parut même pas s'apercevoir de sa présence, et continua son travail comme si de rien n'était.

Ce ne fut qu'après un quart d'heure qu'il aperçut ou fit semblant d'apercevoir le visiteur.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? lui demanda-t-il avec une brusquerie presque grossière.

— L'huissier vous a annoncé le baron Legoff, répondit avec sang-froid Mathurin, et le baron Legoff vous rappelle, monseigneur, que vous parlez à un gentilhomme.

Cette réponse audacieuse sortait tellement des habitudes des solliciteurs, que Pontchartrain en fut comme abasourdi.

— Quel grade occupez-vous dans la marine, et que souhaitez-vous? dit-il avec moins de rudesse.

— Je n'occupe, grâce à Dieu, aucun grade dans la marine, monseigneur, et loin de solliciter votre bienveillance, je viens au con-

traire vous offrir mes services et mon appui !

Cette fois, Pontchartrain éprouva un étonnement tel, qu'il resta un moment sans savoir que répondre.

— Je dispose, monseigneur, continua Legoff toujours avec le même sang-froid, de forces maritimes considérables ; la flotte que je commande, quoique privée d'administrateurs habiles, n'en est pas moins redoutée et redoutable ; elle pourrait sans trop de désavantage tenir tête à celle du roi...

— Ce d'Aubigné est impardonnable! Me faire recevoir un tel fou, murmura Pontchartrain, c'est dépasser toutes les bornes du respect : je me plaindrai à Sa Majesté d'une pareille légèreté.

— J'attends, monseigneur, reprit Legoff.

— Vous pouvez vous retirer, monsieur, répondit Pontchartrain se disposant à reprendre son travail.

— Pas avant toutefois, monseigneur, que vous n'ayez pris connaissance de cette lettre que je me suis engagé à vous remettre.

— Retirez-vous donc, monsieur, vous m'importunez! s'écria le secrétaire d'État en se laissant aller à la violence de son caractère.

— Cette lettre est d'un de mes lieutenants,

de Ducasse, continua tranquillement Mathurin.

— De Ducasse, répéta Pontchartrain qui prit alors vivement la lettre, en fit sauter le cachet et se mit à la parcourir avec une attention qui prouvait tout l'intérêt qu'il trouvait dans cette lecture. Ducasse, M. le baron, reprit peu après le ministre avec un ton de politesse tout à fait étranger à ses habitudes, me dit qu'il a servi sous vos ordres, qu'il vous estime comme le plus grand homme de mer de notre époque, et me prie d'écouter, en y ajoutant la plus entière confiance, certaines propositions que vous avez à m'adresser. Je ne vous cacherai pas que je tiens M. Ducasse en une singulière estime ; sa recommandation est d'un poids extrême près de moi. Que désirez-vous?

Si Pontchartrain s'exprimait avec une telle franchise, c'est qu'il était persuadé que Legoff connaissait le contenu de la lettre qu'il venait de lui remettre.

— Monseigneur, répondit Legoff, je désire vous donner trois choses qui vous manquent en ce moment : de l'argent, des hommes, de la gloire.

— Je ne conçois pas que Ducasse me parle de vous comme du plus grand homme de mer de notre époque, dit Pontchartrain en ayant

l'air de n'avoir pas entendu cette réponse. Legoff, Legoff! c'est un nom que je ne connais pas.

— Jean Bart, qui vient de prendre dans la Baltique cinq vaisseaux de guerre hollandais et les cinquante bâtiments qu'ils escortaient, n'était guère connu à la cour il y a peu d'années, monseigneur! Au reste, je ne vous cacherai pas que Legoff n'est pas mon véritable nom!...

— Comment! vous avez osé vous présenter devant moi sous un nom qui n'est pas le vôtre!

— J'ai osé tant de choses dans ma vie, monseigneur, et la fortune a toujours tellement favorisé mon audace, répondit Mathurin avec un indéfinissable sourire, que j'en suis arrivé aujourd'hui à ne faire que ce qui me convient ou me plaît.

— Soit! va pour Legoff, dit Pontchartrain, qui, pendant que Mathurin parlait, s'était mis à lire de nouveau la lettre de Ducasse. Au fait, le nom importe peu à l'affaire. Vous êtes donc, monsieur, un de ces fameux boucaniers ou flibustiers des Antilles, dont on a fait tant de prix?

— Oui, monseigneur, je suis leur chef!

— Leur chef, dites-vous ! répéta Pontchartrain, qui ne put s'empêcher de regarder Legoff avec une avide curiosité ; mais je croyais que ces gens-là n'avaient pas de chef, ou plutôt qu'ils en avaient cent ?

— Il est vrai, monseigneur, que les boucaniers, dans leurs expéditions ordinaires et partielles, choisissent qui ils veulent pour les commander; mais au-dessus de ces chefs de hasard, existe un pouvoir occulte et permanent, dont l'autorité absolue s'étend sur toutes les mers des Antilles. Rien qu'en levant mon doigt et en prononçant un mot, je puis, en moins de huit jours, réunir dix mille hommes, monseigneur !

— Alors, en négociant avec vous, je traite avec une puissance ! dit Pontchartrain d'un air moitié sérieux et moitié moqueur.

— Oui, monseigneur, et de puissance à puissance, répondit Legoff, qui prit alors un fauteuil et s'assit en face du secrétaire d'État.

Un léger silence se fit.

Legoff, l'air calme, l'œil fixe et brillant, la contenance assurée, presque hautaine, n'était plus ce même personnage à la physionomie si effacée et si pleine de bonhomie, que nous avons connu jusqu'à présent; on comprenait,

en voyant cet homme, qu'il y avait en lui une force de volonté et une profondeur d'esprit faites pour commander à la foule.

Pontchartrain, si habitué qu'il fût à traiter avec grossièreté les officiers généraux les plus distingués, se sentait mal à son aise devant le boucanier; le regard magnétique de Legoff, s'il m'est permis de me servir de cette expression, pesait sur le secrétaire d'État, et le gênait.

Soit que Legoff ne voulût pas abuser de l'étrange fascination qu'il savait sans doute exercer sur le secrétaire d'État, soit qu'il eût hâte d'aborder les graves questions qui lui restaient à traiter, toujours est-il que ce fut lui qui le premier recommença la conversation.

— Monseigneur, dit-il d'un ton respectueux et ferme tout à la fois, comme pas une des paroles prononcées dans l'entretien que vous avez bien voulu m'accorder ne doit franchir l'enceinte de ce cabinet, je vous demanderai la permission de m'expliquer clairement, sans ambages, sans détours, de mettre à nu devant vous ma pensée entière.

— Vous prévenez mes désirs, M. Legoff, répondit Pontchartrain; mais avant toute chose, apprenez-moi depuis quand vous connaissez Ducasse.

— Je vous répète, monseigneur, que Ducasse a servi sous mes ordres. Notre intimité remonte à quinze ans !

— Et depuis que Ducasse est entré dans la marine royale, vos relations avec lui ont toujours continué?

— Nos rapports sont restés ce qu'ils étaient, monseigneur, intimes. Il m'est même permis d'ajouter que depuis cette époque mes conseils ont été en différentes circonstances d'une extrême utilité à Ducasse.

— Vos conseils! répéta Pontchartrain avec étonnement. Ducasse est cependant un homme très-au-dessus de l'ordinaire.

— Je partage votre opinion, monseigneur ! Je reconnais à mon ami une bravoure à toute épreuve, un sang-froid et un coup d'œil remarquables, une expérience et une persévérance rares ; toutes les qualités, en un mot, qui font un homme capable d'accomplir de grandes choses !...

— Et pourtant, tout en proclamant ces éminentes qualités, vous persistez à prétendre que Ducasse ne se conduit que d'après vos conseils? C'est avouer clairement que vous vous reconnaissez de beaucoup supérieur encore à lui par l'intelligence.

— Certes ! répondit tranquillement le boucanier.

Pontchartrain fut frappé de l'assurance ou plutôt de la conviction parfaite et, cela se sentait, complétement dénuée d'orgueil avec laquelle Legoff prononça cette simple parole ; il ne put s'empêcher de regarder de nouveau, avec une curiosité presque craintive, son étrange solliciteur.

Le secrétaire d'État au département de la marine, ceci soit dit en passant et pour bien faire comprendre au lecteur de quel poids devait peser dans son esprit la lettre que Legoff lui avait remise, le secrétaire d'État s'occupait alors du mariage d'un de ses beaux-frères, capitaine de vaisseau, avec la fille unique de l'ancien boucanier Ducasse, millionnaire et officier extrêmement distingué dans la marine royale ; mariage qui en effet eut lieu.

La lettre d'introduction donnée à Legoff par son ancien lieutenant constituait donc en ce moment, auprès de Pontchartrain, je le répète, la meilleure de toutes les recommandations.

Bientôt, le ministre, comme s'il eût été honteux de l'espèce d'ascendant que Legoff prenait sur lui, lui dit brusquement :

— Voici déjà beaucoup trop de temps de

perdu en vains propos! Que désirez-vous, M. le boucanier? Soyez, je vous prie, bref et clair dans vos explications. Des affaires bien autrement importantes que celles dont vous avez à m'entretenir me réclament.

— J'en doute, monseigneur! Mon projet est aussi vaste que simple : peu de mots me suffiront pour vous l'exposer! La France, c'est là un fait que vous ne pourriez nier, est réduite aux abois. Épuisée d'hommes et d'argent, elle s'impose inutilement de cruels sacrifices pour soutenir la lutte gigantesque dans laquelle elle se trouve engagée. Ce qu'il lui faut, c'est de l'or, beaucoup d'or... et il ne lui est plus possible d'en demander à l'impôt, car l'impôt a déjà dépassé les limites extrêmes de la justice et de la raison pour tomber dans la spoliation et dans le vol...

— M. le boucanier, vous oubliez en présence de qui vous avez l'honneur d'être.

— En présence d'un ministre à qui j'ai promis de dire la vérité entière, monseigneur, et à qui, par conséquent, je la dirai. Vous n'avez pas le droit, vous, chargé des intérêts de la France, de repousser sans l'entendre l'homme qui vous offre, pour réparer nos désastres, un revenu annuel, et pris sur l'ennemi, de deux cents millions!...

— Ah ! il s'agit de deux cents millions ! s'écria Pontchartrain en haussant les épaules d'un air de pitié ! Il est en ce cas inutile que vous entriez dans aucun développement ! Je ne conteste pas, monsieur, votre habileté à dépouiller les navires espagnols ; mais vous me paraissez, au point de vue du bon sens des affaires, appartenir à cette catégorie malheureusement trop nombreuse de ces rêveurs éveillés qui me proposent, chaque matin, dix moyens nouveaux qu'ils ont imaginés depuis la veille pour changer la ville de Paris en un port de mer ! Si vous écrivez à Ducasse, dites-lui que par amitié pour lui j'ai consenti à vous sacrifier une heure de mon temps !... Adieu, M. le boucanier !

— Monseigneur, dit gravement Legoff qui, malgré ce congé si formellement et si ironiquement exprimé, resta impassible dans son fauteuil, monseigneur, ce qui a rendu M. Colbert si grand et laissera à son nom une si glorieuse page dans l'histoire, c'est qu'il savait écouter les plus humbles, et qu'il ne repoussait jamais le génie, lorsque le génie avait besoin pour se manifester de l'appui de sa puissance.

— Misérable !... cette insolence !... s'écria Pontchartrain blême de fureur.

— Est tout simplement la hardiesse d'un

homme, monseigneur, qui ne craint que la colère de Dieu et possède trop le sentiment de sa force pour courber jamais la tête devant les plaisanteries puériles et déplacées d'un ministre infidèle à sa mission et traître à son roi!...

— Qu'osez-vous prétendre?... Moi, traître à Sa Majesté! reprit Pontchartrain qui, en proie à une exaspération sans nom, bondit plutôt qu'il ne se leva de son fauteuil et vint se camper, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, devant Legoff resté toujours assis et impassible.

— Oui, monseigneur, répéta le boucanier avec un calme et une lenteur singulière. je vous le répète à présent, comme demain je le dirai à Sa Majesté elle-même, vous êtes un traître à votre roi!

Legoff, en parlant ainsi, contemplait d'un regard étrangement fixe le secrétaire d'État; un sourire à peine marqué qui ridait d'une façon à peu près imperceptible les lèvres du hardi boucanier, prouvait à quel point il possédait la conscience de sa force, et combien il se sentait supérieur à son adversaire.

En effet, la colère si terrible d'abord de Pontchartrain ne dura pas longtemps; elle disparut aussitôt sans cause apparente.

— Savez-vous, monsieur, reprit-il après un

court silence, que sans l'amitié que je porte à Ducasse, vous seriez déjà sur le chemin de la Bastille?

— Quoique je place, monseigneur, la liberté au-dessus de toutes les choses humaines, croyez cependant que la perspective de vingt-quatre heures de captivité est un épouvantail insuffisant pour me faire reculer devant l'accomplissement de mon devoir!

— Vingt-quatre heures de captivité, dites-vous? Vous ignorez, M. Legoff, ce que c'est que la Bastille?...

— C'est possible, monseigneur; mais je sais une chose : qu'il n'y a pas de porte de prison qui ne cède et ne tombe en éclats lorsqu'elle est battue en brèche par un bélier qui se nomme cinq cent mille livres! Mon Dieu! monseigneur, vous aurez beau me regarder d'un air effaré, vous n'empêcherez jamais l'or d'être une puissance supérieure à toutes les autres puissances. Croyez que si demain la fantaisie me prenait de sacrifier dix millions pour vous renverser, et ce sacrifice n'est pas au-dessus de mes forces, dans huit jours d'ici, vous ne seriez plus ministre.

Legoff fit cette réponse avec une telle tranquillité, il semblait si assuré de ce qu'il avançait, que Pontchartrain sentit peser sur son

esprit comme un vague effroi ; et puis hâtons-nous d'ajouter que jamais ce ministre, si despote, si dur, si impitoyable, n'avait rencontré, même de la part des plus grands, une résistance pareille à celle que lui opposait le boucanier.

— L'amitié toute particulière que je porte à Ducasse vous a déjà, M. Legoff, je ne saurais trop vous le répéter, reprit le secrétaire d'État, sauvé d'une mauvaise affaire ; je veux bien encore, au nom de cette même amitié, vous accorder un moment d'attention. J'espère, j'exige même qu'avant de reprendre notre entretien, vous vous excusiez des inqualifiables paroles que vous avez prononcées, paroles, je ne vous le cacherai pas, que votre manque d'éducation et le milieu dans lequel vous vivez depuis si longtemps rendent moins coupables à mes yeux, mais qui cependant ne peuvent rester sans réparation.

— A quelles paroles faites-vous, je vous prie, allusion, monseigneur ?

— A l'abominable propos que vous avez osé tenir dans un moment de folie, sans doute : Que j'étais traître au roi !

— J'ai acquis, monseigneur, par l'habitude du commandement, la faculté d'exprimer promptement mes pensées ; mais soyez assuré qu'aussi

vif que je sois à la riposte, je ne dis jamais que ce que je veux, et ne parle qu'après avoir réfléchi. Je maintiens mon propos.

Pontchartrain, soit que l'étrange audace du flibustier lui imposât, soit tout autre motif, recula devant l'éclat que devait amener cette réponse; toutefois, ne pouvant laisser compromettre sa dignité et son pouvoir, il tourna la difficulté, et se prit, chose inouïe pour lui, à rire bruyamment.

— Vraiment! s'écria-t-il d'un ton de bonne humeur aussi en dehors de ses habitudes que l'était la gaieté qu'il venait de montrer, je vois qu'il n'est pas possible de vous prendre au sérieux ou de se fâcher de vos manières. Il y a au reste longtemps que je désirais voir en personne un de ces fameux flibustiers dont on parle tant; je dois remercier le hasard qui m'envoie en vous un des échantillons les plus curieux et les plus complets de la flibusterie! Vous êtes pour moi un sujet d'étude et de curiosité.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, monseigneur!

— Et, reprit Pontchartrain après avoir hésité, en quoi suis-je, d'après vous, traître à Sa Majesté?

— Vous êtes traître au roi, monseigneur,

parce que vous refusez d'accepter le secours des deux cents millions annuels que je vous offre pour rétablir les finances épuisées de la France !

— C'est, ma foi, vrai ! s'écria Pontchartrain toujours sur le ton du persiflage, je mérite la hache et le billot ! Eh bien, supposez que je me repente, M. le boucanier, à tout péché miséricorde, n'est-ce pas ? Voyons, apprenez-moi un peu de quelle façon nous devons nous y prendre pour nous procurer les deux cents millions que nous offre votre munificence !...

— Vous semblez railler, monseigneur, mais je vous jure sur le salut de mon âme, que vous attendez ma réponse avec une anxieuse impatience, répondit Legoff. Au fait, la folie du boucanier doit doubler la faveur dont vous jouissez auprès du roi votre maître !...

— De plus en plus charmant, murmura Pontchartrain en essayant de sourire ; expliquez-vous, M. le boucanier !

— Monseigneur, reprit Legoff. vous n'ignorez pas que l'Espagne ne soutient sa grandeur que grâce aux produits immenses, aux prodigieuses ressources que lui offrent ses possessions d'outre-mer. Ce sont ces produits immenses et ces ressources prodigieuses que je viens vous of-

frir !... Les ports principaux qui servent de débouché au vaste continent américain et le relient par le commerce à l'Europe sont, y compris le grand Océan et la mer Pacifique, au nombre de dix. Dans chacun de ces ports, je possède de secrètes intelligences : que le roi unisse ses forces à celles de la boucanerie, et je vous jure qu'avant six mois d'ici le drapeau de la France flottera victorieux sur tous ces ports !

— C'est une petite armée navale de cinq cents vaisseaux et de deux cent mille hommes que vous me demandez, M. Legoff !

— M. Colbert, monseigneur, ne m'eût pas interrompu par cette plaisanterie, dit froidement le boucanier ; je poursuis : les dix mille hommes et les vingt vaisseaux que fournirait Sa Majesté, unis aux douze mille hommes dont je dispose, suffiraient, et au delà, aux besoins de l'expédition. Une fois maître du littoral américain, rien ne me serait facile, monseigneur, comme de rendre inexpugnables les forts que nous aurions conquis. Alors, chose grande, glorieuse et sans antécédents dans l'histoire, fait immense, capable à lui seul d'illustrer un règne, on verrait plus de trente millions d'hommes tributaires d'une poignée de soldats, travailler malgré eux à la gloire et à la puissance

de leurs conquérants. Bon an mal an, les droits de transit, d'embarquement et de débarquement que nous payerait l'Espagne s'élèveraient, je ne saurais trop vous le répéter, monseigneur, à la somme énorme de deux cents millions ! Quelles limites assigner alors à la grandeur et aux conquêtes de la France, lorsque Louis XIV, soutenu par l'or de ses ennemis, n'aurait plus à demander à ses sujets que de la bravoure et du sang ! L'imagination semble éblouie devant la réalisation du plan aussi simple que gigantesque que je vous propose !

Legoff s'était animé : le regard profond et lumineux, l'air inspiré, le visage resplendissant de fierté et d'audace, il paraissait assister au spectacle du triomphe de la France.

Pontchartrain lui-même, malgré l'étroitesse de ses vues et son penchant aux détails méticuleux, ne put s'empêcher de ressentir comme un frisson d'enthousiasme : toutefois cette sensation, si en dehors de sa nature, ne fut pas de longue durée.

— M. le boucanier, répondit-il brusquement, vos propositions n'ont pas, ainsi que je m'y attendais, le sens commun. Vous dépossédez l'Espagne de son littoral américain avec une facilité et une spontanéité qui me prouvent à quel

point vous êtes ignorant des règles de la grande guerre. Vous vous imaginez sans doute que s'emparer d'un port soigneusement fortifié et vaillamment défendu, n'offre pas plus de difficultés que de prendre un navire caboteur à l'abordage ! Je suis persuadé que Ducasse, malgré l'extrême déférence qu'il montre, d'après votre dire, pour vos lumières transcendantes et votre esprit supérieur, se moquerait fort agréablement de votre plan, si vous le lui communiquiez.

— Vous vous trompez, monseigneur, répondit Legoff sans que rien décelât dans son maintien le désappointement ou la colère. Non-seulement Ducasse connaît et approuve mon plan, mais ce plan, dont l'idée m'appartient, a été concerté entre lui et moi, dans ses moindres détails ainsi que dans son ensemble. Ce travail nous a coûté trois années de soins, de dangers et de sacrifices. Je regrette et je conçois, monseigneur, que du fond de votre cabinet vous ne puissiez apercevoir les horizons rêvés par notre audace ! Quant à mon inexpérience des grandes guerres, je me sers de vos expressions, permettez-moi, monseigneur, de vous rappeler que Panama, la Vera-Cruz, Gibraltar, San-Pedro, Campêche, Nicaragua, Port-au-Prince, et dix

autres villes de moindre importance que je ne prendrai même pas la peine de vous citer, ont été en ma puissance; que partout où j'ai vu flotter le drapeau de l'Espagne, un combat a été livré, et que jamais, jamais, monseigneur, soit dans des engagements partiels, soit dans de vraies batailles navales, un seul de mes navires n'a baissé pavillon! J'ai toujours su porter haut et fier l'honneur de la France!

La parole du boucanier respirait certes, en évoquant ces brillants souvenirs de son passé, plus de joie et de satisfaction que d'orgueil; Pontchartrain, quelque endurci et engourdi que fût devenu son cœur au contact de la cour, ne put se défendre d'une certaine admiration pour cet homme qui, dans ses triomphes personnels, ne voyait que la gloire de son pays.

— M. Legoff, lui dit-il presque avec affabilité, si je n'admets pas comme possible l'exécution de votre vaste projet, il ne s'ensuit pas que je vous croie dénué d'énergie, de bon sens et de connaissances. Si vous avez quelque plan moins colossal que la conquête des Indes espagnoles à me proposer, croyez que je vous écouterai avec l'attention et la faveur que mérite votre expérience.

— Je ne renonce jamais à mes projets, mais

je sais les ajourner et attendre, monseigneur, dit Legoff. A présent, puisque vous voulez bien m'encourager et me prendre au sérieux, il me reste à vous entretenir d'une entreprise qui peut jeter plus de cent millions dans les coffres vides de la France. Je me hâte d'ajouter que je parle en ce moment au nom de Ducasse, à qui mon amitié cédera volontiers l'honneur de la réussite de cette affaire. Quant à Ducasse, monseigneur, il s'agit pour lui du gain d'un million.

Legoff, en prononçant le nom de Ducasse, et en accolant ce nom au mot de « million, » avait été fort adroit ou très-heureusement inspiré.

L'affabilité de Pontchartrain se changea presque en amabilité.

— Je suis tellement contrarié, M. Legoff, de n'avoir pu prendre en considération votre première proposition, lui dit le secrétaire d'État, que vous me voyez tout à fait disposé à accueillir favorablement, pourvu toutefois qu'elle présente la moindre chance de succès, votre nouvelle demande. Parlez, expliquez-vous !

— L'entreprise que je vais soumettre à votre appréciation, monseigneur, se rattache à mon projet de la conquête des Indes. Vous considérez comme chose impossible la réalisation complète de mon désir, mais peut-être bien ne re-

culerez-vous pas devant un fait isolé! Veuillez, je vous prie, monseigneur, ne pas oublier qu'en ce moment c'est Ducasse qui vous parle par ma bouche.

Pontchartrain fit signe à Legoff de continuer, et le boucanier reprit :

— J'ai eu l'honneur de vous rappeler tout à l'heure, monseigneur, que les principaux ports que possède l'Espagne dans les deux Océans sont au nombre de dix; j'ajouterai à présent que le plus riche, le plus important et le mieux situé de tous est celui de Carthagène.

— Vous me croyez, à ce que je vois, tout à fait étranger aux affaires de mon département, dit Pontchartrain en riant; vous vous trompez du tout au tout, M. Legoff. Je n'ignore aucune des particularités que vous pourrez me présenter; je connais parfaitement Carthagène. Il est donc inutile que vous vous appesantissiez sur les détails. Au fait, je vous prie.

— Puisque vous connaissez Carthagène, monseigneur, continua Legoff, vous savez de quelle importance énorme est ce fort, comme point stratégique et commercial, et quelles richesses inouïes possèdent ses habitants?

— Oui, M. Legoff. Après?

— Eh bien, monseigneur, je viens vous pro-

poser, toujours avec l'assentiment de Ducasse, de vous emparer de Carthagène.

Pontchartrain réfléchit assez longuement avant de répondre.

— M. Legoff, dit-il enfin d'un air sérieux, je ne me dissimule pas de prime abord que cette prise de Carthagène, que vous me présentez avec un laisser-aller si plein de mépris pour la valeur espagnole et comme la chose la plus simple du monde, est une grosse affaire ! Toutefois je me hâte d'ajouter que votre proposition et celle de Ducasse méritent d'être discutées...

— Eh bien ! monseigneur, discutons.

— La première difficulté grave que présente l'exécution de ce projet, M. Legoff, difficulté à laquelle vous n'avez sans doute pas songé, est la dépense considérable qu'occasionneraient les frais d'armements nécessaires à cette entreprise. Or, comme vous le disiez tout à l'heure vous-même, les finances de France sont obérées en ce moment : j'ajouterai, moi, que notre état d'hostilité avec l'Europe exige de notre part assez de sacrifices impérieux et urgents, pour que nous ne puissions songer à rien entreprendre d'inutile et de coûteux en dehors de la défense du territoire.

— Je vous remercie sincèrement, monsei-

gneur, de la franchise et de la confiance avec lesquelles vous venez de me parler, dit Legoff; seulement, permettez-moi de vous faire observer à mon tour que si j'ai mal jugé en vous l'homme de cabinet, vous n'avez pas mieux compris en moi le boucanier. Mon métier ne consiste pas seulement, comme vous semblez le supposer, à se battre et à prendre des navires à l'abordage : l'immense fardeau que je porte depuis dix ans, la terrible responsabilité qui pèse sur moi, ont dû nécessairement agrandir mes idées, mûrir mon jugement. Je savais donc parfaitement, en vous proposant l'affaire de Carthagène, que le gouvernement ne serait ni en position ni en mesure de faire les avances nécessitées par notre expédition.

— Et qui ferait alors ces avances?...

— Moi, monseigneur! répondit tranquillement Legoff.

Cette fois le secrétaire d'État ne put s'empêcher de regarder le boucanier avec un véritable sentiment d'admiration. Cet aventurier dont les projets étaient si vastes, qui éprouvait un amour si désintéressé et si ardent pour la gloire de la France, qui traitait enfin d'égal à égal avec un ministre de Louis XIV, cet aventurier, dis-je, semblait à Pontchartrain dépasser de

toute la hauteur du génie ces officiers généraux chamarrés de croix, comblés de dignités et d'honneurs, qui faisaient chaque matin antichambre à la porte de son cabinet.

— Avez-vous une idée approximative du chiffre auquel s'élèveraient les frais d'armement pour l'expédition de Carthagène, M. Legoff?

— J'ai établi ce calcul avec une scrupuleuse exactitude, monseigneur. Le total, y compris une somme de quatre cent mille livres affectée aux dépenses imprévues, présente cinq millions deux cent cinquante mille livres.

— Et vous êtes en mesure de débourser cette somme énorme?

— Je vous prie de croire, monseigneur, que si je ne pouvais disposer, sans me gêner, d'une pareille bagatelle, je n'aurais pas l'impudence de prendre une heure de votre temps. Que demain Sa Majesté signe la commission de Ducasse au commandement en chef de cette expédition, et une heure après, j'aurai versé entre vos mains les cinq millions deux cent cinquante mille livres nécessaires.

Pontchartrain, malgré cet esprit inquiet, tracassier et jaloux, qui a été si préjudiciable à la marine française, ne manquait pas de certaines et sérieuses qualités : d'une grande pé-

nétration, lorsque la passion n'empiétait pas en l'obscurcissant sur sa raison, il savait juger et apprécier un homme à sa juste valeur.

Il comprit donc aisément, à la façon de s'exprimer de Legoff, que le célèbre boucanier n'exagérait en rien le pouvoir et les ressources dont il disposait ; qu'il était en position d'accomplir ses promesses, et que l'on devait compter sur sa parole. Aussi, avant de lui répondre resta-t-il pendant plus de cinq minutes silencieux et réfléchi. Il savait à présent de quelle importance il était de peser chaque mot adressé à un homme de la valeur intellectuelle de Legoff.

— M. Legoff, lui dit-il enfin, ne prenez pas en mauvaise part une observation qui me reste à vous adresser. Puisque vous vous connaissez en affaires, vous devez savoir que, laisser dans une question d'intérêt un point obscur ou douteux, c'est créer pour l'avenir des difficultés sans nombre !

— Parlez hardiment, monseigneur, répondit le boucanier, qui intervertit ainsi les rôles, et prit le dessus sur le secrétaire d'État.

— Je ne voudrais pas vous être désagréable, M. Legoff, poursuivit Pontchartrain avec une urbanité qu'il n'avait certes jamais encore em-

ployée vis-à-vis de personne jusqu'alors ; je ne conteste nullement que vous autres boucaniers n'ayez accompli de grandes choses ; mais enfin, à tort ou à raison, vous possédez, sous le rapport de la moralité, une réputation détestable.

— Il est vrai, monseigneur, que bien des gens, jaloux de nos succès et de nos richesses, répondit Legoff en souriant, prennent un puéril plaisir à nous décrier.

— Je vous répète que je ne discute pas, M. Legoff; je constate simplement un fait. Or, je crains qu'une expédition de boucaniers soutenue, reconnue, plus que cela même, dirigée par le gouvernement, ne produise un déplorable effet sur l'opinion de l'Europe.

— Vous avez raison, monseigneur. Je me suis déjà fait moi-même l'objection que vous me posez !

— Ah ! vraiment ! s'écria le ministre sans songer à cacher la surprise que lui causait cette réponse. M. Legoff, je reconnais que la sagesse s'allie, dans votre esprit, à l'audace ! Et que vous êtes-vous répondu ?

— Qu'il serait, en effet, préférable, monseigneur, de faire monter, du moins en apparence, l'expédition de Carthagène par le commerce de Saint-Malo et de Dunkerque. Cela

donnerait à cette entreprise un cachet de moralité et de légalité sérieux.

— Votre idée est excellente, M. Legoff, mais permettez : si le commerce se charge des frais de cette expédition, quel avantage retirera le gouvernement de la prise de Carthagène?

— Le gouvernement, monseigneur, peut prêter au commerce des officiers de sa marine et des navires, et entrer par conséquent pour une très-large part dans les bénéfices. J'évalue à près de deux cents millions la somme qui lui reviendra.

— Et les boucaniers, quel sera alors leur rôle?

— Les boucaniers, monseigneur, répondit Legoff avec une douloureuse ironie, sont des misérables dont on se sert, sans que cela tire à conséquence, quand le hasard les place sur votre chemin. Lorsque l'expédition arrivera à Saint-Domingue, elle trouvera dix de mes navires, montés par douze cents hommes, qui l'attendent prêts à prendre la mer!...

— Une dernière objection, M. Legoff, ou pour parler plus exactement une dernière question : Quel intérêt personnel avez-vous à cette prise de Carthagène?

— Un intérêt bien ridicule et bien mesquin

sans doute, monseigneur, mais que voulez-vous? il y a des bizarreries du cœur humain qui sont inexplicables. Je hais la puissance de l'Espagne et je rêve la gloire de la France...

Pontchartrain se leva alors, et saluant Legoff:

— Monsieur, lui dit-il, soyez persuadé que je prends en grande considération le sujet que vous venez de traiter. Je vais y réfléchir mûrement. Avant peu, vous recevrez de mes nouvelles. Il est inutile, je pense, de vous recommander la plus scrupuleuse discrétion?

Legoff sourit : ce sourire valait tout un discours de protestations.

Le secrétaire d'État allait se remettre à son travail, lorsque le boucanier, qui déjà se dirigeait vers la porte de sortie, revint sur ses pas.

— Monseigneur, dit-il, un dernier mot. Me permettez-vous d'entretenir le roi du projet de Ducasse? Oh! ne craignez rien, monseigneur, poursuivit Legoff en remarquant l'émotion du ministre; non-seulement je ne porterai pas atteinte à la gloire future qui vous reviendra, si la réussite couronne, ainsi que j'en suis persuadé, mes efforts, mais je ne laisserai même deviner en rien à Sa Majesté l'intérêt que vous avez bien voulu me montrer dans cette audience.

— Mais, M. Legoff, vous parlez de voir le roi, comme si vous aviez vos entrées à la cour !...

— Monseigneur, répondit le boucanier, permettez-moi de vous répéter en terminant cet entretien ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire en commençant, que la fortune a toujours tellement favorisé mon audace, que j'en suis arrivé aujourd'hui à faire ce que je veux ! Je n'ai certes pas mes entrées à la cour ; cependant, si je veux voir le roi, je le verrai !...

— Soit ! je ne m'y oppose pas, dit Pontchartrain après un moment de réflexion. Je ne vous cacherai pas que de mon côté je ne serais pas fâché de savoir si vous n'avez pas une trop bonne opinion de vous-même, et si vous parviendrez à franchir la barrière qui sépare un inconnu des marches du trône.

Legoff, en sortant de chez le secrétaire d'Etat, monta en carrosse et se fit conduire rue de Béthisy, chez le comte d'Aubigné.

Il trouva en entrant l'antichambre remplie de bourgeois qui avaient l'air furieux. A peine le valet qu'il avait si fort rudoyé la veille, l'eut-il aperçu qu'il s'inclina profondément devant lui et le conduisit auprès de son maître.

— Ah ! c'est vous, cher baron, s'écria le

frère de la favorite, soyez mille fois le bienvenu !

D'Aubigné s'avança alors vers Legoff avec toute la vivacité que lui laissaient ses rhumatismes et l'embrassa à plusieurs reprises.

— S'agirait-il d'un nouveau placement? lui demanda-t-il.

— Non, cher comte; il s'agit d'un service que je viens solliciter de votre inépuisable obligeance ! Au reste, je vous ai laissé pressentir hier soir en vous quittant...

— Ah ! très-bien ! Vous désirez présenter vos hommages à ma sœur !... Vous savez que je n'ai rien à vous refuser? Quand désirez-vous être reçu par la reine?

— Le plus tôt possible ! Demain, par exemple !

— Demain, répéta d'Aubigné sur le ton de la plus vive surprise, êtes-vous fou ! Au fait, pourquoi pas ! ajouta-t-il tout aussitôt en se ravisant. Je ne vois pas trop quels ménagements j'ai à garder avec une sœur qui se conduit d'une si abominable façon à mon endroit ! Oui, voilà qui est convenu ; j'irai lui rendre demain une visite d'amitié à cette chère sœur, et comme je me trouve être par hasard en fonds et que je n'aurai pas à lui demander d'argent, je profiterai de

l'indépendance momentanée de ma position pour prendre ma revanche des humiliations sans nombre dont elle m'a abreuvé tous ces derniers temps ! Tudieu ! je consens à reconnaître mon beau-frère pour le fils de Sa Majesté Louis XIII, si je ne lui fais pas verser des larmes de repentir, à cette bonne petite sœur !... Vous ne pouvez vous imaginer, cher baron, combien, de me savoir de l'or dans ma caisse, me donne de gaieté et d'esprit. Je me sens rajeunir, depuis hier, de dix ans.

— Voici mon adresse, cher comte, dit Legoff en remettant à d'Aubigné un papier plié ; aussitôt que vous aurez obtenu une audience, veuillez me le faire savoir.

— Quoi ! vous vous en allez ainsi !

— J'aurais peur de vous déranger en restant, Votre antichambre est pleine de gens qui attendent...

— Ah ! l'excellente plaisanterie ! s'écria d'Aubigné qui se mit à rire aux éclats ; je parie cent louis, M. le baron, que vous ne devinez pas en dix quelles sont les personnes que vous avez vues dans mon antichambre.

— Des solliciteurs, sans doute, dit Legoff.

— Des solliciteurs ? allons donc ! On sait trop bien que j'emploie tout mon temps à combattre

la cuistrerie de mon beau-frère, pour que l'on songe à me prendre comme intermédiaire auprès de lui. Pariez-vous les cent louis? Mais non, ce serait vous voler. J'aime mieux vous dire tout simplement la chose.

D'Aubigné se renversa alors dans son fauteuil, donna de nouveau un libre cours à sa bruyante gaieté, et se retournant enfin vers Legoff :

— Cette foule, cher baron, lui dit-il, qui meuble mon antichambre, est composée seulement de mes créanciers, que j'ai fait venir...

— Pour les payer? Je ne vois rien de bien plaisant à cela.

— Pour les payer! s'écria d'Aubigné avec une indignation réelle; vraiment, cher baron, pour qui donc me prenez-vous? Mon beau-frère et ma sœur m'auraient-ils calomnié de telle sorte que l'on me croie tombé à ce degré d'abaissement et de faiblesse, de solder des créanciers qui menacent et qui crient!

— Alors pourquoi avez-vous donc mandé ces braves gens? dit Legoff avec un sourire.

— Ces braves gens! vous appelez ça des braves gens?

— Dame, cher comte, je ne connais pas vos créanciers, moi.

— Vous n'êtes donc plus sorcier! Quoi! vous

ne songez pas que, pour que l'on fasse crédit au beau-frère du cuistre. il faut que l'on espère, vu les mauvais bruits répandus par ma famille à Versailles sur mon compte, il faut, dis-je, que l'on espère un bénéfice de mille pour cent! Mes fournisseurs sont d'infâmes spéculateurs qui prennent des billets de loterie sur ma chance au jeu.

— Alors, c'est pour leur adresser des reproches que vous les avez fait accourir à votre hôtel?

— Des cœurs endurcis comme les leurs sont inaccessibles à tout noble sentiment d'oubli... ce serait prêcher dans le désert... Vous voyez bien que j'avais raison de prétendre que vous ne devineriez pas en dix fois comment et pourquoi toute cette foule grouille dans mon antichambre. Eh bien! cher baron, j'ai fait venir mes créanciers pour leur montrer les cinq mille louis de votre placement...

— Vous devenez de plus en plus énigmatique.

— Rien de sensé au contraire et de logique comme ma conduite en cette circonstance. Mes créanciers, à force de crier par dessus les toits que j'étais sans le sou, m'avaient retiré tout crédit et réduit à me nourrir des sermons que

ma sœur accompagnait de quelques misérables pistoles. Aujourd'hui que les marauds ont vu briller et frétiller sur ma table les cinq mille louis de votre placement, ils vont aller crier partout que je suis un escroc cousu d'or. Le reste va de soi seul. Rage du beau-frère, lamentations de mon ingrate sœur, et, ce qui est le point essentiel de la chose, rétablissement de mon crédit et offre de services de nouveaux marchands, qui, me sachant en fonds, vont accourir ainsi de tous côtés... Il y a vraiment bien des années que je ne m'étais senti l'esprit gai et content comme aujourd'hui... Comptez aussi, cher baron, que je ne serai pas un ingrat!... Demain, je vous le répète, je laverai d'importance la tête à ma sœur, et, après-demain au plus tard, vous serez reçu à la cour!

II

Quoique l'établissement fondé dans le jardin des Tuileries, avec l'autorisation de la reine mère régente, par Renard, le laquais, et ensuite le valet de chambre de l'évêque de Beauvais, eût perdu en 1695 de sa vogue première, il ne laissait pas que d'être encore extrêmement fréquenté par la noblesse et la haute finance. Seulement, comme à l'époque où se passe notre histoire, une dévotion extérieure et d'apparat était devenue une condition *sine qua non* de réussite à la cour, les gens de qualité, excepté toutefois les amis de monseigneur le duc de

Chartres, prenaient certaines précautions quand le plaisir ou l'intrigue les conduisait à l'établissement de l'ancien valet de chambre de l'évêque de Beauvais.

De Morvan, en arrivant devant la maison où devait se décider, du moins il le pensait, le bonheur ou le malheur de sa vie, ne put se défendre d'une vive émotion. Il allait entrer, quand des éclats de rire qui retentirent non loin de lui lui firent tourner la tête.

Il vit une femme portant une coiffure haute et à plusieurs étages, l'écharpe à étole, la cravate à la Steinkerke, le corps lacé à la gourgandine, et la jupe de damas en falbalas : plusieurs étourdis l'entouraient et la suivaient.

Quoique cette femme portât un masque de velours noir qui lui cachait entièrement le visage, de Morvan comprit à la souplesse de sa marche qu'elle devait être jeune, et il la supposa jolie.

Malgré le cortége imprévu de jeunes seigneurs que le hasard avait fait à l'inconnue, elle ne paraissait ni troublée ni émue ; elle avait l'air de ne pas s'apercevoir des hommages un peu vifs et légers qui lui étaient adressés.

— Vraiment, ma charmante, disait un des

poursuivants, votre façon éclatante d'aller à un rendez-vous, unie au silence modeste que vous gardez, fait de vous à mes yeux une délicieuse énigme! Qui diable pouvez-vous être? Une grande dame? C'est impossible; vous auriez trop l'habitude de ces sortes d'entreprises pour venir ici en toilette de gala! Une grisette? pas davantage; nos propos vous auraient déjà fait éclater de rire dix fois ou mise sérieusement en colère! Voyons, belle enfant, cessez de nous intriguer davantage! Je me nomme le marquis de la Fare, voici de Broglie, Canillac, Nocé, Brancas!... Nous sommes tous gens de discrétion et de galanterie.

L'inconnue, pendant que le marquis de la Fare, l'un des intimes de monseigneur le duc de Chartres, lui parlait ainsi, avait continué de marcher en silence. A la vue de de Morvan elle sortit de l'espèce d'indifférence pleine de mépris qu'elle avait montrée jusqu'alors, et elle parut éprouver un véritable mouvement de joie :

— M. le chevalier, dit-elle en s'avançant vivement vers le gentilhomme, votre bras, je vous prie.

Au son de cette voix qui retentit jusqu'au fond de son cœur, de Morvan ne put retenir une exclamation où la colère et le ravissement

se mêlaient à doses égales : il venait de reconnaître Nativa.

Quant à de Nocé, Canillac, de Broglie, la Fare et de Brancas, ils comprirent, au regard de défi, regard sublime de fureur et de rage que de Morvan laissa tomber sur eux, qu'au premier mot de leur part, une vaillante épée luirait au soleil; comme ils étaient à jeun, qu'un duel dans le jardin des Tuileries eût pu leur valoir des désagréments sérieux, qu'après tout ils se sentaient jusqu'à un certain point dans leurs torts et qu'ils ne connaissaient nullement de Morvan, ils s'éloignèrent aussitôt.

Le jeune homme s'était empressé d'offrir à Nativa son bras que l'émotion faisait trembler; tous les deux, précédés par un laquais attaché à l'établissement, et qui leur montrait le chemin, franchirent une vingtaine de marches et pénétrèrent dans un petit salon somptueusement et galamment meublé.

— Servez-nous une collation, dit de Morvan.

Cinq minutes plus tard, une table, placée dans une pièce attenante au salon, était couverte de fruits, de sucreries et de vins de liqueurs; les laquais se retiraient discrètement et la fille de Monterey et de Morvan se trouvaient seuls en présence.

— M. le chevalier, dit Nativa, qui, retirant son masque, montra aux regards éblouis du jeune homme cette souveraine et resplendissante beauté dont le souvenir, si présent qu'il fût à sa mémoire, se trouva dépassé par la réalité. M. le chevalier, je vous dois avant tout une explication sur ma présence en ce lieu!... Une femme de l'hôtel d'Harcourt à laquelle j'ai été obligée de me confier a eu la maladresse de m'indiquer la maison de M. Renard comme un endroit sûr et commode; cette femme, qui croyait sans doute à un rendez-vous d'amour, m'a exposée à subir les insultes de ces sots étourdis qui se sont enfuis à votre vue! Ne parlez donc plus de cela! Pour comble d'ennui, j'ai été obligée, pour motiver mon absence aux yeux de mon père, de simuler une visite et de me laisser habiller!... C'est à ce concours de mauvaises petites chances réunies que je dois d'être arrivée d'une façon ridicule dans un endroit suspect.

— Qu'importe l'endroit où vous vous trouvez, mademoiselle. repondit de Morvan, n'êtes-vous pas sous la sauvegarde de mon respect et de mon honneur?... J'aurais, il est vrai, préféré, non pour moi, mais pour vous, que vous m'eussiez reçu à l'hôtel d'Harcourt...

— Cela m'eût été impossible, dit vivement

Nativa. Mon père, M. de Morvan, vous doit la vie ; eh bien, mon père consentirait plutôt à quitter dans les vingt-quatre heures Paris, où de si graves affaires pourtant demandent sa présence, que de laisser franchir le seuil de son salon à un Français.

— Et pourquoi cela, mademoiselle? demanda de Morvan avec surprise.

— Parce que je regrette vivement, croyez-le, M. le chevalier, d'être obligée de prononcer de telles paroles, mais il faut bien cependant que vous connaissiez toute la vérité, parce que mon père éprouve pour les gens de votre nation une aversion profonde, une haine violente, dont rien ne pourrait vous donner une idée.

Quoique de Morvan n'eût jamais encore osé franchir, dans ses rêves d'avenir, la distance qui le séparait de Nativa, il y avait cependant au fond de son cœur, — heureux privilége de la jeunesse, — l'arrière-pensée d'un vague espoir : cette réponse de l'Espagnole, qui élevait entre elle et lui une nouvelle barrière, lui causa donc une sensation pénible.

— Mais alors, mademoiselle, reprit-il avec découragement et sans trop se rendre compte de ce qu'il disait, comment le comte de Monte-

rey a-t-il pu se résoudre, avec de pareils sentiments, à venir en France?

— La haine de mon père est en ce moment sinon assoupie, au moins dominée par l'accomplissement d'un projet qu'il poursuit avec toute l'énergie de son honnêteté et de son indignation.

—Et ce projet, mademoiselle, doit sans doute me rester inconnu?... Au fait, que suis-je pour vous? ajouta tristement de Morvan après un court silence. Un inconnu que le hasard a placé sur votre chemin, pauvre diable que vous consentez à employer par pitié, au gré de vos caprices, mais que vous repousseriez avec colère le jour où son audace s'élèverait jusqu'à vous demander votre confiance.

— Vous êtes injuste, chevalier, dans vos reproches, répondit froidement Nativa. Ma présence en ces lieux ne vous apprend-elle pas assez la confiance sans bornes que m'inspire votre loyauté?

— Belle confiance, mademoiselle! s'écria de Morvan avec amertume; belle confiance, vraiment, qui prouve tout au plus que vous ne me croyez pas un misérable et un infâme!

Le jeune homme qui était assis devant la table sur laquelle on avait servi la collation restée

intacte, se leva alors et se mit à se promener avec agitation dans le petit salon ; bientôt, il parut prendre une résolution et, s'arrêtant devant Nativa :

— Mademoiselle, lui dit-il d'une voix douloureusement émue, s'il ne s'agissait pour moi que de mourir, je me résignerais sans me plaindre : pas un cri ne trahirait ma souffrance. Mais les tortures que j'éprouve ont atteint un tel degré d'intensité qu'il m'est impossible de les subir plus longtemps en silence. A mon tour, je vous dis, pardonnez-moi les paroles que je vais prononcer ; mais je veux, il faut que cette entrevue décide de mon sort !

De Morvan s'arrêta un instant : il était facile de deviner à son émotion extrême, à son agitation visible, qu'une tempête grondait en lui, et que s'il se taisait, c'était parce qu'il eût voulu exprimer en même temps et tout d'une fois les sensations et les idées multiples qui agitaient son cœur et troublaient son cerveau. Quant à Nativa, froide et impassible dans son maintien comme une statue de marbre, elle attendait.

— Mademoiselle, reprit bientôt de Morvan avec une violence contenue, m'aimez-vous?

— Non ! répondit tranquillement Nativa, qui

ne parut éprouver ni colère ni étonnement en entendant le jeune homme lui adresser cette question.

— Ah! vous ne m'aimez pas! dit de Morvan avec des larmes dans la voix; d'amour, soit! mais, enfin, ajouta-t-il, se raccrochant, ainsi que fait le naufragé, à la moindre planche que lui offre le hasard, n'éprouvez-vous pas au moins pour moi une véritable amitié?...

— Ni amitié ni amour! répondit Nativa avec la même tranquillité qu'elle avait montrée jusqu'alors. Vous avez sauvé la vie de mon père et la mienne : je vous suis reconnaissante; voilà tout!...

— Eh bien! je préfère cette franchise à l'hypocrisie et au mensonge, s'écria de Morvan en essayant de sourire et de prendre un air dégagé, et ne s'apercevant pas que de grosses larmes coulaient le long de ses joues; cela me met à mon aise. Voilà une question bien éclaircie! Au fait, qui sait si votre indifférence à mon égard n'est pas un bonheur pour mon avenir? Oui, je me serais inutilement perdu pour vous! Tenez, Nativa, le coup a été rude; mais à présent, je vous remercie. Si je vous ai sauvé la vie, je vous dois la raison; nous sommes quittes! Voulez-vous que nous prenions un verre de liqueur et

que nous mangions un fruit ? Nous causerons de choses indifférentes... des dernières modes ou des nouvelles de la cour.

De Morvan faisait pitié à voir ; ses efforts pour paraître calme, en comprimant l'expression de son désespoir, augmentaient sa souffrance. Un moment, il eut peur de devenir fou ! Peut-être le lecteur trouvera-t-il que le jeune gentilhomme manquait de force et de caractère ; qu'il nous permette de lui rappeler que de Morvan n'avait jamais encore aimé, que l'apparition de Nativa dans son austère solitude avait été pour lui la révélation enivrante d'un monde vaguement rêvé ; que depuis lors sa passion pour la séduisante Espagnole s'était accrue de tous les sacrifices qu'il lui avait faits, et l'on comprendra alors que l'explosion de cette nature si forte et si longtemps repliée en elle-même fut tellement violente qu'elle atteignit presque jusqu'à la folie.

La prétendue indifférence et la gaieté factice du malheureux jeune homme ne se prolongèrent guère au delà de quelques secondes. Accablé, vaincu par une douleur au-dessus de ses forces, il laissa bientôt échapper un douloureux sanglot et s'écria d'une voix brisée :

— Une telle trahison récompenser mon dé-

vouement ! Ah ! c'est affreux ! Je ne crois plus à rien!...

— Chevalier de Morvan, lui dit alors Nativa avec une singulière douceur, le dépit vous rend injuste. Veuillez, je vous prie, m'écouter, car je ne voudrais pas que vous emportassiez de moi une opinion que je ne mérite pas.

— Il est inutile, mademoiselle. que vous reveniez sur votre aveu ! répondit de Morvan. Ne gâtez pas par un généreux mensonge la précieuse franchise que vous m'avez montrée!... Que puis-je savoir de plus que vous ne m'ayez déjà dit ! Rien ! à moins toutefois que vous ne teniez à m'assurer de votre haine!... Croyez-moi!... brisons là-dessus!...

De Morvan s'arrêta un moment, puis s'adressant de nouveau à la charmante Espagnole :

— Eh bien, expliquez-vous donc, mademoiselle, reprit-il avec une impatience pleine d'anxiété. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez à me parler ! je vous écoute !

— Chevalier, dit Nativa d'un air grave et recueilli, veuillez, je vous prie, écouter sans m'interrompre l'explication que je vais vous donner ; cette explication, pénible pour moi, vous prouvera au moins l'estime singulière que j'éprouve pour la noblesse de votre caractère et la recon-

naissance réelle que je ressens pour le service que vous avez rendu au comte de Monterey, mon père. Si mon langage vous étonne, sachez que nous autres femmes espagnoles, nous ne sommes point, ainsi que les Françaises, élevées dans l'obligation du mensonge, et que nous considérons comme un devoir, lorsque nous nous trouvons dans une circonstance solennelle de notre vie et en présence d'un galant homme, d'exprimer franchement et loyalement toute notre pensée.

Nativa, après cette espèce de préambule qui excita au plus haut degré l'intérêt de de Morvan, fit une légère pause, et reprit bientôt d'une voix presque émue :

— Si je vous ai dit, chevalier, que je n'avais pour vous aucun amour, que votre cœur ou votre fierté ne soit pas blessé. Je n'ai plus le droit je ne puis plus, faites bien attention, je vous conjure, à la portée de mes paroles, je n'ai plus le droit, je ne puis plus reconnaître aujourd'hui et accepter l'amour d'un homme de cœur ; j'en suis indigne !...

— Mademoiselle, que dites-vous là ? s'écria de Morvan en sentant son cœur bondir à se briser dans sa poitrine !

— Je vous ai prié de ne pas m'interrompre,

répondit Nativa en regardant, avec une compassion qu'elle ne chercha pas à cacher, le pauvre jeune homme qui, accablé par ce qu'il venait d'entendre, semblait prêt à perdre connaissance.

Un indifférent qui eût été témoin de cette scène n'aurait pu rester insensible aux souffrances du jeune homme ; l'infortuné faisait pitié à voir.

En effet, le coup qui l'atteignait était tellement imprévu, qu'il constituait la plus douloureuse de toutes les blessures.

Parfois, il est vrai, pendant ses heures de découragement, le gentilhomme avait mis en doute l'amour de Nativa pour lui ; mais jamais le soupçon qu'un obstacle provenant du passé de la charmante Espagnole pût se dresser entre leurs deux existences, ne s'était présenté à son esprit. Il aurait cru commettre un abominable sacrilége. Et voilà pourtant que cette jeune fille qu'il avait placée si au-dessus de l'humanité venait froidement, tranquillement, lui avouer qu'elle était un ange déchu ; qu'elle n'avait plus le droit de reconnaître et d'accepter le dévouement d'un homme de cœur ; qu'elle était indigne de son amour !...

A cette foudroyante révélation, se mêlait encore, pour de Morvan, une souffrance horrible : la jalousie. Des transports d'une fureur

qu'il n'eût pas cru cinq minutes auparavant pouvoir éprouver sans devenir fou, lui montaient au cerveau, et faisaient passer des nuages de sang devant ses yeux. Il avait presque peur de lui-même.

Quelques secondes suffirent à de Morvan pour passer par toutes ces angoisses; enfin, reprenant, grâce à une de ces soudaines et mystérieuses résignations que donnent seules les immenses douleurs, sa raison et son sang-froid, il résolut, volupté atroce des gens qui se voient perdus, d'aggraver sa blessure et de descendre, s'il m'est permis de me servir de cette expression, jusqu'au fond de sa douleur.

— Mademoiselle, dit-il à Nativa, je vous conjure, au nom de la reconnaissance que vous avouez me devoir, de ne reculer devant l'humiliation d'aucun aveu, de me raconter sincèrement votre passé! Peut-être, puisse la franchise brutale dont je fais preuve en ce moment me valoir votre confiance; peut-être, l'horreur que me causera ce récit me guérira-t-il de l'amour insensé et honteux qui me torture! Quant à ma discrétion, je pense inutile d'ajouter qu'elle sera à toute épreuve; je conçois qu'on tue une femme adorée qui vous a trompé, mais non pas qu'on la déshonore.

De Morvan fit une légère pause, puis d'une voix sourde et qui tremblait :

— Quel est le nom de votre amant, mademoiselle? reprit-il.

A cette question, Nativa, qui jusqu'alors avait opposé aux emportements du jeune homme une contenance froide et impassible, tressaillit, son regard brilla d'indignation, et un vif incarnat couvrit ses joues.

— Chevalier de Morvan, répondit-elle en accompagnant ces paroles d'un regard rempli à la fois de mépris et de fierté, les gentilshommes de votre nation ont-ils donc, ainsi que le prétend mon père, si peu de délicatesse dans leurs sentiments, qu'ils ne comprennent le déshonneur qu'autant qu'il atteigne aux dernières limites de la dégradation et de la honte?... Vous me demandez quel est le nom de mon amant; supposez-vous donc que j'oserais vivre sous le même toit que le comte de Monterey et supporter le regard de mon père, si, misérable fille, j'avais terni, par une faute irréparable, la gloire de notre maison?...

Ces paroles prononcées avec une indignation réelle et saisissante, avec un ton de sincérité qu'il était impossible de méconnaître, produisirent sur de Morvan une impression inouïe, et

changèrent du tout au tout, grâce à cette mobilité d'impression que donne toujours une passion violente, la nature de ses sentiments.

— Mais alors, mademoiselle, s'écria-t-il avec une joie folle, vous êtes toujours digne de l'amour d'un galant homme?

— Je vous avais prié, en commençant cet entretien, de ne pas m'interrompre, chevalier de Morvan, répondit la jeune fille. Je vous renouvelle cette prière! Vous désirez connaître mon passé : écoutez-moi!

La charmante Espagnole resta un instant silencieuse et recueillie, puis, reprenant bientôt la parole avec une certaine solennité dans la voix :

— Il y a un an, chevalier, dit-elle, je me rendais avec mon père de Carthagène à Saint-Domingue, lorsque nous fûmes attaqués par les boucaniers de l'île de la Tortue. *La Conception,* ainsi se nommait notre navire, portait vingt-huit canons, avait soixante hommes d'équipage, et était commandé par un des plus braves et des plus expérimentés capitaines de la marine royale d'Espagne! Quant aux flibustiers, ils étaient au nombre de dix-huit et montaient une pirogue qui faisait eau de toutes parts.

« L'issue de ce combat paraissait chose si peu

douteuse que notre capitaine, en voyant la témérité de nos adversaires, se mit tout d'abord à remercier la Sainte-Vierge. Il ne voyait dans cette folle attaque qu'une occasion de détruire sans danger pour nous quelques-uns des bandits si redoutables à notre nation.

« La pirogue des flibustiers se trouvait à peine séparée de *la Conception* par une distance de quelques pas, lorsque notre capitaine fit ouvrir le feu sur eux. Notre première bordée coula leur embarcation.

— Et ils périrent tous ! s'écria de Morvan.

— Et une demi-heure plus tard, continua Nativa en pâlissant, les boucaniers, après avoir abordé notre navire à la nage et massacré les deux tiers de notre équipage, nous tenaient en leur pouvoir...

— Mais ce que vous me racontez là est une chose merveilleuse, impossible...

— Sachez, chevalier, qu'excepté accomplir le bien, rien n'est impossible aux boucaniers. Chaque jour, ils renouvellent des faits semblables à celui que je viens de vous raconter et que vous traitez de merveilleux. Je continue. Mon père, qui, pendant le combat, s'était vaillamment comporté, reçut, vers la fin de l'action, une grave blessure et tomba au milieu

d'un monceau de cadavres. Pauvre père! Que n'est-il plutôt resté près de moi!... En voyant les boucaniers victorieux, il m'aurait certainement poignardée sans hésiter, et je n'aurais pas aujourd'hui à me débattre contre les tortures d'un honteux et inexorable souvenir!

Nativa ne put, en prononçant ces derniers mots, retenir un soupir; mais surmontant bientôt, grâce à sa force de caractère l'émotion qui l'agitait, elle reprit d'une voix calme la suite de son récit.

— Le chef des boucaniers qui nous avaient vaincus était certes, chevalier de Morvan, l'homme le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. D'une politesse exquise et d'un savoir-vivre parfait, il fut pour moi plein de ces attentions délicates que peut seul donner un long usage de la meilleure compagnie. Vaincue à la fois par ses respects, reconnaissante des soins qu'il prenait de mon père, je consentis à répondre à ses paroles. Et puis, ne vous ai-je pas promis une confession entière?...et pourquoi ne l'avouerai-je pas? mon imagination était vivement frappée de l'existence extraordinaire de cet homme : je pressentais un mystère dans son passé, qui excitait au dernier point ma curiosité; ma pensée s'occupait de lui.

« Que vous dirais-je de plus! Ce misérable, doué d'un esprit infernal et diabolique, d'une ruse sans pareille, trouva le moyen, sans s'écarter en rien du profond respect qu'il me montrait, de m'avouer son amour! Il faut, chevalier, que cet homme, ainsi que me l'a assuré plus tard mon confesseur, fût soutenu par une puissance occulte et coupable pour m'avoir ainsi fascinée!... car je ne le repoussai pas! Il me donna à entendre que, fils de grande maison, il avait été conduit, par suite d'un violent chagrin de famille, à se jeter dans la vie d'aventures; mais que l'amour profond qu'il éprouvait pour moi, lui ouvrant enfin les yeux sur l'infamie de sa position, il déplorait amèrement les fautes de son passé, et qu'il allait mettre tous ses soins à racheter, par un constant repentir et de nobles efforts, les déplorables erreurs de sa jeunesse! Il me peignit ensuite sous de si vives et si séduisantes couleurs le nouvel avenir qui, grâce à moi, disait-il, l'attendait, qu'il finit par me rendre presque fière et heureuse de la conversion que j'avais opérée, du bien que je croyais avoir fait!...

— De cette croyance à un aveu, s'écria de Morvan en interrompant Nativa malgré sa promesse, il n'y avait qu'un pas!...

— Vous êtes sévère, chevalier, répondit la jeune fille en baissant la tête, mais votre sévérité n'est que trop justifiée par mon impardonnable conduite : cet aveu, je l'ai fait!

— Comment? dans quelle circonstance? qu'en est-il résulté? reprit de Morvan, qui, pâle comme un cadavre, se mordait les lèvres jusqu'au sang et ne pensait même plus à cacher sa souffrance.

— La veille du jour où les boucaniers nous débarquèrent généreusement, je dois l'avouer, et sans exiger de nous aucune rançon, sur une terre espagnole, le misérable s'approcha de moi, et d'une voix émue, qui semblait partir de son cœur : « Senorita, me dit-il, si jamais le boucanier que vous avez sauvé de l'opprobre revenait un jour vers vous suppliant et régénéré, qu'il fût appuyé du consentement d'une des plus illustres familles d'Europe, reculeriez-vous devant l'accomplissement entier de la sublime action que vous avez commencée? repousseriez-vous avec mépris l'infortuné dans l'abîme?

« — Non, je ne le repousserais pas, lui répondis-je.

« — Ah! vous êtes mon bon ange! s'écria-t-il, l'ange de mon salut! Et dans un transport de

reconnaissance que je ne sus prévoir, il porta ma main à ses lèvres, et s'éloigna aussitôt en proie à une grande exaltation.

« Le lendemain, je suivais des yeux, avec un sentiment de tristesse plus fort que ma volonté, *la Conception* qui s'éloignait sous toutes ses voiles, lorsqu'une de mes femmes me remit une lettre que le boucanier lui avait laissée pour moi. J'eus la faiblesse d'ouvrir cette lettre, dont le contenu, juste châtiment de ma faute, est resté impitoyablement gravé dans ma mémoire. Voici ce que m'écrivait le bandit : « Chère enfant, je suis plus fier de la victoire que j'ai remportée sur toi, fille noble et altière, que de tous mes triomphes sur tes compatriotes! Au moins ton cœur s'est défendu ! Si je n'éprouvais pour les femmes un mépris sans bornes, j'aurais presque eu un caprice pour toi. Tu es fort gentille et assez drôle! Quand on parlera mal, en ta présence de nous autres boucaniers, j'espère que tu prendras notre défense : tu sais que nous valons mieux que notre réputation. Ne me garde pas rancune si je n'ai pas voulu de toi pour ma maîtresse ; tu m'aurais fatigué et déplu au bout de vingt-quatre heures, tandis que je pars aujourd'hui en emportant de ta petite personne un amusant souvenir. Adieu ! »

A la façon dont Nativa répéta et accentua le contenu de cette lettre insolente et grossière, de Morvan comprit combien la blessure faite à la fierté de la fille du comte de Monterey était vive et saignait encore.

Toutefois le jeune homme ne pouvait se défendre d'éprouver une joie profonde. Les remords de Nativa ne lui prouvaient-ils pas de quelle délicatesse extrême de sentiments elle était douée? Et puis, cette pitié qu'elle avait ressentie pour un aventurier, en croyant qu'elle était appelée à le sauver, à faire de lui un homme honorable, ne lui donnait-elle pas aussi à lui tout espoir?

La voix de Nativa, qui reprenait la parole, arracha le jeune homme à ses réflexions.

— Vous devez comprendre à présent, chevalier, lui dit-elle, que je n'ai pas le droit d'accepter l'amour d'un homme de cœur.

— Non, mille fois non, mademoiselle, répondit de Morvan avec feu, vous n'êtes pas coupable! Il faudrait être aussi injuste que cruel et insensé pour oser vous accuser dans cette circonstance. Vous avez été la dupe de votre générosité... c'est vrai!... mais enfin tout ce passé qui pèse tant, dites-vous, sur votre présent, que représente-t-il? Un aveu insigni-

fiant, adressé à un homme que vous ne devez pas revoir! Permettez-moi de vous faire observer que vous semblez vous exagérer à plaisir l'importance d'un fait sans conséquence, et qui ne demande que l'oubli.

— Chevalier, dit Nativa en interrompant de Morvan, les paroles que vous venez de prononcer prouvent ou la déplorable opinion que vous avez de moi ou le peu de respect que vous avez de vous-même ! Quoi! vous consentiriez, vous, gentilhomme, à donner votre nom sans tache à une femme qui a avoué son amour à un homme!

— Mais, mademoiselle...

— Lorsque cet homme qui vit encore, continua la jeune fille avec amertume, peut d'un jour à l'autre revenir vous jeter d'un seul mot le déshonneur à la face!... Ah! chevalier, je vois que mon père a raison de mépriser la jeunesse française! Quant à moi, écoutez-moi donc sans m'interrompre, quant à moi qui ai été élevée dans d'autres idées et dans d'autres principes que ceux de votre pays, j'ai juré que tant que ce boucanier sera de ce monde, tant qu'il y aura un homme sur la terre devant qui je devrai rougir, je ne consentirai jamais à écouter aucun hommage, que je resterai face à face avec ma honte méritée et ma douleur!

Ces paroles prononcées avec une énergie pleine de dignité produisirent une grande impression sur de Morvan.

— Vous avez raison, mademoiselle, lui répondit-il après un moment de silence. La joie d'apprendre que la barrière qui vous séparait de moi n'était pas tout à fait infranchissable ; que cette faute, dont vous vous accusez si noblement, n'a pas atteint la limite entrevue par mon désespoir, tout cela a trop amorti à mes yeux la gravité de l'affront que vous avez reçu!... Oui, je le répète, en vous admirant et en vous remerciant du fond de mon cœur de m'avoir rappelé au sentiment de l'honneur ; oui, vous avez cent fois raison : la femme d'un gentilhomme breton ne doit pas être exposée à baisser humblement la tête devant le regard méprisant d'un homme. Il faut, non que vous soyez vengée, car la conduite de ce boucanier n'a pu vous atteindre, mais que vous soyez mise à l'abri de tout outrage! Il ne me reste donc plus à vous demander qu'une chose, Nativa : le nom du misérable qui s'est placé entre vous et le bonheur!

Nativa, au lieu de répondre à la question de de Morvan, resta un moment silencieuse et pensive.

— Mademoiselle, reprit avec feu le jeune homme, comment, vous qui n'avez pas reculé devant l'aveu de ce que vous appelez votre faute, paraissez-vous donc hésiter, à présent qu'il s'agit de me livrer le nom du coupable! Votre cœur, au moment où votre bouche va prononcer un arrêt de mort, éprouverait-il une indigne pitié, une impardonnable faiblesse? Douteriez-vous de ma parole ou de mon courage?

— Je ne puis soupçonner le courage auquel je dois la vie de mon père, répondit Nativa, mais il n'en est pas de même de votre persévérance dont je n'ai pas encore été à même d'apprécier la portée! Et puis, pourquoi vous le cacher? Oui, j'hésite à accepter le secours de votre bras. Il y a de ces dévouements qui imposent une telle reconnaissance à ceux qui en sont l'objet, que les cœurs généreux hésitent avant de les accepter!...

— Faut-il vous répéter ici, mademoiselle, ce que je vous disais au château de Léguilloux de Pennenrose, qu'esclave de vos volontés, je saurai trouver mon bonheur dans mon obéissance! Encore une fois, le nom de cet homme, je vous en conjure?

— Mais cet homme, chevalier, est séparé de

vous en ce moment par les deux mille lieues du grand Océan! Traverserez-vous donc les mers pour aller le chercher?

— Oui, mademoiselle! répondit de Morvan avec une énergie pleine de sincérité.

— Chevalier, vous avez le cœur noble et grand! s'écria Nativa avec une émotion que jamais encore elle n'avait montrée vis-à-vis du jeune homme. Plus je réfléchis à notre merveilleuse rencontre, plus je reste frappée de cette idée que c'est la Providence qui vous a envoyé sur mon chemin.

Ces paroles, prononcées avec âme, causèrent à de Morvan une joie aussi profonde, que naguère son désespoir avait été affreux.

— Chevalier, continua Nativa, votre réponse a fait cesser mes hésitations; je veux vous initier à mes projets d'avenir, n'avoir plus rien de caché pour vous. Toutefois, comme le secret que je vais vous apprendre ne m'appartient pas, j'exige que vous vous engagiez, par un serment solennel, à ne jamais le trahir.

— Ma parole de gentilhomme est le serment le plus solennel que je connaisse, mademoiselle: sur l'honneur de mon nom et sur le salut de mon âme, je vous jure donc que, dût ma discrétion me coûter la vie, jamais un seul mot

capable de compromettre votre secret ne sortira de ma bouche.

— Merci, M. de Morvan; à présent je puis parler sans crainte.

Nativa fit une légère pause, puis bientôt elle reprit :

— Je ne sais, chevalier, si vous avez gardé souvenir de certaines paroles assez ambiguës et mystérieuses que je vous ai dites au château de Léguilloux de Pennenrose au sujet de votre avenir.

— Parfaitement, mademoiselle. Que vous connaissiez une entreprise dont le succès pourrait me rendre l'égal, par la richesse et par la puissance, des plus riches et des plus puissants.

— C'est cela même! Eh bien, c'est justement de cette entreprise que j'ai à vous entretenir. Veuillez, chevalier, me prêter la plus extrême attention.

Cette recommandation était inutile; de Morvan, fit signe qu'il écoutait, et Nativa continua :

— Chevalier, dit-elle, il vous serait difficile, impossible même de vous figurer le tort considérable que les boucaniers des mers des Antilles causent au commerce et à la prospérité de ma

nation ! Le voisinage de ces hôtes entreprenants et terribles, qui nuit d'une façon si fatale au développement de notre grandeur, constitue, de plus, une honte insoutenable pour l'honneur castillan.

Non-seulement ces hardis bandits ne craignent pas d'insulter les couleurs de l'Espagne, mais, hélas ! la plupart du temps un succès inexplicable couronne leur audace ; chaque jour voit l'accroissement de leur puissance, l'humiliation de notre pavillon. Les efforts et les sacrifices tentés par notre gouvernement pour arriver à la destruction des boucaniers ont été immenses. Ces efforts nous ont coûté le plus pur de notre or et de notre sang.

— Je ne conçois cependant pas, mademoiselle, interrompit de Morvan, qu'une nation aussi puissante que l'Espagne ne puisse venir à bout d'une poignée de bandits dénués de ressources et manquant de discipline ! Souvent, j'ai réfléchi à ce fait bizarre, et jamais je n'ai pu me l'expliquer.

— Vous êtes dans une grave erreur, chevalier, interrompit Nativa ; les boucaniers, ainsi qu'on le pense généralement et que vous vous l'imaginez faussement, ne sont pas des bandits indisciplinés et opérant au hasard. Ce qui fait

au contraire leur force, c'est qu'ils possèdent une organisation puissante, et obéissent avec un dévouement fanatique, qui ne connaît aucun obstacle, à la volonté d'un chef mystérieux et dont l'autorité est sans bornes. Le gouvernement d'Espagne a acquis cette conviction! Seulement quel est ce chef, quelle est cette organisation? C'est ce qu'il n'a pu savoir. En vain des boucaniers, tombés en nos mains, ont été livrés aux plus épouvantables tortures, soit que ces misérables ne fussent pas initiés eux-mêmes au secret de leur existence politique, s'il m'est permis de me servir de cette expression, soit qu'ils trouvassent dans leur farouche enthousiasme pour le mal une force supérieure à la douleur, toujours est-il que pas un seul d'entre eux n'a révélé la cause de leur puissance : tous sont morts en nous jetant, avec leur dernier soupir, un cri de défi et d'outrage!

— Combien il est à regretter, dit de Morvan avec une admiration involontaire, que de telles natures soient entrées dans la voie du crime! Que de grandes choses on eût pu accomplir avec de tels hommes! Mais, pardon, mademoiselle, si je vous interromps encore, poursuivit le jeune homme; je ne me rends pas compte de

l'intérêt si direct que vous semblez prendre à la destruction des boucaniers !...

— Là est justement le secret qu'il me reste à vous confier. Mon père, le comte de Monterey, que l'amitié et la confiance sans bornes de notre infortunée reine Marie-Louise avaient rendu suspect aux partisans de la ligue d'Augsbourg dut, après la mort violente de cette excellente princesse, abandonner la cour. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près de six ans, mon père, profitant de son séjour à Hispaniola où il s'était retiré, a étudié et suivi avec un soin passionné, l'existence et les actions des boucaniers. Il a acquis aujourd'hui, grâce à ses connaissances profondes des mœurs de ces bandits, de leur manière de combattre et d'opérer, des parages qu'ils fréquentent; il a acquis, dis-je, la conviction intime et inébranlable que s'il parvenait à découvrir le lien qui les unit entre eux, avant une année il ne resterait plus de la scandaleuse puissance de ces bandits que le souvenir d'une terrible justice, comme l'histoire n'en offre pas encore peut-être d'exemple ! Mon père, de retour depuis six mois à la cour d'Espagne, a reçu de S. M. Charles II, à qui il a exposé ses espérances et ses projets, la mission secrète, avec des pouvoirs illimités, de poursuivre la réa-

lisation de sa pensée. Voilà pourquoi nous nous trouvons aujourd'hui à la cour de France.

— Pensez-vous donc, mademoiselle, que Louis XIV s'associera aux vues de Sa Majesté très-chrétienne? Les boucaniers, je le sais, sont d'abominables bandits; mais enfin leurs excès, en suscitant sans cesse des embarras à l'Espagne, profitent à notre sécurité et aident à notre puissance. Il m'est donc permis de douter que le comte de Monterey obtienne du roi de France l'appui et le secours qu'il en attend.

— Oh! quant à la bonne volonté de Louis XIV, répondit Nativa en souriant, mon père en est assuré. Le comte de Monterey possède en ses mains un moyen certain, je ne dirai pas d'éveiller sa sympathie, mais bien de peser sur sa volonté. Non, ce qui nous manque, ce n'est pas l'argent, ni le courage, ni des alliés; c'est de connaître, je vous le répète, le lien mystérieux qui unit entre eux les boucaniers et leur donne cette force invincible, notre ruine et notre honte!

— Mais, mademoiselle, dit de Morvan qui, tout intéressante que fût pour lui cette conversation, eût certes préféré mille fois entretenir la ravissante Espagnole de son amour que de parler politique; mais, mademoiselle, je ne comprends pas trop en quoi toutes ces choses

que vous voulez bien me confier me regardent...

— J'arrive à ce qui vous concerne, chevalier de Morvan, s'écria Nativa en l'interrompant ; je vous ai dit que mon père est investi par Charles II de pouvoirs illimités ; veuillez prendre ces mots dans leur complète acception. Le comte de Monterey a le droit de conférer tel grade et telle dignité qu'il jugera convenable. Un brevet signé de lui, portant le grade de général et de grand d'Espagne avec une pension annuelle de cent mille piastres, soit un demi-million de votre monnaie de France, serait reconnu par le roi ! Comprenez-vous?

— Parfaitement, mademoiselle; seulement, je ne vois pas encore en quoi cela se rapporte...

— Quoi ! vous ne comprenez pas que grâce à votre qualité de Français, à votre position de noble ruiné, que grâce surtout à votre brillant courage, il vous serait facile de captiver la confiance des boucaniers et de vous rendre maître de leurs secrets ! Pour mieux les tromper, et jusqu'à ce que vous les teniez complétement en votre puissance, vous prendriez part à leurs expéditions !... Vous seriez des leurs !... Votre délicatesse aurait à souffrir, je le sais, de cette

complicité! Mais la pensée que vous servez l'Espagne, qu'un grade éminent et une fortune digne d'envie, récompenses méritées de votre noble dévouement, vous attendent : cette pensée, dis-je, vous soutiendrait à travers vos épreuves.

Nativa s'était animée en prononçant ces dernières paroles; mais à mesure que l'enthousiasme de la jeune fille s'était accru, de Morvan avait pâli.

— Mademoiselle, lui répondit-il après un moment de silence sans paraître remarquer le regard réellement enchanteur qu'elle lui adressa en terminant sa phrase, je m'aperçois avec un découragement que je ne chercherai pas à vous cacher, que jusqu'à présent vous avez eu de mon caractère une opinion détestable!...

— Moi, chevalier de Morvan! s'écria Nativa avec une extrême surprise. Que dites-vous?

— Je dis, mademoiselle, que les boucaniers fussent-ils les plus cruels assassins, les plus abominables bandits que la terre ait jamais portés, celui qui leur donnera la main, s'assoira à leur table et partagera leurs dangers, afin de pouvoir les vendre plus tard tout à son aise et avec impunité, passera avec raison aux yeux de tous les gens de bien pour un espion et un traître!

Je dis que son infamie lui valût-elle de l'or et des dignités sans nombre, cet homme n'en restera pas moins déshonoré!... J'ajoute à présent que moi, pauvre noble ruiné, pour me servir de vos expressions, je refuserais de croiser mon épée avec un tel homme, fût-il grand d'Espagne et riche à millions. Je répondrais à ses insultes par le mépris, à ses violences par le bâton!...

Un assez long silence suivit la réponse de de Morvan. Nativa, malgré son assurance ordinaire, semblait atterrée. Ce fut le jeune homme qui le premier reprit la parole.

— Je vous ai offensée, sans doute, mademoiselle, lui dit-il d'une voix douce et émue, pardonnez-moi, je vous en conjure! Pourquoi aussi m'avez-vous demandé le sacrifice de mon amour?

— Je vous ai demandé le sacrifice de votre amour, dites-vous? répéta Nativa avec étonnement. Mais, au contraire, n'ai-je pas, en ouvrant une perspective à votre ambition, permis à votre pensée de franchir des distances et des obstacles qui devaient vous paraître infranchissables?

— Mademoiselle, dit de Morvan en secouant lentement la tête d'un air de doute et de chagrin, n'est-ce donc pas me demander le sacri-

fice de mon amour que de me conseiller de devenir infâme? Non! je le vois, vous n'éprouvez pour moi ni sympathie, ni tendresse. Une femme comme vous doit être, avant tout, soigneuse de l'honneur de celui qu'elle aime.

— Je vous assure, chevalier, répondit Nativa avec une certaine émotion, que je n'attache pas la même pensée que vous au rôle que vous refusez. Je crois qu'employer la ruse est chose permise, lorsqu'il s'agit de rendre un immense service à l'humanité, de faire cesser d'affreux brigandages et de punir des monstres de férocité. Toutefois, je comprends vos scrupules; j'ajouterai même qu'ils augmentent encore mon estime pour vous.

Nativa garda le silence pendant quelques secondes, puis souriant au chevalier avec cette grâce naïve et enfantine que les femmes espagnoles poussent, toujours avec un succès assuré, jusqu'au sublime de la coquetterie:

— Vous voilà chevalier, lui dit-elle, revenu sans grandes fatigues d'un long voyage!

— Nullement, mademoiselle, répondit gravement le jeune homme; il ne s'ensuit pas de ce que je refuse de m'associer aux projets du comte de Monterey, que je reprenne la parole que je vous ai donnée : loin de là ; je me suis

engagé à vous délivrer d'un misérable dont la mort importe à votre bonheur ; j'espère, Dieu et la justice de ma cause aidant, que je viendrai à bout de mon entreprise. Permettez-moi donc de vous supplier de nouveau de m'apprendre le nom de l'homme que vous avez condamné.

— Je ne le puis encore, répondit Nativa après avoir réfléchi ; je désire que vous entendiez auparavant parler de cet homme, célèbre parmi les plus célèbres boucaniers, sur le théâtre même de ses exploits. Ce sera seulement alors, c'est-à-dire quand vous connaîtrez combien il est redoutable, que je vous dirai son nom ; seulement alors aussi, si vous persistez toujours dans votre généreuse résolution, que j'accepterai votre parole. D'ici là, ne l'oubliez pas, je vous considère comme n'étant engagé vis-à-vis de moi par aucune promesse. Mais il se fait tard, ajouta Nativa, et je dois vous quitter. Chevalier, votre bras.

Lorsque la jeune fille parla de se retirer, de Morvan s'aperçut, mais trop tard, que de toutes les choses dont il comptait l'entretenir, il ne lui en avait pas dit une seule : cette pensée, loin de lui donner de la présence d'esprit, ne fit que troubler ses idées : il avisa donc au plus pressé ;

or, le plus pressé était que Nativa ne se séparât pas de lui avec une impression fâcheuse.

— Un mot, je vous en conjure, mademoiselle, s'écria-t-il en osant retenir doucement la charmante Espagnole par la main. J'ai refusé, c'est vrai, et je refuserai toujours de jouer le rôle d'un traître; mais je n'ai point dit que je ne m'associerai pas au comte de Monterey. Les boucaniers appartiennent à toutes les nations; combattre contre eux, n'est point porter les armes contre la France! Que M. le comte me prenne avec lui comme simple volontaire, et je me ferai un honneur et un plaisir de verser mon sang pour une cause aussi juste.

— Non, chevalier, cela n'est pas possible, lui dit Nativa; vous m'avez accusée tout à l'heure de n'être pas soigneuse de votre honneur, et ce reproche m'a été extrêmement sensible : jamais je ne consentirai à ce que vous, gentilhomme français, vous vous trouviez à l'étranger dans une position inférieure à votre rang. Merci de votre offre dont je suis fort reconnaissante...

La jeune fille se leva alors, et prenant le bras de de Morvan, elle descendit dans le jardin des Tuileries. Au moment où le chevalier allait franchir le seuil de l'établissement de Renard,

un laquais lui présenta la note de collation restée intacte sur la table; cette note se montait à quarante-quatre livres : le jeune homme remit au laquais huit écus de six livres et poursuivit son chemin.

A peine de Morvan et Nativa avaient-ils fait une centaine de pas qu'ils rencontrèrent ces mêmes jeunes seigneurs, c'est-à-dire de Broglie, Canillac, de la Fare, etc., qui deux heures auparavant avaient accosté avec si peu de respect et tant de laisser-aller la fille du comte de Monterey.

— Tudieu! s'écria l'un d'eux, dont les yeux animés et le teint brillant permettaient de supposer qu'il sortait de tenir glorieusement table; tudieu, chers amis, le hasard nous favorise! Voici notre énigme d'avant dîner. Rions un peu!

— Monsieur, lui dit de Morvan, cela me contrarierait horriblement de passer mon épée au travers du corps d'un homme sans défense; toutefois, comme il m'est impossible de m'arrêter en ce moment, puisque je suis avec madame, c'est ce que je serai obligé de faire, si vous essayez encore d'avoir de l'esprit... Oh! ne vous désolez pas! veuillez prendre la peine de m'attendre, dans cinq minutes je serai de retour.

—Tiens, mais cela me sourit assez, répondit le jeune seigneur en saluant gracieusement de Morvan. Vous m'avez l'air, monsieur, d'un homme fort agréable dans la conversation, et, de plus, assez joliment campé sur la hanche. Veuillez présenter mes excuses à madame, et ne pas vous presser! Je vous attendrai, s'il le faut, plutôt jusqu'à ce soir que de manquer votre retour.

— Quelle folie, chevalier! dit Nativa à voix basse à de Morvan. Aller ainsi exposer, sans motif, votre vie!...

— Merci de cet intérêt, mademoiselle, répondit de Morvan en aidant Nativa à monter dans son carrosse qu'elle avait laissé près de la porte de la Conférence. Mais ne craignez rien; les épées bretonnes valent mieux que celles des muguets de Paris et de Versailles. Ce duel m'expose fort peu!

— N'importe, j'enverrai dans une heure à votre hôtel pour savoir de vos nouvelles... Pensez à moi... au revoir!...

Le carrosse partit, et de Morvan, le cœur joyeux en songeant que Nativa redoutait pour lui un danger, resta à la même place jusqu'à ce que le carrosse fût hors de sa vue.

— Allons retrouver à présent mon muguet,

se dit-il; puis il se dirigea d'un pas rapide vers l'endroit du jardin des Tuileries où il avait laissé son adversaire inconnu.

III

Le jeune homme qui avait si malhonnêtement adressé la parole à Nativa tandis qu'elle était au bras de de Morvan, se nommait le vicomte de Châtillon : il avait vingt ans, quarante mille livres de rente, et était attaché à la maison de Monsieur, frère du roi. Le vicomte de Châtillon présentait par anticipation le type du roué de la régence. D'une rare ignorance, et par conséquent affectant de ne croire à rien, il se donnait une peine infinie pour dissiper sa fortune et compromettre sa santé. Impertinent

et railleur, parce qu'il fallait qu'il fît comme ses amis, il ne manquait cependant ni d'esprit naturel ni de courage ; il savait à l'occasion placer aussi bien un bon mot qu'un coup d'épée ; c'était, au demeurant, une excellente nature.

De Brancas et le marquis de la Fare le sermonaient doucement sur sa vivacité, lorsque en voyant apparaître de Morvan ils se turent.

— Messieurs, dit le Breton en les saluant, politesse que les courtisans s'empressèrent de lui rendre avec usure ; messieurs, j'étais fort affairé tout à l'heure lorsque vous avez bien voulu vous occuper de moi, et je n'ai pu remarquer celui de vous qui m'a fait l'honneur de me promettre d'attendre ici mon retour.

— Monsieur, c'est moi, répondit le vicomte en s'avançant. Vous me voyez encore tout ébaubi des falbalas de votre déesse... Tudieu ! voilà une femme qui sait aimer avec pompe et éclat ! Je donnerais cinquante pistoles pour la connaître plus intimement.

Ces paroles, débitées avec une impudence rare, firent monter le sang aux joues de de Morvan ; toutefois, comprenant que tout emportement serait de mauvais goût et l'exposerait, ce qu'il craignait par-dessus tout, à jouer un rôle ridicule devant des courtisans, il parvint, grâce

à un puissant effort de volonté, à refouler sa rage dans son cœur sans en rien laisser paraître sur son visage.

— Je ne vous cacherai pas, monsieur, dit-il d'un ton gracieux en s'adressant au vicomte de Châtillon, que j'arrive de province et suis encore peu au courant des ressources de Paris : seriez-vous assez bon pour vouloir bien m'indiquer l'endroit où je dois me rendre pour vous couper la gorge ?

— Couper la gorge ! répéta le vicomte en éclatant de rire, parbleu ! quand on se sert de pareilles expressions on n'a pas besoin d'avertir le monde que l'on sort de sa province ! Couper la gorge !... Il me semble que j'entends parler mon arrière-grand-père !...

—Votre arrière-grand-père, monsieur, reprit de Morvan en conservant toujours son sang-froid ; votre arrière-grand-père aurait, j'en suis persuadé, répondu par un seul mot à ma question ; il m'eût dit : « Ici ! » La mode d'aujourd'hui est, d'après ce que je vois, à la conversation : causons donc, si cela peut vous être agréable : l'essentiel pour moi, c'est que vous ne m'échappiez pas !

— Ah ! monsieur de la province, quelle diable d'opinion avez-vous donc, dans vos castels,

des jeunes gens de la cour ! Soyez persuadé que si nous manquons peut-être de gravité, nous savons tenir, excepté en amour, à notre parole ! Je me suis promis de vous donner un coup d'épée, c'est tout comme si vous l'aviez reçu. Mais parbleu ! à propos d'épée, continua le jeune vicomte en se retournant du côté de ses amis, regardez donc un peu, messieurs, quelle belle Durandal possède ce gentilhomme ! Savez-vous que pour un rien du tout j'irais me barder de fer !...

— Mon épée serait en effet beaucoup trop lourde pour vos mains que fatigue déjà le poids de vos gants et de votre canne, répondit de Morvan ; pour les miennes, elle ne pèse pas plus qu'un jonc léger ! Mais pardon, monsieur, voici déjà beaucoup de temps de perdu : je suis ébaubi devant votre esprit comme vous l'avez été des falbalas de la dame que vous savez ; voulez-vous bien permettre, à présent que vous avez bâillé tout à l'aise, que nous nous occupions un peu de nous couper la gorge, comme disait monsieur votre arrière-grand-père !

— De suite, monsieur, répondit tranquillement le vicomte de Châtillon. Laissez-moi toutefois vous dire auparavant combien votre caractère me plaît, et la joie que j'éprouve d'avoir

fait votre connaissance. Vous êtes un homme à conserver! Foi de gentilhomme, à moins d'un coup de maladresse, je ne vous tuerai pas!

— Et moi, monsieur, par reconnaissance du divertissement que vous me procurez, je m'engage à vous blesser seulement!... Cela vous déplairait-il beaucoup d'avoir l'épaule percée de part en part?

— Va pour l'épaule de part en part! répéta Châtillon en riant.

— Allons, Châtillon, voilà qui est assez plaisanté! dit alors le marquis de la Fare en se mêlant à la conversation. Tu n'as pas trop mal attaqué, et, monsieur, pour un homme qui arrive de province, s'est assez bravement défendu... Que tout soit fini!...

Jusqu'alors de Morvan, à peu près assuré, s'il avait le désavantage dans le dialogue, de reprendre sa revanche sur le terrain, avait supporté d'assez bonne grâce les mauvaises plaisanteries de son adversaire. En voyant la Fare intervenir dans ce débat et essayer de lui donner une issue pacifique, l'insulte qu'il avait reçue se représenta à de Morvan dans toute son étendue, et, cessant de se contraindre, il se laissa aller à toute sa colère.

— Comment vous nommez-vous, monsieur? demanda-t-il brusquement à son adversaire.

— Le vicomte de Châtillon, pour vous servir!

— Eh bien, jour de Dieu! si vous tardez encore cinq minutes à mettre l'épée à la main, je proclamerai partout que le vicomte de Châtillon est un manant et un lâche! s'écria de Morvan d'une voix vibrante.

A cette injure sanglante, le vicomte de Châtillon pâlit affreusement, et porta aussitôt la main à son épée; la Fare lui arrêta le bras :

— Cher ami, lui dit-il gravement, tu oublies deux choses fort importantes : la première, qu'un esclandre dans le jardin des Tuileries pourrait nuire à l'établissement de Renard qui nous est parfois si utile; la seconde, de demander le nom de monsieur!...

— Cet homme serait-il un croquant, un bateleur ou un courtaud de boutique, répondit le vicomte en désignant de Morvan par un geste de tête plein de hauteur et de mépris, que je n'en tirerai pas moins l'épée avec lui!...

— Libre à toi, reprit froidement le marquis de la Fare; seulement dans ce cas il me serait impossible de te servir de témoin. Tout ce que je pourrais faire pour toi, ce serait d'assister à ce duel en qualité de curieux.

— Je me nomme le chevalier Louis de Morvan, s'écria alors le gentilhomme.

— En fait de de Morvan, dit Brancas, je ne connais que le comte de Morvan compromis dans la sédition de la province de Bretagne en 1675, et dont il n'a jamais été question depuis lors.

— C'était mon père, monsieur ! interrompit le chevalier avec orgueil.

En entendant cette réponse les courtisans saluèrent de Morvan, et la Fare reprenant la parole :

— Monsieur, lui dit-il, quand on porte un nom comme le vôtre, on a le droit d'être chatouilleux sur le point d'honneur. Je suis persuadé que mon ami le vicomte de Châtillon regrette à présent de toutes ses forces d'avoir légèrement agi avec vous.

— C'est-à-dire que je suis au désespoir, répondit le jeune homme.

De Morvan, interdit et déconcerté par ces paroles, ne savait que répondre et quelle conduite tenir ; mais le vicomte le tira bientôt d'incertitude, en ajoutant :

— A présent, M. le chevalier, que mes excuses rendent toute explication inutile et le combat inévitable, je dois vous avertir que je

ferai tout mon possible pour vous tuer. Si vous voulez bien prendre la peine de me suivre, cinq minutes nous suffiront pour nous rendre au Grand-Cours.

On désignait, en 1695, par Grand-Cours la promenade contiguë à celle du Cours la Reine. Quelques années plus tard, le Grand-Cours planté d'arbres prit le nom, qu'il porte encore aujourd'hui, des *Champs-Élysées*.

— Ne craignez-vous pas, messieurs, que nous ne soyons dérangés? demanda de Morvan aux jeunes seigneurs, lorsqu'ils furent arrivés sur le lieu désigné pour le combat; j'aperçois de tous les côtés des promeneurs !

— Que cela ne vous inquiète point, lui répondit de la Fare, nos précautions sont prises.

Le marquis, tout en prononçant ces mots, frappa à la porte d'une maisonnette près de laquelle il se trouvait; cette maisonnette, ainsi qu'un petit jardin qui en dépendait, était entourée par une haie vive et touffue, barrière infranchissable aux regards des curieux ou des passants.

La porte s'ouvrit aussitôt, et les jeunes gens entrèrent.

— Antoine, dit le marquis de la Fare en s'adressant au gardien de la maisonnette, vieux

paysan à la figure calme et placide, va préparer le lit et prévenir un médecin.

Antoine était, à ce qu'il paraît, fort habitué à ces sortes d'affaires, car cet ordre ne parut lui causer ni émotion ni surprise. Les jeunes seigneurs passèrent aussitôt dans le jardin.

Une large allée, bien battue et sablée avec soin, coupait le jardin en deux, et présentait un excellent terrain pour tirer l'épée. De Morvan s'empressa de jeter bas ses vêtements ; son adversaire l'imita.

— M. le chevalier, lui dit le vicomte de Châtillon, je dois vous répéter que mon intention formelle est de vous charger vigoureusement et à outrance. Vous êtes de trop bonne noblesse, et vous me plaisez trop pour que je songe à vous ménager...

— Je vous remercie infiniment de vos bienveillantes intentions, répondit de Morvan ; quant à moi, vicomte, je vous demanderai la permission, en ma qualité de Breton tenace, de persévérer dans mon premier dessein...

— Quel dessein, je vous prie, chevalier?

— De vous traverser l'épaule...

— Ah! c'est juste. J'avais oublié le coup d'épée promis...

Nocé et Canillac, par suite d'un accord tacite,

se placèrent alors près de Morvan qui les remercia par une inclinaison de tête de leur concours; la Fare et de Broglie se rangèrent à côté de Châtillon. Les deux adversaires mirent aussitôt l'épée à la main et tombèrent en garde.

— Allez, messieurs, dit le marquis de la Fare.

La partie s'engagea.

De Morvan, ainsi qu'il nous l'a appris lui-même au commencement de cette histoire, passait pour être d'une force supérieure aux armes. Certes, il méritait cette réputation. Il joignait à une vivacité de main inouïe, ce calme et cet à-propos d'esprit qui ne livrent rien au hasard et savent tirer un immense parti des moindres circonstances. Grisier, la plus haute expression de l'art de l'escrime de nos jours, donnerait dix ans de sa vie pour créer un pareil élève.

Toutefois, comme le jeune gentilhomme accordait bien malgré lui et sans qu'il se l'avouât une sorte de supériorité en toutes choses aux courtisans français sur les nobles de province, il se tint, en engageant l'action, sur une réserve et une défensive prudentes : il lui semblait qu'il représentait en ce moment sa bien-aimée Bretagne, et il eût préféré être tué, par accident, une heure plus tard, à recevoir alors

une simple égratignure. Le vicomte de Châtillon était un habitué des académies d'escrime; aussi une demi-minute lui suffit et au delà pour s'apercevoir de l'adresse réellement supérieure et redoutable de son adversaire.

— Ma foi! chevalier, dit-il tout en se rejetant vivement en arrière pour éviter une riposte qu'une feinte suivie d'un dégagement paré par une simple opposition, devait lui amener; ma foi! chevalier, je ne vous cacherai pas que la longueur de votre épée me dérange un peu. C'est une lance, que cette épée!

— Votre observation est fort juste, répondit de Morvan, qui abaissant la pointe de son arme vers la terre, se retourna vers de Canillac et lui demanda son épée, que le gentilhomme s'empressa de lui donner.

Le combat recommença.

Bientôt il fut évident pour les témoins de ce duel que de Châtillon devait finir par avoir le désavantage. Pourtant de Morvan, froid et impassible, se tenait toujours sur la défensive, et n'attaquait pas; seulement, jamais la pointe de son fer ne s'éloignait, dans une parade inutile, d'une distance d'un pouce du corps de son adversaire, dont elle neutralisait les efforts.

— Vraiment, dit bientôt de Châtillon, je ne

sais ce que j'éprouve aujourd'hui, mais je ne me sens pas aussi vigoureux que de coutume : vous plairait-il, chevalier, de me laisser reprendre haleine?

— Comment donc, vicomte! mais rien ne nous presse, répondit de Morvan.

— Je vous remercie. Veuillez remarquer, toutefois, que la trêve que vous m'accordez est dans la limite de mes droits. J'ai demandé pour vous laisser le mérite d'accorder, mais j'aurais pu exiger...

— Ah! vicomte, s'écria de Morvan d'un ton de reproche, me croyez-vous donc tellement contemporain de monsieur votre arrière grand-père, que je ne comprenne pas le langage de nos jours? Vos commentaires sur la politesse que vous avez bien voulu me montrer étaient inutiles : j'avais parfaitement senti votre galanterie...

— Tudieu ! bien riposté, dit le vicomte tout en essuyant avec son mouchoir richement brodé la sueur que la fatigue faisait perler sur son front. Chevalier, ceci n'est pas pour vous vanter, vous gagnez à être connu.

— Vicomte, vous me comblez ! répondit de Morvan, enchanté en lui-même de cet éloge

— Non, là, vrai, je dis ce que je pense...

Quand je vous ai rencontré avec la dame aux falbalas, vous m'avez paru être une chose qui n'existait pas. Plus tard, lorsque vous avez mis flamberge au vent, vous m'avez fait l'effet d'un lancier à pied, et je vous ai trouvé d'un grotesque divertissant au possible... À présent...

— Eh bien! à présent? répéta de Morvan en voyant de Châtillon s'arrêter au beau milieu de sa phrase.

— À présent, dit le vicomte, je me sens parfaitement reposé. Remettons-nous en garde, je vous prie.

Cette reprise différa de la première passe en ce que de Morvan commença, sans se livrer encore cependant à une attaque franche, à presser son adversaire. Ce dernier, exaspéré par la résistance inouïe qu'il rencontrait et désireux d'en finir, se livra plusieurs fois en risquant des coups d'une grande témérité et dont plusieurs faillirent réussir.

Les témoins commençaient à ne plus rien comprendre à la conduite de de Morvan.

— Mille tonnerres, s'écria enfin le vicomte avec une véritable fureur, il me semble, chevalier, que vous affectez de me ménager.

— Nullement, vicomte, je vous jure! J'attends le bon moment.

— Et il ne vient pas, à ce qu'il paraît, ce bon moment ?

— Je vous demande pardon ! le voici !

De Morvan, trompant alors avec une rare habileté le fer de son adversaire, se fendit sur lui avec une prodigieuse vivacité en tirant dans sa feinte.

De Châtillon laissa tomber son épée ; puis essayant de sourire :

— Je ne comprends pas trop cette botte, dit-il, mais je ne puis me dissimuler qu'elle est réussie ; il faudra, chevalier, que vous me l'expliquiez un de ces jours à l'académie. Votre jeu est un peu sauvage, mais au total il ne manque pas de mérite. Je vous reconnais non-seulement pour un lancier remarquable, mais encore pour un tireur de première force ! Excellente idée que j'ai eue de vous faire quitter votre Durandal ; vous m'eussiez pourfendu en deux !

Le jeune homme pâlit : la tache de sang, qui trahissait sur sa chemise l'endroit touché par l'épée de de Morvan, s'agrandissait à vue d'œil. MM. de la Fare et de Broglie, craignant que le vicomte ne tombât, se précipitèrent vers lui pour le recevoir dans leurs bras. De Châtillon les repoussa doucement.

— Grâce à Dieu, dit-il, je n'en suis pas encore à la pâmoison !

Puis se tournant vers de Morvan il ajouta :

— Me permettez-vous, M. le chevalier, de vous donner une embrassade et de vous adresser une question ?

— De grand cœur, s'écria de Morvan, qui baisa le vicomte. Quelle est cette question ?

— Pourquoi, je vous prie, ne m'avez-vous pas tué, ce qui vous eût été facile ?

— Tenez-vous absolument à avoir une réponse, vicomte ? dit le gentilhomme breton, embarrassé et hésitant.

— Mais, certes ! beaucoup même !

— Eh bien, reprit de Morvan, c'est que je vous avais promis de vous blesser à l'épaule, et que je devais remplir mon engagement !...

— Ah ! chevalier, je ne puis vous exprimer à quel point ce dernier trait de délicatesse me touche ! Garder le silence lorsque vous aviez un tel aveu à nous faire ! C'est du dernier beau !... Tant de modestie unie à un tel poignet ! C'est à crier au sublime !... Et puis, ne plus m'avoir parlé de mon arrière-grand-père... lorsque la plaisanterie se présentait si bien d'elle-même !... Tenez, entre nous deux, ce sera, si vous le voulez bien, à la vie à la mort !...

Le vicomte de Châtillon, sentant sans doute que sa force l'abandonnait et ne voulant pas laisser deviner sa faiblesse, quitta alors le jardin et rentra dans la maisonnette.

— Que je ne vous retienne pas, messieurs, dit-il à ses amis, je ne me consolerais jamais de vous avoir pris une soirée. Allez à vos plaisirs ! Ah ! la Fare ! rends-moi encore le service de m'envoyer une garde-malade... La petite Olympe de l'Opéra, par exemple... Cette fille est d'une bêtise incommensurable... elle m'aidera à dormir.

Une fois que de Châtillon fut couché, ses amis s'éloignèrent.

— J'espère, chevalier, dit de la Fare en s'adressant à de Morvan, que vous ne nous quitterez pas et que nous achèverons la journée ensemble. Nous allons retourner au cabaret de Renard où des créatures, à qui nous avons donné rendez-vous, doivent nous attendre : nous terminerons la soirée par un lansquenet !

La première pensée de de Morvan fut pour un refus, mais le désir de voir dans l'intimité ces jeunes seigneurs parisiens dont il avait si souvent et si diversement entendu parler à Nantes, le fit changer de résolution : il accepta l'offre du marquis de la Fare.

Quatre heures plus tard, de Morvan, après avoir pris sa part d'un magnifique souper, égayé par la présence de plusieurs divinités de l'Opéra, s'asseyait, la tête un peu troublée par les vapeurs du vin, devant une table de lansquenet.

— Que faites-vous ? lui dit de Brancas, qui tenait la banque.

Des vingt écus qu'Alain avait prêtés à son maître après les avoir acquis de la façon un peu légère que le lecteur sait, de Morvan en avait dépensé huit pour la collation servie à Nativa : il lui en restait donc encore douze, soit soixante et douze livres !

— Cinq pistoles, répondit-il à la demande de Brancas, car il ne voulait pas, après s'être si bien tiré de son duel, montrer une avarice de provincial.

— Vous avez gagné ! dit peu après de Brancas en poussant devant de Morvan quatre-vingt-dix livres.

— Pardon, mais je n'ai joué que cinq pistoles, c'est-à-dire cinquante livres.

— Ah ! je comprends, dit de Brancas en riant, vous vous figurez que les pistoles de Paris sont comme celles appelées en province, pistoles de compte et qui valent dix livres. Erreur !

cher chevalier, nous ne connaissons ici que la pistole d'or de dix-huit livres.

Le jeune gentilhomme, contrarié de recevoir plus qu'il n'avait exposé, joua, le coup suivant, ses quatre-vingt-dix livres. Il gagna.

— Cent quatre-vingts livres ! disait-il peu après en répondant au banquier qui l'interrogeait sur son enjeu.

Encore une fois la chance se déclara pour le Breton.

De Morvan, en toute autre circonstance, eût été ravi de cette bonne aubaine, et se serait contenté probablement de ce bénéfice ; mais la crainte de laisser deviner sa pauvreté le retint, et le coup suivant il laissa ses trois cent soixante livres sur la table : la banque perdit encore.

— Vive Dieu! notre jeune ami, lui dit le marquis d'Effiat, pour peu que votre veine continue et que vous ayez le courage d'en profiter, vous pourrez acheter la province de Bretagne.

Cette plaisanterie empêcha de Morvan de distraire, ainsi qu'il comptait le faire d'abord, une certaine somme de son gain. Il joua ses sept cent vingt livres.

— Encore gagné! reprit peu après d'Effiat. Chevalier, on prétend que vous autres gentils-

hommes de province possédez au suprême dégré l'art de l'économie et le sentiment de la prudence : que retirez-vous de votre enjeu?

— Rien, marquis, répondit de Morvan d'un air indifférent.

Une demi-minute plus tard, le chevalier se trouvait à la tête d'un capital de deux mille huit cent quatre-vingts livres !

Les dames de l'Opéra, qui jusqu'alors n'avaient pas fait grande attention à de Morvan, commencèrent à l'examiner fort sérieusement, et se rapprochèrent de lui. Il devenait une affaire.

Qu'eût dit Alain, s'il eût vu son maître assis devant une grosse poignée d'or et entouré de jeunes femmes scandaleusement décolletées?

Notre intention n'est pas de fatiguer le lecteur par le récit détaillé des phases que présenta la partie de lansquenet.

A onze heures, de Morvan possédait dix mille livres ! Les dames de l'Opéra se tenaient presque sur ses talons : une d'elles appuyait même son bras blanc et potelé sur les épaules du jeune homme.

On venait de passer les cartes à de Morvan dont c'était le tour de tenir la banque, lorsque

la porte s'ouvrit et qu'un homme au teint fatigué et flétri entra dans le salon.

Un cri de joie retentit autour de la table de jeu; les dames de l'Opéra quittèrent un instant de Morvan, et furent embrasser le nouveau venu, qui accepta fort gracieusement, quoique en homme un peu blasé, leurs expansives avances.

— Viens t'asseoir à mes côtés, cher ami, lui dit de Brancas; voilà un siècle, au moins quarante heures, que nous ne t'avons vu. Le bruit se répandait déjà que tu étais parti pour Rome, où le pape t'avait fait demander. Que se passe-t-il donc de nouveau?

— Rien, répondit le nouveau venu en accompagnant ce mot d'un singulier sourire. On prétend seulement que monseigneur le duc de Chartres est amoureux à en perdre la tête...

— Qui peut savoir cela mieux que toi? répondit de la Fare en riant.

— Moi!... Est-ce que ces choses-là me regardent?

Le nouveau venu se tut un instant; puis, d'un regard circulaire passant en revue les jeunes seigneurs assis autour de la table de jeu :

— Qui de vous, mes amis, ajouta-t-il, connaît le seigneur Sandoval, comte de Monterey,

et peut me donner des renseignements sur sa fille, la délicieuse Nativa?

A cette question. à laquelle il s'attendait si peu. de Morvan sentit un frisson glacial passer le long de son corps.

L'homme qui venait de parler était l'ancien précepteur du duc de Chartres, fils de Monsieur frère du roi, l'abbé Dubois.

Tout le monde sait le rôle plutôt encore ignoble qu'odieux que joua Dubois vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle : les événements considérables auxquels ce misérable personnage se trouva mêlé ont donné une place à son nom dans l'histoire.

Entré à douze ans au collége de Saint-Michel, où il remplit auprès du principal les fonctions de domestique, Guillaume Dubois, ses études terminées, obtint d'abord la position de précepteur chez un nommé Maroy, marchand du Petit-Pont; puis de là il passa. avec la même qualité, chez le président de Gourgues, et enfin, chez le marquis de Ruvant, maître de la garde-robe de Monsieur.

Ce fut à cette époque que Dubois fit la connaissance de M. de Saint-Laurent, sous-gouverneur du duc de Chartres.

M. de Saint-Laurent, alors incommodé par de graves indispositions et devenu à peu près infirme, chargea Dubois de préparer les devoirs du jeune prince. Dubois, doué d'un esprit vif, pénétrant et astucieux, comprit de suite les grands profits qu'il y avait à retirer de cet emploi momentané : il se mit à étudier les penchants secrets de son élève, le flatta, l'amusa, lui inspira une extrême confiance, et finit bientôt par se rendre indispensable.

A la mort de son protecteur de Saint-Laurent, Dubois, qui avait su se ménager la faveur du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat, qui tous deux disposaient à leur gré de Monsieur et de sa maison, osa demander et obtint d'être nommé précepteur du duc de Chartres.

Une fois ce premier et plus difficile échelon de sa puissance future franchi, Dubois continua, avec un succès complet et une persévérance digne de son immonde caractère, son travail souterrain.

Tout à la fois instituteur zélé et complaisant infâme, il fit marcher de front les études et les plaisirs de monseigneur de Chartres.

Le jour, il faisait subir devant la cour un brillant examen à son élève; la nuit venue, il introduisait secrètement au Palais-Royal de

pauvres jeunes filles trompées et éblouies par des promesses magnifiques, qui ne tardaient pas à se changer pour elles en un stérile déshonneur !...

Une pareille conduite aurait dû, surtout à cette époque du règne de Louis XIV, où l'extérieur de la dévotion était poussé à l'excès; une pareille conduite, dis-je, aurait dû faire chasser honteusement, et comme un laquais, l'abbé Dubois de chez Monsieur; il n'en fut rien : au contraire. L'abbé, dont l'influence sur l'esprit de son élève était alors bien connue, fut presque cajolé par le grand roi, qui, désirant marier sa fille illégitime, mademoiselle de Blois, avec le duc de Chartres, et trouvant une opposition formidable à ses vues, d'abord dans la personne du jeune duc lui-même, puis dans celle de sa mère, la hautaine et sévère Charlotte-Élisabeth, dut abaisser sa grandeur jusqu'à concerter ses efforts avec ceux de l'ancien domestique du principal du collége Saint-Michel.

Le mariage conclu, — et comme le duc de Chartres n'éprouvait aucune affection pour la fille de madame de Montespan, — Dubois, comblé des grâces de la cour, reprit avec plus d'entrain et d'impunité que jamais ses honteuses et secrètes attributions.

Tel était l'abbé Dubois, dont de Morvan n'avait jamais entendu parler jusqu'à ce jour, et avec lequel le hasard venait de le mettre en relation d'une façon si singulière.

Il fallut au gentilhomme breton déployer une force rare de caractère pour pouvoir résister à l'envie furieuse qu'il éprouvait de demander à l'abbé une explication de ses paroles par rapport à Nativa.

Toutefois il espéra que cet éclaircissement jaillirait bientôt de la conversation ; et, en effet, son espoir ne fut pas trompé.

— Dis donc, Dubois, s'écria le marquis d'Effiat qui gardait toujours vis-à-vis de son ancien protégé un air visible de familiarité protectrice, est-ce que cette fois monseigneur est sérieusement épris ?

— On le prétend, répondit Dubois.

— C'est impossible ! s'écrièrent en chœur les femmes de l'Opéra.

— Pourquoi cela, impossible ? reprit le cynique abbé. Je sais bien, chères harpies, que les femmes sont toutes les mêmes, que la plus hypocrite paraît la meilleure, qu'il n'y a pas de raison pour que l'on s'éprenne sincèrement de l'une plutôt que de l'autre, et que l'homme d'esprit doit les mépriser toutes également.

Oui, ce sont là des vérités. Mais vous oubliez que l'esprit est, comme le corps humain, également susceptible de maladie : qu'il suffit d'une affection momentanée, d'un ramollissement du cerveau, par exemple, pour qu'un homme de cœur et d'intelligence cesse de voir les choses telles qu'elles sont, et se figure trouver un phénix dans une femme. Or, qui vous assure que monseigneur le duc de Chartres n'a pas en ce moment l'esprit malade? Toi, Céleste, par exemple, qui essayes de me regarder d'un air moqueur, je parierais vingt louis contre un écu que tu as déjà rencontré un galant homme qui a cru à ta fidélité?

— J'en ai trouvé dix, répondit mademoiselle Céleste avec orgueil. Au fait, M. Dubois, vous pourriez avoir raison! C'est que ça paraît si drôle de penser que monseigneur est amoureux!...

— Assez, Céleste! Tu ne sais pas finir ma phrase et tu vas aboutir, si tu continues, à quelque épouvantable incongruité... Bois et tais-toi!

— Quelle est donc cette Nativa que vous qualifiez, l'abbé, de séduisante? dit alors de Brancas? Mérite-t-elle cette épithète, d'un si grand poids dans votre bouche?

— Je n'ai entrevu cette jeune fille qu'en passant, répondit Dubois; eh bien! là, franchement, dussiez-vous m'accuser de tomber dans le platonisme le plus honteux, je vous avouerai que sa beauté resplendissante, son air fier, digne et enfantin tout à la fois, sa démarche sans pareille et son maintien merveilleux, m'ont causé une admiration profonde, presque de l'émotion! Je ne serais pas étonné que monseigneur l'aimât quinze jours suivis!

— Je serais bien curieux, M. l'abbé, de voir cette merveille! s'écria le jeune de Broglie.

— Un peu de patience! je m'arrangerai de sorte... c'est-à-dire, on s'arrangera de sorte à la faire paraître à la fête que Sa Majesté donne à Versailles lundi prochain.

— Et vous prétendez, monsieur, dit à son tour de Morvan qui avait peine à dissimuler son émotion, que Nativa aimera monseigneur le duc de Chartres?

— Moi! du tout. Je sais parfaitement, au contraire, que les femmes n'aiment pas; seulement, elles se laissent aimer, répondit Dubois en regardant avec curiosité de Morvan qu'il voyait pour la première fois.

— Alors, d'après vous, mademoiselle Sandoval doit devenir infailliblement la maîtresse du

duc? reprit le gentilhomme en affectant un sang-froid que démentaient l'animation de son regard et la pâleur de son visage.

A cette nouvelle question de de Morvan, Dubois l'examina avec plus d'attention encore que la première fois.

— Je ne prétends pas pareille chose, dit-il enfin, les yeux fixés sur ceux du jeune homme; si cette petite Nativa a déjà un amant, et un amant nouveau, elle repoussera peut-être — quoique cette supposition soit peu probable — les avances de monseigneur!

— Nativa, un amant! s'écria de Morvan avec explosion et en se levant de sa chaise, vous en avez menti, misérable!

— Ah! chevalier, dit le marquis d'Effiat d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, prenez garde, voilà que vous allez effaroucher Dubois, et je vous avertis que nous tenons beaucoup à la société de notre excellent abbé!

La violente sortie de de Morvan avait causé une assez vive émotion parmi les courtisans: les conversations et le jeu s'étaient arrêtés.

L'abbé Dubois fut le premier qui rompit le silence :

— Mille remercîments, marquis, dit-il à d'Effiat.

Puis se tournant vers de Morvan :

— Vous voudriez nous donner à supposer, jeune homme, continua-t-il en lui adressant un charmant et amical sourire, vous voudriez nous donner à supposer que vous êtes au mieux dans les bonnes grâces de la fille du comte de Monterey, que vous ne connaissez même pas probablement de vue : cette tactique serait adroite si elle n'était usée... Croyez-moi, vous êtes assez jeune et d'assez bonne mine pour pouvoir vous mettre en évidence sans avoir recours à de pareilles supercheries !... Se vanter est une vieille mode des règnes passés, qui n'a plus cours aujourd'hui !... Vous manquez d'usage !...

Cette réponse adroite et impertinente plaçait de Morvan sur un mauvais terrain. S'il se fâchait, on attribuerait sa colère au dépit de se voir démasqué, ou bien il compromettrait Nativa ; d'un autre côté subir en silence la leçon railleuse de Dubois était un sacrifice au-dessus de sa patience : il se résolut d'attendre qu'un prétexte lui permît de prendre sa revanche.

— Allons, l'abbé, fais-toi verser du champagne par ces dames, et mêle-toi à notre lansquenet, dit d'Effiat ; la discussion ne vaut jamais le jeu.

— Vous oubliez, marquis, que je ne bois que

de l'eau, et que je n'ai jamais de ma vie touché à une carte, répondit Dubois. Ne vous mettez pas en peine de moi. Je suis venu pour dire deux mots à de Braneas ; je vais m'en aller tout à l'heure.

— Est-ce que l'on s'en va à minuit, l'abbé?

— Dame! quand on doit se lever, pour travailler, le lendemain à trois heures du matin, il me semble que ce n'est pas trop sacrifier à Morphée.

— Le fait est, l'abbé, que tu es l'être le plus extraordinaire que je connaisse. Tu trouves moyen de te mêler à toutes les fêtes, à toutes les parties, sans que cela te dérange en rien de tes occupations sérieuses. Tu es bien le travailleur le plus dissipé et le dissipé le plus travailleur de France.

— Cela se conçoit, marquis, s'écria Dubois en riant. Comme j'ai toujours eu l'idée que je mourrai jeune, je m'arrange de façon à doubler mes journées : j'ai trente-neuf ans, et, ma foi, j'en ai bien vécu soixante.

De Morvan voyant la partie recommencer, et perdant l'espoir de saisir une occasion de se venger de l'impertinence de Dubois, se pencha vers une des femmes de l'Opéra placée à ses côtés :

— Quelle est donc, madame, je vous prie, lui dit-il tout contre l'oreille, cette espèce d'abbé si impudent et si mal appris?

A cette question la danseuse partit d'un bruyant éclat de rire.

— Quoi, chevalier, lui répondit-elle enfin, et en le regardant tendrement, car cette ignorance de de Morvan, en lui apprenant combien le jeune homme était étranger à la société et à la vie parisienne, lui laissait entrevoir un avenir à exploiter : quoi, vous ne connaissez pas Dubois!

Alors, baissant à son tour la voix, la danseuse prononça quelques mots. De Morvan rougit et pâlit coup sur coup.

— C'est impossible! dit-il. Des gens de noblesse comme messieurs de la Fare, de Brancas, d'Effiat, ne consentiraient pas, si cela était, à admettre un pareil homme dans leur intimité...

— Ah! chevalier, si vous connaissiez la noblesse comme je la connais, reprit, toujours en riant, la danseuse, cette intimité vous paraîtrait la chose la plus simple du monde! Et puis, après tout, c'est un brave homme que Dubois! Je vous assure qu'à certaines heures on est encore fort heureuse de le trouver!

— Chevalier, s'écria en ce moment de Nocé,

l'on a passé votre tour par erreur : à vous à présent la main ! Quelle banque faites-vous ?

— Je regrette de ne pouvoir, me trouvant en bénéfice, continuer ce lansquenet, répondit de Morvan en se levant ; je dois partir !

— Comment donc ! mais vous êtes tout à fait dans votre droit, chevalier, dit de Broglie. Les joueurs qui restent sur leur gain sont, au contraire, très-fort estimés ; on les appelle des hommes de caractère.

— Je vous prie de croire, monsieur, que si je cesse de jouer, ce n'est nullement avec l'intention de réaliser un bénéfice !

— Ah ! ah ! un rendez-vous d'amour, sans doute, avec la belle Nativa, ajouta Dubois d'un air moqueur. Sacrebleu, jeune homme, vous êtes un heureux mortel !

Ces paroles, prononcées par l'abbé si mal à propos, élevèrent au comble l'indignation du jeune homme.

— Monsieur, lui dit-il lentement et en attachant sur lui un regard chargé de mépris, si vous étiez de ma condition ou même un honnête roturier, je m'en rapporterais à mon épée du soin de châtier votre impertinence ; avec un tel personnage que vous, tout rapprochement, vous devez le comprendre, quelque éhonté que

vous soyez, est impossible! Si je refuse de continuer le jeu, c'est que je viens d'apprendre quel honteux cuistre vous êtes, et que je me regarderais comme déshonoré, si je restais plus longtemps en votre compagnie.

Cette violente apostrophe fut suivie d'un profond silence : les courtisans comprenant que de Morvan avait raison, et ne tenant nullement, quoique ses paroles constituassent une insulte indirecte pour eux, à venger l'injure de Dubois, se trouvaient fort gênés. Quant au misérable abbé, sa pâleur livide, ses paupières dilatées par la rage, ses poings crispés, prouvaient combien, malgré son effronterie et son impudeur, il était sensible à l'outrage qui venait ainsi publiquement de l'atteindre en plein visage.

— S.... mille tonnerres! s'écria-t-il en laissant tomber coup sur coup une dizaine de grossiers jurons, s.... mille tonnerres, vous ne porterez pas, mon hobereau, cette impertinence en paradis!... Ah! vous faites le rodomont et le matamore avec moi! Voyons, mon petit monsieur, oseriez-vous bien me donner votre adresse?

— Je vous répète, reprit froidement de Morvan, qu'entre vous et moi il ne peut y avoir rien de commun! Si je ne vous ai pas déjà imposé silence avec ma canne, c'est par

respect pour les personnes ici présentes. Quant à mon adresse, je suis loin de la cacher : je demeure...

— Il est inutile que vous donniez votre adresse à l'abbé, interrompit vivement de Nocé. Qu'est-ce que vous voulez qu'il en fasse?

— M. le comte! s'écria Dubois en regardant de Nocé de travers.

— Eh bien! quoi, l'abbé, reprit de Nocé, ne vas-tu pas me chercher querelle à présent, parce que j'essaye d'assoupir cette affaire? Dame! que veux-tu, mon cher? au fond, M. le chevalier a raison. Tu ne vaux pas grand'chose, et il faut que nous soyons d'affreux corrompus comme nous le sommes, pour être de tes amis.

— Allons bon! voilà de Nocé qui passe à l'ennemi, dit Dubois, qui, changeant tout à coup de ton et de figure, parut prendre la brutale franchise du courtisan pour une plaisanterie, et se mit à grimacer un sourire. Nocé, à l'occasion je me ressouviendrai de cela...

Le misérable disait vrai : Nocé devait payer de l'exil, vingt ans plus tard, le jour où Dubois fut nommé premier ministre, son intervention de cette soirée.

De Morvan se disposait à partir lorsque le marquis d'Effiat s'adressant à lui :

— M. le chevalier, lui dit-il froidement, comme vous ne faites pas partie de la cour et que nous n'avons pas l'honneur d'être personnellement connus de vous, veuillez emporter les dix mille livres qui vous reviennent.

D'Effiat prit à ses voisins cinq rouleaux d'or contenant chacun deux mille livres et les remit à de Morvan.

— Ma foi, toute cette discussion, survenue si mal à propos au beau milieu de nos plaisirs, a tourné mon esprit au sombre, dit de Nocé. Mes amis, au revoir, je vais me coucher.

— Sans rancune, n'est-ce pas? cria Dubois en souriant à de Nocé qui s'en allait.

— Te garder rancune, l'abbé! à Dieu ne plaise! N'es-tu pas heureux d'avoir pour compagne l'âme la plus noire et l'esprit le plus brillant du royaume? Je suis tout à toi!

De Nocé et de Morvan sortirent en même temps.

— Chevalier, dit le premier, quand on porte dix mille livres sur soi, et que minuit sonne, il n'est pas prudent de courir à pied les rues de Paris. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter une place dans mon carrosse? Je vous jeterai en passant chez vous.

De Nocé lui adressa cette offre avec une telle

amabilité, que de Morvan ne crut pas pouvoir la refuser.

— Chevalier, reprit le jeune comte lorsqu'ils se trouvèrent assis l'un près de l'autre en voiture, quand je suis embarrassé pour entamer un sujet de conversation, savez-vous ce que je fais? J'entre franchement et brusquement dans le cœur de la question!... Vous m'avez plu singulièrement dans votre duel de tantôt, et votre indignation de ce soir, quoiqu'elle fût une critique de ma conduite, et qu'elle tombât d'aplomb sur ma légèreté, m'a été fort agréable!... J'aime beaucoup voir la noblesse tenir sa place. Nous sommes parfois, nous autres courtisans, d'un déplorable laisser-aller. Dès qu'il ne s'agit plus d'une question de préséance, que nous ne sommes pas jaloux d'un égal à qui le roi donne à tenir de préférence le bougeoir, nous faisons un bon marché inouï de nos qualités et de notre personne! Nous laissons entrer de plein pied le premier cuistre parvenu dans notre intimité!... Ce misérable abbé Dubois est une puissance; on compte aujourd'hui avec lui! Croyez-moi, si vous pouvez vous absenter quelque temps de Paris, n'hésitez pas à partir! Cet homme doit être méprisé, mais non pas dédaigné. Il a de l'esprit, de l'astuce et de l'au-

dace comme un diable ; de plus, il est violent et lâche à l'extrême ; partant fort à craindre. Je vous le répète, mettez tous vos soins à l'éviter.

— Je vous remercie, comte, de vos conseils, dit de Morvan tout attendri de l'intérêt véritable que lui montrait de Nocé. Croyez, et vous avez pu voir par ma façon d'agir de ce soir, que je ne manque pas de franchise, croyez que j'éprouve une sincère reconnaissance pour vos conseils...

— Bah ! il ne s'agit pas de reconnaissance, mais bien de savoir si vous suivrez ces conseils ?...

— Non, comte, je ne les suivrai pas !

— Je vous désapprouve et je vous estime... Que diable, quand on a affaire à une vipère, il faut être fou pour offrir son talon à sa morsure... le venin monte si vite du talon au cœur !... Du moment que l'on ne peut écraser la tête de cet animal malfaisant, il n'y a qu'un parti à prendre, celui de se garer de lui... Croyez-moi, chevalier, garez-vous !

De Nocé parlait encore, lorsque le carrosse s'arrêta devant la porte de l'hôtel du Cheval blanc. De Morvan et de Nocé se baisèrent, et le Breton, ayant mis pied à terre, entendit son

nouvel ami lui crier de nouveau, en passant la tête à travers la portière :

— Croyez-moi, chevalier, gardez-vous de la bête!

Alain attendait le retour de son maître avec une vive impatience. Depuis son aventure avec Bubot, la méfiance déjà si remarquable du bas Breton avait encore augmenté.

— Si à Paris les honnêtes gens volent, — car enfin j'ai volé, se disait-il, — à qui peut-on se fier? À personne.

L'arrivée de de Morvan causa donc une véritable joie au serviteur.

— N'avez-vous pas été inquiété dans les rues? N'a-t-on pas cherché à vous dévaliser, maître? lui demanda-t-il.

— Au contraire, Alain. Tiens, regarde, répondit le chevalier qui, brisant les rouleaux que lui avait remis le marquis d'Effiat, livra aux regards éblouis d'Alain un monceau d'or.

— Ah! mon Dieu! maître, s'écria le bas Breton en pâlissant et avec une vive émotion dans la voix, et vous aussi!...

— Quoi! moi aussi? demanda de Morvan, car le serviteur s'était arrêté au beau milieu de sa phrase.

— Au fait, il y en a trop, murmura Alain

sans répondre à son maître. Et puis, monsieur le chevalier, je le jurerai sur le salut de mon âme, préférerait plutôt se brûler la cervelle que de faire tort, fût-ce même à un Français, d'un rouge liard.

De Morvan, fatigué des émotions de la journée, se coucha, mais il lui fut impossible de fermer les yeux. Il avait revu Nativa, et il possédait dix mille livres : comment pouvoir dormir! Nous devons rendre cette justice au chevalier de constater que pas une seule fois de toute la nuit la pensée de Dubois ne se présenta à son esprit.

Quant à l'abbé, rentré chez lui, il resta éveillé aussi jusqu'au lendemain matin, occupé à combiner des plans de vengeance.

D'un côté donc l'un préparait l'attaque, de l'autre on ne songeait pas à la défense.

IV

Le lendemain de cette journée si fertile en aventures pour de Morvan, et qui s'était si bien et si mal terminée tout à la fois pour le jeune gentilhomme, en lui procurant un gain de dix mille livres, et en lui valant la haine et l'inimitié de l'abbé Dubois, — notre connaissance, le lieutenant général comte d'Aubigné, descendait de son carrosse, vers les huit heures du matin, dans la cour d'honneur du palais de Versailles.

La première personne que rencontra d'Aubigné en entrant au château fut Bontemps, le premier valet de chambre de Sa Majesté.

— Bonjour, Bontemps, lui dit-il avec une familiarité de maître à clerc.

Familiarité que pas un, parmi les plus grands seigneurs de la cour, n'eût osé employer en parlant à un personnage aussi important que Bontemps, car chacun savait combien le roi affectionnait et estimait son premier valet de chambre.

Bontemps s'inclina profondément, presque avec effroi ; la vue du frère de la marquise de Maintenon lui causait toujours une émotion désagréable.

— Comment se porte ce matin la famille? reprit d'Aubigné sans paraître remarquer la gêne de Bontemps qu'il savourait en lui-même avec une ineffable jouissance.

— De quelle famille veut parler M. le comte? demanda le premier valet de chambre du roi en affectant de ne pas comprendre.

— Parbleu! de ma sœur et de mon beau-frère! Le fait est que j'aurais peut-être dû m'exprimer d'une façon moins bourgeoise, mais que veux-tu, mon brave Bontemps, mon beau-frère est d'une telle mesquinerie avec moi, il lui faut faire un si grand effort pour laisser tomber dans ma main quelques vieilles pistoles rognées, que j'ai dû renoncer à tenir mon rang et à fréquen-

ter la noblesse. Je suis tombé dans la société des espèces... Aussi, tu vois comme je parle. On croirait entendre un marchand de la rue Saint-Denis.

— Je regrette bien vivement, M. le comte, dit Bontemps rouge jusqu'aux oreilles, de ne pouvoir vous tenir plus longtemps compagnie, mais mon devoir m'appelle en ce moment auprès du roi.

— Ce qui signifie, murmura d'Aubigné en voyant Bontemps s'éloigner à grands pas, que tu vas aller avertir de mon arrivée ma bien-aimée petite sœur... Eh bien! que m'importe! je suis, grâce à mon ami Legoff, cousu d'or!... D'ici à deux mois je puis me passer des aumônes de ma bonne Françoise... Qu'elle essaye de ne pas me recevoir, et on entendra un beau bruit!... Je serai le scandale du jour... Ça me mettra à la mode!...

Ce fut dans ces bonnes et fraternelles dispositions que le comte arriva jusqu'aux appartements de sa sœur : à son grand étonnement, il fut aussitôt introduit.

— Ah! ah! pensa-t-il non sans éprouver une certaine appréhension, pour que ma douce Françoise montre tant d'empressement à me voir, il faut qu'elle ait quelque mauvaise nouvelle à me

communiquer, quelque chose de désagréable à me dire ! Après tout, qu'est-ce que cela me fait ! Bernard m'a payé comptant la traite de cinq mille louis tirée à vue sur lui par messire Satanas-Legoff. L'or est dans ma cassette ; j'ai devant moi une cinquantaine de jours d'indépendance... Quelle nouvelle pourrait en ce moment-ci m'être désagréable ? Aucune ! Qui pourrait m'empêcher de faire un peu de dignité ? Rien !

Madame la marquise de Maintenon venait d'atteindre, à l'époque où nous la mettons en scène, sa soixantième année ; toutefois, grâce à la sévérité étudiée de sa toilette, on ne lui aurait pas donné cet âge : on eût été tenté de croire, en la voyant, que si elle avait voulu aborder des vêtements d'une couleur et d'une coupe plus gaies que les siens, elle eût paru de beaucoup plus jeune.

Quant à la description physique de la favorite, nous croyons parfaitement inutile de la tenter ici, car il n'est personne qui n'ait vu cent portraits de cette femme célèbre.

Ce fut dans ce même cabinet où le roi traitait chaque jour avec ses ministres des affaires de l'État, que la marquise reçut son frère.

— Madame, dit d'Aubigné qui s'inclina devant sa sœur avec un respect d'autant plus grand

que ses intentions étaient plus hostiles, j'ai craint un moment, en voyant Bontemps prendre la fuite devant moi, d'être privé ce matin de l'honneur et du bonheur de vous présenter mes hommages...

— Pourquoi ce reproche, d'Aubigné ? répondit la marquise avec une extrême douceur. Ai-je jamais refusé de vous voir?... Ne venez-vous donc pas à peu près chaque jour me conter vos malheurs au jeu et me demander assistance? Parlez, ajouta la marquise après un léger silence, que désirez-vous aujourd'hui? Quelle est la faute d'hier qu'il vous reste à réparer?

A cette question, le comte hésita : un moment, l'idée lui vint, en voyant sa sœur si bien disposée pour lui, d'avouer une dette fictive de lansquenet, et de tirer ainsi parti de sa visite; néanmoins, constatons ce fait à la louange de d'Aubigné, il sut résister à cette tentation, non pas qu'il n'eût volontiers sacrifié les intérêts de son ami Legoff à un millier de pistoles d'or, mais le ton doucereux de l'illustre marquise lui parut cacher un piége, et il crut prudent de se tenir sur ses gardes.

— Chère sœur, lui répondit-il avec un air de sensibilité fort mal réussi, me jugerez-vous donc toujours avec cette cruelle sévérité qui me ferait

presque douter de votre cœur?... Quoi! vous m'accablez de reproches lorsque c'est vous au contraire qui méconnaissez mes droits et me laissez dans le plus triste abandon...

— C'est le bâton de maréchal que vous êtes venu me demander? dit la marquise aimant mieux faire éclater de suite l'orage que de l'entendre gronder longtemps dans le lointain avant de le subir.

— Non, répondit d'Aubigné, ce n'est pas le bâton de maréchal...

— De l'argent, sans doute.

— Pas davantage , dit le comte après avoir hésité et avec effort : je suis en fonds.

— Ah! répondit la marquise avec un étonnement sincère. Moi, j'ai fait vendre hier mes écuries...

— Vous avez fait vendre hier vos écuries, répéta d'Aubigné. Et pourquoi cela, chère sœur, je vous prie?

— Pour donner l'exemple du dévouement et venir en aide , dans la mesure de mes forces, aux finances épuisées et aux coffres vides de l'État!...

— Quoi! l'État en est réduit à une telle extrémité! s'écria d'Aubigné avec un ton de douloureux reproche, et vous ne m'en avez rien

dit, chère Françoise! C'eût été un si grand bonheur pour moi, car, je vous le répète, je suis en fonds, de vous être utile!... C'est bien le moins, ce me semble, qu'entre frère et sœur on se soutienne et l'on partage. Et puis-je vous demander, bonne et généreuse sœur, quelle somme a produite la vente de vos écuries?

— Cinq cent mille livres à peu près!

— Tudieu! c'est là un joli denier! Tenez, ma bien-aimée Françoise, reprit le comte après un léger silence, voulez-vous me permettre de vous dire toute ma pensée?

— Je ne sache pas, Agrippa, que vous vous gêniez beaucoup avec moi : parlez!

— Eh bien, chère sœur, avant toutes les affections, même et surtout les politiques et les patriotiques, marchent les affections de famille : si vous m'aimiez réellement, au lieu de sacrifier vos écuries à l'État, et remarquez en passant que ce sacrifice représente une goutte d'eau dans l'Océan, vous m'eussiez donné ces cinq cent mille livres! Avec cette somme, j'étais à tout jamais heureux!

— Cette somme vous aurait duré deux mois, d'Aubigné.

— Au fait, c'est possible! Eh bien, pendant deux mois vous auriez eu, chaque matin, le

plaisir de pouvoir vous dire : « Grâce à moi, ce cher frère va passer une belle journée. » Mais non, vous avez préféré... Sot que je suis! s'écria le comte en s'interrompant au milieu de sa phrase, je comprends tout maintenant! Vous n'osiez faire savoir à mon beau-frère à quelle extrémité il se trouve réduit, et vous avez vendu vos écuries pour aider à cet aveu! Ah! Françoise, me priver de cinq cent mille livres pour éviter une conversation qu'il vous eût été si facile, avec votre esprit supérieur, d'entamer d'une manière plus économique, est-ce d'une bonne sœur, je vous le demande?

« Cette vente des écuries m'explique, pensait d'Aubigné tout en parlant, le gracieux empressement que Françoise a mis ce matin à me recevoir! Ah! chère hypocrite, cette méchanceté te sera payée. »

De son côté, la marquise de Maintenon se demandait à quel motif elle devait la visite, en apparence si désintéressée, de son frère; la modération inusitée de d'Aubigné l'effrayait : elle résolut encore une fois de prendre l'initiative :

— Cher comte, lui dit-elle, vous savez que je vous connais trop bien pour admettre de votre part une démarche d'affection! Voyons, finis-

sons-en, je vous en conjure : que voulez-vous ce matin?

— Quelle profonde connaissance du cœur humain! s'écria d'Aubigné avec admiration, réellement, bien-aimée sœur, votre sagacité atteint jusqu'au génie!... Puisque l'on ne peut rien vous cacher. j'avoue donc qu'en effet je suis venu pour vous demander de me rendre un petit service... Voici le fait. J'ai un de mes amis, que dis-je! mon meilleur et mon seul ami, qui désire être reçu en particulier par mon beau-frère. Cet ami m'a rendu un tel service, que j'ai dû me charger de sa commission, et je lui suis tellement reconnaissant, que je tiens, ma foi! que je veux qu'on fasse droit à sa demande.

— Quel est le nom de cet ami, d'Aubigné?

— Il se nomme, chère Françoise, le baron Legoff!

— Quel est-il? Que veut-il? Quelle est sa position?

— Voilà trois questions bien courtes, mais qui ne laissent pas que de m'embarrasser. Quel est ce baron Legoff? dites-vous. Peut-être le diable en personne. Ce qu'il veut? Je l'ignore. Quelle est sa position? Celle d'un millionnaire qui sème sur sa route l'or à pleines mains!

— Mais cet homme est, m'avez-vous dit, votre ami intime : vous devez le connaître?

— Entendons-nous, chère sœur! Je n'ai vu le baron Legoff que deux fois dans ma vie; seulement, la première fois, son entrée en matière a été si magnifique, qu'il m'a tout à fait séduit. D'abord, je suis l'ami de tous ceux qui me prêtent de l'argent, moi.

— Et vous n'avez pas honte, d'Aubigné, s'écria la marquise en rougissant de colère, de me proposer de faire admettre dans le particulier du roi un homme dont vous ne savez ni l'origine, ni la position! qui peut être un aventurier! pis que cela même! Quelle idée vous faites-vous donc de la majesté royale, mon frère?

— Une triste et mesquine idée, Françoise, répondit d'Aubigné avec impudence. D'abord, et entre nous soit dit, car vous savez combien je suis réservé et circonspect en public dans mon langage et dans mes propos, Sa Majesté Louis XIV n'est pas de bien bonne famille!... Peuh! un Mazarin!... Ça ne compte pas!... Ensuite...

— Finissons cette conversation! s'écria la marquise de Maintenon en coupant la parole à son frère : il ne me reste guère qu'une demiheure pour me préparer à la messe, je vous

prierai, comte, de vouloir bien vous retirer!

— Impossible de me rendre à votre désir, Françoise! Il faut que vous m'écoutiez, et vous m'écouterez.

— Mais, comte, dit la marquise avec hauteur, quand je prie ..

— Il n'y a pas de comte, ici, interrompit d'Aubigné. Il y a un frère et une sœur, Françoise et Agrippa!... Tudieu! faut-il donc que j'aborde le haut langage!... que je sacre et que je jure?

Madame de Maintenon avait appris par une triste expérience qu'une fois son frère en colère, le plus prudent était de l'écouter.

— Parlez, lui dit-elle avec une résignation pleine de larmes.

— Françoise, poursuivit d'Aubigné, il ne s'agit pas seulement en ce moment de moi, mais bien aussi de vous. Votre pouvoir est mis en question!... Ma chute entraînerait la vôtre... Ah! vous pâlissez, Françoise! Très-bien! Alors je puis compter sur votre attention. Je commence. Vous n'ignorez pas, excellente sœur, l'avarice sordide que mon beau-frère a toujours montrée à mon égard, les passe-droits sans nombre qu'il m'a fait subir... Je ne récrimine pas, je raconte. Cette avarice et ces passe-droits

ont eu pour résultat, ainsi que cela devait être, de m'aigrir le cœur et de me réduire à la plus affreuse pauvreté. Or, savez-vous ce que c'est qu'un homme tombé dans la misère et rêvant la vengeance? Une chose qui appartient au premier venu qui lui dit : « Voici de l'or, aide-moi à attaquer ton ennemi et ton persécuteur... »

—Vous m'effrayez. d'Aubigné; auriez-vous...

— Conspiré, oui! et, qui plus est, je conspire encore... Bon, voilà que vous pleurez à présent, vous la femme forte par excellence! Je sais bien que ce sont des larmes de rage que vous versez! n'importe, c'est une faiblesse indigne de vous... Je continue. Les meneurs couronnés de la ligue d'Augsbourg ont cru que je pourrais leur être utile, et ils ont fait pour moi, dans leur intérêt, ce que mon beau-frère eût dû faire, lui, par devoir et par dignité : ils m'ont aidé à payer mes dettes. Vous voyez donc, chère sœur, en ma personne, un des partisans, sinon des plus déclarés, au moins des plus ardents de la maison d'Autriche. Or, pour ne pas m'éloigner de mon sujet, ce baron Legoff, mon ami intime, que j'ai déjà vu deux fois, connaît parfaitement cette circonstance. Il possède en ses mains la preuve de ce que vous appelleriez ma trahison,

et de ce que je nomme, moi, ma vengeance. Que Sa Majesté refuse de recevoir en son particulier mon ami intime, et demain le roi sera prévenu que le frère de sa femme s'entend avec ses ennemis !... Je manque certes de votre judiciaire, mais il me paraît certain, et rien ne me fera départir de cette opinion, que vous recevrez le contre-coup de ma disgrâce. Le roi, comme tous les parvenus, saisira avec empressement l'occasion d'humilier la famille à laquelle il a eu l'honneur de s'allier.

— Ah ! d'Aubigné, s'écria madame de Maintenon avec un accablement navrant et véritable et sans essayer d'arrêter les larmes qui coulaient le long de ses joues, ah ! d'Aubigné, quelle triste chose que l'humanité ! Je voudrais être morte !...

Ce cri, parti réellement du cœur, laissa l'impitoyable d'Aubigné insensible.

— Morte ! répéta-t-il avec ironie et en regardant sa sœur d'un air railleur. Vous avez donc parole d'épouser le Père éternel ?

Un assez long silence suivit cette dernière cruauté du comte : la hautaine marquise était vaincue.

— Mon frère, lui dit-elle, il sera fait selon votre désir. Amenez vous-même demain ce ba-

ron Legoff vers les trois heures, je ferai en sorte de le présenter au roi !...

Madame de Maintenon, à bout de force et de patience, se leva alors de son fauteuil :

— Encore un mot, chère sœur, dit d'Aubigné en la forçant à se rasseoir. Vous comprenez que quelque amitié que je ressente pour ce bon et généreux baron Legoff, il ne m'est pas possible de rester toujours avec son épée de Damoclès suspendue sur ma tête. Puis-je espérer que vous voudrez bien m'obtenir, sans perdre de temps, pour demain, par exemple, une lettre de cachet ?

— Vous avez raison, d'Aubigné. Oui, il faut en effet que cet homme disparaisse. Demain vous recevrez la lettre de cachet. Au revoir !

Agrippa prit alors les mains de sa sœur dans les siennes, et la regardant avec tendresse :

— Ah ! pauvre marquise, lui dit-il, ni vous ni moi n'avons trouvé grand bonheur sur la terre. Notre vie a été semblable au début, c'est-à-dire émaillée d'aventures, avec cette seule différence que vous avez toujours eu sur moi l'avantage de savoir mesurer le plaisir à vos forces, tandis que je m'y jetais à corps perdu ! J'ai persévéré dans mes goûts et mes habitudes, vous, vous avez dévié de votre voie ; eh bien !

moi, dans mon obstination, et vous, dans votre changement, nous nous sommes trompés de route. Affadie de dévotion, dévorée par l'ennui, écrasée sous le poids des grandeurs, vous regrettez parfois, j'en suis persuadé, le temps du pauvre bonhomme Scarron ; moi, perclus de rhumatisme, sans un ami, sans une croyance, et par-dessus tout traqué par mes créanciers, je pressens une affreuse vieillesse! Tenez, Françoise, ajouta d'Aubigné après une légère pause et avec sentiment, pourquoi n'essayez-vous pas de mettre votre joie dans mon bonheur? Comblez-moi d'or, de dignités et de bienfaits! Vous aurez au moins alors un ami avec lequel il vous sera permis de parler, à cœur ouvert, du temps jadis ; et, voyez-vous, Françoise, quand on en est à notre âge, on ne trouve guère le bonheur du présent que dans les souvenirs du passé!

La première personne que rencontra d'Aubigné en sortant du château, fut le baron Legeff.

— Vous ici, cher baron, s'écria-t-il en lui sautant au cou et en le baisant à plusieurs reprises ; quel bon vent vous amène?

— Le désir de savoir si vous avez réussi dans votre négociation.

— Complétement. Le roi vous recevra demain. Mais dites-moi, cher baron, n'auriez-vous

pas encore quelque placement à opérer?... J'ai une excellente occasion...

— Non, pas pour l'instant, répondit Legoff en l'interrompant.

— C'est dommage. Au revoir ! J'ai plusieurs visites à rendre, et je suis en retard. Permettez que je vous quitte. Au total, se dit d'Aubigné en remontant dans son carrosse, ce Legoff est moins fort que je ne l'ai cru d'abord. Il aurait dû, au lieu de me jeter tout d'un coup cinq mille louis à la tête, me faire une rente viagère payable par ses mains. Cette précaution l'aurait sauvé de la lettre de cachet.

V

C'est dans ce même cabinet où s'était passée la veille, entre le comte d'Aubigné et sa sœur, la scène rapportée dans le chapitre précédent, que nous allons encore conduire le lecteur.

Le roi, l'air pensif et le front soucieux, parcourait d'un pas lent et inégal le vaste et somptueux appartement. De temps à autre, il s'arrêtait au milieu de sa promenade et dictait à la marquise, assise devant une table encombrée de papiers, quelques phrases d'une lettre dont la rédaction paraissait absorber à un haut point son attention.

La marquise, quoi qu'elle eût l'ouïe excel-

lente et que Louis XIV accentuât avec une rare précision ses paroles, la marquise, feignant parfois d'avoir mal entendu, répétait avec plusieurs variantes et sous la forme interrogative, certains mots qui, sans doute, lui paraissaient impropres ; le roi réfléchissait un moment et presque toujours il acceptait l'expression substituée à la sienne par madame de Maintenon.

Louis XIV venait d'entrer dans sa cinquante-septième année ; son front plissé et ses joues un peu tombantes accusaient bien son âge. Son regard seul avait conservé tout l'éclat de la jeunesse.

Ce qui de prime-abord frappait dans sa royale personne, c'était la dignité et la grandeur, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ses mouvements : aucun monarque n'a jamais poussé aussi loin que Louis XIV le respect de soi-même et le culte de la forme. La liberté qu'il accordait aux personnes de son intimité était encore réglée par l'étiquette. De toutes les maîtresses qu'il avait eues jusqu'à ce jour, la marquise de Maintenon était certes celle qui était entrée le plus avant dans sa confiance ; Louis XIV éprouvait pour l'esprit et le jugement de la veuve de Scarron une déférence sincère et qui parfois même lui pesait.

Reconnaissant en secret aux personnes de sa famille qui traitaient la marquise comme si son mariage avec elle eût été solennellement déclaré, il leur tenait compte de leur condescendance ; seulement, une princesse du sang abusait-elle de la position équivoque, quoique si solidement établie, de madame de Maintenon pour l'accabler de son mépris, il abandonnait impitoyablement la pauvre femme avec la circonstance. Louis XIV plaçait avant toute chose l'orgueil de son sang ; souvent aussi, irrité de la supériorité de la marquise, supériorité qu'elle dissimulait pourtant de son mieux, et indigné de son mariage avec elle, il aimait à lui faire sentir l'immense distance qui la séparait officiellement du trône.

— Sire, dit la marquise en voyant le roi hésiter à terminer une phrase dont il venait de lui dicter le commencement, la vente de mes écuries, qui a produit cinq cent mille livres, permet d'envoyer les vingt mille écus dont on a besoin pour mettre l'Amirante dans nos intérêts. Votre Majesté n'ignore pas que l'Amirante est peut-être l'homme d'Espagne le plus dévoué à la reine et à la maison d'Autriche. Le compromettre et l'attirer forcément à nous est chose de la plus grande importance.

— Vous avez toujours raison, madame ! mettez vingt mille écus !

Louis XIV après cette réponse se promena un instant en silence, puis se rapprochant insensiblement du fauteuil dans lequel était assise la marquise :

— Quelle est donc cette vente de vos écuries, dont vous venez de me parler, madame ? lui dit-il assez sèchement.

— Sire, répondit la marquise avec une humilité et une douceur feintes, je suis aux regrets de vous avoir involontairement parlé de cela...

— Vous n'ignorez cependant pas, madame, combien je tiens à la confiance de ceux qui me sont chers ou qui approchent de ma personne !

— Hélas ! sire, si j'ai reculé devant cet aveu, c'est que j'ai craint d'assombrir Votre Majesté. Les coffres de l'État sont vides ; le contrôleur général des finances ne peut disposer en ce moment d'aucune somme un peu importante.

— Ah ! dit Louis XIV, qui reprit sa promenade à travers le cabinet ; ah ! M. de Pontchartrain en est réduit à cette extrémité ! Hier, cependant, si ma mémoire ne me trompe, il accusait trois cents millions dans les caisses de l'État...

— Votre mémoire, sire, ne vous trompe ja-

mais, et de Pontchartrain vous présentait hier le chiffre exact de nos ressources. Seulement, de Pontchartrain comptait comme rentré le premier semestre du nouvel impôt de la capitation, qui n'est pas encore touché.

Ces paroles, prononcées avec tristesse, amenèrent un nuage sur le front du roi, qui resta pendant près de cinq minutes silencieux et absorbé dans ses réflexions.

— Madame, reprit-il enfin, vous auriez dû, avant de vous résoudre à un pareil éclat, me demander au moins quel était mon bon plaisir. Je ne puis m'empêcher toutefois de reconnaître votre dévouement. Cet exemple venant d'en haut ne sera pas perdu...

— Sire, dit alors madame de Maintenon, désireuse, après avoir fait connaître au roi le triste état de ses finances, de ne pas le laisser s'appesantir sur cette révélation encore trop récente pour n'être point très-pénible ; sire, Votre Majesté qui n'oublie rien doit se souvenir qu'elle a promis au comte de Monterey de le recevoir aujourd'hui. Le comte attend depuis une heure.

— C'est bien, marquise! Bontemps a reçu l'ordre de le faire parvenir ici — il est inutile que le comte soit introduit — sans passer par les appartements. Ma position vis-à-vis de l'Espagne ne

me permet pas d'accorder à Monterey les prérogatives attachées à son titre de grand de première classe et de chevalier couvert !... Je lui toucherai deux mots de cet empêchement, car Monterey est un homme d'une grande valeur d'esprit, et que l'on doit ménager ; il peut nous être par la suite d'une utilité considérable.

— C'est le type de l'Espagnol, sire, ajouta madame de Maintenon : attaché aux maximes, aux coutumes, aux mœurs et à l'étiquette de sa nation jusqu'à la dernière minutie, il possède une force rare de caractère et déploie une persévérance sans pareille dans l'accomplissement de ses projets. J'ai cru pouvoir, afin de paraître mettre moins d'importance à ses communications, l'inviter à se faire accompagner de sa fille Nativa, la filleule de l'infortunée reine Marie-Louise...

— Vous avez sagement agi, madame. Hier, j'ai entendu le duc de Chartres parler avec enthousiasme de cette jeune personne. Je ne serais pas fâché de la voir.

Un quart d'heure après cette conversation, le comte de Monterey faisait avec Nativa son entrée dans le cabinet de madame de Maintenon.

Le senor Sandoval, que le lecteur n'a encore

eu l'occasion que d'entrevoir une seule fois, était revêtu d'un costume espagnol aux couleurs sombres. Tenant à constater son droit et à marcher de pair avec les ducs français, droit alors en litige et qui ne devait être reconnu que quelques années plus tard, il ne portait pas de manteau.

Quant à Nativa, se réglant sur l'exemple de son père, elle avait conservé les vêtements des femmes de son pays : elle était d'une beauté adorable.

Le comte, en entrant dans le cabinet, s'inclina profondément devant le roi, puis il remit son chapeau. Se retournant alors vers madame de Maintenon, il la salua avec une courtoisie parfaite, et resta la tête découverte. Ce manége était une feinte aussi adroite que convenable de rappeler au roi qu'il était, lui Monterey, grand d'Espagne et caballero cubierto (ou chevalier couvert). et de montrer sa déférence à la marquise.

Louis XIV, si scrupuleux sur les questions de préséance, comprit mieux que personne cette hardiesse et cette galanterie de bon goût ; il prit aussitôt une excellente opinion de l'Espagnol.

— Comte de Monterey, lui dit-il, je suis heureux de recevoir dans mon intimité un homme

en qui ma chère nièce Marie-Louise avait mis toute sa confiance, et dont elle a eu toujours si fort à se louer. Croyez que je n'oublierai jamais que c'est par votre intermédiaire que me sont parvenues les dernières lettres de votre reine, si cruellement surveillée dans ses affections de famille par les ennemis de ma maison.

Le grand d'Espagne s'inclina de nouveau devant le roi, et prenant la parole d'un ton grave, presque solennel :

— Sire, dit-il, j'ai l'honneur, contrairement à tous les usages et malgré la guerre qui existe entre la France et l'Espagne, d'être envoyé auprès de Votre Majesté, par mon maître le roi Charles II, en qualité d'ambassadeur !

Cette déclaration inattendue causa à Louis XIV un véritable étonnement, mais il n'en laissa rien paraître.

— Mon bien-aimé cousin d'Espagne, répondit-il gracieusement, ne pouvait faire un choix qui me fût plus agréable. Seulement, M. le comte, un ambassadeur, en temps de guerre, lorsque des propositions de paix ne sont point en question, est une chose tellement contraire à toutes les traditions, qu'il ne m'est pas permis de l'accepter de prime-abord. Il ne m'est possible de voir en vous que le chargé d'une mis-

sion touchant à un intérêt personnel et intime de Sa Majesté très-catholique. Acceptez-vous cette position ?

— Oui, sire, répondit le comte de Monterey.

— Alors, comte, parlez !

— Sire, reprit l'Espagnol, mon maître, le roi Charles II, supplie Votre Majesté de vouloir bien, malgré la guerre qui divise les royaumes d'Espagne et de France, unir ses efforts aux siens pour détruire les pirates qui infestent les mers des Antilles ! C'est là une question, non de politique, mais d'humanité et d'honnêteté ! Il me reste à ajouter que le roi mon maître attache la plus haute importance à ce que justice soit faite.

— Comte de Monterey, répondit Louis XIV après avoir consulté par un regard la marquise de Maintenon, je trouve, au contraire, que cette question est tout à fait politique! D'abord, les flibustiers français des Antilles n'agissent qu'en vertu de commissions qu'ils tiennent de moi ; ensuite, il m'est permis de croire, par l'importance que mon cousin d'Espagne attache, selon vous, à la destruction de ces flibustiers, que les efforts de ces gens-là ne sont pas à dédaigner, sinon pour la gloire au moins pour les intérêts de l'État.

— Sire, dit le comte de Monterey, si Votre Majesté me permet d'insister, il me reste à faire valoir auprès d'elle la considération toute-puissante qui a déterminé mon maître à m'envoyer auprès du roi de France.

Le comte s'arrêta, et Louis XIV lui ayant permis, par un signe affirmatif de tête, de poursuivre, il reprit :

— Cette considération, sire, touche à ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, à la religion. Les flibustiers ou les boucaniers des Antilles se livrent chaque jour aux plus affreux et aux plus épouvantables sacriléges. Si le roi veut bien prendre connaissance d'un mémoire, aussi impartial qu'authentique, qui a été rédigé sur ce sujet, il lui sera facile de se convaincre de la vérité des faits que j'avance. Non-seulement les boucaniers pillent et saccagent nos églises, mais ils poursuivent encore les ministres du Dieu tout-puissant avec une rage, un acharnement dont aucune expression ne saurait donner une idée. Un évêque, tombé entre leurs mains, a été encore dernièrement assassiné par ces bandits avec des raffinements d'une cruauté incompréhensible. C'est donc, non au point de vue de ses intérêts personnels, mais seulement dans l'intérêt de la religion, si indignement méconnue et

si dangereusement attaquée, que mon maître, le roi Charles II, s'adresse à Votre Majesté.

Cette réponse du comte de Monterey parut produire et produisit en effet une grande impression sur l'esprit de Louis XIV et sur celui de madame de Maintenon.

— Comte, reprit le roi, le monde entier connaît le respect et le dévouement sans bornes que je professe pour tout ce qui touche à la religion. Mon cousin d'Espagne a bien fait de s'adresser à moi. Toutefois, avant de prendre un parti, et de vous donner une réponse définitive, je désire examiner à loisir cette affaire, et prendre connaissance du mémoire que vous me remettez.

— A présent, le roi veut-il bien me permettre d'ajouter aux observations que j'ai eu l'honneur de lui communiquer, au nom de mon maître, quelques paroles qui me sont personnelles?

— Je vous répète, comte, que je vous tiens en grande estime, et que je serai toujours heureux de vous être agréable. Parlez!

— Sire, reprit Monterey, je crois pouvoir ajouter, sans trahir en rien les intérêts de mon pays, que l'acceptation, par Votre Majesté, du projet qui lui est proposé influerait extrêmement sur la disposition du roi, mon maître,

dans le choix de son successeur ; qu'il est même probable que cela ferait peser la balance du côté de la France... Si je m'exprime avec autant de liberté devant Votre Majesté, c'est qu'en mon âme et conscience l'avénement de l'archiduc au trône d'Espagne serait un malheur immense pour la gloire et la prospérité de mon pays! La maison d'Autriche ne peut que nous être fatale.

Le roi, voyant l'importance et la tournure qu'allait prendre cette discussion à laquelle il n'était pas préparé, ne répondit pas.

Il s'avança vers Nativa, lui adressa avec cette grâce si pleine de respect dont il usait toujours envers les femmes, quelques mots aimables et touchés au coin de la plus pure galanterie, puis retournant ensuite vers Monterey :

— Comte, lui dit-il, j'espère avoir d'ici à fort peu de temps le plaisir de vous revoir. Nous nous entretiendrons alors plus longuement de toutes ces choses. Veuillez, je vous prie, ne pas vous étonner de la manière dont vous avez été amené près de moi. J'ignorais recevoir un chargé d'affaires de mon bien-aimé cousin d'Espagne, et j'ai voulu vous traiter avec l'affection que vous méritez et que je vous porte depuis que vous vous êtes montré sous un si beau jour auprès de ma chère nièce, votre reine.

Une fois que le comte de Monterey et Nativa se furent retirés, Louis XIV, s'adressant à la marquise de Maintenon avec une vivacité qu'il n'avait pas coutume de mettre dans les actes ordinaires de la vie :

— Que pensez-vous, madame, lui dit-il, de tout ceci? Ne vous semble-t-il pas que cette croisade contre les flibustiers, que me fait proposer si secrètement le roi Charles II, présente une grosse affaire digne d'un sérieux examen?

— Je partage complétement votre opinion, sire.

— Délivrer les mers des Indes des boucaniers, reprit Louis XIV, lorsque ma marine, à moitié détruite depuis notre glorieuse défaite de la Hogue, n'est plus en état de tenir tête avec avantage aux puissances ennemies, serait une folie de notre part! Les flibustiers de Saint-Domingue, en forçant l'Espagne à entretenir plus de vingt mille hommes de troupes dans ses colonies, nous rendent un véritable service, ou, pour mieux dire, nous sont d'une incontestable utilité!

— C'est encore vrai, sire. Cependant ne faudrait-il pas aussi tenir compte des avantages si importants que vous a laissé entrevoir le comte de Monterey? Si, comme il l'assure, cette expé-

dition tient tellement à cœur au roi Charles II, ne serait-il pas possible d'affaiblir, en vous rendant à ses désirs, l'influence autrichienne qui chaque jour gagne du terrain? Le dernier testament de Charles II désigne l'archiduc comme son successeur au trône d'Espagne : si, au moyen d'une concession gracieuse, on parvenait à faire changer ce testament en faveur d'un fils de France, Votre Majesté ne trouverait-elle pas en ceci une compensation incontestablement supérieure à la destruction de quelques pirates irréligieux ?

— Vous venez de déployer une solidité de jugement, madame, répondit gravement Louis XIV, qui n'a pas lieu de m'étonner de votre part et dont je vous félicite. N'oubliez pas toutefois que des huit membres qui composeront probablement le conseil de la couronne d'Espagne, quatre sont déjà à nous, ou pour mieux dire pour nous : Porto-Carrero, Villa-Franca, San-Esteban et Ubilla. Les vingt mille écus que nous ferons parvenir par ce courrier à notre agent secret de Madrid nous assurent également le concours de l'homme de la reine, l'Amirante. Quant à Veraga, Mancera et Arias, vous savez qu'ils ne peuvent manquer d'être absorbés par l'influence qu'exercent sur eux leurs collègues :

l'affaire de la succession est donc en bon train.

— Sire, dit la marquise en voyant le roi s'arrêter pour lui laisser le temps de placer, si elle jugeait à propos, une observation ou une objection, il y a encore un côté à envisager dans cette question des boucaniers, c'est de savoir si la maison d'Autriche n'essaye pas de tendre un piége à Votre Majesté.

Louis XIV réfléchit un instant, et ne voyant sans doute pas le piége auquel la marquise faisait allusion, il secoua lentement la tête d'une façon qui pouvait se traduire par « cela est possible, » puis, d'une voix grave :

— Continuez, madame, je vous prie, dit-il à la favorite.

— Vous savez, sire, reprit la marquise, que la maison d'Autriche a déjà tenté plusieurs fois de rendre Sa Sainteté le pape favorable à ses intérêts. Ne serait-il pas possible qu'on essayât de tirer parti auprès de la cour de Rome de votre refus d'aider à détruire les boucaniers ou flibustiers des Indes, qui portent, à ce qu'il paraît, un si grand préjudice à la religion et bravent chaque jour la colère du ciel, en se livrant aux plus abominables sacriléges? Cette tactique, qui ne manquerait ni de perfidie ni d'adresse,

est assez dans les habitudes et les traditions de la diplomatie autrichienne.

— Je suis heureux de me trouver encore cette fois d'accord avec la raison, répondit le roi avec une galanterie moitié affectueuse et moitié solennelle.

On sait que Louis XIV, lorsqu'il consultait la marquise de Maintenon devant ses ministres, l'interpellait ordinairement par : « Que pense votre solidité? Que dit la raison? »

— Il faudra, avant de s'arrêter à une détermination définitive, reprit le roi après un court silence, s'assurer si aucun intérêt personnel ne porte le comte de Monterey à prendre une position partiale dans cette question. Une fois cette assurance acquise, j'aviserai à la demande du roi Charles II.

Louis XIV resta de nouveau silencieux pendant quelques secondes, puis s'adressant à la marquise :

— Ah! madame, lui dit-il avec une émotion profonde et des larmes dans les yeux, mon pauvre peuple en est-il donc réduit à une telle misère que vous ayez été forcée de vendre vos écuries pour vous procurer les vingt mille écus qu'il nous fallait envoyer à notre agent de Madrid?

Louis XIV, malgré cet orgueil presque sublime qui lui donna la force, lorsque les plus épouvantables désastres l'accablèrent, de fixer d'un regard hautain et dédaigneux l'Europe soulevée contre lui; Louis XIV, dis-je, dans son intime intimité, si l'on peut parler ainsi, était l'homme de France qui se laissait aller avec le plus de facilité aux larmes.

La marquise de Maintenon se leva alors et, se dirigeant vers le roi, ses yeux fixés sur les siens, elle lui prit les mains avec une grâce pleine d'une onction et d'un sentiment qui tenaient le milieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, entre la coquetterie la plus raffinée d'une femme du monde et le mysticisme d'une religieuse :

—Louis..., murmura-t-elle à son oreille avec une voix d'une ineffable douceur, vous êtes un reflet de la puissance de Dieu sur la terre!... Votre patience peut être éprouvée, mais votre gloire ne périra jamais! Les revers passagers qui vous atteignent vous sont envoyés par l'Éternel pour vous rappeler que vous êtes mortel! Bientôt, mon cœur et ma raison me le disent, d'éclatants triomphes vous récompenseront de votre héroïque résignation!...

Le roi, qui plus que personne de son royaume était sensible à l'idée de se savoir aimé, fut pro-

fondément ému par ces paroles qu'accompagnait une si séduisante pantomime ; il donna un libre cours à ses larmes :

— Ah ! madame, dit-il enfin en déposant un long baiser sur le front de la favorite, vous devez être fière et jalouse de ma grandeur, car c'est vous qui me l'inspirez !

La marquise dut déployer toute sa force de volonté pour ne pas laisser voir l'orgueil et la joie immenses que lui causaient ces paroles : en effet, la réponse du roi constituait la plus haute faveur qu'il crut pouvoir accorder. Louis XIV voulait bien prodiguer des millions à ses maîtresses ; il tenait même, par respect pour lui-même, à ce que les femmes qui avaient l'honneur de lui plaire fussent dans une position à faire pâlir la splendeur des reines de l'Europe ; mais il conservait toujours, vis-à-vis de ses royales fantaisies, son individualité. Jamais encore jusqu'à ce jour il n'avait songé à dire à une de ses favorites qu'elle lui inspirait sa grandeur.

— Sire, reprit la marquise qui ne voulait pas laisser grandir cette émotion dans la crainte que le souvenir de sa faiblesse, en humiliant plus tard le roi, ne le mît en garde contre ses séductions ; sire, Votre Majesté oublie qu'elle est un peu souffrante aujourd'hui. Ne devrait-

elle pas, au lieu de s'occuper d'affaires sérieuses, prendre plutôt quelques distractions qui ne la fatigueraient pas?

Comme la sensibilité extérieure de Louis XIV ne s'appuyait en lui sur aucun sentiment réel, ses larmes duraient peu! Aussi la question de la marquise suffit-elle pour le retirer de sa grande douleur.

— Vous savez, madame, que je devais aller tirer, et que j'ai fait contremander la chasse, répondit-il.

— Mais il me semble, sire, que la chasse compte parmi les distractions violentes, dit madame de Maintenon, et ce ne sont pas celles-là que je vous conseille.

— Auriez-vous un projet, madame?

— Oui, sire! Une personne à vous présenter!

— Quelle personne, madame!

— Ah! quant à cela, sire, répondit la marquise avec un doux enjouement, tandis qu'une imperceptible rougeur montait à son front, vous ne le saurez pas!

— On ne se défie pas de soi-même, madame, lui répondit galamment Louis XIV. Ainsi, il s'agit d'une surprise?

— Oui, sire, d'une véritable surprise!

— Eh bien! voyons cette surprise, reprit le roi, qui, trop esclave de l'étiquette pour rechercher l'imprévu, ne le repoussait cependant pas quand il se présentait dans son intimité.

La marquise donna aussitôt l'ordre à l'un de ces messagers connus sous la dénomination de valets bleus, qui se trouvaient dans tous les appartements du palais, d'introduire la personne si mystérieusement annoncée.

Cinq minutes plus tard, Legoff, faisant son entrée dans le cabinet de la marquise, s'inclinait profondément, mais plein de calme et d'assurance, devant le roi.

Louis XIV avait pour habitude de regarder fixement ceux qu'il voyait pour la première fois, ou dans des circonstances solennelles. Parvenait-il à décontenancer ou à intimider l'homme mis en sa présence, son amour-propre en était agréablement flatté, et il se sentait disposé de prime-abord en faveur du malheureux mortel ébloui par l'éclat du soleil.

Aussi les courtisans, qui n'ignoraient pas cette faiblesse du grand roi, en tiraient-ils souvent un excellent parti. Plusieurs poussèrent même la flatterie jusqu'à l'évanouissement!

Soit que Legoff ne connût pas cette particularité du caractère de Louis XIV, soit qu'il ne

jugeât pas à propos de se prêter à ce petit et puéril triomphe d'amour-propre, toujours est-il qu'en relevant la tête, après son humble salut, il soutint d'un œil calme, fixe et assuré, le regard du roi.

— Que désirez-vous, monsieur? lui demanda Louis XIV en fronçant légèrement les sourcils.

— Sire, répondit Legoff d'une voix assurée et en baissant les yeux, car une fois sa tranquillité d'esprit constatée, il pouvait rendre hommage à l'autorité royale, sire, je désire, je veux même, daignez me pardonner d'employer une pareille expression en présence du roi, je veux ouvrir de tels horizons à votre gloire, que votre regard d'aigle ne puisse en sonder l'incommensurable étendue! Je veux être le Fernand Cortez de votre règne, et laisser mon nom attaché au siècle que la postérité appellera le siècle de Louis XIV.

Ce mélange de hardiesse et de courtisanerie causa une véritable surprise au roi qui, se retournant vers la marquise de Maintenon, l'interrogea des yeux; la favorite, en proie à une vive émotion, car elle ignorait ce qui allait se passer, sourit doucement au roi, d'un air qui signifiait : « Je vous avais bien dit, sire, que cet homme vous distrairait! »

— Et qui êtes-vous, monsieur? reprit le roi en examinant, avec une curiosité qui l'emportait sur sa dignité, le singulier personnage.

— Sire, je me fais appeler, car je désire garder l'incognito, le baron Legoff! Le nom sous lequel je suis connu, et je puis ajouter respecté et redouté, est celui de Montbars l'Exterminateur...

La marquise de Maintenon pâlit, et Louis XIV se laissant entraîner par l'étrangeté de la situation, répéta avec un étonnement réel et bien marqué :

— Montbars l'Exterminateur! Mais c'est le nom d'un célèbre flibustier, mort il y a dix ans!

Legoff sourit, et d'une voix grave et nettement accentuée :

— Montbars, que Votre Majesté me pardonne cette comparaison, Montbars est comme le roi de France, il ne meurt pas. Le roi est mort, vive le roi! Montbars est mort, vive Montbars!

Louis XIV, à cette réponse énigmatique, et tellement en dehors des choses raisonnables et possibles qu'elle lui parut présenter le caractère de la folie, se retourna de nouveau vers la marquise; mais madame de Maintenon évita son regard : la pauvre femme en ce moment eût été capable, tant elle ressentait d'effroi de la

fausse voie dans laquelle elle venait d'engager la dignité royale, de signer l'arrêt de mort de son sacripant de frère, le comte d'Aubigné, le seul coupable de la réception de Legoff.

— Expliquez-vous, monsieur, dit enfin Louis XIV en s'adressant au boucanier.

— Sire, répondit Legoff, la vie de Votre Majesté a toujours été si absorbée par de prodigieux desseins, que jamais, peut-être, le roi n'a pu trouver le temps de s'informer quels sont ces boucaniers des Antilles, qui relèvent de sa puissance, vénèrent si fort le nom de Louis le Grand, et travaillent, sans arrière-pensée de récompense ou d'ambition, à sa gloire ! Ces boucaniers ne sont point des bandits isolés, comme on le pense généralement, qui n'ont pour profession et pour état que de piller les navires espagnols.

Les boucaniers forment entre eux une association mystérieuse et puissante, dont le chef, tyran despote et absolu, prend le nom de Montbars, en souvenir de l'illustre fondateur de la Boucanerie! Je suis ce chef. Mon successeur, lorsque mon heure sera venue, et que, victime des hasards de la bataille, je serai tombé sous une balle ou sous un boulet espagnol; mon successeur héritera de mon nom et de mes armes :

il aura l'épée d'un brave et loyal gentilhomme, et s'appellera à son tour de Montbars !

Louis XIV avait écouté cette explication avec un vif intérêt; ainsi que cela était arrivé à de Pontchartrain, il regardait avec une avide curiosité cet homme à l'air audacieux et paisible, qui représentait en lui le type complet de ces fameux flibustiers sur le compte desquels on racontait des choses si merveilleusement fabuleuses.

— M. de Montbars, dit-il lentement, car Louis XIV tenait à inspirer de l'admiration pour sa personne, même aux classes en dehors de la société, M. de Montbars, vous avez tort de croire que le roi ignore, malgré les vastes desseins qui l'occupent, les moindres affaires de son royaume. Je sais et je connais parfaitement les faits de la flibusterie. Puisque le hasard vous a mis en ma présence, j'aurai même à vous interroger tout à l'heure sur certains actes d'irreligion qui vous sont reprochés et dont je saurai, s'ils me sont confirmés, tirer une éclatante justice.

— Sire ! s'écria Legoff, qui interrompit, avec une hardiesse sans antécédents dans les annales de la cour, Louis XIV au beau milieu de sa phrase, sire, les gens qui, comme nous, portent haut devant l'ennemi et avec fierté dans le cœur le nom de Louis le Grand, sont des gens inca-

pables d'offenser la religion. Ceux qui connaissent le respect qu'ils doivent à leur roi, savent celui qui revient à Dieu !

Cette audace, qui aboutissait à une heureuse flatterie, plut singulièrement au roi : il lui était doux de penser que les flibustiers, ces hommes au corps de fer et au cœur d'airain, éprouvaient pour sa personne le respect et l'admiration qu'il méritait. Quant à la marquise, elle commençait à trouver d'Aubigné moins coupable.

— M. de Montbars, reprit bientôt Louis XIV, vous nous avez dit tout à l'heure que votre successeur héritera à votre mort de l'épée d'un brave et loyal gentilhomme ; appartenez-vous donc à la noblesse?

— Oui, sire, et à la meilleure : à cette noblesse de province qui n'a jamais voulu mettre les pieds à la cour de France et a toujours protesté en faveur des priviléges qu'elle tenait de la féodalité.

— Protestations de rebelles, qui ont fait couler bien du sang sur les échafauds !

— Que Votre Majesté me permette de ne pas partager l'opinion du roi, répondit Legoff avec un maintien respectueux qui affaiblissait la hardiesse de ses paroles. A mes yeux ces rebelles sont des victimes et des martyrs !

Louis XIV, étonné de l'audace calme et tranquille du célèbre boucanier, et ne voulant pas commettre avec lui sa dignité dans une discussion, ne releva pas cette réponse.

— Puisque vous êtes gentilhomme, monsieur, reprit-il, je ne puis vous laisser jouir du bénéfice que la bassesse de son extraction eût valu au flibustier. Homme de rien, votre nom m'eût peu importé !... Gentilhomme, il n'est ni convenable ni possible que vous paraissiez devant ma personne sous un nom qui ne vous appartient pas.

— Sire, répondit Legoff toujours impassible, vous livrer mon nom, c'est vous livrer ma tête ! Il est incontestable que si Votre Majesté l'exige, je n'hésiterai pas à lui obéir ; mais le roi est trop magnanime et trop grand pour vouloir abuser de la confiance d'un de ses sujets. Le pouvoir qui rapproche Votre Majesté de Dieu, est le don de faire grâce. Un roi grandit dans la postérité par sa clémence ; l'histoire flétrirait la mémoire de celui qui viendrait en aide au bourreau !...

— Vous êtes donc un contumace ? dit Louis XIV avec un sentiment de terreur mêlé de dégoût.

— Oui, sire ! J'ai été décapité en effigie par le glaive du bourreau... tout comme un Montmorency, ajouta Legoff après une légère pause.

A cette réponse du boucanier, madame de Maintenon pâlit, et recommença à maudire intérieurement l'impardonnable et criminelle légèreté de son frère, tandis que Louis XIV, excité par le mystère qui enveloppait l'étrange individualité de Legoff ou de Montbars, reprenait son interrogatoire :

— Pour quel crime avez-vous été condamné? reprit-il : pour assassinat ou sacrilége?

— Pour avoir soutenu, sire, contre ce que j'ai cru être un abus de la puissance royale, les prérogatives de la noblesse et les droits du peuple.

— Alors pour crime de rébellion et de lèse-majesté?

— C'est, en effet, ainsi que les juges ont motivé leur sentence.

— Monsieur, reprit Louis XIV après un moment de réflexion, le pouvoir qui rapproche les rois de Dieu est, du moins vous le prétendiez naguère, le don de clémence! J'ai bien voulu par respect et par affection pour madame, — le roi désigna la marquise, — ne pas exiger de vous votre nom ! Il est possible, si vous mettez à présent à mes pieds l'aveu et le repentir de votre faute, que je vous accorde votre grâce!

— Ma grâce, sire! répéta le boucanier d'une voix qui retentit vibrante comme une note de

clairon ; ah ! je supplie humblement le roi de m'épargner, je n'ose dire cet outrage, mais au moins cette douleur. Moi, gracié comme un vil ou un faible criminel! Que deviendraient alors mon énergie, mon courage! Non... non... point de grâce, sire; je le demande à Votre Majesté à deux genoux... que le roi me laisse le souvenir de la flétrissure qu'il a voulu m'imposer; ce souvenir fait ma force et stimule mon génie.

Legoff s'arrêta un moment, puis profitant de la stupéfaction causée à Louis XIV par sa réponse :

— Sire, ajouta-t-il avec une énergie dont on comprenait que le respect seul contenait l'éclat; sire, ne brisez pas le rêve qui soutient depuis près de vingt ans mes efforts, celui d'écrire ma vengeance dans l'histoire!

— Que signifient ces paroles, monsieur ? dit lentement Louis XIV en fronçant les sourcils.

— Elles signifient, sire, qu'accusé à tort d'avoir porté atteinte aux droits de la couronne, lorsque je défendais seulement les priviléges de la noblesse et la cause de la justice, je tiens à montrer d'une façon éclatante, en travaillant à la gloire de Votre Majesté, que jamais je n'ai cessé d'être un fidèle sujet.

Louis XIV, avec ce tact exquis qu'il possé-

dait, lorsque son esprit n'était pas prévenu, pour juger les hommes, comprit que la nature du boucanier présentait un côté réellement grandiose, digne d'examen, et dont il pourrait peut-être tirer utilité; aussi, loin de couper court à cet entretien qui durait déjà depuis un quart d'heure, reprit-il la conversation :

— M. de Montbars, dit-il, puisque je veux bien vous permettre de rester à l'abri derrière ce nom; M. de Montbars, donc, je prends en considération les sentiments de respect et de dévouement que vous venez d'exprimer : qu'avez-vous à me demander?

— J'ai à demander à Sa Majesté qu'elle me permette, je le répète, de me dévouer à sa grandeur; qu'elle veuille bien, en acceptant les ressources immenses que je lui apporte, me laisser prendre place, dans son règne, parmi les plus grands!...

— Expliquez-vous plus clairement, M. de Montbars, répondit Louis XIV. Le devoir du roi est d'accueillir et d'écouter les sujets qui l'aident dans ses efforts pour la prospérité de l'État. Jusqu'à présent votre langage a été mystérieux, vague, obscur; précisez, je vous prie.

Legoff se recueillit pendant quelques secondes, puis il se mit à dérouler avec une clarté,

une énergie et parfois un véritable bonheur d'expression le plan de la conquête des Indes espagnoles, plan dont nous l'avons déjà vu entretenir sommairement monseigneur de Pontchartrain. Seulement, soit que la présence du roi stimulât le boucanier, soit qu'il eût attendu ce moment pour frapper un coup décisif, il entra dans des développements et dans des détails qu'il n'avait pas jugé à propos, sans doute, de communiquer au secrétaire d'État au département de la marine et des finances.

Plusieurs fois Louis XIV et madame de Maintenon échangèrent entre eux, à certains passages du discours de Legoff, un regard dans lequel la surprise se mêlait à dose égale à l'admiration. Le fait est que les vues hardies, étranges, et pourtant si logiques du chef des boucaniers, décelaient une extrême hardiesse et une profondeur singulière d'esprit.

— M. de Montbars, dit Louis XIV lorsque Legoff cessa de parler, je vous ai écouté, vous le voyez, avec l'attention que mérite un sujet animé de bonnes intentions, car je crois à la sincérité de votre enthousiasme : je suivrai mûrement le plan que vous m'avez soumis. Je vous prierai même de me remettre un mémoire à ce sujet. N'avez-vous plus rien à me dire ?

— Il me reste, au contraire, un pénible détail à aborder, sire! Je me hâte d'ajouter que si je n'avais pas l'honneur de me trouver en ce moment devant le plus grand roi de la terre, je me garderais bien de parler comme je vais le faire. Sire, quelque éloignés que nous soyons, nous autres boucaniers, de la mère patrie, nos cœurs ne sont pas tellement détachés de la France, qu'ils ne battent d'orgueil ou de joie à ses triomphes, et ne souffrent de ses revers. Nous nous inquiétons, au milieu de notre vie aventureuse, des événements qui se passent de l'autre côté de l'Océan, et nous savons à quel point d'épuisement est réduit aujourd'hui le royaume. Que Votre Majesté me pardonne ma hardiesse, qui m'est inspirée par l'amour ardent que je porte à mon pays... J'ai pensé que je devais venir au secours de vos finances, et je venais...

— Me proposer votre appui, M. de Montbars! interrompit Louis XIV avec ironie.

— Oui, sire, mon appui, répéta le boucanier d'une voix calme et assurée. Votre Majesté est trop au-dessus de l'humanité pour ne pas avoir une foi aveugle dans la puissance sans bornes de Dieu! Elle a depuis peu subi trop de revers pour pouvoir mettre en doute l'action directe et impénétrable de la Providence sur les événe-

ments humains ! Pourquoi donc le roi se refuserait-il à croire que Dieu se sert d'un humble et obscur instrument pour lui venir en aide? que je suis, moi, cet humble et obscur instrument?

Ces paroles, prononcées avec une conviction pleine de ferveur, étaient d'un rare bonheur ou d'une grande adresse ; la marquise de Maintenon les accueillit par un signe de tête approbatif, et Louis XIV en parut impressionné.

— Je ne vous cacherai pas, de Montbars, dit-il, que ce langage dans votre bouche m'étonne et me charme à la fois. Je mets en effet la confiance en Dieu et la pratique de la religion avant toutes les choses terrestres. Expliquez-vous sans crainte de me déplaire. De quelle façon entendez-vous venir en aide aux finances épuisées de mon royaume?

— En suppliant d'abord Votre Majesté de vouloir bien accepter ces dix millions, répondit Legoff en retirant de dessous son manteau un pli cacheté ; millions qui, s'ils sont employés selon mes vues, doivent être deux fois décuplés avant cinq mois d'ici.

Le roi, à l'annonce de cette somme énorme, et qui lui arrivait si juste à point et avec tant d'à-propos, dut garder un moment le

silence, pour ne pas laisser deviner son émotion.

— Que contient cette lettre ? demanda-t-il au boucanier avec une indifférence assez bien jouée.

— Dix traites d'un million chacune, acceptées par le banquier Samuel Bernard, et payables à un mois de vue ! répondit Legoff qui, déchirant l'enveloppe, en retira les traites annoncées, et les plaça sur un guéridon d'argent massif doré.

— Parlez, monsieur, lui dit Louis XIV.

— Sire, s'écria le boucanier, mon plan est de prendre la puissante et florissante ville de Carthagène !

Après ce début, qui le plaçait de prime-abord au cœur de la question, Legoff développa au roi, en n'omettant aucun détail, en répondant d'avance aux objections qu'il eût pu lui adresser, le plan de sa vaste entreprise. Il n'avait pas encore cessé de parler que déjà Louis XIV ne doutait plus de la réussite de ce hardi projet.

— Monsieur, lui répondit-il, je crois à la possibilité de ce que vous dites ; et la nomination de Ducasse, que j'estime fort, au commandement des forces de la flibusterie, suffirait pour me décider, si je n'étais retenu par une grave considération. Des plaintes, je vous l'ai dit au

commencement de cet entretien, m'ont été portées sur l'irréligion de vos hommes, sur les sacriléges qu'ils commettent ! Qui m'assure que le sac de la ville de Carthagène ne donnera pas lieu au renouvellement de scènes et d'actions si odieuses et si condamnables !

— Ma parole, sire ! s'écria Legoff avec fierté. Quant aux calomnies, que le roi veuille bien excuser cette expression que je ne puis retenir à mon indignation, quant aux calomnies répandues sur le compte des flibustiers, elles viennent d'un plan concerté contre la puissance de Votre Majesté par la maison d'Autriche. Une indiscrétion a laissé entrevoir aux ennemis du roi les ressources que pourrait tirer Votre Majesté de l'emploi réglé des boucaniers des Antilles, et aussitôt un homme a été envoyé d'Espagne en France avec mission d'entraver, par tous les moyens possibles, la réalisation de ce dessein ! Sire, quand on a des millions à prodiguer, il est facile de tout savoir, de tout apprendre. Si Votre Majesté désire, pour dissiper les doutes qu'elle conserve sur ma loyauté, que je lui nomme l'ambassadeur occulte chargé des intérêts de la maison d'Autriche, je suis à même de satisfaire à ce désir.

— Vraiment, dit Louis XIV pensif. Prenez

garde, M. de Montbars, de détruire par un mot hasardé ou maladroit la bonne opinion que je puis avoir de votre sagacité.

— Je connais trop bien, sire, le respect sans bornes que je dois à Votre Majesté pour prononcer devant le roi des paroles hasardées. Je suis prêt, je le répète, à nommer cet homme.

— Vous insistez, soit! Quel est donc le nom de cet ambassadeur occulte?

— Le senor Sandoval, comte de Monterey, grand d'Espagne de première classe et chevalier couvert! s'écria Legoff d'une voix ferme.

Cette réponse, cela devait être, frappa l'imagination de Louis XIV d'une espèce de terreur superstitieuse.

Ce Montbars qui savait ce que lui, le roi, ignorait; qui prodiguait les millions, parlait avec une assurance contagieuse de vastes projets, dignes de la puissance d'un monarque, et traitant enfin avec lui, Louis XIV, d'égal à égal, malgré la forme respectueuse dont il enveloppait ses offres, cet homme ne pouvait se tromper.

— M. de Montbars, reprit bientôt le roi en désignant par un signe de tête les billets acceptés par le banquier Samuel Bernard, le Rothschild de cette époque, billets déposés par Le-

goff sur un guéridon, reprenez ces papiers; le roi de France ne peut accepter de l'argent d'un de ses sujets. Adressez-vous à M. de Pontchartrain, notre secrétaire d'État à la marine et aux finances. Un dernier mot pour en finir. Si, comme cela n'est pas impossible, je consens à l'expédition de Carthagène, que demandez-vous en retour des dix millions avancés par vous?

— Trois choses, sire : d'abord, que mes officiers marchent de pair avec ceux de la marine royale; ensuite, que l'amiral nommé par Votre Majesté pour commander en chef l'expédition ait, à un moment donné, et qui probablement ne se présentera pas, à m'obéir! Toutefois, je m'engage à ne donner aucun ordre à cet amiral, qu'autant que M. Ducasse, que le roi estime si fort, connaîtra et approuvera cet ordre. Enfin, je demande que mes flibustiers reçoivent un tiers du butin qui sera fait à Carthagène.

— Accepteriez-vous des aumôniers sur les navires de votre flotte, M. de Montbars? demanda Louis XIV, sans se prononcer sur les exigences du boucanier.

— Avec la plus vive reconnaissance, sire! La pensée qu'ils recevraient les secours de la religion à leurs derniers moments, redoublerait le courage de mes flibustiers. Jamais nous n'en-

gageons de combat sans implorer auparavant l'aide du Dieu tout-puissant des armées!...

Cette réponse de Legoff était d'une scrupuleuse exactitude; elle décida peut-être, dans l'esprit de madame de Maintenon, et, par conséquent, dans celui de Louis XIV, du sort de l'expédition de Carthagène.

— A revoir, monsieur, dit le roi. Je vous autorise à aller, de ma part, trouver M. de Pontchartrain.

Legoff s'inclina profondément devant Louis XIV et la marquise de Maintenon, et s'éloigna à reculons comme un homme de cour, sans que son visage décelât l'émotion du triomphe : cependant la joie était dans son cœur.

Une fois dans la cour d'honneur du palais, Legoff se dirigeait tranquillement vers un carrosse resté en dehors de la grille, lorsqu'une exclamation de surprise, poussée à ses côtés, l'arracha à ses pensées et lui fit relever la tête. Il se trouva face à face avec le chevalier de Morvan.

— Vous ici, mon gentilhomme! dit Legoff avec douceur et en reprenant son air habituel de bonhomie. Parbleu, il paraît que nous sommes destinés à nous rencontrer toujours!...

— Cette rencontre m'est d'autant plus agréa-

ble, M. Mathurin, répondit de Morvan, qu'elle me permettra de m'acquitter envers vous! Si vous voulez bien m'apprendre le chiffre exact de la perte que vous a fait éprouver l'erreur de votre valet d'écurie qui m'a livré ce beau genet d'Espagne que vous savez, je suis en fonds, et je me ferai un véritable plaisir de vous payer ce que je vous dois.

— Vous voyez bien, mon gentilhomme, que j'avais raison de compter sur votre bonne étoile! Il paraît que vous avez attrapé enfin la fortune! Tant mieux! mille fois tant mieux!... Vous en aviez si besoin!... Tudieu! quel costume!... Savez-vous bien, mon gentilhomme, que votre pourpoint vaut, à lui seul, le château de Penmarck! Ce que c'est, pourtant, que la vie!... Vous rappelez-vous comme vous étiez pauvre et misérable, il y a quelques mois à peine?... Et voilà qu'aujourd'hui...

— Il n'est nullement question pour le moment de mes affaires, M. Mathurin, interrompit le chevalier en rougissant; il s'agit d'une dette que je désire payer!

— Toujours la même vivacité! s'écria le boucanier en riant d'un gros rire. Tenez, M. le chevalier, ajouta le prétendu Mathurin en prenant la main du jeune homme dans les siennes, je sais

bien qu'entre vous et moi il y a une distance extrême de position, mais ça ne m'empêche pas de vous aimer et d'éprouver un vrai plaisir chaque fois que le hasard nous met en présence. Voulez-vous que nous soyons amis? Dame! je n'ignore pas que je pèche par l'éducation et par les manières; mais le cœur, voyez-vous, est bon, c'est déjà quelque chose.

Il y avait dans la parole du boucanier tant de bonté et tant de sentiment, que le gentilhomme breton se sentit tout attendri : il se rappela la modeste et rare intrépidité déployée par Mathurin lors du sauvetage de Nativa, combien lui, de Morvan, était seul, isolé sur la terre, et, serrant avec effusion la main que lui présentait Mathurin :

— Ma foi, j'accepte de grand cœur l'offre de votre amitié, lui dit-il. Vous m'avez l'air d'un exellent homme.

— Sensible comme une jeune fille et discret comme un confesseur. Nous parlerons d'*elle* autant de fois que cela vous plaira.

Cette réponse embarrassa le jeune homme, et il hésitait à en demander l'explication à Mathurin, lorsque ce dernier ajouta :

— Si rien ne vous retient plus à Versailles,

voulez-vous m'accompagner à Paris? J'ai là mon carrosse qui est à vos ordres!

— Ah ! vous avez un carrosse! répéta avec surprise de Morvan qui remarqua seulement alors l'élégance sévère et irréprochable de la toilette de Mathurin, savez-vous bien que vous aussi me paraissez en veine de fortune? Jour de Dieu! quel costume pour un maquignon! Vous semblez venir de la cour?

— Je viens, en effet, de causer pendant une heure en particulier avec le roi, répondit simplement Mathurin en se rangeant pour laisser le jeune homme ébahi monter dans le carrosse.

VI

Si le lecteur veut bien reporter sa pensée à l'époque à laquelle se passe notre histoire, c'est-à-dire à cette époque où le prestige de la royauté fut presque une religion, il comprendra sans peine non-seulement l'étonnement, mais encore la stupéfaction véritable que la réponse de Mathurin dut causer à de Morvan.

— Vous vous êtes entretenu pendant une heure en particulier avec Sa Majesté Louis XIV ? répéta le jeune gentilhomme en regardant à deux reprises son compagnon pour s'assurer

qu'il n'était pas en proie à un accès de folie.

— Certes, dit Mathurin ; mais que trouvez-vous donc de si extraordinaire à cela? Nous avions, le roi et moi, une affaire à traiter ; il a bien fallu nous voir pour débattre nos intérêts respectifs !...

De Morvan crut alors, sachant combien son compagnon manquait d'éducation et de savoir-vivre, à une plaisanterie d'un goût équivoque, mais Mathurin ne le laissa pas longtemps dans cette erreur.

— M. le chevalier, lui dit-il en changeant tout à coup de ton, c'est à peine si je vous ai rencontré sur ma route ; mais cela m'a suffi pour vous apprécier comme vous le méritez. Les qualités, que j'appellerai de race, et qui n'ont pas besoin du contact du monde pour prendre leur entier développement, telles que le courage, la probité, le respect de son nom et de sa parole, existent en vous à un haut degré, je le reconnais. Ces qualités font de vous un parfait gentilhomme, mais rien de plus. Pour devenir ce qu'on appelle dans le sens élevé un homme, il vous manque encore une chose qui s'acquiert, et que la nature et l'instinct ne peuvent donner : l'expérience. Quand votre cœur saignant aura laissé ses belles illusions aux ronces du chemin ; que votre

esprit restera sans étonnement et votre âme sans colère et sans souffrance devant une trahison ou une perfidie; que, derrière le séduisant et enivrant sourire d'une femme, vous saurez apercevoir l'intérêt, l'ambition ou la cupidité : alors seulement il vous sera permis de juger, sans trop vous tromper, un homme comme moi. Le moment est venu où je dois reprendre vis-à-vis de vous ma physionomie véritable. Qu'il ne soit plus question de ce maquignon mal appris à qui vous avez accordé l'hospitalité à Penmarck, et que le hasard a semblé placer depuis lors plusieurs fois sur vos pas! Je me nomme le baron Legoff, et j'ai depuis longtemps des projets sur vous.

La façon digne et calme dont Legoff prononça ces paroles ne laissa aucun doute à de Morvan sur leur véracité. La surprise qu'il éprouva fut extrême, et à cette surprise se mêla un secret dépit, presque un sentiment d'humiliation qui lui fit monter le rouge au visage. Le jeune homme, en songeant à quel point le prétendu maquignon avait abusé de sa crédulité et rendu son inexpérience flagrante, avait peine à retenir sa colère.

— M. le baron Legoff, lui répondit-il, puisque baron Legoff il y a, permettez-moi de vous

rappeler que ce rôle d'un maquignon grossier si bien joué, ou, pour être encore plus exact, trop bien joué par vous, vous a valu de ma part des paroles dures à entendre et à supporter quand on est gentilhomme !... Si la façon dont je vous ai traité à Penmarck ne s'est pas effacée de votre souvenir, que vous désiriez m'en demander raison, soyez persuadé que, malgré notre récente amitié, je suis...

— Prenez garde, mon cher Louis, interrompit le boucanier d'une voix pleine de mélancolie et de tendresse, et en prenant la main de de Morvan dans les siennes, prenez garde ! Voilà que, conseillé par votre amour-propre blessé, vous allez provoquer un homme qui supportera vos insultes sans les relever, et vous fera honte, par sa résignation, de votre violence !... Entre vous et moi, toute lutte est impossible, toute colère insensée !... Vous me frapperiez au visage, que je resterais calme et impassible !... Pourtant, jour de Dieu ! ajouta Legoff dont les yeux s'illuminèrent d'un sinistre éclat, la douceur ne forme pas le fond de mon caractère ! Malheur aux insensés qui osent affronter ma colère ! Mon bras est prompt comme la pensée, irrésistible comme le destin ! Quand je frappe, il se fait toujours un cadavre !...

A la sauvage énergie avec laquelle le boucanier prononça ces mots, de Morvan sentit comme un frisson lui passer le long du corps; il lui sembla qu'il venait d'entendre le rugissement d'un tigre.

— L'aveu de la tolérance inouïe par laquelle vous répondez à mes provocations, baron, lui dit-il, aveu qu'il m'est impossible de comprendre et dont j'aurai à vous demander compte tout à l'heure, doit me rendre très-circonspect dans mes paroles. Toutefois, je ne puis me dispenser d'exiger de vous une explication franche et complète de votre conduite à mon égard... Quel intérêt aviez-vous à m'espionner? Quels sont ces projets que vous avez sur moi?

— Mon cher Louis, répondit le boucanier, vous êtes le seul être que j'aime au monde... le seul lien qui me rattache encore à l'humanité!..... Mon Dieu, ne vous impatientez donc pas ainsi! un seul mot suffira pour vous expliquer la tendresse et le dévouement sans bornes que j'éprouve pour vous : j'ai été l'intime ami, le *matelot*, ainsi que cela se dit aux îles, ou, si vous le préférez, le frère d'armes du comte de Morvan, votre père!...

— Vous avez connu mon père, monsieur? interrompit de Morvan avec un élan plein de

pâleur et de larmes. Oh! de grâce... parlez! puis-je espérer encore...?

— Le comte de Morvan est mort assassiné entre mes bras, répondit lentement Legoff avec une émotion profonde. Les dernières paroles qu'il m'adressa furent : « Mon ami, je recommande à ta tendresse mon pauvre Louis, mon fils... Deviens son père. »

Un silence suivit cette réponse du boucanier; de Morvan semblait anéanti dans sa douleur. Tout à coup, prenant vivement la main rude et basanée du boucanier, il la porta à ses lèvres et la baisa pieusement en disant :

— C'est cette main qui a fermé les yeux de mon père!

Puis, éclatant en sanglots, il se jeta éperdu de douleur dans les bras du frère d'armes du comte de Morvan.

— Ah! monsieur, reprit le pauvre jeune homme, le premier moment du désespoir passé : ah! monsieur, vous aussi vous pleurez!...

En effet, de grosses larmes coulaient silencieuses le long des joues du boucanier, brunies par le soleil des tropiques.

— Oui, je pleure, répondit Legoff sans songer à cacher sa faiblesse, car ton père, vois-tu, mon brave Louis, avait un cœur comme on

n'en retrouve plus sur la terre ; et il m'aimait... ah ! il m'aimait... comme on ne m'aimera plus !

— Je ferai de mon mieux pour le remplacer près de vous.

— Oui, tu es un brave et loyal garçon, Louis, je le sais. Tu seras reconnaissant de mon dévouement ; mais, que veux-tu ? Il y a dans le cœur humain de ces sympathies inexplicables que les faits et les actions ne peuvent remplacer. Je donnerais volontiers, oui, bien volontiers, ma vie pour sauver la tienne ; mais, je le sens, tu ne seras jamais pour ma tendresse ce qu'a été ton malheureux père !

Legoff s'arrêta un instant, puis reprenant bientôt la parole, mais cette fois d'une voix stridente et dont les notes ressemblaient assez au bruissement que produit la course du serpent à travers les savanes desséchées du désert :

— Sais-tu encore ce qui me fait pleurer ? dit-il : c'est que depuis quinze ans que ton père n'est plus, mon bras n'a pu encore atteindre son assassin !... que j'ai jusqu'à ce jour laissé le sang de mon *matelot* sans vengeance !... Comprends-tu à présent pourquoi j'ai besoin de toi ?...

— Oui, s'écria de Morvan, et je jure devant Dieu que, dans quelque position que je me

trouve, en quelque moment que ce soit, je quitterai sans hésiter, amour, fortune, plaisirs, pour obéir à votre voix, dès qu'elle m'appellera, et courir sus à l'assassin du comte de Morvan !

— Je prends acte de ce serment ! dit le boucanier d'un ton solennel. N'oublie point, Louis, que d'y manquer équivaudrait pour toi à la malédiction de ton père !

Legoff laissa alors pendant près d'une demiheure le jeune homme dans ses réflexions. Ce ne fut qu'en arrivant à Sèvres qu'il reprit la conversation.

— Mon cher comte, dit-il à de Morvan, me permettez-vous de vous adresser une question, peut-être indiscrète, et embarrassante à coup sûr, si vous y répondez avec franchise? Comment se fait-il que je vous aie rencontré à Versailles?

— J'étais à Versailles pour attendre à son passage et pour l'entrevoir une seconde seulement une jeune personne que j'aime de tout mon cœur, répondit le gentilhomme en rougissant, mais heureux d'avoir enfin un ami à qui il pût parler de la fille du comte de Monterey.

— Nativa de Sandoval, n'est-ce pas?

— Elle-même, dit de Morvan, sans chercher à

cacher son étonnement. A mon tour, baron Legoff, permettez-moi de vous demander comment vous avez pu deviner ce nom?

— Il m'est, cher comte, impossible de satisfaire en ceci votre curiosité. Je sais tout ce qui se passe ; j'interroge beaucoup, mais je ne réponds jamais. Au reste, si ce renseignement peut vous être agréable, je vous apprendrai que je connais Nativa depuis deux ans.

— Vous connaissez Nativa depuis deux ans! répéta le jeune homme.

— Depuis deux ans ou dix-huit mois! Cette petite est fort jolie et fort aimante! La première fois que j'entendis parler d'elle, ce fut à propos d'une passion violente qu'elle éprouvait pour un des plus célèbres boucaniers de l'île de la Tortue, un garçon plein de mérite et de distinction, ma foi, et joli homme au possible! Nativa en était folle!

— Je connais cette histoire, baron, répondit de Morvan, qui ne put s'empêcher de pâlir, malgré ses efforts pour rester calme et paraître indifférent; Nativa me l'a racontée elle-même.

— Vraiment!... Alors cette enfant est plus forte que je ne l'aurais cru... Ah! c'est elle-même qui vous a fait cet aveu?... Tiens! mais

cela dénote de sa part une hardiesse et une profondeur d'esprit réellement incomparables !... Et, dites-moi, cher comte, Nativa a-t-elle ajouté que le souvenir de cet homme était resté tellement vivace en son cœur, qu'il y a de cela aujourd'hui six mois à peine, elle lui écrivit pour lui offrir, sinon sa fortune, car son père l'eût déshéritée, du moins sa main ?...

— C'est une infâme calomnie! s'écria de Morvan.

— Bon, voilà que vous m'insultez gratuitement! dit Legoff en riant. Au fait, les amoureux ne sont-ils pas les trois quarts du temps fous à lier? Qu'attendre de raisonnable de leur part? Après tout, si Nativa, si franche et si explicite avec vous, ne vous a point parlé de cette lettre, c'est que, sans doute, cette lettre n'a jamais existé!...

— Je vous le répète, baron, c'est une calomnie infâme!

— Ma foi, à voir votre assurance, je serais assez porté à partager votre opinion, si une chose ne me gênait un peu... C'est que j'ai vu, vu par moi-même, la lettre de Nativa entre les mains du boucanier à qui elle l'a adressée! Peut-être aussi ce boucanier a-t-il fait un faux pour briller à nos yeux et s'amuser à nos

dépens!...N'importe, si vous voulez en croire mon expérience, vous romprez au plus vite avec Nativa... Il y a dans le regard de cette jeune fille quelque chose de profond qui ne sied pas à son âge et me donne une mauvaise opinion d'elle... Vous ne répondez pas?... Allons, je comprends votre silence. Il signifie que l'esprit le plus droit et le cœur le plus ferme, lorsqu'ils sont atteints par l'amour, cessent, le premier de voir clair, et le second de résister... Ne parlons donc plus de cela...

— Oui, je vous serai, en effet, obligé de changer de sujet de conversation, dit de Morvan : revenons à ce qui nous concerne. Comment se fait-il, je vous prie, que depuis dix-sept ans que M. le comte de Morvan est mort, vous n'ayez jamais songé à m'apprendre cette triste nouvelle ?

— Cher Louis, j'ignore si les idées dans lesquelles vous avez été élevé et dont vous subissez naturellement encore l'influence, vous permettront de comprendre ma réponse; n'importe ! Je vais vous parler à cœur ouvert. Lorsque mon malheureux *matelot* fut assassiné, vous étiez âgé de cinq à six ans à peine.

« Quelle impression eût faite à cette époque sur votre esprit l'annonce de cet épouvantable mal-

heur? Une impression à peu près nulle, qui se serait affaiblie rapidement d'heure en heure, pour ne plus laisser de traces le lendemain. Une fois arrivé à l'âge de la force et de la raison, la fin tragique de votre infortuné père, pensée avec laquelle vous auriez été familiarisé depuis longtemps, n'aurait éveillé en vous ni sentiment de douleur, ni idée de vengeance. J'ai donc préféré attendre. A présent, il est un reproche que vous n'osez peut-être pas m'adresser, mais que votre cœur doit formuler tout bas : vous trouvez étrange, sans doute, que j'aie laissé votre jeunesse se passer dans l'abandon, presque dans la misère? Je ne vous cacherai pas non plus qu'en agissant ainsi j'ai encore obéi à un calcul.

« J'ai craint que la richesse et le luxe par l'abus des jouissances ne vous fissent perdre votre virilité morale et physique, ne vous rendissent un être efféminé et incapable de prendre et de suivre une grande et forte résolution.

« Je me suis contenté, pour vous mettre au-dessus des atteintes d'une pauvreté qui, elle aussi, eût pu vous flétrir, de vous donner le strict nécessaire. C'était d'après mes ordres que l'armateur Cointo vous comptait une pension mensuelle de cinquante livres!

« Que votre fierté ne s'indigne pas des faibles

secours que je vous ai fait remettre, je ne les considère que comme des avances. Une heure d'audace vous suffira, si vous voulez bien suivre mes conseils, pour vous acquitter, vis-à-vis de moi, de beaucoup au delà même de ce que vous me devez.

« A présent, et pour en finir d'ici à quelque temps avec ce sujet de conversation, il me reste à vous demander, au nom de votre père qui avait une si extrême confiance en moi, de ne plus jamais m'adresser une question. Je suis habitué à agir par moi seul : toute intervention étrangère, fût-elle même dévouée, ne pourrait que nuire à ma pensée !

— Cependant, baron Legoff, interrompit de Morvan, il faut bien que je sache par quel moyen vous espérez arriver à découvrir l'assassin de mon père ?

— Je connais déjà cet assassin, Louis !

— Et il vit encore !... Ah ! vous n'avez pas aimé le comte de Morvan, ainsi que vous le prétendez ! s'écria le jeune homme avec un ton de reproche plein d'amertume.

— Si l'assassin vit encore, Louis, répondit le boucanier, c'est que son châtiment n'eût pas égalé son crime ! Ce n'est pas seulement sa mort que je veux... La mort n'est rien... Je tiens à

venger votre père!... A présent, et je vous le répète, plus de questions! Disposez de moi comme bon vous l'entendrez. J'ai du crédit, de l'argent, de l'audace!... Tout cela est à vous!... Ne désirez-vous rien?...

— Rien, je vous remercie.

— Pas même être invité à la fête qui aura lieu lundi prochain à la cour? demanda le boucanier en souriant. Allons, mon cher Louis, continua Legoff en remarquant l'embarras du jeune homme, voilà qui n'est pas bien; vous manquez de confiance en moi.

Le boucanier n'avait pas encore achevé de prononcer cette phrase, lorsque le carrosse s'arrêta dans la rue de l'Arbre sec, devant l'hôtel du Cheval blanc.

— A lundi, n'est-ce pas? dit Legoff en embrassant de Morvan avec tendresse. Soyez prêt; je viendrai vous prendre à neuf heures : est-ce convenu?

— A lundi, répondit le chevalier en rougissant.

VII

Le lendemain de son duel avec le vicomte de Châtillon, de Morvan avait reçu, à son réveil, une lettre de Nativa; la charmante Espagnole le priait, devant, lui disait-elle, partir dans une heure avec son père pour Versailles, de la rassurer, par un mot et sans perdre de temps, sur l'issue du combat. Elle ajoutait que le comte de Montercy allait voir le roi, et que de cette entrevue dépendrait probablement la mise immédiate à exécution ou l'abandon momentané du plan dont elle avait entretenu le chevalier.

De Morvan, ivre de joie en recevant ce billet qui pouvait à la rigueur passer pour un aveu,

remit à la messagère de Nativa, une des femmes de l'hôtel d'Harcourt, le billet suivant qu'il accompagna d'un louis :

« Mademoiselle, tant que je conserverai l'espoir, quelque minime qu'il soit, de parvenir à me faire aimer de vous, je serai, je le sens, invulnérable. Mon adversaire ne mourra pas de sa blessure. Je cours de suite à Versailles. Il me sera, je ne l'ignore pas, impossible de vous parler ; mais au moins je vous verrai : votre apparition, quelque courte que sera sa durée, me vaudra tout un jour de bonheur !... De grâce, accordez-moi un nouvel entretien !... »

Telle fut la cause qui fit se rencontrer à Versailles le chevalier de Morvan et le baron Legoff.

Le lundi suivant, c'est-à-dire trois jours après, de Morvan, levé dès quatre heures du matin, s'occupait avec un soin infini et tout à fait en dehors de ses habitudes, des détails de sa toilette. A six heures, il accusait déjà Legoff de lui manquer de parole et le trouvait en retard.

Alain, ce n'était pas la bonne volonté mais bien le savoir qui lui faisait défaut, assistait en spectateur aux préparatifs de son maître. Il ne comprenait pas qu'un homme de bon sens

comme le chevalier pût dépenser autant de temps à se parer : cela l'attristait. Au reste, depuis ses merveilleuses aventures du Pont-Neuf, le brave bas Breton était devenu d'une taciturnité remarquable. L'emprunt, un peu violent peut-être qu'il avait fait au drapier Buhot, se représentait sans cesse à sa pensée et pesait sur sa conscience. Parfois il lui prenait des doutes sur son innocence ; il avait peur d'être coupable.

— M. le chevalier, dit-il après avoir hésité et paraissant prendre un parti, voilà plusieurs jours que je suis à me battre les flancs pour vous causer d'une certaine chose qui me tient à cœur... et je n'ose pas.

— Tu as tort, mon gars, lui répondit de Morvan ; si ce n'est en moi, en qui auras-tu confiance?

— Mais je n'ai confiance en personne, mon maître ! s'écria vivement Alain que cette supposition parut indigner. Quant à ce que je voudrais vous dire, M. le chevalier, c'est bien embarrassant... J'ai peur de vous humilier.

— Que cette crainte ne te retienne pas ! Voyons, parle !

— Vous m'ordonnez de parler, mon maître !

— Oui, je te l'ordonne. Explique-toi !

— Eh bien, murmura Alain en baissant les yeux, m'est avis que, depuis que vous êtes riche comme le roi lui-même, vous auriez pu me rendre les vingt écus que je vous ai prêtés.

— Tu as raison, répondit de Morvan avec embarras.

— Ne vous fâchez pas, M. le chevalier, je vous en prie, reprit vivement Alain; je vous assure que si je ne devais pas rendre cet argent, j'aurais peut-être bien encore attendu une semaine avant de vous toucher un mot de la chose !

En ce moment on frappa à la porte de la chambre, et Legoff entra. Le boucanier portait un costume d'une richesse sans égale, quoique d'une grande sévérité; chaque bouton de ses vêtements était un diamant; la simple torsade de son épée, composée d'un collier tordu de perles admirables, pouvait valoir vingt mille livres.

— J'étais bien sûr de vous trouver prêt et vous impatientant déjà, sans doute, mon cher Louis, dit-il à de Morvan après l'avoir embrassé. Pourtant huit heures sonnent à peine.

— Partons-nous, cher baron? s'écria le jeune homme.

Legoff hocha lentement la tête d'un air de

douce pitié, et, passant son bras sous celui du chevalier, il se dirigea vers la porte de sortie.

— Hé! maître, s'écria Alain en s'élançant après de Morvan, vous oubliez mes écus!

— Tu les prendras dans le coffre que j'ai acheté hier et dont voici la clef, répondit le jeune homme. Ne t'absente de l'hôtel que le moins possible, et aie bien soin, quand tu sortiras, de fermer les portes à double tour.

— Et surtout, mon gars, ajouta Legoff en riant, ne laisse pas venir ici ta maîtresse!

A cette recommandation si inutile, les yeux d'Alain brillèrent d'indignation; et regardant le boucanier bien en face :

— Monseigneur, lui dit-il, ce n'est pas une raison parce que je suis... Ah! ma bonne Notre-Dame d'Auray, est-ce possible!... s'écria le bas Breton en s'interrompant au milieu de sa phrase, quoi! c'est vous, mon ami Mathurin, qui êtes si beau! Je consens à être roué de coups si je vous ai reconnu lorsque vous êtes entré!... Quels jolis boutons de verre vous avez! ça doit coûter cher, n'est-ce pas?... au moins dix livres?... Il paraît que ça ne va pas trop mal le commerce des chevaux à Paris! Tout le monde fait fortune ici; moi seul je...

— Baron, venez-vous? dit de Morvan à qui

chaque minute de retard paraissait longue d'une heure.

Le boucanier et le chevalier sortirent. Alain resta atterré.

— Foi de Dieu ! murmura-t-il une fois seul, il faut avoir une fameuse tête pour ne pas devenir fou à Paris ! Tout ce qui se passe dans cette ville française tient de la sorcellerie ! Voilà mon maître, jadis si simple et si fier, qui s'attife à présent comme une femme et fait d'un maquignon son ami ! Un maquignon ! qu'est-ce que je dis donc ? Il paraît que Mathurin est devenu un baron. Là, voyons, de bonne foi, qui est-ce qui pourrait comprendre un mot à tout cela ? C'est des drôleries à n'en plus finir ! Les gars de Penmarck seront capables de croire que je me moque d'eux quand je leur raconterai toutes ces histoires.

Alain, tout en grommelant ces lambeaux de phrases, ouvrit le coffre dont son maître lui avait confié la clef, y prit vingt écus de six livres, puis sortit, toujours en compagnie de son penbas, et après avoir refermé avec soin la porte derrière lui.

Une demi-heure plus tard, Alain, consciencieusement piloté par un bourgeois à qui il avait demandé son chemin, se trouvait, l'esprit per-

plexe et la contenance embarrassée, devant la boutique du drapier Buhot.

— Qu'est-ce que je vas lui dire? se demandait le bas Breton en se dissimulant de son mieux derrière un pilier, car au fond, c'est drôle; mais je comprends à présent que j'ai fait une véritable volerie. Cependant je ne pouvais pas laisser non plus mon maître damner son âme! S'il allait se fâcher, ce Bulot, et me faire arrêter! Bah! j'ai mon penbas, je me défendrais!... Oui, mais, me défendre contre cent personnes, c'est pas possible. Le mieux, c'est de causer gentiment avec lui et de lui expliquer la chose. Oui, c'est cela!

Alain, prenant bravement son parti, abandonna son pilier, et, se dirigeant d'un pas rapide vers la boutique du drapier, il franchit hardiment le seuil de la porte.

Malheureusement pour le bas Breton, une fois qu'il fut en présence de sa victime, son sang-froid l'abandonna et il perdit la tête. Quant à Buhot, la stupéfaction mêlée de terreur que lui causa l'apparition si inattendue de son voleur fut telle qu'il resta la bouche béante, les yeux démesurément ouverts, le cou tendu et sans pouvoir prononcer une parole. Alain comprit que la première action du marchand, en revenant à lui, serait d'appeler au secours.

— Voici les vingt écus que je vous dois, lui dit-il.

Puis, jetant l'argent sur le comptoir, il se sauva à toutes jambes et se mit à courir à perdre haleine tout droit devant lui.

— Ouf! dit-il en s'arrêtant enfin, le front ruisselant de sueur et la respiration oppressée, on croirait qu'on m'a jeté un sort! Toutes les fois que je mets les pieds dans la rue, j'ai l'air d'un cerf chassé par une meute; je cours, je cours, je cours... Ça ne fait rien, je suis tout de même joliment content! Cette histoire des vingt écus me tracassait trop, j'en perdais le sommeil et l'appétit. Mon explication au drapier Buhot aurait pu être mieux dite peut-être; bah! après tout, qu'est-ce que ça signifie, un peu plus ou un peu moins de paroles? L'essentiel, c'est qu'il ait son argent.

Alain, après s'être informé de nouveau de la direction qu'il devait suivre, reprit le chemin de son hôtel. Selon son habitude, il marchait la tête baissée et tout pensif.

— C'est tout de même vrai, se disait-il à lui-même, que j'ai commis une volerie... Je sais bien que ça n'a fait de mal à personne, mais ça n'empêche pas qu'une volerie est toujours une volerie. Oui, mais si j'avais péché, est-ce que

ma brave Notre-Dame d'Auray ne m'aurait pas foudroyé? Eh bien! non, ajouta Alain après avoir réfléchi, elle ne m'aurait pas foudroyé... Elle se sera dit : « Alain a failli, mais, ma foi, au fond c'est pas un méchant gars, et puis il me pratique avec beaucoup de dévotion, et me donne pas mal de cierges... Ne le tuons pas... Il se repentira plus tard... » Voilà, poursuivit Alain, ce que bonne sainte Anne d'Auray se sera dit... Il me semble que je l'entends se tenir ce raisonnement... Décidément, je dois payer mon péché.. cherchons une église...

Le hasard se chargea de répondre au désir du bas Breton, car, levant alors les yeux, Alain s'aperçut qu'il était devant Saint-Roch : il entra.

Le serviteur de de Morvan possédait, pour toute fortune, le reste de l'écu dont il avait distrait trente-six sous pour payer les trois cierges brûlés en faveur de son maître, c'est-à-dire quatre livres quatre sous.

— Tenez, brave femme, dit-il à la préposée aux cierges, prenez tout cet argent, et illuminez-moi l'église comme s'il s'agissait du mariage d'un prince.

Bientôt après, les pointes du triangle de fer destiné à supporter les pieuses offrandes des

fidèles disparaissaient sous de nombreux cierges qu'Alain, agenouillé, regardait brûler avec désespoir.

— C'est dur tout de même, se disait-il, de voir s'en aller en fumée quatre livres quatre sous! Ah! gredin! ça t'apprendra une autre fois à ne plus pécher. Tu n'as que ce que tu mérites.

Une fois le sacrifice accompli, Alain se releva, poussa un profond soupir et sortit de l'église.

A ce même moment, le chevalier de Morvan arrivait à Versailles. Le premier carrosse qu'il rencontra renfermait le comte de Monterey, Nativa et l'abbé Dubois.

A cette vue, le jeune homme ne put retenir un cri d'étonnement et de rage.

Nativa et l'abbé Dubois! n'y avait-il pas, en effet, dans ce rapprochement si extraordinaire, de quoi bouleverser toutes les idées de de Morvan?

Le misérable complaisant du duc de Chartres poursuivait donc, et avec succès, puisqu'il avait trouvé le moyen de se glisser dans l'intimité du grand d'Espagne, son œuvre ténébreuse de corruption et d'infamie! Grâce à son adresse et à son impudence, il occupait auprès de Nativa une place que lui, de Morvan, aurait payée au prix de tous les sacrifices et de tous les dangers.

A cette pensée, les yeux du jeune homme s'injectèrent de sang et il porta instinctivement la main à la garde de son épée.

— Mon cher Louis, lui dit Legoff, ne vous démenez donc pas ainsi ; vous allez déranger l'économie de votre toilette, et les femmes, n'oubliez point cela, tiennent bien plus à l'élégance matérielle d'un homme qu'à la loyauté de son cœur. Une plume froissée, une torsade d'épée mal placée, un nœud chiffonné sans art sont des crimes impardonnables à leurs yeux; que diable! par amour-propre national, je tiens à ce que vous ne fassiez pas une sotte figure auprès de cette petite Nativa... Cassez-lui un bras, sous prétexte de jalousie, si cela peut vous procurer un moment de plaisir; mais, encore une fois, respectez votre toilette, les femmes ne détestent pas qu'on les tue un peu; elles méprisent souverainement, je vous le répète, les gens mal mis.

— Mais comprenez-vous, baron, que l'abbé Dubois, c'est cet ignoble personnage que vous avez aperçu placé sur le devant du carrosse, comprenez-vous, dis-je, que l'abbé Dubois soit parvenu à se faire admettre dans l'intimité du comte de Monterey?

— Parfaitement! cet homme-là connaît son

métier!... Allons, du courage, chevalier!... Mille tonnerres, allez-vous donc baisser votre pavillon devant l'Espagne!... Je ne veux pas, entendez-vous, que vous soyez ridicule aux yeux de Nativa!

— Ah! cher baron, si vous saviez combien je l'aime!...

— Parbleu, je ne le sais que trop, répondit le boucanier en souriant.

Quoique Legoff affectât dans sa conversation avec de Morvan une gaieté et une indifférence complète d'esprit, un observateur eût compris à ses gestes saccadés, à l'ironie contenue de sa voix et à la pâleur qui malgré son teint basané avait envahi son visage, qu'il était intérieurement en proie à une violente émotion; seulement il est probable que si le boucanier, toujours maître de lui, se fût trouvé en présence d'un observateur, il aurait usé de plus de précautions pour dissimuler son agitation, qu'il n'en prenait auprès de de Morvan.

Deux heures après la conversation que nous venons de rapporter, Legoff et de Morvan se promenaient bras dessus, bras dessous, dans les magnifiques jardins du palais de Versailles.

On se fait généralement aujourd'hui une idée très-fausse de la difficulté qu'il y avait à cette

époque à être reçu à la cour. Le premier hobereau venu de province, ayant chapeau à plumes, manteau brodé et des dentelles, pouvait entrer dans les appartements du château, et se mettre sur le passage du roi; seulement le hobereau était assuré que Sa Majesté Louis XIV ne le remarquerait jamais. Entrer à la cour n'était pas y être reçu : loin de là.

Quant à faire partie des petits voyages du roi à Fontainebleau ou à Marly, c'était tout autre chose : on considérait comme une faveur très-particulière d'être nommé par le roi pour le suivre. Il dictait lui-même sa liste et l'on n'y était admis qu'après en avoir fait formellement la demande; même les grands officiers de la maison du roi, et ceux qui par leurs charges étaient presque indispensablement obligés de s'y trouver, devaient le demander à chaque voyage. Bontemps, que le lecteur connaît déjà, logeait ensuite deux à deux, dans chaque pavillon, les courtisans invités.

Ces voyages ne duraient que trois jours, du mercredi au samedi.

Les jardins de Versailles regorgeaient donc de gentilshommes et de nobles de toutes classes et qualités, lorsque Legoff et de Morvan y entrèrent.

Vers les deux heures, un peu avant le dîner du roi, Louis XIV fit son entrée dans le jardin.

Il donnait le bras à la marquise de Maintenon, avait à sa gauche Monsieur, et était suivi par le duc du Maine et le comte de Toulouse.

Le roi portait un habit de brocart d'or, brodé d'argent; le jeune duc du Maine en avait un de gros de Tours noir : son manteau, son pourpoint et ses chausses étaient tout brodés d'or avec des ornements d'arabesques et de mosaïque.

Enfin, la toilette du comte de Toulouse était de drap gris blanc, brodé de petites anémones en pierreries, or et argent.

Parmi la suite royale, on remarquait madame la duchesse de Bourbon, revêtue d'un juste de satin vert, brodé d'argent, et le bas garni de mosaïque en émeraudes, topazes et rubis sur une jupe de satin rose. La robe de la princesse de Conti, qui marchait à côté de la duchesse, était de satin amarante, toute brodée d'argent avec des fermoirs de mosaïque et d'arabesques en diamants; sa jupe de satin jonquille était brodée d'argent.

De Morvan regarda passer, avec une curiosité douloureuse, ce roi qui avait signé l'arrêt

de mort de son père, et l'avait ainsi forcé à fuir la France.

Au reste, la vue de Louis XIV ne causa au jeune homme ni admiration, ni embarras, ni surprise : il trouvait le roi tel qu'il se l'était imaginé.

— Parbleu, cher chevalier, je suis enchanté de vous revoir, dit en ce moment un courtisan superbement vêtu, qui se jeta au cou du Breton et lui donna l'embrassade de rigueur.

— M. de Nocé ! s'écria de Morvan.

— Lui-même, pour vous servir, cher monsieur; vraiment, je ne me serais pas attendu à vous retrouver ici. Il paraît que vous n'avez pas jugé à propos de tenir compte de mes conseils?

— Quels conseils, comte?

— De vous garder de la bête ! Dubois est ici.

— Ah ! ce cher abbé est ici ! répéta de Morvan en pâlissant; et où cela est-il, je vous prie?

— Je viens de le rencontrer à l'instant, accompagnant une des plus charmantes créatures que j'aie jamais vues. Une affaire qu'il est en train de terminer, sans doute.

— Excellent abbé! dit de Morvan. Savez-vous bien, cher comte, que je me repens de la façon dont je l'ai traité? Si j'étais certain qu'il

voulût bien les accepter, j'irais lui présenter mes très-humbles excuses.

— Il vaudrait mieux ne pas le voir, dit de Nocé; mais enfin, puisque vous vous obstinez à rester à Paris, ces excuses, en supposant toutefois que vous vous exécutiez convenablement, sont une démarche à tenter !

— Comment, si je m'exécute convenablement ! répéta de Morvan; c'est-à-dire que vous me voyez disposé à toutes les humiliations imaginables ! J'irai, s'il le faut, jusqu'à plier le genou ! Apprenez-moi donc, cher comte, où je puis trouver cet excellent abbé; je me sens en verve d'humilité, et je ne serais pas fâché de terminer au plus vite cette affaire.

Pendant que de Morvan parlait ainsi, de Nocé l'examinait avec attention.

— Chevalier, lui répondit-il d'un ton sérieux, il est inutile que vous essayiez de dissimuler plus longtemps avec moi ! L'habitude de la cour vous manque : vous êtes encore honnête homme et vous ne savez pas mentir ! Je devine bien aisément au jeu de votre physionomie, à votre regard brillant de colère, à vos mains qui froissent et déchirent vos gants, que vous êtes à cent mille lieues de songer à offrir des excuses à Dubois ! Vous voulez tout bonne-

ment que je vous indique l'endroit où il se trouve...

— Je vous assure, cher comte...

— Ah! chevalier, voilà que vous oubliez que je suis, quoique bien jeune, un vieux courtisan... Vous voudriez me tromper moi-même!... Au reste, je vous le déclare en toute franchise, je vous aurais vu descendre avec peine jusqu'à l'humiliation!... J'aime à trouver, à titre de curiosité si vous voulez, des gentilshommes qui se respectent. Si je n'étais pas un horrible corrompu, je voudrais être un esprit ferme, honnête, énergique et hautain comme vous!... Mais revenons à la question, c'est-à-dire à Dubois. Votre intention, si je ne me trompe, est de lui chanter pouilles et de lui tirer les oreilles! Eh bien! là, franchement, je conviens que, du moment où vous vous refusez à fuir, c'est là le seul parti qu'il vous reste à prendre. Qui sait, encore! peut-être que votre impétuosité imposera à ce cher abbé et lui donnera à réfléchir? On prétend, je reprends ma comparaison de l'autre jour, que les vipères ne mordent jamais les lions... soyez lion! Quant à l'abbé, je vous le donne et garantis comme tout ce qu'il y a de plus vipère!

— Avec tout cela, cher comte, s'écria de

Morvan, bouillant d'impatience, car il ne doutait nullement que la jeune femme avec laquelle de Nocé avait aperçu Dubois ne fût Nativa, avec tout cela vous ne m'apprenez pas où je pourrai rencontrer Dubois?

— Veuillez me suivre, je vais vous conduire, répondit de Nocé. Seulement, je vous demanderai la permission de m'éloigner dès que je vous aurai mis dans votre chemin ! Ce n'est pas que je craigne ce Dubois, Dieu sait que je ne me gênerais guère, s'il se plaçait entre un plaisir et moi, pour lui donner du coude dans les côtes; mais je ne voudrais pas, en semblant prendre parti pour vous, me mettre en délicatesse avec monseigneur le duc de Chartres. Je ne connais rien de plus ennuyeux que ces sortes de brouilles entre princes et gentilshommes! la diplomatie s'en mêle, l'affaire tourne au majestueux, c'est intolérable ! Allons, votre bras, et marchons à l'ennemi...

— A bientôt, chevalier, dit alors Legoff qui avait écouté en silence, et sans donner aucune marque d'approbation ou d'improbation, la conversation des deux gentilshommes. Vous me retrouverez devant le bassin de Neptune.

Après dix minutes de marche, de Nocé s'arrêta et se plaçant derrière un arbre :

— Voyez-vous cet homme qui nous tourne le dos, dit-il au chevalier en lui montrant du doigt une personne éloignée à une distance d'environ deux cents pas? C'est Dubois... Bonne chance !

L'endroit désigné par le geste de Nocé était la lisière de ce petit bois qui commence à l'entrée du canal et ombrage tout son parcours.

Au moment où de Nocé se disposait à retourner à la fête, tandis que de Morvan s'éloignait en sens inverse à grands pas, un nouveau personnage apparut en scène.

C'était un jeune seigneur à la figure la plus intéressante, à la tournure la plus svelte et la plus dégagée, au costume le plus riche et le plus galant qu'il soit possible d'imaginer.

— Tiens! c'est toi, de Nocé, dit-il en apercevant le courtisan. Ma foi, cher ami, je n'ai pas le temps de m'arrêter à causer avec toi! Dubois m'attend en compagnie de l'amour!...

— Bonne chance, monseigneur! répondit froidement de Nocé, ainsi qu'il avait déjà dit à de Morvan. Ma foi! ajouta-t-il en s'éloignant, ce pauvre chevalier me fait presque de la peine. C'est un garçon plein de cœur et d'honnêteté, qui doit aimer sincèrement. Et qui sait! ajouta de Nocé avec un soupir involontaire, l'amour

véritable présente peut-être, ainsi qu'on le prétend, des douceurs que je ne connais pas !

Lorsque de Morvan ne fut plus qu'à une vingtaine de pas de l'endroit où se tenaient Dubois et Nativa, il comprit, malgré sa colère, que, sous peine de jouer le rôle ridicule d'un jaloux furieux, il devait modérer la vivacité de sa marche et se composer un maintien. Il s'arrêta donc un instant, répara tant bien que mal le désordre de sa toilette et se mit à avancer de l'air indifférent et distrait d'un désœuvré qui se promène pour tuer le temps.

A peine venait-il de prendre cette nouvelle allure, qu'il vit l'abbé se rapprocher de Nativa et lui parler à l'oreille. Alors, oubliant sa résolution récente, il s'élança avec l'impétuosité du tigre, et vint tomber, en cinq ou six bonds, devant la jeune fille et Dubois.

Il fallait que la figure du gentilhomme reflétât quelque chose de la douleur et de la rage qui le mordaient au cœur, car Nativa poussa une exclamation d'effroi, et les joues de l'abbé se couvrirent d'une pâleur mortelle.

— Mademoiselle, savez-vous avec qui vous causez en ce moment? s'écria de Morvan, sans même songer à expliquer son intervention, et en désignant par un geste plein de mépris et

de fureur l'ex-précepteur du duc de Chartres.

— Avec M. l'abbé Dubois, que mon père estime fort, monsieur! répondit Nativa. Quant à votre manière de m'interroger et de vous présenter, permettez-moi de vous faire observer, chevalier de Morvan...

— Il s'agit bien de politesse et de banalités! reprit violemment le gentilhomme en interrompant la charmante Espagnole; il s'agit, mademoiselle, de votre honneur!

— De mon honneur? dites-vous, chevalier.

— Oui, Nativa, je le répète, de votre honneur! Vous ignorez qu'une parole échangée avec ce misérable Dubois suffit, tant sa réputation est odieuse, pour compromettre une femme à tout jamais...

— Chevalier, dit Nativa avec hauteur, vous croyez en ce moment insulter un homme, et c'est une femme que vous outragez!...

— A Dieu ne plaise! Je vous sauve : voilà tout.

— M. le Roland furieux, dit d'un air pincé et moqueur Dubois en se mêlant à la conversation, je ne vous cacherai pas que si je n'avais une moins haute opinion de la vertu de mademoiselle de Sandoval, vos extravagances me donneraient à réfléchir et laisseraient mon

esprit s'égarer dans d'étranges suppositions.

— Silence, laquais! s'écria de Morvan avec une telle énergie que Dubois, malgré l'irascibilité de son caractère, n'osa pas répliquer.

Le chevalier s'adressant alors de nouveau à Nativa :

— Mademoiselle, lui dit-il avec une tristesse respectueuse, je vous demande bien pardon à l'avance des paroles que je vais prononcer. Je voudrais, au prix d'une partie de mon sang, pouvoir, tant est sincère et grand le respect que vous m'inspirez, ne pas entrer dans de certains détails, que vous aurez de la peine à comprendre...

— Chevalier, vos extravagances, comme disait l'abbé, n'ont déjà été que trop loin ; le seul moyen que vous ayez de me prouver votre respect, est de cesser de suite cet entretien déplacé... Je refuse de vous écouter davantage.

Nativa, après cette réponse, se disposait à s'éloigner, lorsque de Morvan la saisit par le bras et fixant sur elle un œil ardent :

— Je veux que vous m'écoutiez, Nativa ! s'écria-t-il, et vous m'écouterez... Ah ! ma conduite vous étonne et vous indigne ! Habituée à me voir rougir et pâlir à votre parole, trembler sous votre regard, vous ne pouvez vous expli-

quer mon audace, que dis-je ! mon audace ? ma brutalité d'à présent... C'est qu'il s'agit, je vous le répète, de votre honneur, et que. pour sauver votre réputation de toute atteinte, je ne reculerai devant rien : pas même devant votre haine. Ce misérable, mademoiselle, continua de Morvan avec une énergie croissante et une irrésistible autorité de parole, ce misérable n'est pas ce qu'on appelle un homme à bonnes fortunes. Il ne serait pas alors dangereux pour vous. C'est un laquais, qui sert pour de l'argent, entendez-vous ! qui sert pour de l'argent les fantaisies amoureuses de son maître. Il n'y a pas une femme perdue qui ne tutoie ce Dubois; pas une honnête mère de famille qui, en le voyant passer, ne tremble et ne cache son enfant... Le cœur me saigne, mademoiselle, d'être obligé de dévoiler à vos yeux de si hideux horizons, d'attrister votre esprit par le hideux tableaux de pareilles turpitudes ! Je dois cependant accomplir mon devoir !... Croyez-moi, il vaudrait mieux pour sa réputation qu'une femme déclarât en pleine cour de Versailles qu'elle a un amant. que d'être vue causant avec ce Dubois ! Dans le premier cas, il resterait au moins à cette femme l'excuse de la passion, tandis que, dans le second, on la soupçonnerait de trafiquer

de ses faveurs ainsi qu'une courtisane !... Allons, arrière laquais ! va-t'en, ajouta de Morvan en s'adressant à l'abbé.

De pâle qu'il était d'abord, Dubois devint livide, toutefois il essaya de grimacer un sourire.

— Tudieu, mon beau chevalier, dit-il en affectant de railler, vous avocassez sinon avec un bon goût parfait, du moins avec une bien curieuse énergie.

— Mademoiselle, s'écria de Morvan, je vous en conjure, éloignez-vous ! Mon indignation, je le sens, arrive à la fureur, et je serais toute ma vie au désespoir qu'un oubli de moi-même me laissât tomber devant vous dans la violence.

— Vous avez donc remarqué que je ne porte pas d'épée ? chevalier, dit vivement Dubois, réellement inquiet et tout en essayant de conserver le ton de plaisanterie. Un beau triomphe, que de percer un collet d'abbé !

— Me servir de mon épée avec toi ! allons donc ! s'écria de Morvan avec une indéfinissable expression de mépris ; n'ai-je pas ma canne !

Dubois, comprenant qu'un mot de plus lui attirerait un désagrément sérieux, allait s'éloigner, lorsqu'un secours auquel il ne songeait plus dans son effroi et sur lequel il eût dû cependant compter, lui arriva fort à propos dans

la personne du jeune seigneur que de Nocé avait traité de monseigneur en le rencontrant quelques minutes auparavant.

— Il faut convenir, mon pauvre abbé, dit le nouveau venu, que tu ne joues pas de bonheur cette semaine. La dixième rebuffade depuis trois jours! On croirait que toutes les cannes de Paris se sont liguées et conspirent contre toi!... J'arrive à temps!...

— Je crois bien, monseigneur, répondit Dubois en s'inclinant profondément devant le jeune homme, j'allais être emporté par un ouragan de province.

Celui que Dubois venait de qualifier de monseigneur s'approcha alors de Nativa et, la saluant avec une grâce toute charmante, quoique un peu familière :

— Si vous voulez bien daigner accepter mon bras, mademoiselle, lui dit-il en souriant, je vais vous emmener loin de cette scène de carnage.

Puis, se retournant vers de Morvan et le regardant par-dessus l'épaule, le nouveau venu reprit d'un ton sec et impérieux :

— Quant à vous, monsieur, éloignez-vous!

Le gentilhomme breton s'attendait si peu à se voir apostropher de la sorte, qu'il resta un instant immobile, comme s'il eût été touché par

la foudre. Cette stupéfaction ne dura, du reste, que quelques secondes.

— Monsieur! s'écria-t-il pâle de colère, votre costume annonce un gentilhomme ; votre liaison avec Dubois et vos façons d'agir, un manant! Auquel des deux dois-je m'adresser?

— Au neveu du roi, au duc de Chartres, monsieur! répondit le jeune homme avec dignité.

Ces paroles firent passer un éblouissement devant les yeux du Breton, car il sentit que dans cette lutte engagée en présence de Nativa, il ne céderait pas un pouce de terrain, et que si le duc de Chartres s'obstinait à lui tenir tête, il méconnaîtrait sa naissance et son rang.

— Monseigneur, lui dit-il d'un ton ferme et respectueux tout à la fois, je ne sache pas qu'en remettant à sa place un valet insolent, j'aie mérité d'être traité par Votre Altesse ainsi qu'elle vient de le faire! Je vous supplie donc humblement, monseigneur, d'adoucir par une parole de regret votre emportement à mon égard.

Le duc de Chartres haussa les épaules, et offrant de nouveau son bras à Nativa, qui se recula d'un pas :

— Venez-vous, mademoiselle? lui dit-il sans répondre à de Morvan.

— Monseigneur! s'écria le chevalier dont les yeux brillaient davantage à mesure que son visage pâlissait, monseigneur, je vous en conjure, ne me forcez pas, par un mépris immérité, de vous rappeler que, comme vous, je suis gentilhomme!...

— Que signifie cela? demanda le duc de Chartres avec un commencement d'impatience.

— Cela signifie, monseigneur, reprit de Morvan en élevant la voix malgré ses efforts pour conserver son sang-froid, cela signifie qu'un gentilhomme porte une épée pour défendre ou venger son honneur. Je suis gentilhomme, j'ai une épée, mon honneur est attaqué!...

— Un duel avec moi!... interrompit le neveu de Louis XIV avec hauteur et colère.

— Pourquoi pas, monseigneur?

A la fermeté digne, presque provocatrice, avec laquelle de Morvan fit cette réponse, le duc de Chartres le regarda avec une attention qu'il ne lui avait pas accordée jusqu'alors.

— Il faut que vous soyez bien osé ou bien mal appris pour parler ainsi, lui dit-il.

— Monseigneur, j'ose, il est vrai, beaucoup, et mon père, M. le comte de Morvan, m'a appris, lorsque j'étais tout enfant, qu'un homme de noblesse ne doit jamais laisser passer impunie une

injure! A mesure que j'ai avancé en âge, la recommandation de mon père s'est de plus en plus gravée dans mon esprit. Aujourd'hui, elle est devenue pour moi une religion!

— Allons, c'est assez! dit le duc de Chartres.

— Monseigneur, vous ne vous éloignerez pas avant de m'avoir accordé la réparation que je sollicite, humblement je vous le répète, de votre justice, reprit de Morvan en se plaçant entre le neveu de Louis XIV et Nativa. Je vous en conjure à mains jointes, ne me forcez pas à sortir du respect que je vous dois.

—Ah! parbleu! voilà qui est trop fort! Qu'en penses-tu, l'abbé? dit le duc de Chartres, qui, doué d'une extrême bravoure et d'un tempérament fougueux, commençait à sentir la colère lui monter au cerveau. Je ne sais qui me retient de bâtonner cet impertinent!

— Jour de Dieu! vous avez péché et vous allez mourir! s'écria de Morvan ivre de rage. Allons, monsieur, choisissez! l'épée hors du fourreau ou mon gant sur votre visage!

A cette explosion de fureur si longtemps contenue, et qui aboutissait à un si sanglant outrage, le duc de Chartres pâlit à son tour. Toutefois, se battre en duel avec un hobereau de province et dans les jardins de Versailles, pour ainsi dire

sous les yeux du roi, paraissait au jeune prince une telle monstruosité, qu'il hésitait.

— Quoi! monseigneur, reprit de Morvan, les gazetiers ont-ils donc tellement menti en parlant de votre conduite à Mons, à Steinkerke et à Neerwinden que vous ne sachiez pas comment on tient la garde d'une épée! Ou bien la bâtardise a-t-elle passé dans votre famille à ce point qu'il ne vous reste plus une goutte de sang noble dans les veines!...

L'impétuosité et le courage du duc de Chartres n'avaient pas besoin d'un tel stimulant pour éclater.

— En garde, monsieur! s'écria-t-il en mettant vivement l'épée à la main.

De Morvan imita le prince. Dubois voulut s'élancer entre les combattants, mais avant qu'il eût pu prendre son temps, un nouveau personnage sortit du petit bois, à la lisière duquel se passait cette scène qui n'était pas sans antécédents dans les souvenirs de Versailles, et se précipitant entre le duc et le chevalier :

— Arrêtez! de Morvan, dit-il en saisissant l'épée du jeune homme.

Cet homme était le baron Legoff.

— Arrière, monsieur! s'écria le duc de Chartres.

— Je regrette, monseigneur, de ne pouvoir vous obéir, répondit le boucanier en se découvrant respectueusement devant le neveu du roi; il m'est impossible de laisser commettre un crime!...

— Un crime! répéta le duc de Chartres.

— Certes, monseigneur, un crime! Par quel autre mot qualifier l'action d'un gentilhomme qui ose menacer le sang royal?

— Je venge une insulte reçue! s'écria de Morvan.

Mais Legoff l'interrompant aussitôt :

— Chevalier, lui dit-il d'une voix grave, presque solennelle, un prince du sang n'insulte un gentilhomme qu'autant que cette insulte entraîne avec elle le déshonneur. Si, mari, l'on vous avait ravi votre femme par la violence; frère, votre sœur, alors je vous dirais : « Assassinez le coupable, mais ne vous battez pas avec lui! » En dehors de ces deux exceptions, je ne vois aucun cas capable de vous justifier... Allons, mon pauvre Louis, du courage : à genoux devant monseigneur et rendez-lui votre épée!

— Moi à genoux! moi rendre mon épée! s'écria de Morvan en repoussant Legoff.

— Louis, reprit le boucanier avec une émotion profonde et dont il était impossible de

mettre la sincérité en doute, je tiens à l'honneur du fils de mon ancien frère d'armes autant et plus peut-être qu'à mon propre honneur! Au nom de votre père, le comte de Morvan, à genoux, Louis, et rendez votre épée!

Il y avait un tel accent de conviction, de tristesse, de douceur et de fermeté, tout à la fois dans la parole du boucanier; le souvenir qu'il venait d'évoquer produisit un tel effet sur l'esprit du gentilhomme, que, vaincu, subjugué par une force supérieure et à sa volonté et à son orgueil, il céda.

— Monseigneur, balbutia-t-il en fléchissant le genou devant le duc de Chartres, et en lui présentant son épée par la garde, je m'accuse d'un moment de folie, et j'attends vos ordres.

— Relevez-vous, monsieur, et reprenez votre épée dont la France a besoin, répondit avec dignité le duc de Chartres : on plaint les fous, on ne les condamne pas.

— C'est rude, mon enfant, que veux-tu? noblesse oblige! murmura le boucanier à l'oreille de Morvan.

Le duc de Chartres, après avoir fait cette réponse, salua courtoisement les deux gentilshommes, et s'éloigna en compagnie de Dubois.

— On ne condamne pas les fous! Soit, pen-

sait l'abbé, mais on les enferme. Ce de Morvan est archifou, il faut donc qu'il soit archienfermé... J'y aviserai !

Une fois que le duc de Chartres se fut éloigné, de Morvan offrit son bras à Nativa.

— Pourquoi cet air accablé et honteux, chevalier? lui dit la jeune fille. Je vous ai admiré tout à l'heure dans votre colère et dans votre humiliation... et à présent... je vous aime !

VIII

De tous les courtisans qui, soit par curiosité, soit par ambition ou par devoir, assistaient à la fête, le plus heureux était certes Louis de Morvan. Il n'avait ni grand cordon, ni charge lucrative et brillante, ni état de maison, rien enfin de tous ces biens et de toutes ces dignités qui, pour la plupart des nobles de l'époque, constituaient le bonheur; mais il aimait Nativa avec la ferveur enthousiaste d'une nature simple et puissante, et Nativa venait enfin de se lier à lui par un aveu qui, pour le cœur honnête et loyal du jeune homme, équivalait à un indissoluble serment.

En outre complément inespéré d'un bonheur auquel une heure auparavant il n'aurait osé croire, il avait gardé Nativa pendant près d'une demi-heure à son bras, l'entretenant de ses projets d'avenir, de ses souffrances du passé, de son enivrement actuel ; et l'adorable Espagnole, loin de se fâcher de sa hardiesse, avait paru l'encourager par d'enivrants regards et de douces paroles.

Aussi, lorsque de Morvan, après avoir reconduit Nativa auprès de son père, se retrouva seul, était-il ivre de joie. Si quelqu'un lui eût adressé alors la question la plus banale et la moins embarrassante, il est certain que le jeune homme eût été incapable d'y répondre ; il ne savait ni où il était, ni ce qu'il faisait ; il regardait sans voir, et écoutait sans entendre ; une seule pensée absorbait toutes ses facultés ; la pensée qu'il était aimé. En dehors de sa Nativa, rien n'existait pour lui dans la nature.

Ce fut Legoff qui le retira de cette espèce d'extase.

— Eh bien ! mon cher Louis, lui dit le boucanier, qui n'avait cessé, tout le temps que le jeune homme était resté avec l'Espagnole, de le suivre à distance ; eh bien ! mon cher Louis, j'espère que vous ne vous repentez pas d'être

venu à la fête. Tudieu! quels transports!... Savez-vous bien qu'auprès de vous le grand Amadis des Gaules n'aurait guère brillé! Si votre constance répond à votre passion, voilà un amour qui vous accompagnera jusqu'à la tombe!

— Dites, mon cher Legoff, jusqu'au ciel!

— Peste! il vous faut l'éternité!... Heureusement, mon cher enfant, qu'à votre âge l'éternité en amour se résume par trois mois de fidélité... ce qui est déjà fort joli!

— Ah! baron, pouvez-vous parler ainsi!

— Dame, je parle de souvenir et par expérience! Je n'ai jamais aimé plus de quinze jours! C'est donc par pure complaisance et pour ne pas trop choquer votre enthousiasme, que je vous accorde trois mois! Voyons, causons un peu raison, si c'est possible. Dans la vie, vaincre n'est pas le plus difficile; le plus mauvais général, aidé par un caprice de la fortune, peut battre le plus grand capitaine de son temps. L'essentiel, lorsqu'on a le dessus, c'est de savoir profiter de la victoire, tirer parti de l'avantage que vous a donné le hasard. C'est alors que l'homme supérieur révèle son génie et sa puissance. Quels sont vos projets?

— Mes projets? répéta de Morvan avec éton-

nement et comme s'il ne comprenait pas cette question. Mais je n'en ai aucun, baron. J'aime Nativa, je suis aimé d'elle, l'avenir est à moi! Voilà tout.

— Mon cher Louis, les gens qui, se fiant à l'avenir, négligent le présent, ne réussissent jamais!... De deux choses l'une: ou bien Nativa vous aime ou elle ne vous aime pas : dans le premier cas, elle n'a rien à vous refuser; alors, faites-en votre maîtresse; dans le second, elle se moquerait de vous; repoussez-la avec indifférence et dédain, et ne lui laissez pas se jouer impunément et froidement de votre passion.

Ces paroles, prononcées par Legoff avec cet air de bonhomie qu'il savait si bien prendre, affectèrent péniblement de Morvan.

— Baron, lui répondit-il d'une voix grave, l'amitié qui vous a lié à mon père rend votre personne sacrée à mes yeux et vous vaut mon amitié et mon respect. Ce serait un manque de générosité de votre part que d'abuser de cette position pour insulter mes sentiments les plus chers et les plus intimes. Je vous en conjure donc, au nom du comte de Morvan, votre ancien frère d'armes, votre matelot, pour me servir de votre expression, ne touchez pas à mon amour pour Nativa.

— Puisque ce sujet de conversation vous est pénible, mon cher Louis, répondit Legoff, je m'engage volontiers à le bannir désormais de nos entretiens. Toutefois, laissez-moi vous dire auparavant, pour la première et la dernière fois, toute ma pensée.

— A cette condition, soit, parlez, je vous écoute, répondit le jeune homme avec résignation.

— Mon pauvre enfant, reprit le boucanier, je vous vois avec peine, avec douleur même, vous engager dans une voie funeste. Il suffit qu'un jeune homme rencontre au début de sa carrière une femme qui se joue de son amour, pour que tout son avenir en soit troublé. Eh bien ! en mon âme et conscience, Nativa ne vous aime pas. Oh ! vous avez beau sourire d'un air triomphant et sûr de vous-même, votre confiance ne peut rien sur mon expérience. Nativa, je le confesse, présente un rare assemblage de séductions. Il est impossible de rencontrer une beauté plus souveraine, une grâce plus parfaite, un sourire et un regard plus enchanteurs. Que diable! je ne suis ni un imbécile, ni un aveugle ; je vois ce qui est. Oui, mais à côté de ces perfections physiques que je ne cherche même pas à contester, il y a un cœur d'une

implacable cruauté, une force de volonté qui se joue des obstacles, une persévérance inouïe. Croyez-moi, Louis, cette femme, si vous vous livrez ainsi à elle, pieds et poings liés, fera de vous un instrument : un levier ou un poignard; elle se servira de vous pour détruire un obstacle ou se défaire d'un ennemi; mais, je vous le répète, elle ne vous aimera jamais!

— Je tiens ma promesse, je vous écoute, dit de Morvan avec calme. Poursuivez, baron.

— Une femme, croyez-moi, Louis, reprit le boucanier, n'aime jamais l'homme qui est sa dupe; elle se sent trop supérieure à lui; elle le méprise! J'entrevois dans l'avenir, si vous ne parvenez à vous roidir contre la passion qui vous courbe sous son joug, j'entrevois, dans l'avenir, d'horribles catastrophes! Tenez, Louis, je ne devrais peut-être pas vous parler ainsi que je vais le faire, mais j'éprouve pour vous ce que je n'ai jamais ressenti pour moi : j'ai peur! Louis, au nom de votre père, le seul être que j'aie jamais aimé, au nom de votre père, que mon cœur pleurera toujours; croyez-moi, renoncez à cette femme : entre elle et vous, il y a une barrière infranchissable et qui vous sépare à tout jamais!... Votre regard brille d'orgueil, vous comptez sur votre jeunesse et sur votre

courage... Hélas! Louis, ce n'est pas votre manque de fortune qui place entre Nativa et vous un abîme! s'il ne s'agissait que d'un million pour vous rendre heureux, je vous donnerais ce million à l'instant même. Mais non, il... Tenez, Louis, reprit le boucanier après un court silence, j'ai fait intervenir, peut-être à tort, le nom de votre père dans mes conseils; eh bien, je termine pourtant en vous conjurant encore, au nom du comte de Morvan, de renoncer à Nativa!

— Baron Legoff, répondit froidement le jeune homme, vous avez été témoin de la vénération que j'éprouve pour la mémoire de mon père, car à son nom j'ai plié le genou et rendu mon épée. N'abusez donc pas, je vous en conjure, pour agir sur ma volonté, d'un souvenir aussi sacré! Mon père vivrait qu'il m'approuverait, j'en suis certain, dans mon choix, et bénirait un amour qui fait mon bonheur, que je ne trahirai jamais!...

— Ton père bénirait ton amour pour Nativa! s'écria le boucanier d'une voix éclatante et sans paraître s'inquiéter des gens qui pouvaient l'entendre; ah! malheureux, si tu savais!...

Legoff, honteux sans doute de s'être laissé

aller à ce mouvement de vivacité, s'arrêta; puis reprenant après une légère pause :

— Ce qui est écrit au ciel doit s'accomplir sur la terre, murmura-t-il. A quoi bon lutter contre la destinée lorsqu'elle manifeste sa volonté d'une façon si claire et si extraordinaire !... Qui sait encore si cet amour que je redoute ne viendra pas en aide à mes desseins ! Les vues de la Providence ne sont-elles pas impénétrables ? Et le crime ne reçoit-il pas toujours tôt ou tard son châtiment ?

A une vingtaine de pas en arrière de Legoff et de de Morvan, deux hommes qui paraissaient les suivre causaient en se tenant par le bras : ces deux hommes étaient le comte d'Aubigné et l'abbé Dubois ; ils s'étaient rencontrés il y avait près d'une demi-heure et depuis lors ils ne s'étaient pas quittés.

— Parbleu ! l'abbé, avait dit d'Aubigné en accostant le favori du duc de Chartres, il me semble que vous regardez avec une attention singulière ce personnage aux épaules carrées, vêtu en velours noir, et si couvert de diamants, qui marche devant nous. Le connaîtriez-vous intimement ? En ce cas, je vous prierais de me donner quelques renseignements sur son compte.

— Ce n'est pas l'homme aux diamants, mais bien son compagnon que j'observe, avait répondu Dubois. Comment le trouvez-vous, ce gentilhomme?

— Dame, quelque bon physionomiste que l'on soit, la vue du dos d'une personne ne suffit pas pour qu'on puisse deviner son caractère !

— Au fait, c'est juste! Eh bien, comte, ce jeune gentilhomme n'est ni plus ni moins qu'un tigre déchaîné! Il a failli me dévorer tout à l'heure.

— Il faut que ce tigre soit bien affamé, l'abbé, car, franchement, il aurait pu mieux choisir que de jeter son dévolu sur vous.

— Aussi n'étais-je pour lui qu'une bouchée, un hors-d'œuvre ! Oh ! les gros morceaux ne lui font pas peur, à ce monstre! N'a-t-il pas voulu croquer monseigneur le duc de Chartres !

— Ah ! bah ! Quel conte à dormir debout me faites-vous là, l'abbé?

— Ce conte est de l'histoire ! Il n'y a pas une demi-heure que ce gentilhomme forçait monseigneur à mettre l'épée à la main pour défendre sa vie !...

— Et ce gentilhomme n'est pas arrêté?

— Que voulez-vous, monseigneur est si peu

rancunier! L'audace ou, pour parler plus exactement, la férocité de ce tigre l'a attendri, et pour un rien il l'eût complimenté! Tout ce qui sort de l'ordinaire plaît à monseigneur...

— Mais vous, l'abbé, qui n'êtes pas monseigneur.

— Vous voyez bien que je suis cet homme, moi! répondit Dubois en accompagnant cette réponse d'un méchant sourire.

— Pour savoir, d'abord, qui il est; puis ensuite...

— Du tout, cher comte, d'abord pour le faire arrêter, et ensuite... Ma foi! supposez tout ce que vous voudrez!...

— Mais on ne fait pas arrêter comme cela un gentilhomme, l'abbé?

— Pourquoi donc, M. le comte, si l'on a une lettre de cachet pour ce gentilhomme!

— Et vous avez une lettre de cachet à son adresse?

— Depuis hier, cher comte! j'avais déjà eu à me plaindre du tigre!

— Ah! voilà qui est, ma foi! du dernier plaisant, s'écria d'Aubigné en éclatant de rire.

— Puis-je vous demander, comte, dit Dubois assez surpris, le motif de votre gaieté?

— C'est trop drôle, vraiment, c'est trop

drôle ! répondit d'Aubigné dont l'hilarité redoubla.

Dubois commença à se repentir d'avoir parlé et à être inquiet.

— Est-ce que vous vous intéresseriez au jeune homme? dit-il.

— Moi ! répondit d'Aubigné, je vous répète que je ne le connais pas. Ce qui me fait rire, c'est que pendant que vous suiviez ce tigre pour le faire arrêter, moi je m'attachais aux pas de son compagnon avec une intention pareille. J'ai aussi une lettre de cachet en poche.

— Ah! voilà, en effet, une charmante histoire! s'écria Dubois radieux. Eh bien alors, cher comte, puisque nous suivons tous les deux la même route, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras?

— Avec d'autant plus de plaisir, l'abbé, répondit d'Aubigné, que votre déplorable réputation vous fait détester dans son for intérieur par mon beau-frère, et que s'il apprend qu'on nous a vus causant intimement ensemble, cela le rendra furieux.

— Ah ! dit Dubois en affectant de n'avoir pas entendu le propos de d'Aubigné, voici nos ennemis qui se dirigent vers la cour de sortie... Une fois qu'ils seront hors du jardin, nous

pourrons les faire appréhender au corps. Je sais où trouver des exempts... Doublons le pas, cher comte !

Cinq minutes plus tard, d'Aubigné et Dubois, tant ils craignaient de perdre les deux gentilshommes, marchaient presque sur les talons de Legoff et de de Morvan, lorsqu'ils virent le secrétaire d'État, monseigneur de Pontchartrain, qui sortait du château, s'arrêter devant le boucanier, lui sourire agréablement et l'inviter par un geste amical à venir lui parler.

— Ah ! diable, cher comte, dit Dubois, il paraît que votre homme aux diamants n'est pas mal en cour. Regardez donc avec quelle animation et quelle faveur lui parle de Pontchartrain. Jamais je n'ai vu le contrôleur général des finances d'une telle amabilité. Je ne conçois vraiment pas que vous ayez obtenu votre lettre de cachet.

— Il est incontestable pour moi qu'on me la refuserait à présent, si je ne l'avais pas par bonheur en poche. Et quand je dis par bonheur, j'ai peut-être tort, ajouta d'Aubigné après un moment de réflexion. Cet homme aux diamants, comme vous l'appelez, l'abbé, est, ni plus ni moins. Satanas en personne. Je suis presque tenté de croire qu'il sait déjà mes intentions à son

égard, et cela ne m'étonnerait nullement qu'il entendît notre conversation! Réellement, j'ai presque envie de renoncer à mon projet, de ne pas essayer de lutter avec l'enfer! A quoi bon le faire enfermer, ce diable? S'il est dans d'aussi bons termes avec Pontchartrain, il lui écrira aussitôt son arrestation, et le lendemain il sera libre! Tenez, l'abbé, je crois que nous ferions bien de déchirer tous les deux nos lettres de cachet. Mon Lucifer, si vous faites appréhender au corps son ami, ne le laissera pas longtemps en peine.

Dubois, au lieu de répondre à d'Aubigné, se mit à réfléchir; puis, baissant la voix :

— Comte, lui dit-il, est-il d'une grande importance pour vous que cet homme disparaisse?

— Parbleu! répondit sur le même ton le frère de la marquise de Maintenon, vous figurez-vous que sans cela je me serais dérangé pour demander une lettre de cachet?

— Eh bien, reprit Dubois, je vous promets, moi, si vous voulez m'aider, et cela vous sera facile, que non-seulement votre Lucifer sera arrêté, mais encore que vous n'en entendrez plus jamais parler.

— Je sais, l'abbé, que vous êtes doué d'un

esprit éminemment ingénieux et plein de ressources ; que faut-il que je fasse ?

— Peu de chose : que vous me trouviez un bas-officier en retraite, solliciteur évincé, joueur enragé, gueux à ne savoir où prendre ses repas et n'ayant pas eu de démêlés trop éclatants avec la justice.

— Rien de plus facile, l'abbé. Vous venez de faire là le portrait des trois cinquièmes de mes amis. Seulement, au lieu de vous fournir un bas-officier, je vous donnerai, si vous le voulez, un capitaine.

— Cela vaudra mieux encore !

— Et vous m'assurez que mon homme aux diamants ne sortira pas de prison ? Réfléchissez un peu comme il sera furieux...

— Mes pressentiments ne me trompent jamais, interrompit Dubois en souriant d'une façon sinistre, et ils me disent que cette fois est la dernière que nous verrons, vous, votre ennemi, et moi, le mien. Seulement comme il pourrait arriver, car il faut tout prévoir, que de Pontchartrain fît appeler demain votre Satanas, afin de terminer cette conférence en plein vent, nous ne le ferons arrêter, ainsi que son compagnon, qu'après-demain. Je vais aviser, en attendant, à ce qu'on ne les perde pas de vue.

Vous, trouvez-moi aujourd'hui même le capitaine en question, et veuillez me l'envoyer ce soir au Palais-Royal.

Dubois, saluant alors le comte d'Aubigné, prit congé de lui, et, se glissant à travers la foule ainsi qu'un serpent, fut avertir un espion qui attendait ses ordres.

IX

L'abbé Dubois avait agi fort sagement en remettant au surlendemain l'arrestation de de Morvan et de Legoff, car les derniers mots que prononça le secrétaire d'État en s'éloignant du boucanier furent : « Ainsi, baron, voilà qui est chose convenue, vous passerez la nuit à Versailles, et vous viendrez me trouver demain à sept heures, sans faute. »

Quelque absorbé que fût de Morvan par son amour, il ne put s'empêcher de remarquer la vive sensation et l'extrême étonnement que l'entretien en public du secrétaire d'État et du bou-

canier produisit parmi les courtisans présents.

— Quel est donc cet homme si affreusement laid, que chacun salue si humblement et qui vient de causer avec vous, baron? demanda-t-il à Legoff.

— Monseigneur de Pontchartrain! répondit le boucanier.

— Monseigneur de Pontchartrain, le puissant ministre?

— Lui-même, mon cher chevalier!

— Et pendant un quart d'heure, vous l'avez retenu debout, lui parlant avec un air de parfaite familiarité ou pour mieux dire d'égalité...

— Pourquoi pas? M. de Pontchartrain est tout bonnement un ancien premier président au parlement de Bretagne, et moi je suis gentilhomme. M. de Pontchartrain a besoin de moi; je pourrais à la rigueur me passer de lui. L'avantage, vous le voyez, reste de mon côté, et en traitant le secrétaire d'État sur le pied de l'égalité, j'ai fait un acte, non pas d'impudence, mais bien de condescendance

— Savez-vous, baron Legoff, que vous êtes l'énigme la plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer? Quand je me rappelle l'arrivée du maquignon Mathurin dans ma masure de Penmarck et que je vois aujourd'hui à la cour le

baron Legoff traiter d'égal à égal avec le ministre favori de Louis XIV, je suis tenté de croire que je rêve ! N'avez-vous donc pas, vous l'ami de mon père, confiance en ma loyauté et en ma discrétion, que vous restez enveloppé, vis-à-vis de moi, de mystère.

— Cher enfant, j'ai confiance en vous comme en moi-même ; seulement, une indiscrétion est vite commise : or, un secret connu par trois personnes ne tarde pas à devenir public. Au reste, soyez persuadé qu'avant peu je n'aurai plus rien de caché pour vous...

— Vous dites, un secret connu par trois personnes : Vous avez donc déjà un confident?

— Oui, l'armateur Cointo de Brest ; mais Cointo est un homme d'une probité à toute épreuve ; il me doit sa fortune, je puis compter sur lui.

Le reste de cette journée se passa d'une façon fort agréable pour les deux amis, non qu'ils prissent le moindre plaisir à la fête, mais tous les deux portaient en eux leur bonheur : de Morvan pensait au doux aveu de Nativa, et Legoff à sa victoire sur Pontchartrain, car le secrétaire d'État acceptait ses conditions et l'attendait le lendemain pour lui remettre la commission de Ducasse au commandement des

forces de la flibusterie. Louis XIV et madame de Maintenon, séduits par ces dix millions que Legoff s'offrait à payer à vue, et dont ils avaient un si urgent besoin pour le moment, consentaient à l'expédition de Carthagène !

En effet, le lendemain matin le boucanier sortait du cabinet du secrétaire d'État, emportant avec lui le traité secret qu'il avait demandé, et qui contenait trois clauses : la première, que les officiers du boucanier marcheraient de pair avec ceux de la marine royale ; la seconde, que l'amiral nommé par le roi pour commander en chef l'expédition serait tenu, à un moment donné, d'obéir implicitement aux ordres de Montbars ; enfin que les flibustiers recevraient un tiers du butin que fournirait la prise de Carthagène.

A ces trois clauses, déjà connues du lecteur, la marquise de Maintenon en avait fait ajouter une quatrième : qu'un aumônier serait mis à bord de chaque navire.

A peine de Montbars eut-il son traité, qui lui fut remis en double, qu'il s'empressa de l'expédier par un courrier à l'armateur Conito.

— Eh bien ! baron, êtes-vous satisfait de votre entrevue avec monseigneur Pontchartrain ? lui demanda de Morvan qui, ayant passé

la nuit entière à penser à Nativa, achevait de se lever lorsque Legoff revint de chez le ministre.

— J'ai obtenu tout ce que je voulais, répondit le boucanier, mais je ne suis pas satisfait.

— Et pourquoi donc cela, baron?

— Parce que j'ai réussi trop facilement. La victoire n'a pour moi de prix qu'autant que la lutte a été acharnée. Retournons-nous à Paris?

— Ma foi! répondit de Morvan avec embarras, je vous avouerai franchement qu'en ma qualité de provincial, je ne serais pas fâché de rester encore un jour à Versailles. Tout ce que je vois ici me semble si magnifique, si merveilleux...

— Mon cher Louis, interrompit Legoff avec douceur, avez-vous donc si peu de confiance en moi que vous croyiez devoir, pour me tromper, descendre jusqu'au mensonge! De toutes les merveilles de Versailles, dont vous vous souciez fort peu, et en cela, je vous approuve fort, vous n'en avez vu qu'une seule, Nativa! L'Espagnole reste aujourd'hui à la cour, donc, vous ne voulez partir que demain! Cela est clair, et ne demande pas, pour être deviné, une grande perspicacité! Soit, rien ne m'appelle à Paris; restons!

Pendant cette journée qu'ils passèrent ensemble, Legoff se montra à de Morvan sous un nouveau jour, c'est-à-dire comme un marin extrêmement distingué. Il interrogea le jeune homme sur ses deux voyages en Islande, et montra dans la conversation une connaissance approfondie de l'art nautique.

De son côté, le boucanier parut enchanté des dispositions naturelles, assez communes à tous les Bretons, que de Morvan paraissait avoir pour la marine.

— Mon cher Louis, lui dit-il, ce n'est que sur le pont d'un navire que vous trouverez la fortune et l'indépendance que vous rêvez ! Mettez donc tous vos soins à devenir au plus vite un homme de mer! Je ne crois pas me tromper en ajoutant que déjà, à en juger par vos réponses à mes questions, vous êtes en état de commander un bâtiment. Au reste, j'espère bientôt savoir à quoi m'en tenir à ce sujet.

En vain de Morvan interrogea à son tour son nouvel ami sur sa vie passée et sur sa position présente : Legoff le pria si sérieusement de ne pas insister sur ce sujet, qu'il dut renoncer à satisfaire sa curiosité.

Le surlendemain matin de leur arrivée à

Versailles, un brillant carrosse, attelé de quatre chevaux et conduit à grandes guides reconduisait de Morvan et Legoff à Paris.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner chez vous, mon cher Louis? dit Legoff. J'ai une lettre à écrire, et je vous demanderai l'hospitalité.

Le chevalier, en arrivant devant la porte du modeste appartement qu'il occupait à l'hôtel du Cheval blanc, frappa plusieurs fois sans obtenir de réponse.

Enfin, il entendit comme le bruit sec produit par un pistolet que l'on armait, puis peu après la voix d'Alain qui criait :

— Qui est là? que me veut-on?

— C'est moi, Alain! ouvre donc! répondit le jeune homme.

Une clef tourna deux fois dans la serrure, et le bas Breton entre-bâillant la porte avec précaution :

— Ah! c'est bien vous, mon maître? dit-il : j'avais peur que quelqu'un n'imitât votre voix; ils sont si rusés, ces Français!...

Alain se retira alors de derrière la porte, et s'en fut déposer contre le mur un mousqueton dont il s'était armé.

— Parbleu! s'écria Legoff en riant aux

éclats, voilà un serviteur qui n'a pas son pareil et qui vaut son poids d'or.

— Qu'as-tu donc, mon garçon? demanda de Morvan à son serviteur ; je te trouve tout pâle et tout changé?

— J'ai faim! répondit laconiquement Alain.

— Comment cela, tu as faim?

— Dame! ça m'est bien permis, depuis deux jours que je n'ai pas mangé!

— Tu n'as pas mangé depuis deux jours! As-tu donc été malade?

— D'appétit, oui, et je le suis encore! Est-ce que j'avais de l'argent, donc, pour acheter de la nourriture!

— Que le diable m'emporte si je comprends un mot à tout ce que tu me dis! Quoi! tu te plains d'avoir manqué d'argent, lorsque dans mon coffre, dont je t'ai remis la clef, il se trouve près de neuf mille livres...

— Eh bien, est-ce que vous m'aviez dit de toucher à cet argent? Du tout! Vous me l'avez confié : c'était donc comme si je ne l'avais pas. Ça n'empêche pas que vous me devez toujours les cinq écus que je vous ai prêtés lorsque vous avez été dévalisé. Si vous m'aviez au moins rendu ces cinq écus, je n'aurais pas manqué de mourir de faim!

— Pauvre garçon ! s'écria de Morvan, moitié riant, moitié attendri, ta fidélité mérite récompense. Il est juste aussi que tu te ressentes de ma nouvelle fortune : je vais te donner trente écus.

— Me donner trente écus ! à moi ! et de suite ! demanda Alain en rougissant jusque dans le blanc des yeux, est-ce possible ?

— Tellement possible que les voici, dit de Morvan en se dirigeant vers le coffre qui renfermait ses fonds.

— Attendez, maître, attendez ! s'écria Alain. Laissez-moi d'abord fermer la porte ; quelqu'un n'aurait qu'à venir... Il ne faut pas que l'on sache que vous avez de l'or chez vous... sans cela les Français sont si enragés pour le mal qu'avant demain votre coffre serait vide...

Au moment où Alain tournait la clef dans la serrure, un bruit de pas mêlés d'un cliquetis d'armes se fit entendre dans l'escalier, puis presque au même instant un coup violemment frappé retentit sur la porte, et une voix grave et impérieuse cria :

— Au nom du roi, ouvrez !

Legoff, de Morvan et Alain se regardèrent avec étonnement.

— C'est d'Aubigné qui veut un second placement, pensa le boucanier.

— C'est Dubois qui se venge, murmura le jeune homme.

— Chevalier, dit vivement Legoff, mais sans rien perdre de son sang-froid et sans que son visage décelât aucune émotion, ordonnez à Alain de se blottir dans la ruelle de votre lit, et de rester immobile, comme s'il était mort.

— Tu entends, Alain, dépêche-toi, dit le chevalier à voix basse.

Alain passa aussitôt dans la chambre à coucher; de nouveaux coups retentirent contre la porte, qui sembla sur le point de tomber, et la voix grave et impérieuse répéta de nouveau :

— Au nom du roi, ouvrez!

Le boucanier obéit à cet appel.

— Soyez le bienvenu, monsieur, puisque vous vous annoncez au nom de Sa Majesté, dit-il en saluant un officier qui se présenta. Qu'ordonne le roi?

— Que vous me rendiez votre épée, et que vous me suiviez, monsieur, répondit l'officier.

— Au moins est-il convenable que vous me montriez en vertu de quel ordre vous agissez, monsieur, répondit tranquillement Legoff; sans cela je me verrais dans la dure nécessité de vous brûler la cervelle.

L'officier, sans paraître attacher la moindre

importance à cette menace, présenta deux lettres de cachet ; l'une concernait Legoff, l'autre de Morvan.

— Vous êtes parfaitement en règle, monsieur, reprit le boucanier; tenez, voici mon épée, une épée de parade achetée avant-hier, et qui n'est jamais sortie du fourreau. Si c'était celle qui m'a si souvent aidé à soutenir l'honneur de la France, je ne vous l'aurais pas donnée... Je l'aurais brisée!... Voici encore une paire de pistolets doubles, continua le boucanier en retirant ces armes de sa poche; on ne saurait montrer trop de soumission aux ordres du roi, quand bien même ces ordres auraient été arrachés par la ruse. Me permettez-vous à présent, monsieur, de prendre quelques effets de toilette?

— Faites, monsieur, répondit l'officier, mes instructions ne s'opposent pas à cela.

Legoff passa avec de Morvan dans la chambre à coucher; l'officier les suivit.

— Oh! ne craignez rien, monsieur, reprit le boucanier en souriant, notre soumission passée vous est garante de notre docilité à venir! Et puis, voyez! cette pièce n'est guère favorable à une évasion : elle n'a pour toute issue qu'une fenêtre grillée, et cette fenêtre donne juste-

ment dans la cour qui, je le vois, est gardée par vos hommes!

Le boucanier se retourna alors vers de Morvan, et lui adressant la parole en dialecte bas breton :

— Chevalier, lui dit-il, n'ayez pas l'air étonné de m'entendre parler votre langue, et toi, Alain, écoute, et surtout retiens bien ce qui va se dire. De ta mémoire dépend notre salut!

Legoff fit alors semblant d'examiner quelques vêtements, puis tout à coup, et comme s'il eût été frappé par une idée subite, il s'avança vers l'officier.

— Monsieur, lui dit-il en lui souriant gracieusement, votre bonne mine m'apprend que vous êtes gentilhomme. Or, comme entre gens de qualité on se doit certains égards, pouvez-vous m'apprendre quelles sont vos instructions concernant mon ami et moi?

— De ne vous laisser communiquer, ni de vive voix ni par écrit avec personne, répondit l'officier.

— Et de nous accompagner sans doute jusqu'à notre destination?

— Oui, baron, jusqu'à votre destination.

— Croyez, monsieur, que si une chose peut

adoucir à mes yeux la rigueur dont je suis victime, c'est de penser que j'aurai le plaisir et l'honneur de votre compagnie. Mais permettez-moi une question?

— Faites, baron, répondit l'officier, charmé de la douceur que montrait son prisonnier qu'on lui avait représenté comme un homme terrible et dangereux au possible.

— On vous a chargé de prendre mon épée, mais pas, je le suppose, la torsade de perles attachée à sa garde, n'est-ce pas? Eh bien! laissez-moi vous offrir cette torsade en souvenir de la reconnaissance que m'inspire la conduite si pleine de tact et d'amabilité que vous avez tenue à notre endroit.

Pendant que l'officier surpris cherchait une réponse, Legoff détacha le collier de perles et le lui présenta.

— Mais, monsieur, dit l'officier en balbutiant, car il ne comprenait plus rien à la conduite du boucanier, mais, monsieur, cet objet me semble être de prix, et je ne puis...

— Cette torsade, interrompit Legoff, vaudrait en effet, pour un croquant qui voudrait s'en défaire, une vingtaine de mille livres... Pour vous, monsieur, homme bien né qui garderez cet objet comme souvenir, ce collier re-

présente seulement un ajustement... Vous ne voudriez pas me faire l'affront de refuser une pareille bagatelle, lorsque, de mon côté, je montre tant de soumission à vos ordres... Que diable, faisons-nous quelques concessions mutuelles ! Je vous ai remis mes pistolets que vous ne me demandiez pas...

L'officier choisi par Dubois pour opérer l'arrestation de Legoff et de de Morvan était un homme déterminé, résolu, de devoir, mais de peu de délicatesse. Ses instructions ne portaient pas qu'il refuserait un objet d'une valeur si énorme pour lui. Aussi ne sut-il pas résister longtemps : les mots magiques de : vingt mille livres, l'éblouissaient.

— Je pense, monsieur, reprit Legoff sans lui donner le temps de placer un remercîment, je pense, monsieur, que vos instructions ne s'opposent pas à ce que vous nous appreniez, à M. le chevalier et à moi, quel est le lieu ou la forteresse désignés pour notre prison !...

— Mais, baron,... dit l'officier en hésitant.

— Permettez, s'écria Legoff en l'interrompant de nouveau, puisqu'il est bien convenu que nous ne devons communiquer ni de vive voix ni par écrit avec personne, et qu'en outre, nous nous engageons, mon ami et moi, à ne pas

essayer d'enfreindre cet ordre, il ne peut y avoir aucun invonvénient à ce que nous connaissions la destination qui nous est assignée.

— Au fait, c'est juste, répondit l'officier, effrayé à l'idée qu'un refus de sa part pourrait exaspérer le baron Legoff, donner naissance à une querelle et compromettre la possession de cette torsade de vingt mille livres qui, pour lui bas-officier, représentait une véritable fortune. Votre observation est juste, baron. Eh bien! j'ai ordre de vous conduire au fort Saint-Michel.

— Merci mille fois de votre complaisance, dit Legoff; à présent que nous savons où nous allons, nous pouvons composer notre garde-robe en conséquence... Dame! vous comprenez, le climat du Nord et celui du Midi ne se ressemblent pas.

Legoff se retourna alors vers de Morvan, et affectant un air dégagé, reprit en bas breton :

— Alain, écoute, et ne perds pas un mot de ce que je vais dire, il s'agit du salut de ton maître ! Une fois que nous serons partis, tu prendras tout l'argent du chevalier, tu t'habilleras en bourgeois, tu achèteras une voiture, et, payant chevaux et postillons au double du prix convenu, tu te rendras, en voyageant nuit et

jour, à Brest. A Brest, tu demanderas l'armateur Cointo, et tu lui apprendras ce qui m'est arrivé. Retiens bien ce nom de Cointo! A présent, chevalier, ajouta Legoff, dites à votre serviteur qu'il ait à m'obéir!

Legoff, tout en parlant ainsi, avait fait semblant d'examiner plusieurs vêtements; de Morvan imita son manége, et, prenant la parole à son tour :

— Alain, au nom de ton attachement à ma personne, remplis bien exactement les instructions de M. Legoff, dit-il : ne regarde pas à dépenser mon or; plus tu le prodigueras et mieux cela vaudra. Pars ce soir même. Au revoir.

Legoff et de Morvan déclarèrent alors à l'officier qu'ils étaient prêts à le suivre.

Un carrosse hermétiquement fermé les attendait à la porte de l'hôtel; tous les trois y montèrent, et la voiture, escortée par une dizaine de cavaliers, partit au galop, laissant la rue de l'Arbre-Sec dans un grand émoi.

Quant à Alain, à peine son maître eut-il suivi l'officier, qu'il sortit de la ruelle du lit où il s'était tenu caché.

— Ah! ma bonne sainte Anne d'Auray, s'écria-t-il avec ferveur, donnez-moi l'intelli-

gence nécessaire pour accomplir les ordres de mon maître !

Alain, les yeux pleins de larmes, retira alors les neuf mille livres environ qui se trouvaient en or dans le coffre de son maître. Toutefois, quelque sincère et profonde que fût la douleur du bas Breton, un sourire joyeux passa sur son visage au moment où il mit de côté les trente écus que lui avait donnés son maître.

La veille de l'arrestation des deux amis, un capitaine avait été demander, à la nuit tombante, l'abbé Dubois, au Palais-Royal. Ce capitaine, envoyé par d'Aubigné, et qui se nommait de Chaveignac, était parti le soir même, en chaise de poste, pour aller prendre possession du commandement du fort Saint-Michel.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

